

77-1000
7-10
5:00 AM

104SS
10.8.1 p. 69

Boice

Jan

44

oblegii Lydan. Mart. Trinitatis Jo. ...
LA catal. inscriptis

CONSOLATION
DE LA 803274
PHILOSOPHIE
TRADVITE DV LATIN 128

DE BOECE. 10455
Sieur de CERIZIERS,
Aumosnier du Roy.



NOUVELLE EDITION.



A PARIS,
Chez CHARLES ANGOT, rue
saint Jacques, au Lion d'or.

M. DC. LXIII.
Avec Privilege & Approbation.



A MONSIEUR
PIERRE SCARRON
EVESQUE ET PRINCE
DE GRENOBLE, &c.

MONSIEUR,

M Cette composition estant un remede general, & une medecine publique contre toutes sortes d'afflictions, on doit approuver que i'en prescrive l'usage sous l'autorité de vostre Nom, & que ie luy cherche du crédit dans l'estime que vous aurez de son merite. Apres l'illustre tesmoignage de Theodoret, qui peut ignorer que les Evesques sous les Medecins du genre humain, & qu'il leur appartient, à l'exemple de nostre charitable Samaritain, de mesler le vin avec l'huile? Ce grand Homme qui nous a laissé une si belle idée dans l'ancienne Loy du zele, & que Dieu reserve, pour assister aux dernieres agonies de la Nature, n'ouvriroit jamais la bouche sans miracle; puis

A iij

EPISTRE

que selon la remarque des Hebreux, toutes les paroles d'Elie, estoient de salutaires medecines. Et que font les Prelats dans ces courses ordinaires de leurs Dioceses, que de porter la santé aux Malades, & d'offrir du soulagement aux Miserables? Ce n'est pas de mon sens particulier, que ie compare les Euesques à ce Prophete: le rapport en est si iuste, qu'il n'est point d'esprit assez pesant pour n'en pas appercevoir le parallele. Ne sont-ce pas eux qui entrent dans les sentimens, aussi bien que dans les pouvoirs de celuy, dont l'aymable voix invite les affliges à rechercher son assistance? Ne sont-ce pas eux qui sont malades avec S. Paul, de toutes les infirmités, qu'ils connoissent? Ne sont-ce pas ces Astres de faveur, & ces nuës volantes de l'Ecriture, qui ne paroissent sur nous que pour dissiper nos ennuis & nos miseres? Sur cette consideration, MONSIEUR, quand Dieu auroit fait une exception de vostre Personne, & que vous seriez tout seul exempt des communes souffrances de la vie, j'aurois toujours sujet de vous presenter cette Consolation, comme un rare epitheme, dont vous partageriez le secours, avec autant d'adresse, que de zele. Il est vray que j'ay beaucoup de motifs particuliers, qui atrestent le choix de mon appuy en vostre Personne; mais j'ayme mieux les taire avec iugement, que de les produire avec danger de complaisance. Je souffriray que

EPISTRE

ceux qui ne sçavent pas mes considerations
secrettes, attribuent plustost cette offre à
l'inclination generale que tout le monde doit
à vostre Vertu, qu'aux devoirs particuliers,
qui me forcent à cét hommage. Que si mon
affection a moins de succez que d'ardeur, se
me promets que vous ne iugerez pas par là
de mes intentions; Et que ce petit tribut,
estant un tesmoignage du respect que tous
ceux de ma robe portent à vostre merite, il
peut estre encore consideré comme une pro-
ue du pouuoir, que vous aurez toujours sur
mes volontez, en qualité de

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-
obeissant seruiteur,
DE CERIZIERS.



ECLAIRCISSEMENT
nécessaire à l'intelligence de
cét Ouvrage.



L importe de connoître la qualité de Boëce & la force de son esprit , pour rendre l'estime qu'on doit à ses productions ; non pas qu'il soit nécessaire d'emprunter les Panegyriques , que le R. Pere Cassin luy a faits , dans son Homme-d'Etat , ny qu'on soit obligé d'auoir toutes les nobles pensées de cet Auteur , pour prendre la veritable idée de cet excellent Philosophe, Il suffit de sçauoir qu'il estoit sorty de ces Mánliés , qui tous seuls ont empesché les Gaulois de triompher entierement du Capitole , & qui ont tiré l'illustre nom de Torquars , des chaînes que leur courage preparoit aux Romains. Cette race estoit si feconde en Heros , qu'elle a donné l'espace de mille ans , des Consuls à l'Empire , & si quelqu'un n'a pas possédé cette grande dignité , on l'en a jugé digne. Boëce qu'Ennode appelle

A V LECTEUR.

LA VÉINE DES POVRRES, eut cét honneur par trois fois, & le merita toute sa vie. Theodoric Roy des Gots connoissant ses rares qualitez, le fit principal Ministre de son Estat, & l'employa en de si continuelles affaires, qu'il sembloit n'auoir pas assez de loisir pour respirer. Ce grand employ, qui n'estoit qu'un diuertissement à son esprit, ne l'empeschoit pas de donner de bonnes heures à la composition de beaucoup d'Escriis, qui luy ont merité le nom de dernier des Doctes, chez Laurent-Valle. A peine y a-t'il vne matiere dans laquelle il n'ait monstré sa suffisance. La nouvelle Academie a neantmoins possedé ses meilleurs études, quoy qu'il eust vne parfaite intelligence des autres Sèctes, particulièrement de celle de Platon, qu'il promettoit d'accorder avec Aristote; si la mort n'eust empesché son dessein. Ce grand homme ayant trop d'esclat pour ne point faire de mal aux yeux de l'envie, treuva beaucoup d'Ennemis à sa vertu. Trigilla, Conigaste & Cyprien, qui auoient la malicieuse part dans les affaires de Theodoric, iugerent bien que ne le pouuant auoir pour complice de leurs desfeins, ils le denoient apprehender pour censeur de leur conduite. La liberté de les contredire au Conseil, & mesme de conuaincre leurs intentions de malice, leur fit preuoir vne funeste issuë de leurs pra-

A V

riques. Tout leur soin fut donc de rendre son credit suspect à leur Maistre, & ses services inutiles au Public. A cet effet, ils supposèrent des Lettres de Boëce à Justin Empereur, ennemy juré des Ariens, dont Theodoric estoit le principal appuy en Italie. Cette trame s'ourdît par les artifices de Cyprien, qui eut pour tesmoins de sa calomnie Opilion, Basile, & Gaudence. Le Roy sans considerer que l'enuie s'attache tousiours à ceux qui ont la principale confiance du Prince, escouta avec trop de foy les soupçons qu'on luy donnoit de sa fidelité, & au lieu de se roidir à la defense d'un si genereux Ministre, il l'abandonna laschement à la haine de ses Ialoux. Ensuite des inclinations de Theodoric, les Senateurs, partie par complaisance, partie par emulation de grandeur, condamnerent ce grand Homme au bannissement. Paue eut le bon-heur d'estre le lieu de sa prison, & le theatre de son martyre. Theodoric luy ayant fait proposer par le Gouverneur de la Ville, l'aveu de la coniuration pour moyen infallible de son pardon, cette ame courageuse ne se pût contraindre de mentir, pour viure, choisissant plustost de souffrir la mort, que d'aimer si honteusement la vie. Le Got jugeant que Boëce estoit aussi peu capable de feindre vne trahison, que de la

faire, depeſcha vn Tribun pour executer ſon arreſt de mort, qui ne luy fut pas pluſtoſt ſignifié, qu'il ſe porta au lieu du ſupplice, comme s'il euſt marché à vn triomphe. Comme il apperceut vn de ſes Gentils-hommes qui fendoit en larmes, il luy commanda de les garder pour les Miſerables, & de dire à Symmaque ſon beau-pere, & à Ruſticienne ſa femme de ne rien faire indigne de luy, en le plorant, puis qu'il ne faiſoit rien indigne d'eux en mourant. Apres ces genereuſes paroles, il ne tarda pas beaucoup à perdre la teſte, qu'il recueillit de terre comme vn ſecond Saint Dénys, & la porta deuant l'Autel d'vne Chappelle prochaine, où il ſe mit à genoux, pour en faire l'offrande à ce grand Dieu, duquel il venoit de defendre la cauſe. Martian qui a deſcrit ſa vie, aſſeure que comme quelqu'vn luy euſt demandé, le voyant en cette poſture, qui l'auoit fait mourir, il repartit que c'eſtoient les Impies. On voit encore aujourd'huy ſa priſon à Paue. Ce fut dans ce triſte ſejour qu'il compoſa ce precieux ouurage de la Conſolation, où il introduit la Philoſophie, qui luy propoſe toutes les raiſons qui peuvent adoucir vne affliction, & qui preparent vne ame contre les plus rudes attaques de la Fortune. Il n'y a rien de rare, ny de ſubtil

97-1000
8-10
7-10
4-10



10455
10.8.1 p. 69

Boice



"Jan

284

Collegii Lugdun. Martiniensis Soc. ...
LA catal. inscriptis

CONSOLATION

DE LA 803274

PHILOSOPHIE

TRADVITE DV LATIN 128

DE BOECE, 10455

Sieur de CERIZIERS,
Aumosnier du Roy.

NOUVELLE EDITION.



A PARIS,
Chez CHARLES ANGOT, rue
saint Jacques, au Lion d'or.

M. DC. LXIII.
Avec Privilège & Approbation.



A MONSEIGNEUR

PIERRE SCARRON
EVESQUE ET PRINCE

DE GRENOBLE, &c.



MONSEIGNEUR,

Cette composition estant un remede general, & une medecine publique contre toutes sortes d'afflictions, on doit approuver que s'en prescrive l'usage sous l'autorité de vostre Nom, & que ie luy cherche du credit dans l'estime que vous aurez de son merite. Apres l'illustre tesmoignage de Theodoret, qui peut ignorer que les Evesques sont les Medecins du genre humain, & qu'il leur appartient, à l'exemple de nostre charitable Samaritain, de mesler le vin avec l'huile? Ce grand Homme qui nous a laissé une si belle idée dans l'ancienne Loy du zele, & que Dieu reserve; pour assister aux dernieres agonies de la Nature, n'ouvriroit jamais la bouche sans miracle; puis

A iij

EPISTRE

que selon la remarque des Hebreux, toutes les paroles d'Elie, estoient de salutaires medecines. Et que font les Prelats dans ces courses ordinaires de leurs Dioceses, que de porter la santé aux Malades, & d'offrir du soulagement aux Miserables ? Ce n'est pas de mon sens particulier, que ie compare les Euesques à ce Prophete : le rapport en est si iuste, qu'il n'est point d'esprit assez pesant pour n'en pas appercevoir le parallele. Ne sont-ce pas eux qui entrent dans les sentimens, aussi bien que dans les pouvoirs de celuy, dont l'aymable voix invite les affligez à rechercher son assistance ? Ne sont-ce pas eux qui sont malades avec S. Paul, de toutes les infirmités qu'ils connoissent ? Ne sont-ce pas ces Astres de saineur, & ces nuës volantes de l'Ecriture, qui ne paroissent sur nous que pour dissiper nos ennuis & nos miseres ? Sur cette consideration, MONSIEUR, quand Dieu auroit fait une exception de vostre Personne, & que vous seriez tout seul exempt des communes souffrances de la vie, j'aurois toujours sujet de vous presenter cette Consolation, comme un rare epitheme, dont vous partageriez le secours, avec autant d'adresse, que de zele. Il est vray que j'ay beaucoup de motifs particuliers, qui arrestent le choix de mon appuy en vostre Personne ; mais j'ayme mieux les taire avec iugement, que de les produire avec danger de complaisance. Le souffriray que

ÉPISTRE

ceux qui ne sçavent pas mes considerations
secrettes, attribuent plustost cette offre à
l'inclination generale que tout le monde doit
à vostre Vertu, qu'aux devoirs particuliers,
qui me forcent à cét hommage. Que si mon
affection a moins de succes que d'ardeur, se
me promets que vous ne iugerez pas par là
de mes intentions; Et que ce petit tribut,
estant un tesmoignage du respect que tous
ceux de ma robe portent à vostre merite, il
peut estre encore consideré comme une prei-
ue du pouuoir, que vous aurez toujours sur
mes volontez, en qualité de

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-
obeissant seruiteur,
DE CERIZIERS.



ECLAIRCISSEMENT
nécessaire à l'intelligence de
cet Ouvrage.



L'importe de connoître la qualité de Boëce & la force de son esprit , pour rendre l'estime qu'on doit à ses productions ; non pas qu'il soit nécessaire d'emprunter les Panegyriques , que le R. Pere Cassin luy a faits , dans son Homme-d'Estat , ny qu'on soit obligé d'auoir toutes les nobles pensées de cét Auteur , pour prendre la veritable idée de cét excellent Philosophe. Il suffit de sçauoir qu'il estoit sorty de ces Manlies , qui tous seuls ont empesché les Gaulois de triompher entierement du Capitole , & qui ont tiré l'illustre nom de Torquats , des chaînes que leur courage preparoit aux Romains. Cette race estoit si feconde en Heros , qu'elle a donné l'espace de mille ans , des Consuls à l'Empire , & si quelqu'un n'a pas possédé cette grande dignité , on l'en a jugé digne. Boëce qu'Ennode appelle

A V LECTEUR.

LA VEINE DES POVRPRES , eut cét honneur par trois fois , & le merita toute sa vie. Theodoric Roy des Gots connoissant les rares qualitez , le fit principal Ministre de son Estat , & l'employa en de si continuelles affaires , qu'il sembloit n'a-voir pas assez de loisir pour respirer. Ce grand employ , qui n'estoit qu'un diuertissement à son esprit , ne l'empeschoit pas de donner de bonnes heures à la composition de beaucoup d'Escrits , qui luy ont merité le nom de dernier des Doctes , chez Laurent-Valle. A peine y a-t'il vne matiere dans laquelle il n'ait monstré sa suffisance. La nouvelle Academie a neantmoins possédé ses meilleurs études , quoy qu'il eust vne parfaite intelligence des autres Sécetes , particulièrement de celle de Platon , qu'il promettoit d'accorder avec Aristote , si la mort n'eust empesché son dessein. Ce grand homme ayant trop d'esclat pour ne point faire de mal aux yeux de l'envie , treuva beaucoup d'Ennemis à sa vertu. Trigilla , Conigaste & Cyprien , qui auoient la meilleure part dans les affaires de Theodoric , iugerent bien que ne le pouuant auoir pour complice de leurs des-seins , ils le deuient apprehender pour censeur de leur conduite. La liberté de les contredire au Conseil , & mesme de con-naincre leurs intentions de malice , leur fit preuoir vne funeste issue de leurs pra-

riques. Tous leur soin fut donc de rendre son credit suspect à leur Maistre, & ses services inutiles au Public. A cet effet, ils supposèrent des Lettres de Boëce à Iustin Empereur, ennemy juré des Ariens, dont Theodoric estoit le principal appuy en Italie. Cette trame s'ourdît par les artifices de Cyprien, qui eut pour tesmoins de sa calomnie Opilion, Basile; & Gaudence. Le Roy sans considerer que l'enuie s'attache tousiours à ceux qui ont la principale confiance du Prince, escouta avec trop de foy les soupçons qu'on luy donnoit de sa fidelité, & au lieu de se roidir à la defense d'un si genereux Ministre, il l'abandonna laschement à la haine de ses Ialoux. Ensuite des inclinations de Theodoric, les Senateurs, partie par complaisance, partie par emulation de grandeur, condamnerent ce grand Homme au bannissement. Paule eut le bon-heur d'estre le lieu de sa prison, & le theatre de son martyre. Theodoric luy ayant fait proposer par le Gouverneur de la Ville, l'aveu de la coniuration pour moyen infailible de son pardon, cette ame courageuse ne se pût contraindre de mentir, pour viure, choisissant plustost de souffrir la mort, que d'aimer si honteusement la vie. Le Got jugeant que Boëce estoit aussi peu capable de feindre vne trahison, que de la

faire, depeſcha vn Tribun pour executer ſon arreſt de mort, qui ne luy fut pas pluſtoſt ſignifié, qu'il ſe porta au lieu du ſupplice, comme s'il euſt marché à vn triomphe. Comme il apperceut vn de ſes Gentils-hommes qui fendoit en larmes, il luy commanda de les garder pour les Miſérables; & de dire à Symmaque ſon beau-pere, & à Ruſticienne ſa femme de ne rien faire indigne de luy, en le plorant, puis qu'il ne faiſoit rien indigne d'eux en mourant. Apres ces genereuſes paroles, il ne tarda pas beaucoup à perdre la teſte, qu'il recueillit de terre comme vn ſecond Saint Denys, & la porta deuant l'Autel d'vne Chappelle prochaine, où il ſe mit à genoux, pour en faire l'offrande à ce grand Dieu, duquel il venoit de defendre la cauſe. Martian qui a deſcrit ſa vie, aſſeure que comme quelqu'vn luy euſt demandé, le voyant en cette poſture, qui l'auoit fait mourir, il repartit que c'eſtoient les Impies. On voit encore aujourd'huy ſa priſon à Paue. Ce fut dans ce triſte ſejour qu'il compoſa ce precieux ouurage de la Conſolation, où il introduit la Philoſophie, qui luy propoſe toutes les raiſons qui peuvent adoucir vne affliction, & qui preparent vne ame contre les plus rudes attaques de la Fortune. Il n'y a rien de rare, ny de ſubtil

A V LECTEUR.

Dans les Auteurs, ou Boëce pretend à
 cette gloire. Ses pensées sont sublimes,
 son stile poly, son raisonnement pro-
 fond, sa Poësie delicate. Si l'oreille est
 flattée de la naïveté de ses pointes, l'esprit
 est persuadé de la solidité de ses raisons;
 s'il adoucit quelquesfois la plume, il ne
 l'affaiblit iamais; s'il releue son discours,
 il ne l'esgare point; s'il brille par tout, il
 eschauffe toujours; pourueu qu'on ait
 de l'attention, il a de la suite; quiconque
 apporte des yeux à sa lecture, il treuve
 des lumieres. De moy, i'auoué, si ce grand
 Philosophe qui adoroit la Croix, luy eust
 doané vn de ses chapitres, & qu'il nous
 eust representé vn Dieu souffrant, parmy
 ces motifs de consolation; qu'il ne man-
 queroit rien à son ouurage, & que le
 desespoir ne seroit plus que pour les Re-
 prouuez. De quelque cruauté que la For-
 tune nous persecute, nous y auons de
 quoy guerir nos maux, ou au moins de
 quoy soulager toutes nos peines. Si elle
 nous rait nos biens, elle nous apprend
 à nous posseder nous mesmes; si elle
 mesle nos plaisirs d'aigreur, elle nous
 réueille de l'assoupissement d'vne trop
 molle jouissance; si elle nous oste les
 honneurs, elle dissipe vn peu de fumée,
 si elle change nos Amis, elle nous prou-
 ue qu'il n'y a rien d'aymable que Dieu,
 & comme il est le seul principe de nos

oeurs, qu'il doit estre l'vnique objet de nos amours. Mais ce qui rend cette piece plus digne de recommandation, c'est que l'agréable & l'utile y sont dispensés avec tant de iugement & d'artifice, que la douceur de la Poësie n'y a pas moins d'attraits & de charmes innocens sur l'esprit, que la force du discours a de pouuoir sur les plus profondes playes de l'ame. Il est vray qu'il y a de l'obscurité dans quelques-vns des Vers, parce que nostre Poëte Philosopher parle tantost comme Platon, & que maintenant il s'accorde au port de des Stoïques: La diuersité de ces sentimens m'a quelquesfois dispensé de la rigueur, qui doit arrester vn Traducteur aux paroles de son Auteur, quey que j'aye tâché d'en exprimer presque toutes les pensées. Que si pour regarder nettement vn vers, il semble que j'employe quelquesfois la Paraphrase, on me doit pardonner cette infidélité, puis que ie me constrains avec plus de scrupule à toute la Prose. L'auouë bien pourtant, qu'vn autre, qui pourroit estre vn peu plus esclave que moy, rencontreroit sans doute mieux que ie n'ay fait, & en l'vn & en l'autre. Aussi puis-je protester que tout le bon-heur & l'auantage que j'ay en cecy, cedera aisément au moindre effort de ceux qui se voudront diuertir à nous traduire Boëce. Ce dessein merite bien le travail

AV LECTEUR.

d'un bon esprit: Quoy que les Grecs soient assez modestes dans l'estime des Auteurs Latins, Maximus Planudes a mis celuy-cy en leur langue; & Jean de Mun, le premier de nos François qui a tafché de n'estre point Barbare, iugea dès son temps, que cette version n'estoit pas vn present indigne de Philippe le Bel son Maistre. Neantmoins, si quelqu'un veut iuger de ce que j'ay contribué à cette piece, ie le supplie de considerer, qu'il n'est pas facile de reüssir sur les projets d'un autre, particulièrement en vers, où l'on n'a pas la liberté de monter au Ciel, de descendre dans les abysses, & de se promener au milieu des prairies, pour prendre des estoilles, des fleurs & des diamans, qui seruent de grace & de beauté à la Poësie. Un homme qui est attaché, ne se peut estendre que iusques au bout de sa corde, son pouuoir n'est pas plus grand que sa chaine, & sa liberté ne va pas plus loin que les limites qu'on luy donne. Cela me fait croire que tout ce qui est de rude dans cét ouürage, ayant vne si raisonnable excuse, l'apprehension d'une trop grande seuerité en mon Lecteur, ne le seroit pas; & que si ie ne puis meriter son approbation, ie ne dois pas beaucoup craindre sa censure. Ie veux mesme penser equitablement de ceux qui verront cette traduction, & croire qu'il

AV LECTEUR.

y'en aura vn bon nombre, qui approu-
 ueront qu'vne personne qui est aux
 gages de la Philosophie ; luy serue au
 moins vne fois d'Interprete. Si le grand
 saint Thomas est louïable de nous auoir
 laissé vn iudicieux Commentaire sur cet-
 te Consolation, qui pourra treuer mau-
 uais, que pour consoler tout le Monde,
 ie tasche de rendre la Sagesse intelligible.
 Toute la piece est diuisée en cinq Liures.
 Le premier n'est qu'vne plainte que
 l'Auteur adresse à la Sagesse, des maux
 qu'il a iniustement soufferts. C'est cette
 grande Dame qu'il dépeint dans sa pre-
 miere Prose, qui touche le Ciel de sa
 teste, dautant qu'elle y porte sa con-
 noissance, & qui s'ajuste par apres à vne
 raisonnable grandeur, parce qu'elle ab-
 basse ses pensées à la consideration des
 choses inferieures. Le θ & le π , qui
 tiennent les extremitez de sa robe, mar-
 quent qu'elle comprend la Theorie & la
 Pratique. Les diuerses bandes de ce veste-
 ment, sont les degrez qui esleuent l'es-
 prit à la science. Ses déchirures monstrent
 que toutes les Sectes taschent de la tirer
 à leur party. Par cette noirceur qui chan-
 ge ses habits, Boëce taxe l'ignorance de
 son siecle, & l'artifice des premiers
 Philosophes. Et à n'en point mentir, il
 a sujet de les soupçonner d'enuie, ou du
 moins de les reprendre de peu de chari-

ré, puis que Platon nous déguise les sciences sous des Enigmes, qu'Empedocles les rend Esclaves dans ses vers, & qu'Aristote ne semble nous en parler que pour n'estre pas intelligible. Le second comprend vne Apologie de la Fortune, qui fait voir à Boëce qu'il a aussi peu de sujet de se plaindre de ses disgraces, que de raison d'espérer toutes ses faveurs. Toute la suite n'est qu'un excellent tissu de puissantes considerations, qui eleuent l'esprit à cette sublime verité, que ny les Richesses, ny les Dignitez ne scauroient rendre vn homme content, & que nous ne sommes jamais pauvres, si nous sommes toujours à nous. La dernière Prose conclut cet estrange paradoxe: que la mauvaise Fortune profite davantage à l'homme, que la bonne. Dans le troisieme Liure la Philosophie monstra par vn rare discours, que les Riches du Monde en sont les Pauvres, puis qu'ils ont besoin de beaucoup de choses, dont ceux qui ont plus de modération que de desirs, se passent sans aucune peine. Il est difficile d'aimer les Honneurs, la Gloire, & la Noblesse, si on penetre les raisons qui les decréditent dans la quatrieme, cinquieme, sixieme & septieme Prose. Vn peu apres cette sage Maistresse touche les voluptez avec tant de dédain; mais toutefois avec tant de solidité, qu'elle en prouue la recherche aussi

vaine, qu'elle est infame. Puis elle enseigne en quoy consiste la vraye beatitude, rejettant celles qui sont fausses & apparentes. La neuvesime Poësie pourra faire comprendre ce que couste quelquesfois vne Traduction. Saint Thomas s'efforce de nous en donner l'esclaircissement dans son docte Commentaire, expliquant cette Ame du Monde qui nous y est représentée, de l'intelligence qui le meut. Si quelqu'un n'est satisfait de la glose, qu'il lise le Timée de Platon; peut-estre que prenant le loisir de rêver un peu sur ses pensées, qu'il en pourra tirer vne expression plus nette. Pour moy, j'aneue franchement que la plus grande partie de ce traité ne m'est qu'une profonde Prophecie, & que ie n'y voy pas plus de paroles que de Mysteres. C'est le quatriesme Livre qui nous fait comprendre qu'il n'y a que l'homme de bien qui soit heureux; que les Grands ont autant de Tyrans que de vices; que les Marchands ne sont ny heureux ny puissans, & que la Vertu pour estre affligée, n'est jamais miserable. C'est pareillement icy, où par un enchainement merueilleux de consequences & de suites, la Philosophie montre que ceux qui ne veulent pas estre Dieux, deviennent Bestes; à ce dessein elle employe la fable de Circé. La quatriesme Prose n'est qu'une preuve de cette importante proposition:

AV LECTEUR.

que les Meschans sont plus heureux dans les supplices des crimes, que dans leur impunité. Sur la fin, apres vne claire distinction du Destin & de la Prouidence, la Sageſſe marque les raisons pourquoy Dieu laiſſe ſouffrir les Bons avec les Meschans. Le dernier Liure propoſe l'accord admirable de la preſcience de Dieu, avec l'euene- ment libre des actions humaines, dont l'infaillibilité n'interreſſe en rien noſtre franchise. Il n'y a perſonne qui ne ſoit capable des trois premiers; pour les deux ſuiuans; il faut auoüer que la liaiſon en eſt delicate; & que pour comprendre le diſcours de la Sageſſe, il ſ'y faut rendre tout attentif. L'vſage ordinaire de certains mots, ne pouuant auoir la meſme grace dans le François que dans le Latin, ie me ſuis contenté de marquer vn P. lors que la Philoſophie parle, & vn B. quand Boëce luy répond, ou l'interroge; re- tranchant avec liberté ce qui n'eult ſeruy que de redite avec degouſt. MON LECTEUR, ſi vous tirez tout le profit que ie vous ſouhaitte de cette Conſolation, vous pourrez bien eſtre quelquesfois affligé, mais vous ſerez touſiours content.



APPROBATIONS.

CE Liure intitulé , *La Consolation de la Philosophie* , &c. approuvé de tant de siècles , & admiré de tous ceux qui en ont entendu & pratiqué la doctrine , est traduit si fidelement en nostre Langue , qu'il nous donne sujet de croire qu'il n'y a plus rien en Vers & en Prose dedans les Thresors de l'antiquité , que nous ne puissions nous approprier , aussi ne merite-il pas moins de loüange pour sa version , qu'il a esté estimé pour les rares vertus de son Auteur. C'est pourquoy outre l'assurance que ie donne , qu'il n'y a rien en iceluy qui ne soit conforme à la Foy & Doctrine de l'Eglise Catholique : Il me semble que l'on le doit recevoir comme vn chef-d'œuvre de la perfection de nostre Langue , ce que j'ay sous-signé Docteur en Theologie , & Chancelier de l'Vniuersité de Reims , certifie par les presentes. Fait à Reims ce 3. Mars 1636.

P. DOZET.

CE Liure (qui fait reuiure cet ancien Sénateur & Consul. BOZET) n'a pas tant besoin d'Approbaton que de loüange : si en iceluy la sagesse donne de la consolation à nostre esprit dans l'aduersité ,

le stile releué, & le discours elegant dont il est enrichy par cette traduction, ne luy donnera pas moins de contentement dans la prosperité, le l'estime tres-digne d'estre mis en lumiere : Ce deuxiesme iour de Mars 1636.

I. GODINOT,
Docteur en Theologie.

Extrait du Privilege du Roy.

PA R grace & Priuilege du Roy donné à Paris, le 27. May 1637. Signé G V I T O N N E A V, il est permis au Sieur de CERIZIERS Aumônier du Roy, d'Imprimer ou faire Imprimer un Liure intitulé *la Consolation de la Philosophie qu'il a traduit de BOECE, & la Consolation de la Theologie du mesme Auteur qu'il a composée*, en un ou plusieurs Volumes durant le temps & espace de quinze années, à compter du iour que chacun desdits Volumes sera acheué d'Imprimer, & defences sont faites à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer lesdits Liures, ny d'en vendre de contrefaits, à peine de quinze cens liures d'amende, & de tous despens, dommages & interests, comme il est plus amplement porté par ledit Priuilege.

Ledit Sieur de CERIZIERS a cédé le Priuilege cy-dessus à CHARLES ANCOY, pour en jouir suivant l'accord fait entre eux.

Acheué d'Imprimer le 2. Ianvier 1663.



LA
 CONSOLATION
 DE LA
 PHILOSOPHIE.
 LIVRE PREMIER.

POESIE I.

MOI dont les premiers Vers n'ont parlé
 que de joye,
 Je ne puis émiter les pleurs où ie me noyee
 Je voir tous mes plaisirs changez par ma
 douleur.

Et si i'escris des vers, ie les dois au malheur.
 Les faueurs d'Apollon ne m'offrent que des plaintes :
 Dans les yeux de mes yeux, mes graces sont offeintes :
 Foutre, soit les bien-faits de sa douce bonté
 Touchez de mes ennuis m'ont tousiours assisté ;
 L'honneur dont au tresfois ie cherois mon enfance,
 Adonc ie le chagrin qui choque ma instance,
 Quoy que tant de malheurs conduisent à grands pas
 Ma languissante vie à l'heure du trépas.
 L'Hyuer a commencé de noiger sur ma teste,
 Et mon corps tout penchant au sepulchre s'appreste,
 Heureuse cette mort, qui finit nos desirs
 Aussi tost que tu fers vaner se nos plaisirs

LA CONSOLATION DE LA

*Mais de vray celle-là n'a ny grace ny charmes ,
 Qui ne veut pas fermer ma paupière à mes larmes :
 Elle est sans sentiment , ou bien sans amitié ,
 Puisque ie ne suis plus qu'un objet de pitié.
 O Mort quand ie vivois Amy de la Fortune ,
 La rigueur de tes Loix me fut presque importune !
 Maintenant que le Ciel commence à m'affliger ,
 En me faisant mourir , tu crains de m'obliger :
 Pourquoi donc croyoit-on ma fortune prospère ?
 Si t'eusse esté content , ie serois sans misère.*

P R O S E . I.

COMME ie discourois ainsi à part-moy, & que ie traçois mes plaintes avec la plume, il me sembla voir sur ma teste vne Dame pleine de majesté, de qui les yeux estoient beaucoup plus vifs & plus estincelans que ceux des hommes ordinaires. Son teint estoit frais, & ses jouës auoient vn embonpoint, qui n'estoit aucunement descheu, bien que son âge fist paroistre cette beauté d'vn autre siecle que du nostre. La taille de son corps n'estoit pas tousiours esgale; car tantost elle se ramassoit à vne grandeur iuste & mesurée; & puis tout à coup on eust cru qu'elle touchoit les Estoilles. En haussant sa teste, elle portoit sa veuë non seulement au dessus des Astres, mais encore celle des hommes estoit trop foible, pour la suiure. Ses habits n'auoient pas moins d'artifice en leur façon, que de prix en leur estoffe, d'autant (comme i'appris d'elle mesme) que ses seules mains les auoient tissus. La vieillesse les auoit chargez d'vne noirceur toute semblable à celle de ces Tableaux, d'où les hommes tirent l'esclat de leur noblesse, & les rayons de leur gloire. Au bas de sa robe, on voyoit vn π mellé dans la broderie, & au haut vn θ : entre ces deux Lettres il y auoit certains degrez, qui faisoient vne montée du plus bas au plus haut des Caracteres. Il paroissoit pourtant aux déchirures de sa robe, qu'on l'auoit tirée avec violence, & que chacun en auoit

arraché ce qu'il auoit pû. Ceste Auguste Deesse tenoit dans sa droite des Tablettes, & dans la gauche vn Sceptre. Aussi-tost qu'elle eut apperceu les Muses aupres de moy, & reconnu qu'elles disoient des vers aux sentimens de ma douleur, elle s'esmût vn peu, & avec vn regard mellé de feuerité, s'escria: Qui a permis à ces petites effrontées d'approcher ce malade; puis qu'il n'est pas en leur pouuoir de donner de bons, ny d'vtils remedes à ses maux, mais seulement de les nourrir d'vn doux & agreable poison? Ce sont-elles qui estouffent les solides fruits de la raison, par les espines des affections mal conduites, & qui accoustument l'esprit à souffrir des maux, dont elles ne le peuuent déliurer. Si vos caresses attiroient vn homme du vulgaire, i'estimerois vostre temerité d'autant plus pardonnable, que sa perte me seroit indifferente, mais vous estans adressées à vn homme esleué dans mes Ecoles, ie ne puis estre patiente, si ie ne suis insensible. Sortez d'icy, maudites Sirenes! qui flattez iusques au mourir, & me laissez le soin de sa guerison. Ceste troupe de Nymphes baissant les yeux, se retira fort triste, auoiant sa crainte par sa honte. Mes yeux noyez de larmes ne pouuans reconnoistre ceste Dame dont l'autharité estoit si absolue, la veüe arrestée contre terre, & tout pensif, j'attendis ce qu'elle feroit. A mesme temps elle s'approcha de moy, s'appuyant sur le bord de mon liét, & regardant mon visage que la tristesse colloit au paué de ma chambre, elle commença ainsi de se plaindre de mes troubles.

 POESIE II.

HE! Dieu que cette pure flamme
 Qui brilloit au fond de nostre Ame.
 Se couure d'une espaisse nuit.
 Depuis qu'une morne tristesse
 Nous importune de son bruit,
 Et vient tenter nostre foiblesse.

4 LA CONSOLATION DE LA

Cet esprit qui suivoit les cours
Des nuages qui vont au Cours
Passez du vent & des orages,
Sur le plus haut faîte de l'air,
Et qui sans peur, voit les ravages,
Et de la foudre & de l'esclair.

Celuy qui courroit la carriere
De cette inegale Courriere,
Qui console les longs ennuis,
Que le jour fait par son absence,
Et qui favorise les nuits
Du throsor de son influence.

Celuy qui mesuroit de l'est
Le vaste globe du Soleil,
Et qui connoit toutes les courses
De cet infiny mouvement
Que fait le Corrage des Ourstes
Sur les voûtes du Firmament.

Celuy qui faisoit la canorme
Où les fureurs de la Galerne
Conspirent de troubler la Mer.
Et pourquoy ceste Estaille grimpa
(Quand elle s'y veut abyssmer)
Jusques au sommet de l'Olympe.

Celuy qui remarquoit ce temps
Dont est composé le Printemps,
Qui de son innocente haleine
Et de deux ou trois de ses plours,
Enrichit le sein de la plaine
D'un million de belles fleurs.

Celuy qui voyoit où l'Automne
Prend les raisins de sa Couronne,
Et qui penetrait les secrets
Les plus cachez de la Nature,
Sans que ses desirs indiscrets
Craignissent aucune amante.

Celuy-là

*Celuy-là de qui le pouvoir
Se limitoit à son vouloir,
Frappé d'un prompt coup de tonnerre,
Est contraint de quitter les Cieux,
Et de laisser languir à terre,
Les regards mourans de ses yeux.*

PROSE II.

MAis il est temps (dit-elle) de panser tes playes, & non pas de les plaindre. Puis arrestant les yeux sur moy : Es-tu celuy qui as succé les douceurs de mon lait, qui as esté nourry de mes viandes, & qui es arriué par mes soins, à l'âge d'un homme parfait ? Certes ie t'auois donné des Armes, qui te pouuoient defendre, si tu ne les eusses point quittées. Ne me connois-tu plus ? d'où vient ce silence ? est-ce de confusion ou de stupidité ? Je voudrois bien que ce fust d'une raisonnable honte ; mais à ce que ie vois c'est d'une sottise stupidité. Comme elle eut apperceu que mon silence estoit plustost vne impuissance de discourir, qu'une discretion de me taire ; & que j'auois aussi peu de langue que de parole, elle toucha doucement mon estomac, & dit : Sans doute son mal n'est autre chose que cette lethargie, qui a coustume d'assoupir les Esprits : il s'est un peu oublié de soy-mesme, mais il s'en peut aisément ressouuenir, s'il peut auparavant nous reconnoistre. Afin de le secourir, il faut escarter ces tenebres qui luy fillent les yeux. Comme elle eut acheué ce discours, elle ramassa les plis de sa robe, dont elle essuya mes larmes.

EPIQUE III.

Comme on void dans le Ciel le soufle de Borée
Rappeler la clarté,
Et rendre les rayons à la trouppes dorée
Qui cachoit sa beauté.

6. LA CONSOLATION DE LA
*Aussi-tost que ce vent a dissipé la nue
On voit fuir la nuit ;
Le Soleil en riant montre sa face nue ,
Et ramene le bruit.*

*Ainsi l'obscurité qui pressoit mes paupieres
A desillé mes yeux :
Et mes yeux s'entr'ouvrans ont repris leurs lumieres ,
Dans les Astres des Cieux.*

PROSE III.

Les nuages de ma tristesse s'estans esvanoüis , ie reuins à la liberté de respirer , & ie pris l'assurance de regarder le visage de mon secourable Medecin. I'eus à peine porté les yeux sur cette Deesse , que ie reconnus cette bonne nourrice , chez qui j'auois passé la plus grande partie de ma jeunesse , ie veux dire la Philosophie , à qui ie fis aussi-tost ce discours. O sainte Maistresse des Vertus, d'où viene que vous auez quitté les delices du Ciel , pour vous ranger dans les solitudes de mon exil ? n'estes vous point coupable des mesmes crimes que la calomnie m'a imposées, pour en souffrir injustement les peines en ma compagnie ? Est-il raisonnable (repartit-elle) mon cher Nourrisson , de te voir gemir sous vn faix dont la seule haine de mon nom t'a chargé , sans en partager l'incommodité avec toy ? La Sagesse ne pretend rien au droit de laisser l'innocence sans appuy, & ie craindrois d'estre blasmée avec justice , si ie t'abandonnois sans raison. Crois-tu que ce soit d'aujourd'huy que la Sagesse a esté trauaillée des mauuaises mœurs ? ne sçais-tu pas que deuant le siecle de nostre Platon , i'ay soutenu de rudes combats contre l'insolence de la folie ; & que par mon moyen (lors qu'il viuoit encore) Socrate son Maistre remporta l'honneur d'vne glorieuse mort ? Sa memoire est demeurée sans reproche , mais non pas son heritage sans dispute ; d'autant que l'Escole des Stoïciens, & celle d'Épicure, ont tasché de le ren-

être propre ; & bien que j'apportasse de la résistance à leur dessein , ils m'ont tirée avec tant de force , qu'ils ont déchiré ma robe que j'auois faite , & se sont retirés avec ses lambeaux , sur cette croyance qu'ils me rangeroient à leur party , s'ils se paroient de mes dépouilles. Cette retraite seconda aucunement leur desir : Car l'imprudencce les voyant parez de mes livrées, crut qu'ils estoient de mes intimes, & trompé par cette apparence quelques-vns des ignorans. Que si tu n'as point oüy parler du banissement d'Anaxagore , du poison de Socrate , & des supplices de Zenon , parce qu'ils sont estrangers ; sans doute tu connois les Caniens , les Seneques , & les Sorans , de qui la memoire n'est pas vieille , ny la gloire inconnue. Ne cherche point leur excez : tout leur crime n'a esté que l'incompatibilité que mes enseignemens leur ont donnée avec l'humour des Méschans. Et partant c'est sans sujet que tu t'estonnes de nous voir agitez de quelque tempeste en cette mer , puis que nostre principal dessein est de desplaire aux Scelerats. Et quoy que leur nombre soit infiny , il n'en est pas plus redoutable , parce que leur troupe enragée n'a point d'autre conduite que la fureur. Si par fois la malice dresse ses forces contre nous , la prudence nous met à l'abry de ses injures , pendant qu'elle s'amuse à se charger d'armes inutiles ; & ainsi retranchez dans des Forts , qui sont impenetrables à ses assauts , nous payons de mocquerie sa rage , & bravons son insolence.

 POÉSIE IV.

Celuy qui d'un mesme œil regarde la Fortune,
 Soit que sa passion le flatte ou l'importune
 En sa prospérité.

Coluy-là sans passer aura tousiours la teste
 Par dessus la tempeste ,

Et les pieds sur le front de son aduersité.

Que la Mer escumant souleue son abysme .

B ij

8 LA CONSOLATION DE LA
*Quelle trempe le Ciel du fond jusq' à la cime
De ses flots orgueilleux,
Et que le Mont Gibel vomisse feu & flamme,
Il iouyt dans son ame
Du bon-heur dont iouyt l'esprit d'un bien-heureux.*

*L'air pourra bien lancer les carreaux de sa foudre,
Et changeant les rochers en des amas de poudre,
Tefmoigner son pouuoir:
Il pourra de la voix de son puissant tonnerre
Faire trembler la Terre,
Mais de luy faire peur, c'est ce qu'on ne peut voir.*

*N'ayons point de desir, n'ayons point d'esperance,
Nous rirons des douleurs que fait la violence
Des superbes Tyrans:
Aymons, & desirons, nous craindrons la colere
De la moindre misere,
Et les moindres ennuis seront nos Conquerans.*

*Quiconque veut servir l'inconstante Deesse,
Il met les armes bas & monstre sa foiblesse,
Afin d'estre blessé:
Et cherchant sa faueur, & redoutant sa haine,
Il se fait une chaisne,
Pour retenir sa main, quand il est offensé*

PROSE IV.

CEs veritez font-elles quelque impressiõ sur ton esprit ? ou bien es-tu du naturel de ce pesant animal, qui n'a ny oreilles, ny goust pour les agreables douceurs d'un Lux ? Pourquoy soupires-tu ? quel est le sujet de tes larmes ? esueille-toy vn peu, & ne permets pas à l'ennuy d'engourdir ainsi ton esprit ? Si tu desires la guerison de ces playes, il les faut decouvrir. Comme j'eus vn peu rallié mes pensées, voicy ce que ie respondis. La rigueur de la Fortune n'est-elle pas assez impitoyable en mon endroit, (ma chere Maistresse) iugez-vous qu'il soit neces-

faire de luy donner de nouuelles instructions pour m'estre plus cruelle ? l'horreur de cette prison ne vous a-t'elle pû esloigner ? n'est-ce point icy cette belle Librairie , où par fois vous veniez discourir avecque moy des sciences humaines & diuines. Ay-je encore le mesme visage , & la mesme contenance que j'auois, lors que vous me marquiez avec vne baguette le cours des Astres , & que vous rapportiez nos mouuemens & nos inclinations à leurs influences , me faisant voir que tout ce qui se passe en nous , est vne image de ce qui se fait au Ciel. Est-ce icy le prix de l'obeissance que i'ay renduë à vos commandemens ? Certes vous auez fait dire à Platon , que les Republiques seroient heureuses , lors que les Philosophes en seroient Gouverneurs , ou du moins quand les Gouverneurs s'adonneroient à l'estude de la Philosophie. De plus vous auez auerty tous les Sages , par la bouche du mesme Philosophe , de l'estroite obligation qu'ils ont de prendre la conduite des affaires publiques, de peur que l'insolence des Meschans ne se seruît de l'authorité au prejudice de la vertu , & à la ruïne des Bons. Suiuant ces maximes , tout mon desir a esté de produire en public , ce que j'auois appris de vos enseignemens en particulier , & de faire voir en l'action , le fruit de mon repos. Vous & ce grand Dieu , qui vous a commis le soin de former nos esprits , m'estes tesmoins, que toutes les intentions que i'ay apportées au gouvernement de la Republique , n'en regardoient que les interests & les commoditez. Voila d'où est née la mauuaise intelligence avec les meschans : voila comme quoy la liberté que i'ay apportée à la conseruation de la Iustice , m'a accueilly la haine de ces Puissances , dont ie n'ay iamais redouté les menaces. Combien de fois ay-je resisté à ce Conigaste , dont l'insolence ne rendoit qu'à l'oppression des foibles ? Combien de fois ay-je empesché l'effet des outrages de Trigilla Intendant de la Maison Royale ? Combien de fois mon autorité a-t'elle seruy de defense à ceux que l'auarice chargeoit de calomnie ? Iamais la consideration de personne ne m'a fait plier à l'injustice ; ie n'ay pas moins eu de

10 LA CONSOLATION DE LA
regret de voir les impositions publiques, & les larcins
particuliers, que ceux qui en souffroient l'incom-
modité. Pendant cette cruelle famine, qui sem-
bloit vouloir deuorer la Champagne, ie contredits
le Prefect du Pretoire, en ce cruel Edit de la vente
des bleds, & en la presence du Roy, j'obtins par mes
remonstrances, que l'achap ne s'en feroit point.
I'ay retiré Paulin homme Consulaire, de la gueule
beante de ces Mârins de Cour, qui le deuoroient des-
ja de desir & d'esperance; & sans craindre d'encourir
la haine de Cyprien, ie guarantis Albin de la peine
qu'une fausse accusation luy auoit procurée. Ne
vous semble-t'il pas que ie me suis assez fait d'enne-
mis? A vray dire ayant si peu recherché la faueur
des Courtisans pour mon assurance, ie deuerois en
auoir aupres de mes amis; & l'amour de la Iustice
estant le seul motif de mes actions, il semble qu'elle
ne peut estre equitable sans ma conseruation. Qui
sont ceux dont les tesmoignages ont conuaincu mon
innocence? Ceux-là mesmes qui se sont seruis de la
pauareté d'un miserable Basile chassé de la Maison
du Roy. Que diray-je d'Opilion & de Gaudence, dont
les excez & les injustices furent châtiées du bannisse-
ment; & qui s'estans seruis du priuilege des Autels
contre le commandement du Roy, furent menacez,
s'ils ne sortoient incontinent de Rauenne, de porter
sur le front les marques de leur desobeissance?
Deuoit-on quelque croyance à de semblables Co-
quins? & touresfois le mesme iour on receut leur
deposition contre moy. Quoy? ma qualité me
rend-elle criminel? ou bien leur condamnation les
à-t'elle iustifiez? La Fortune n'a-telle point eu de
honte de la calomnie, dont on a trauillé mon in-
nocence, ou du moins de la bassesse de ceux qui
m'ont accusé? Vous me demandez quel crime l'on
m'a imposé? on dit que i'ay voulu sauuer le Senat;
vous desirez scauoir les moyens que j'auois choisis
pour en executer le dessein? On crie que i'ay
empesché l'Accusateur de produire les preuues de sa
condemnation. Que dites-vous là dessus, ma sainte
Maistresse? voulez-vous que ie nie cette faute, de peur

qu'elle ne vous soit honteuse? mais quoy, ie eu ce desir, & rien du monde n'est capable de me l'oster. La confesseray-je? tout l'empeschement que j'apporte à l'accusation, seroit leué par cét aveu. Et puis quelle apparence d'estimer que le desir de sauuer cét *Ordre* fleurissant, fust vn peché. Il est vray que les mauuais conseils qu'il auoit pris sur ma vie, auoient iustificié la calomnie de mes ennemis. Que cela soit, ie le veux, l'imprudense des autres ne changera iamais l'obligation de mon deuoir; s'ils sont meschans, ie ne cesseray pas d'estre bon. Quand j'aurois vn Arrest de Socrate, ie ne croirois pas qu'il me fust permis d'auoier vn mensonge, ou de dissimuler vne verité. Quoy qu'il en soit, ie laisse le iugement de cette affaire à vostre prudence, & à celle de tous les Sages. Neanmoins afin que la memoire ne s'en perde point, j'en ay laissé la pure verité par escrit: Car pour ces Lettres supposées, où ie semblois esperer la liberté Romaine, qu'est-il besoin d'en parler? puis qu'il estoit facile d'en montrer l'arrifice, s'il m'eut esté permis de me seruir du témoignage mesme de l'Accusateur. Et puis qu'elle liberté pourroit-on attendre? hé pleut à Dieu que cette esperance pût estre raisonnable, ie me fusse seruy de la genereuse responce de Canius, lequel interrogé de Cesar fils de Germanicus, s'il estoit complice du dessein qu'on auoit pris contre sa vie, repartit; si ie l'estois, tu ne l'eusses pas sceu. En quoy le desplaisir n'a pas tellement vaincu ma patience, que ie me doie plaindre de ce que les meschans ont entrepris contre la vertu. Seulement ie m'estonne que leur mauuais dessein ait eu vn bon succez. Peut-estre que desirer de moindres choses seroit vn defaut de courage; mais de pououir tout ce que la malice a de mauuaises volonteiz contre l'innocence, c'est vn estrange prodige. C'est-là que l'vn de vos Nourrissons a pris sujet d'vn peu murmurer: Car (disoit-il) s'il y a vn Dieu, d'où vient le mal, & s'il n'y en a point, d'où peut naistre le bien? Ie veux qu'il soit permis aux meschans de souhaitter le sang du Senat, & la vie de celuy qui l'a voulu conseruer; auois-je merité vne pareille haine

32 LA CONSOLATION DE LA
des Senateurs ? Vous vous en pouvez souuenir, puis
que mes paroles & mes actions ont eu vostre conseil
& vostre aueu : vous sçauiez avec quel danger de ma
vie j'embrassay la defence du Senat, lors qu'à
Veronne, le Roy resolu de tout perdre, en perdant
vn homme, luy renuoya la connoissance du crime
d'Albin, à dessein de rejeter toute la haine de sa
condemnation sur les Iuges, ou de les rendre cou-
pables par sa iustification. Vous connoissez que ce
que ie dis & la verité ne sont pas deux choses, & que
ie ne suis pas assez fait à la complaisance pour me
flatter en cecy. Je n'ignore pas que celuy-là perd vne
bonne moitié de son merite, qui en reçoit volontiers
la loüange; neantmoins vous voyez la recompense
de ma vertu : pour le juste prix de mes peines, on a
banny l'innocence. En quelle rencontre a-t'on ia-
mais veu la seuerité de tous les Iuges, s'accorder si
bien en la punition d'vn crime, quand mesme le
Criminel l'auroit auoué ? Si l'on m'accusoit d'auoir
voulu brusler les Temples, égorger les Prestres, &
d'vn seul coup arracher la vie à tous les gens de bien,
la Iustice me feroit cette faueur de ne me point con-
damner que present, & apres m'auoir ouÿ. Et voilà
qu'on me decerne l'exil, & la mort estant à cent
cinquante lieues de mes Iuges, & priué de l'appuy de
route defense. O qu'il y a de personnes, qui desire-
roient auoir fait vn crime que les Accusateurs mesmes
estiment honorable. Je leur dois neantmoins cette
action de graces, qu'ils n'ont point noircy ma repu-
tation avec d'autres couleurs, que celle du mensonge,
disant avec effronterie, pour en cacher l'esclat, que
mon ambition s'estoit aydée du sacrilege. Vous sça-
uez quel mépris vous m'avez donné de toutes les
choses sensibles, & combien ceux qui s'approchent
de vous, sont esloignez de ce peché. Chaque iour vous
me ramenteuez cét Oracle de Pythagore ; reconnois-
vn seul Dieu. Estoit-il croyable qu'vn homme que
vous instruisiez ainsi, & à qui vous donniez de si
nobles pensées, s'abbaissast iusques à recherchet le
secours de ces infames Esprits, dont le commerce est
aussi honteux que l'assistance inutile. Outre l'inno-

cence de ma famille, vn grand nombre d'honnestes gens, & mon Beau-pere Symmaque, dont la sainteté merite de la veneration, me tiroient assez du soupçon de ce crime, si l'on eût voulu escouter la raison plustost que l'enuie. Mais c'est assez estre coupable, que de vous estre amy, & ie suis assure, que tout mon crime vient de l'inclination que i'ay apportée à receuoir vos instructions. Et ainsi ce n'estoit pas assez que vostre consideration me fust inutile, si mon mal-heur ne vous eust esté reprochable. Ce qui fait le comble de ma misere, c'est que le sentiment de la pluspart des hommes regarde plustost les euenemens de la Fortune, que le merite des choses, & iuge seulement celles-là sagement premeditées, qui ont vn heureux succez; d'où il arriue qu'une bonne opinion n'est iamais avec vne mauuaise fortune. Je m'aurois iamais fait; si ie voulois rapporter icy la diuersité des pensées & des opinions; seulement ie vous diray que les mal-heureux sont tousiours coupables, & qu'on les estime dignes de peines, qu'ils ne peuuent euitier. Et moy qui fais depouillé de mes richesses, priué de mes charges, & souillé en ma reputation, i'ay merité des supplices par des bien-faits, & ie m'auouë criminel, parce que i'ay esté vertueux. Pour le regard des Mefchans, il me semble que ie voy leur insolence triompher de la vertu, & m'accuser impunément. D'autre-part, les gens de bien demeurent tous esperdus par la crainte de mon infortune. Je voy que la malice s'entretient par la liberté de pecher, & mesme qu'elle s'encourage par l'attente de la recompense. Au contraire les Innocens ne sont pas seulement sans assurance, mais encore sans appuy; si bien que ie puis m'escrier avec raison :

 POESIE V.

Grand Maître de la masse ronde,
 Sage Intelligence des Cieux,
 Qui d'un seul rayon de vos yeux,

B V

24. LA CONSOLATION DE LA
Eclairer la face du Monde;
Le sçay bien que vostre pouuoir
Impose les Loix du deuoir
A tout ce beau peuple d'Estoiles:
Et que vostre seule bonté
Oste le crespé de leurs voiles,
Pour nous faire voir leur beauté.

¶ Par vous la fille de Latone,
Fait voir un Soleil dans la nuit,
Et chassant de sa main le bruit,
Paroist entiere dans son Throne;
Qui remontant sur l'Orizon,
Le deuoir contraint sa raison,
De montrer par une humble hommage,
Que les lumieres du Soleil
Luy donnent seules l'auantage.
Sur tous les Astres du sommeil.

C'est par vostre sage conduite
Que le soir dans le Firmament
Donne aux Astres le mouuement,
Et le matin les met en fuite;
Sans vous la rigueur des hyuers
N'osteroit point aux arbres vers
Ce qui les rend si agreables:
Les fleurs garderoient leur couleur
Par le soin des vents favorables,
Qui rafraichissent la chaleur.

Ce que l'haleine de Borée
A fait trespasser de beauté,
Se reuoit alors que l'Esté,
Ramene l'Empire de Rhée:
Le mesme gain que les glaçons
Sembloient dérober aux moissons,
Tombe e: fin dessous la faucille,
Et le diligent Laboureur
Se sert des mains de sa famille
Pour recueillir tout son bon-heur.

Il n'est aucune Creature
 Qui ne connoisse son devoir,
 Et qui ne suive le vouloir
 Du grand Auteur de la Nature,
 L'homme seul, chef-d'œuvre des Cieux,
 Comme un objet tres-odieux
 Est soustrait à ses Providences
 Et aux effets de son appuy,
 Quoy que la fin de ses souffrances
 Ne puisse venir que de luy.

Autrement seroit-il croyable
 Que toute la rigueur du sort
 Le traversast jusqu'à la mort,
 Sans estre iamaïs favorable?
 Le merite de la vertu
 Gemit sous le vico abbatu,
 Et les testes plus criminelles
 Se parent tres-injustement
 De ces couronnes eternelles,
 Qu'on doit aux Vertus seulement.

Vn mot dit avec artifice,
 Vn mensonge bien déguisé
 Profite tousiours au ruse,
 Pousse le juste au precipice;
 Et sans reuerer cette Loy,
 Qui maintient le Sceptre d'un Roy,
 Par le mespris de sa personne,
 Vn meschant fera vanité,
 En abatant une couronne.
 D'appuyer son impieté.

Grand Gouverneur de la Nature
 De qui les miracles divers
 Tiennent tout ce vaste Vniuers
 Dans une juste procedure;
 Appaisez cette émotion,
 Qui fait nostre agitation
 Plus inconstante que n'est l'onde;
 Puis qu'il plait à vostre amitié,

PROSE V.

MA douleur s'estant ainsi eschappée , & mon impatience ayant soulagé mon cœur de ce peu de soupirs , la Sageffe me regarda d'un visage riant , & sans se beaucoup esmouvoir de mes plaintes , me dit : Quand ie t'ay veu triste & pleurant , j'ay aussi-tost connu que tu estois miserable & banny ; mais si ton discours ne m'eut aydée , ie serois encore à sçauoir combien le lieu de ton exil est esloigné de ton pays , quoy que ie t'en estime plustost vn peu separé que banny. Que si tu crois en estre chassé , c'est ton erreur qui fait cét exil plustost que la verité ; dautant que personne n'a iamais pû auoir cette puissance sur toy. Si tu te souuiens de ton pays , tu connoistras qu'il ne se gouerne pas comme celuy des Atheniens , par le Peuple ; mais qu'il n'y a qu'un Maistre & vn Roy , qui tire beaucoup de plaisir du grand nombre de ses Citoyens , & qui rend ses Sujets libres par les seruices qu'on luy rend. As-tu oublié cette Maxime , qui veut que tous ceux qui ont logé leurs desirs dans ce lieu de delices , n'en puissent estre bannis ; puis que l'exil n'est pas à craindre à ceux qui n'ont point d'autre souhait que pour le Ciel ; & que celuy qui cesse de desirer cette demeure , cesse de la meriter ? C'est pourquoy , ie ne suis pas si estonnée de l'horreur de ce lieu , que de celle de ton visage ; & ie ne recherche pas tant les marbres polis , & les fenestragés luisans de ton estude , que la force de cét esprit , dans lequel j'ay autrefois mis tous les plus rares thresors de mes sciences. Pour le regard de tes bienfaits , le sensiment que tu en as , est veritable , mais il n'esgale pas encore leur merite ; si l'on considere leur qualité , on en doit prendre de plus hauts. Quant à la malice des accusations , tu en as dit ce que l'opinion commune en tient. Les souplesses de tes ennemis ne t'ont pas esté inconnues , & si quelqu'un

en desiroit vne connoissance plus entiere, ce sera assez d'oïr là-dessus la voix du peuple. Ce n'est pas sans vehemence que la lascheté du Senat a esté touchée, ny sans larmes que tu t'es plaint de l'injure qu'on m'a faite. En dernier lieu, ta colere s'est attachée à l'injustice de la Fortune, qui ne met iamais la recompense, où est la vertu. Sur la fin tu as demandé avec des vœux à cette paix qui gouerne le Ciel, de ne point mespriser la Terre. Mais ton esprit agité de tant de diuers mouuemens de douleur & de tristesse, n'estant pas capable de meilleurs remedes, ie veux vser des plus doux; afin que les playes, qui se sont enuicillies par ta faute, s'adoucissent par la delicatesse d'un appareil plus môl & plus agreable.

POESIE VI.

Quand le Pere des iours se joint à l'Ecreniffe,
Celuy qui se flattoit de l'esper des guerres,
Connoist qu'il est trappé, & que tout son seruire
N'oblige point Cerey.

*L'ingrate humeur des champs retenant son salaire,
Pouffe son desespoir à des actes sanglans,
Et la peur de mourir la contraint de se plaindre
A l'usage des Glans.*

*Quand les froids Aquilens triomphent dans la plaine,
Ne cherchez pas les pleurs que l'Aube auoit versés;
Les fleurs ne viennent pas de la cruelle haleine
De ces vents courroucés.*

*La grappe de raisin, è cueille dans l'Autonne
La chercher hors de là, c'est perdre son loisir
Chaque chose à le rumpz que le Ciel luy ordonne,
Non pas nostre desir.*

*L'ordre que les saisons tiennent en leur seruire
Est une juste Loy qui ne vient que des Cieux.*

18. LA CONSOLATION DE LA
*Si quelqu'un l'accusoit, cette aveugle malice
Le rendroit odieux.*

*Le bon-heur du succes, approuve la conduite;
Quelque sage que soit nostre foible discours,
S'il trouble les saisons en l'ordre de leur suite.
Il renverse leur cours.*

PROSE VI.

ME permettras-tu de sonder les dispositions de ton Ame par quelques demandes? ce que ie feray seulement afin de reconnoistre les moyens que ie dois tenir en ta guerison. Que si tu desires t'esclaircir de quelques doutes, tu peux m'en interroger avec liberté. En premier lieu, crois-tu que la conduite du monde soit vn effet de la Fortune, ou de la raison? Vrayement (reprins-je) ie n'auray iamais opinion que des choses si certaines & si reglées soient conduites par l'incertitude; au contraire i'estime que Dieu prend soin de son ouurage, & ie suis assésuré que rien du monde ne me scauroit diuertir de cette croyance. Tu as raison (repartit la Philosophie) il me souvient pourtant que tu te plaignois tantost qu'il n'y auoit que l'homme abandonné de sa prouidence, tout le reste des creatures en ressentant les amoureux soins. De verité ie m'estonne, ayant vn sentiment si sain, que ton esprit soit malade. Pour penetrer plus auant, dis moy; puis que tu aduoues que Dieu gouverne le monde, sans doute tu en connois la façon. B. A n'en point mentir, j'ay de la peine de conceuoir vostre demande, tant s'en faut que i'y puisse faire vne bonne response. P. Ne me suis-je point mesprise d'auoir creu que la maladie s'estoit glissée dans ton Ame, comme l'ennemy par la breche d'vne muraille: Mais dis-moy, ie te prie, quel est le dessein de la Nature, & où tendent toutes ses actions? B. Alors ie luy repartis: certainement ie l'ay appris autresfois, mais la tristesse en a effacé le souuenir dans ma memoire. P. Tu n'ignores pas neantmoins d'où

toutes les choses ont tiré leur naissance. B. Je sçay fort bien que Dieu en est la cause. P. Et d'où vient donc que tu ignores la fin de ces choses, dont tu connois le principe? Les passions de l'Âme ont bien le pouuoir d'esbranler la raison, mais non pas de la renuerfer. Je voudrois encore bien sçauoir si tu n'as point oublié que tu es homme. B. Pourquoi ne m'en souuiendrait-il pas? P. Me pourras-tu donc expliquer sa nature? B. Peut-estre que vous voulez sçauoir, que ie suis vn animal raisonnable, & sujet à la mort. Je sçay que ie ne suis rien que cela, cét auen de ma foiblesse ne me causera jamais de confusion. P. ne crois-tu pas estre quelque chose de plus? B. Non. P. Je commence à connoistre que l'ignorance de ce que tu es, fait la plus grande partie des maux que tu souffres: voila pourquoy i'ay treuue les moyens de guerir entierement, ou d'amoindrir en partie ton infirmité. Parce que l'oubliance de toy-mesme te trouble, tu te plains d'estre dépoüillé de tes biens & chassé de ta maison; & parce que tu ignores la fin de l'homme, les Mesthans te paroissent heureux, s'ils sont puissans. Ayant oublié la conduite des Estres, tu as creu que tout arriuoit à l'aduenture; tous ces defauts ne causent pas seulement le mal, mais encore ils donnent la mort. Je rends graces neantmoins à ton Conseruateur, de ce qu'il ne t'a pas laissé perir entierement. I'ay vn remede qui te rendra vne santé toute parfaite, c'est la ferme foy d'vne Prouidence, que tu dis se conduire par raison, & non point par l'aveuglement du sort. Ne trains rien; de cette petite esteincelle, tu commences de recevoir vne chaleur salutaire. Mais puis que ce n'est pas la saison de se seruir de remedes plus forts & plus violens, & que nostre esprit embrasse des opinions fausses, ayant negligé les vrayes, d'où il arriue que la raison ne voit pas l'esclat de la verité: Je te veux traiter avec vn plus doux regime, afin qu'ayant dissipé les ombres de ton erreur, tu puisses porter les yeux sur les claires lumieres de la verité, & non pas sur l'apparence du mensonge.

POESIE VII.

Quand les tristes voiles
 De l'obscurité
 Cachent les Estroles,
 Qui voit leur beauté ?

Pendant un orage,
 Qui sent le rostat
 Bransler dans l'image
 Qu'il peignoit sur l'eau ?

La Lune en la nuë
 Se cache à nos yeux ;
 Et ne paroist nuë
 Qu'aux Astres des Cieux.

Lors qu'on void l'arcine
 Nager dessus l'eau,
 On seroit en peine
 D'y voir son tableau.

Le torrent superbe
 Qui court en rampant,
 Se traîne sur l'herbe
 Comme le Serpent.

Toutefois sa course
 Semble rechercher
 Où s'ouvre sa source,
 Trennant un rocher.

Veux-tu que tes ioyes
 Soient sans changement,
 Et toutes tes voyes
 Sans esgarment ?

Chasse l'esperance
 D'un objet trompeur,

*Que la confiance
Assure ta peur?*

*Notre ame soupire
Quand ses passions
S'usurpent l'empire
De nos Actions.*





LIVRE II.

PROSE I.

A P R E S avoir ainsi parlé , elle se teut quelque temps ; & puis m'ayant rendu attentif à ses discours par la douce gravité de son silence , elle continua ainsi. Si ie ne me trompe dans la connoissance des causes , & de l'estat de ta maladie , c'est le desir de ta premiere fortune qui t'afflige : c'est son changement seul qui a changé la bonne disposition de ton Ame. Je commence d'appercevoir les artifices de ceste traistresse , qui feint vne estroite amitié , afin de tromper plus facilement ceux qu'elle veut perdre , & charger de veritables douleurs , par des caresses dissimulées. S'il te souvient de son genie , & que tu n'ayes pas oublié son merite , tu ne croyras point avoir rien possédé de considerable dans sa faueur , ny rien perdu de precieux par sa disgrâce. Il ne sera pas difficile de rappeler en ton esprit la memoire de ces choses-là ; puis que tu auois coustume par ces genereux dédains , de rejeter ses flateries , & de blâmer sa legereté avec des sentences tirées de mon Escole. Il est neantmoins vray que tous les changemens qu'on n'attend pas , n'arriuent iamais sans inquietude ; & ainsi ton repos mesme a perdu vn peu de sa tranquillité. Mais il est temps de prendre quelque douce & agreable medecine , pour te disposer à des remedes plus forts & plus violens. Que cette Eloquence qui a tousiours de bons effets , lors qu'elle

suit mes instructions , te parle vn peu ; & que la Musique , qui n'est que la moindre de mes seruanes , messe avec elle les charmans accords de son harmonie. Qu'est-ce qui te trouble , pauvre homme ? peut-estre que l'experience de tes mal-heurs t'a fait voir quelque chose de nouveau dans le Monde ? Si tu crois que la Fortune se soit changée en ton endroit , tu te trompes : voila son ordinaire , voila son naturel : si elle a renuersé ta prosperité , elle a esté constante. C'est la mesme qui te flatoit autresfois d'vne vaine esperance de felicité. Tu as veu le visage tout entier de cette auugle Diuinité , celle qui demeure encore cachée aux autres , t'est parfaitement connue. Comprends-tu sa coustume , sers-toy de cette connoissance , ne t'en plains pas. Si tu apprehendes sa trahison , mesprise ses caresses ; d'aüant que celle qui est maintenant le sujet de tes déplaisirs , deuoit tantost estre la cause de ton repos. Celle qui t'a abandonné , c'est la mesme de qui personne ne se peut promettre d'estre constamment suiuy. Peut-estre qu'vn bon-heur qui se doit bien-tost esloigner , te semble considerable ; & que tu estimes cette Fortune precieuse , dont la jouissance est incertaine , & la perte lamentable. Que s'il est impossible de la retenir à nostre gré , & qu'elle fasse des misérables , lors qu'elle se retire , sa loügereté est vne marque infaillible d'vne misere future. Ce n'est pas assez de s'arrester au present , la prudence regarde l'aduenir , & ainsi elle fait qu'on ne desire pas beaucoup la faueur de ses caresses. En outre , depuis que tu as soumis tes desirs aux volontez de la Fortune , tu t'es imposé vne Loy d'agréeer toutes ses actions. Que si tu veux qu'elle vienne & qu'elle demeure quand il te semblera bon , n'est-ce pas faire vne seruante de celle que tu as choisie pour Maistresse , & augmenter ta misere par ton inquietude ? Si tu faisois voile sur mer , les vents te porteroient , & non pas les mouuemens de ton desir : si tu semois les champs , la fertilité d'vne année addouciroit la sterilité de l'autre. Tu t'es donné à la Fortune , c'est à toy de suiure sa conduite , & non pas à elle d'estudier ses inclinations. Quelle folie ! tu veux arrester la rouë

24 LA CONSOLATION DE LA
de la Fortune : si elle commence d'estre constante,
elle cesse d'estre Fortune.

P O E S I E I.

L' Euripe en son reflux n'a pas plus d'inconstance.
On ne peut s'asseurer de la perséverance
De son affection :
Celuy qu'on admiroit au plus haut de sa rouë,
Se voit avec effroy traïsnier dodans la bouë,
Chargé d'affliction.

Son pied foule les Rouë, que sa main favorable
Elle - mesme estenoit au faïste redoutable
De la prospérité ;
Puis échangeant de conseil, elle prend dans la poudre
Un Coquin qu'elle met à couuert de la foudre
De sa legereté.

Elle rit de nos cris, elle rit de nos larmes,
Nos pleurs & nos souspirs font les ravissans charmes
De son contentement.
Croyant que son pouuoir paroist en nos miseres
Si par un mauvais sort nos fortunes prosperes
Changent en un moment.

P R O S E II.

IE voudrois bien te dire trois mots en sa faueur ?
Juge toy-mesme si sa demande est équitable. Pour-
quoy tes plaintes m'accusent-elles tous les iours,
comme si j'estois criminelle ? Quel outrage t'ay - je
fait ? quels biens t'ay - je ostez ? Je consens de disputer
de la jouïssance des richesses & des honneurs deuant
un Arbitre de ton choix ; & si quelqu'une de ces cho-
ses appartient aux hommes, j'auouëray franche-
ment qu'il y a de la violence de te raurir ce que tu re-
demandes avec tant de souspirs. Quand la Nature
te mit hors du ventre de ta mere, ie te receus tout
nud entre mes bras ; depuis ie t'ay aydé de mes biens,
& ce qui te fâche maintenant, ie t'ay effeüé avec trop

de courtoisie , en te donnant presque tout le droit que i'ay aux richesses. S'il me plaist maintenant de les retirer , remercie moy de l'usage que ie t'en ay permis , & ne murmure pas de la perte que tu en fais , puis que c'estoit seulement vn prest , & non pas vne donation. Tu aurois sujet de me blasmer , & tes regrets seroient raisonnables si tu perdois quelque chose qui fust à toy. Pourquoi soupîres-tu ? ie ne t'ay point fait de tort : les richesses , l'honneur & les grandeurs sont de mon domaine ; ce sont mes seruantes ; quand ie vais quelque part , elles me suiuent ; si ie fors , elles m'accompagnent. I'ose dire avec assurance , que si ces biens dont tu déplores la perte , eussent esté à toy , que tu les possederois encôre. Seray-je toute seule qui puisse vsér de mes droits ? On ne se fasche point que le Ciel cache ses plus beaux iours dans vne nuit tres-obscure. L'Année a liberté de couronner la terre de fleurs , de la charger de fruitz , de la semer de roses comme de perles , & puis de la transir de froid & de gelée. La blancheur des neiges dont elle la couure , ne fait rien paroistre que son innocence. On s'estonne bien de voir la Mer , lors que les tempestes la souleuent : mais on ne s'en plaint pas dauantage , que quand ses flots sont vnis & tranquiles. Et les hommes pour satisfaire à vn desir insatiable du bien , me voudront contraindre à la constance , qui est entierement contraire à ma nature. Voicy mon jeu , ie tourne sans cesse vne rouë , ie prens plaisir à esleuer les choses basses , & à abaisser les hautes ; monte si tu veux , mais à condition que tu ne te tiendras point offensé de descendre quand la chance le portera. Ignorois-tu ma coustume ? ne scauois-tu pas que Cresus Roy des Lydiens fut vn déplorable sujet de compassion à Cyrus , auquel il auoit donné tant de craintes ? & qu'il ne fut defendu des flammes de son brazier , que par vne pluye qui tomba fortuierement du Ciel ? As-tu oublié que Paul mesla ses larmes à celles de Persée son captif , & qu'il ne pût estre heureux au milieu d'vn triomphe ? Les Theâtres ne chantent autre chose que les coups de la Fortune , qui sans

26 LA CONSOLATION DE LA
aucune discretion renuerse le bon-heur des Royau-
mes & des Prouinces? N'as-tu pas appris tout
petit enfant, qu'il y a deux vaisseaux aupres de
Iupiter, dont l'vn est plein de biens, & l'autre de
maux? Que diras-tu si ie te montre que ie t'ay
donné plus de ceux-là, que tu n'as connu de ceux
cy? Quoy? si ie ne me suis pas entierement esloignée
de toy. Quoy? si mon instabilité t'est vn juste
sujet d'esperance. Neantmoins de peur que ton
esprit ne s'afflige par trop, & que dans vne con-
duite generale, tu n'en desires vne particuliere, es-
coute ce que i'ay à te dire.

P O E S I E I I.

Quand la Fortune à pleines mains
Espancheroit sur les humains
Autant de biens que le Ciel a d'Esttoiles,
Lors que la nuit nous couvre de ces voiles,
Et que la Lune à son retour
Tasche de faire vn second jour.
Quand l'Ocean n'auroit pas plus de sables,
Ils se croyroient encore miserables:
Que Dieu prodigue de son or
Leur espaise tout son tresor:
Que sa bonté, pour auoir la victoire
Sur leurs desirs, leur presente sa gloire;
Leur invincible ambition
Sera sans satisfaction,
L'ardente soif de cette connoitise
Plus elle boit, & plus elle s'attise:
Iamais on ne possède rien,
Si l'on croit n'auoir point de bien.

P R O S E I I I.

SI la Fortune te parloit ainsi en sa propre cau-
se, sans doute tu n'aurois pas plus de raison
que de moyen de repartir: si tu es pourtant quel-

que iuste suiuet de te plaindre, il faut me le communiquer, ie t'en donne la liberté. Alors ie commençay ainsi. Veritablement ce que vous venez de dire, s'est rendu agreable par la douceur qui est naturelle à l'Eloquence, & à la Musique; mais elles flatent seulement vn peu la peau, à mesme qu'elles touchent l'oreille. Les sentimens d'vn miserable sont bien plus profonds; d'où il arriue que la douleur recommence de nous faire souffrir, quand ces belles paroles cessent de nous chatouïller. Je l'auouë (repartit la Philosophie) parce que ie n'apporte pas encore les vrais remedes à tes maux, mais que i'applique seulement vn lenitif à ton impatience. Quand il sera-temps, i'en prepareray qui passeront iusques au fond de la playe. Neantmoins afin que tu ne contribués rien à l'estime de ton propre mal-heur; ne te souuiens-tu point de tes prosperitez passées? Je laïtte à part qu'apres la mort de ton Pere, les soins des plus honorables de la Ville se porterent à ta conseruation; tu leur fus agreable deuant que de leur estre allié, ce qui est vne maniere d'appartenir plus noble que celle du sang. Qui ne t'estimeroit heureux d'auoir rencontré vn Beau-pere d'vn si rare merite, vne Femme d'vne si parfaite honnesteté, & auecque tous ces auantages, de posseder vn Fils? Je m'oublie à dessein des faueurs communes; ie pourrois dire que l'on a honoré ta ieunesse des mesmes charges qu'on auoit refusées aux Vieillards. Je veux venir au comble de ta grandeur. S'il est rien de considerable parmy les choses d'icy bas, le sentiment des plus extremes miseres, doit-il effacer de ta memoire cette glorieuse iournée, en laquelle tu vis tes deux Fils parmy les applaudissemens du Senat & les loüanges du Peuple, declarez Consuls, & que tu meritas par vn discours excellent l'estime d'vn grand Esprit, & d'vn parfait Orateur? Ne scaurois-tu te souuenir de ce iour auquel estant assis au milieu de tes deux Consuls dans le Cirç, tu representas aux Romains la gloire & la magnificence des anciens triumphes?

28 LA CONSOLATION DE LA
Si ie ne me trompe , tu faisois de beaux complimens à la Fortune , quand elle te caresoit comme ses plus cheres delices : certes tu as remporté vn bien-fait que iamais personne n'auoit obtenu de sa bien-veillance. Veux-tu donc conter avec elle ? voicy la premiere fois qu'elle te regarde vn peu moins fauorablement. Si tu consideres tes prosperitez & tes infortunes , tu ne sçauois encore nier que tu ne sois heureux. Que si tu estimes le contraire , parce que tu n'as plus les choses que tu possedois , tu n'as point de suiet de te croire miserable , puis que les maux qui t'affligent maintenant , passeront tantost. Peut-estre que tu ne fais que de venir au Monde ? L'inconstance de sa conduite te trouble , bien qu'vn seul moment ruine l'homme mesme qui en est la plus noble partie. Quoy qu'il n'y ait point d'assurance dans les choses qui se gouvernent par le sort , le dernier iour de nostre vie ne laisse pas d'estre la mort certaine de la Fortune. Qu'importe-t'il , que tu la laisses en mourant , ou qu'elle t'abandonne en fuyant ?

POESIE III.

Quand le Soleil Astre du iour
Retire ses rayons de l'onde ,
La Lune se cache à son tour ,
Et ne paroist plus dans le Monde.

Quand les agreables, Zephirs
Ont peuplé de leur douce haleine ,
Et de leurs innocens souspirs ,
Le sein des prez & de la plaine.

Si le souste des Aquilons
Ennemy des plus belles choses ,
Se promene dans les valons ,
L'Eglantier n'aura plus de roses.

Sauuens

*Souvent la Mer retient ses flots
 Dans un repos si fort tranquile,
 Que les plus lasches Matelots
 Ne doivent pas craindre sa bile.*

*Souvent le Maistre de la Mer
 Agite tellement son onde,
 Qu'on croiroit qu'il veut abyssmer
 Avec un peu d'eau tout le Monde.*

*Quel prodige si l'Univers
 Gardoit tousiours la mesme forme,
 Parmi ce changement diuers,
 Qui le déguise & le transforme.*

*Fiez-vous à la vanité,
 Prenez d'elle vostre assurance;
 Ce qui n'a point d'éternité,
 Ne peut avoir de consistance.*

P R O S E I V.

VOUS avez raison aymable Nourrice des Vertus, & ie ne puis nier que les beaux iours de ma prosperité n'ayent esté courts: c'est aussi ce qui afflige cruellement ma pensée; d'autant que la plus sensible douleur des miserables, c'est le souuenir d'auoir esté heureux. P. Quant à ce que tu estimes souffrir la peine d'un mauuais iugement, & non pas d'une mauuaise vie; ie n'auray pas beaucoup de difficulté de l'accorder, pourueu que tu n'en reiettes point le blasme sur la nature des choses. Si le nom d'une felicité passagere te flatte, ie te veux faire voir de combien de veritables biens tu es encore riche. Que si la Fortune t'a osté ses moindres commoditez, te laissant les plus considerables, n'as-tu pas plus de sujet de louer sa courtoisie, que de raison d'accuser ses disgraces? La gloire de tout le genre humain vit, si ton Beau-pere n'est pas mort. Et ce que

20 LA CONSOLATION DE LA
 tu estimes sans doute dauantage que ta vie , ce
 grand homme qui n'est composé que de vertus &
 de sagesse , n'ayant point d'iniures à plaindre ,
 souspire les biens propres. Le plus rare exemple
 de modestie & de pudeur vit en ta Femme , de
 qui toutes les loüanges se peuvent ramasser en ce
 mot , si l'on dir qu'elle ressemble à son Pere Sym-
 maque. Elle vit , mais elle vit pour toy seul , par
 le desir ardent qu'elle a de te reuoir ; en quoy
 pour ne rien dissimuler , i'auoüieray franchement
 que tu es vn peu moins heureux , puis que la con-
 dition de ta vie presente , & la connoissance de
 ta foiblesse la font mourir. Que diray - ie de tes
 deux Fils , en qui tous enfans qu'ils sont , ie re-
 marque le courage de leur Pere & de leur ayeul. O
 que tu es heureux de posséder encore maintenant
 ce que tout le monde croit estre plus precieux que
 la vie ! Eslye donc ces larmes ; la Fortune ne
 t'est pas encore ennemie iusques au dernier point ,
 & cet orage qui t'agite , n'est pas dangereux , puis
 que l'ancre qui te retient , te soulage pour le
 present , & te fait esperer pour l'auenir. B. Que
 cela me demeure , & que le reste aille comme il
 pourra , ie tascheray de me tirer de ce naufrage.
 Vous voyez pourtant ce que i'ay perdu. P. Nous
 auons desia auancé quelque peu , si ta condition
 ne t'est pas entierement insupportable ; mais cer-
 res ie ne scaurois approuuer cette trop molle de-
 licatesse , qui ne peut souffrir aucun defaut en ta
 prosperité , & qui iouit d'un bon-heur accompli
 de tout point. Les biens de la Fortune sont de
 cette nature , qu'ils ne se laissent iamais posseder
 tous entiers , ou si la iouissance en est parfaite ,
 elle n'est pas constante. Celuy-cy aura de grands
 reuenus , mais sa naissance sera honteuse. Cet
 autre sortira de bon lieu , mais il cachera sa no-
 blesse , de crainte que sa misere ne soit conuë ,
 ayant mieux n'auoir point d'esclat que d'en auoir
 pour paroistre mal - heureux. Vn troisieme sera
 noble & riche , dans vne vie retirée & secrette.
 Celuy - là dans vn heureux mariage amassera des

biens à vn estrangeur. Vn autre qui aura des enfans, sera obligé de pleurer leurs crimes. Et partant personne n'a vne parfaite intelligence auecque sa condition, d'autant qu'il reste tousiours quelque chose à desirer, ou à craindre. Aioüste à ce cy que les plus heureux sont ordinairement si sensibles aux infortunes, que les moindres attaques les troublent, tant il font peu de chose, pour faire qu'ils ne soient pas contents. Combien est-il de personnes qui croioient auoir la teste dans les Estoiles, s'ils iouïssent du plus petit de ces biens, qui te restent encore ? Cette Conterée que tu appelles vn exil, est le país de tout plein d'honnestes gens ; & ainsi il est veritable, que nostre vertu ou nostre impatience fait nostre Fortune. Qui possède vne assez heureuse condition, pour n'en point desirer de meilleure, s'il escoute l'inquietude de ses desirs ? De combien d'amertumes la prosperité du monde est elle meslée ? & quand bien elle n'auroit rien de fascheux, on ne scauroit la retenir à la premiere inclination qu'elle auroit de nous abandonner. Il est donc facile de connoistre combien le bon-heur des hommes est miserable, puis qu'il est esgalement importun à ceux qui en iouissent, & à ceux qui ne le possèdent pas. Pauures aueugles ! pourquoy cherchez vous vne beatitude hors de vous, qui ne peut estre que dans vous ? l'ignorance & l'erreur vous trompent. Je te veux monstrier le vray point de la felicité. As-tu rien de plus precieux que toy-mesme ? B. Rien sans doute. P. Si tu es donc parfaitement à toy-mesme, tu possederas vn bien que la Fortune ne te pourra raurir. Et afin que tu connoisses que le bon-heur de l'homme ne peut consister en la iouissance des biens de Fortune, tu le peux recueillir de cette consideration. Si la beatitude consiste dans le souuerain bien, celuy qui nous peut estre enleué, ne l'est pas, puis que celuy qu'on ne scauroit nous oster, est beaucoup, sans comparaison, plus grand & plus estimable ; & partant il est certain que l'inconstance de la Fortune ne

52 LA CONSOLATION DE LA
 nous peut donner vn solide bon-heur. En outre ,
 celuy qui iouit de cette felicité qui naist de la
 possession des biens de Fortune , sçait que sa con-
 dition est suierte au changement , ou bien il ne le
 sçait pas ; s'il ne le sçait pas , quel bon-heur peut
 venir de l'ignorance ? s'il le sçait , il est impossible
 de ne pas craindre la perte de ce que l'on con-
 noist pouuoir estre perdu ; & ainsi vne peur conti-
 nuele ne luy permettra pas d'estre heureux. Que
 si cette perte ne le tourmente pas beaucoup , il faut
 croire qu'vn bien , qui donne si peu de regrets &
 tant de craintes , ne donne pas de grandes satis-
 factions. Et parce que ie ne sçauois douter que
 l'immortalité de l'Âme ne te soit connuë par
 beaucoup de raisons , & que tu vois fort bien que
 tous ces biens finissent auecque la vie ; si nous fai-
 sions consister la felicité de l'homme en leur
 iouissance , il faudroit auoier que la mort nous
 rend miserables. Que si beaucoup de personnes
 ont cherché cette beatitude , non seulement par le
 mespris de la mort , mais encore par la souffrance
 des plus effroyables supplices ; comme quoy la vie
 présente nous peut-elle faire heureux , puis qu'e-
 stant finie , elle nous rend miserables ?

POESIE IV.

Quiconque veut iouyr d'une paix assurée ,
 Qu'il se mette à couuert des coups de la marée ,
 Qu'il évite avec soin l'orage furieux ,
 Qui du fond de la Mer esleve dans les Cieux
 Des Montagnes de flots peste-meslez de sable ,
 Que le souf fle enragé de ce vent redoutable
 Abaisse insqw'au fond à dessein d'abysser
 Cette Maison de bois , qui marche sur la Mer.
 Veux tu que ton repos soit tout à fait tranquille ?
 Le siege le plus bas est le plus immobile :
 Arreste ton esquif au plus humble rocher ,
 Si tu veuX que le vent ne te puisse toucher :
 Car bien qu'il esbranlast le Ciel de sa tempeste ,
 Tu le verras sans peur passer dessus ta teste :

PROSE V.

MAis puis que mes raisons commencent d'avancer ta guerison, j'estime qu'il est à propos d'en adiouster de plus puissantes. De grace dis moy, supposant mesme que les biens de la Fortune ne soient pas suiets à la vicissitude, ont-ils quelque chose capable d'exciter en vous du desir, & qui ne soit point digne de vostre mespris? Les richesses sont-elles precieuses de leur propre nature, ou par l'opinion que vous en conceuez? L'or en est-il la plus considerable partie, ou bien les monceaux d'argent? sans mentir ils esclatent plus viuement dans la main d'un prodigue, que dans la bource d'un auare, puis que la profusion a toujours eu plus de lustre que la chicheté. Que si un present ne demeure plus dans la puissance de celui qui le fait, l'argent commence d'estre vtile, quand l'on commence de ne le plus posseder. Si toutes les richesses faisoient un seul homme riche, elles rendroient tous les autres miserables. En quoy elles sont contraires à la voix qui se laisse posseder de tout le Monde, sans estre partagée à personne. Et ainsi quand les biens quittent vne maison, elle demeure pauvre. Helas! que les richesses sont peu desirables, puis qu'elles ne scauroient estre possedées qu'à moitié, ny faire un seul homme puissant que de la paureté de plusieurs. Vos yeux ne se laissent-ils point surprendre à l'esclat des pierreries? Si elles ont quelque rayon de lumiere, il appartient aux Diamans, & non pas à l'homme; & ainsi j'admire son admiration, quand elle n'a point d'autre suiect que la beauté des pierres. Est-il quelque chose parmy ces corps, où il ne se retreuve aucune distinction de parties, ou qui soit sans mouuement, qui puisse plaire avecque raison à vne creature raisonnable? Que si toutes ces choses sont belles de l'artifice de celui qui les a faites, comparées à

vostre beauté, elles ne le sont plus ; & partant ie ne vois rien qui merite vos extases, que la trop grande facilité à les estimer. L'Esmail des champs flatte-t'il vos sens ? pourquoy non, estant vne belle moitié d'vn excellent ouurage. Ainsi la surface de la Mer nous agrée, quand les vents n'y mettent point de rides : ainsi le Ciel & les Estoilles offrent mille rauissans attraits à nos yeux. Quelqu'vne de ces beautez t'appartient-elle ? oserois-tu prendre ta recommandation de leur merite ? Les fleurs du prin-temps te parent-elles ? Les fruits de l'Automne viennent-ils de ta fecondité ? Pourquoy en prens-tu tant de vaine complaisance ? & à quoy bon t'attribuer l'autruy ? Iamais la Fortune ne te pourra donner ce que la condition des Natures leur fait propre. Les fruits de la Terre sont deubs à la nourriture des Animaux : si tu veux rassasier simplement ton desir naturel, ie ne vois pas qu'il soit necessaire de chercher les superfluites de la Fortune ; d'autant que la Nature se contente de peu, & que tout ce qui est superflu, nuit, ou importune. Peut-estre que tu tires beaucoup d'avantage de la pompe des habits ; leur matiere vient de la Nature, & leur façon du Tailleur. Vne longue suite de seruiteurs te rend-elle heureux ? s'ils sont meschans, tu traïnes avecque toy l'apprehension d'vne troupe de Voleurs, non pas la commodité d'vn grand nombre de Valets ; s'ils sont bons, leur bonté augmente-t'elle la rienne ? D'où ie conclus que de tout ce que tu t'attribuës, il n'y a rien proprement qui t'appartienne. Que si tu confesses qu'ils n'ont rien d'excellent, pourquoy t'affligeras-tu de leur perte ? & pourquoy te ressoüïras-tu de leur possession ? Que si toutes ces choses sont belles de leur nature, tu en dois faire autant de cas, ne les ayant pas en ta puissance, que si elles estoient à toy ; d'autant qu'elles ne sont pas precieuses ny bonnes pour estre parmy tes biens ; mais tu les as mises parmy tes biens, par ce que tu les as estimées bonnes & precieuses. Que cherchez vous avecque tant de peine & de soins ? peut-

estre de chasser la pauvreté par l'abondance ? Tout le contraire vous arrive , puis qu'il faut beaucoup d'aydes & de secours pour conserver beaucoup de biens ; & ainsi il est vray que les Grands ont de grandes necessitez , & que les petits , qui reglent leur desir par le besoin , & non point par l'excez de l'ambition , se passent presque de tout. Mais quoy , n'avez vous rien de propre pour recourir aux biens estrangers ? Le bon estat des choses est-il tellement changé , que cette Creature , que la raison met au rang des choses diuines , s'estime estre sans esclat , si elle ne luit de la clarté d'aury ? Les Estres se contentent de ce qu'ils ont , & l'homme dont l'esprit est vne Diuinité , cherche (à la honte de son Createur) les ornemens des plus viles Creatures. Il a releué l'excellence des hommes au dessus de tous les Estres , & vous en abaissez la dignité au dessous des plus chetifs. En quoy certes vous vous faites vne iniure signalée : Car si le bien est toujours meilleur que celuy qu'il fait bon , mettant vostre bon-heur en la iouissance des choses basses , par vostre propre adueu vous vous reconnoissez encore moindres ; dautant que la nature de l'homme est de cette condition , qu'elle surpasse toutes choses , quand elle se connoist , & leur devient inferieure , quand elle s'oublie de sa dignité. C'est vn desavantage naturel aux Animaux de s'ignorer , & à l'homme vn vice , mais vn vice qui va bien auant , puis que vous estimez que les perfections estrangeres vous peuvent estre auantageuses , bien qu'il soit impossible ; dautant que l'esclat de ce qui luit , ne peut donner du merite à ce qui n'en a point. De moy ie ne scaurois accorder , que ce qui nuit à son possesseur , soit bon. Peut-estre que ie me trompe , ie sçay pourtant que tu ne me contredis pas. Les richesses ne sont donc que des faux biens , puis qu'elles ont causé de veritables maux à ceux qui les ont possédées ; puis que les plus meschans se sont estimez les plus dignes d'auoir tout ce qu'il est d'or & de pierres precieuses. Pour toy qui apprehendes la main des Vo-

36 LA CONSOLATION DE LA
leurs, tu te mocquerois de leurs desseins, si tu n'e-
stois point chargé dans ton chemin de ce qui te
peut donner de la crainte. O l'excellente félicité
des biens de Fortune qui nous rauissent nostre as-
surance, en se donnant à nous !

POESIE. V.

CE siecle estoit heureux, qui sans soin & sans peine
Trenuoit tous ses repas au milieu de la pleine,
Et qui se contentoit de l'usage des glans,
Au lieu que nous cherchons dans les meurtres sanglans
De quoy viure, & nourrir les infames delices,
Qui corrompent nos mœurs, & les changent en vices.
C'est âge n'auoit pas l'adresse de mester
Le vin à ce doux suc, que l'on voit s'escouler
De l'ame d'une fleur, dans le corps d'une Abeille
Pour faire l'Hypocras des liqueurs la merueille :
Le superbe venin, qu'on apporte de Tyr,
N'auoit pas desguisé, ny contraint de mentir
L'innocente couleur de la laine estrangere.
On prenoit son repos sur la molle fougere.
Le Nectar qu'on beuuoit, glissoit dans les ruisseaux,
L'ombre que l'on cherchoit, venoit des arbrisseaux,
Personne n'auoit veu ces tours que la Fortune
Promene sans respect sur le dos de Neptune,
Et qui volent dans l'eau dessus des auirons :
Le silence pressoit la bouche des clairons,
Le sang ne donnoit point sa couleur à nos armes,
Les cœurs ne trembloient pas à l'effroy des alarmes.
Qui voudroit s'exposer sottement à credit
En recherchant des coups qui vinssent sans profit ?
Que pleût-il au grand Dieu que l'âge de nos Peres
Nous prestast ces vertus, qui nous sont estrangeres.
Mais le desir ardent de posseder des biens,
Surpasse en son excez, les faux Siciliens.
He ! qui fut le premier, qui creusa des abysses
Pour y treuuer de l'or, seul suiet de nos crimes ?
Qui chercha le premier ces dangers precieux,
Qui se cachans sous l'eau, se cachoiert à nos yeux.

PROSE VI.

Que diray-je des dignitez & des grandeurs , que vostre ignorance esleue iusques au Ciel ? Quel embrasement du Mont Gibel , quel deluge causera tant de maux , qu'un Meschant qui a du pouuoir ? Si tu n'as point perdu la memoire , tu te peux souuenir que la Superbe , qui auoit chassé les Rois de l'Empire , a reietté le gouvernement des Consuls , quoy qu'il eust esté le commencement de sa liberté. Si par fois les honneurs se deferent aux gens de merite , rien ne nous y agrée , que la probité de ceux qui en vsent bien ; & ainsi il arriue que la Vertu honnore les charges , & non pas les charges la Vertu. Et ie vous prie quelle est cette puissance , pour qui vous auez tant de souhaits ? Ne prenez vous point garde , hommes de bouë ! ne prenez vous point garde , à qui vous commandez ? Pourrois-tu t'empescher de rire , si tu voyois vn Rat faire le Roy parmy les autres Rats , & s'vsurper l'empire de ce puissant Peuple ? Est-il rien de plus foible que le corps de l'homme , à qui la picqueure d'un moucheron peut oster la vie : & neantmoins toute la puissance des Monarques ne s'estend pas plus auant , puis qu'elle ne peut rien que sur le corps & la Fortune. Peut-estre que tu pourras commander vne Ame libre , & rauir la paix à vn esprit qui la voudra conseruer. Vn Tyran ayant mis à la gesne vn Philosophe , afin de tirer de sa confession les complices d'une coniuration , qui auoit esté tramée contre sa vie. Ce grand courage couppa sa langue , & la cracha au nez de son Bourreau , & ainsi des tourmens que le Tyran estimoit vne matiere de cruauté , nostre Sage en fit celle de la Vertu. Peut-on faire quelque mal qu'on ne puisse souffrir d'un autre ? Hercule a fait passer Busiris par les mesmes Loix qu'il auoit faites. Regulus mettant plusieurs Carthaginois à la chaisne , apprit comme on le deuoit lier. Estimeras-

38 LA CONSOLATION DE LA
 tu donc qu'une personne soit puissante, si elle ne
 peut faire que le mal qu'elle peut souffrir ? En
 outre si les dignitez auoient quelque bonté natu-
 relle, jamais elles n'auroient aucun commerce avec-
 que les Mefchans, puis qu'il y a vne impossibi-
 lité entre les choses contraires. Et partant il faut
 passer pour verité, que les honneurs n'ont rien
 de bon, puis qu'ils se laissent posséder aux Sce-
 lerats. Les plus beaux presens de la Fortune sont
 ordinairement les recompenses du vice. J'ajousteray
 encore que personne ne doute que celuy-là ne soit
 fort, qui a de la force, & celuy-là leger, qui a
 de l'agilité : de mesme la Musique fait les Musi-
 ciens, la Médecine les Médecins, & la Rhetori-
 que les Orateurs ; parce que chaque chose donne
 l'effet qui luy est naturel, & chasse celuy qui luy
 est contraire. Les richesses n'esteignent pas la soif
 de l'auarice, ny la puissance ne se soumet pas à
 celuy qui obeyt au vice. Ainsi la dignité découure
 plustost ceux qui en sont indignes, qu'elle ne les
 en rend capables. D'où vient donc que les hom-
 mes les appellent ainsi, si ce n'est que vous prenez
 plaisir de donner le nom du bien aux choses qui
 n'en peuvent auoir la nature ? & partant vous
 appelez richesses, pouuoit & dignité, ce qui ne
 l'est pas. En dernier lieu, ie puis dire de toute la
 Fortune, qu'elle n'a aucune bonté, puis qu'elle
 se communique quelque fois aux vicieux, & qu'elle
 ne rend pas bons ceux qu'elle semble fauoriser.

P O E S I E V I.

Nous sçauons les fureurs de ce Monstre inhumain
 Qui tascha de brusler tout l'Empire Romain,
 Qui se rougit du sang qu'une mesme naissance
 Promettoit d'asseurer contre sa violence ;
 Et qui sans s'esmouuoir, fit souffrir à ses yeux
 D'arrester fixement leurs regards curieux
 Sur les restes flaitris des membres de sa mere.
 Et qui pour achener l'excez de sa misere.

*Want estre Censeur des charmes trespassez ,
 Qui venoient d'expirer dans ses membres glacez ,
 Ce brutal neantmoins ne limtoit son Monde ,
 Que des extremitez de la Terre & de l'Onde :
 Soit de celle où le Ciel fait naistre son Soleil ,
 Soit de celle où le iour va chercher du sommeil :
 Soit du Septentrion , soit du point ordinaire ,
 D'où se monstre l'esclat de toute sa lumiere .
 En fin le iuste effort d'un absolu pouuoir
 A-t'il rangé Neron aux termes du deuoir ?
 Impitoyable sort , quand l'art & l'artifice
 Aydent impunément la licence du vice !*

PROSE VII.

ALors interrompant mon silence , ie luy dis :
 vous n'ignorez pas , que l'ambition est vne
 des choses , qui m'a le moins commandé , mais
 seulement que l'ay cherché des suiets pour employer
 ma vertu , de peur qu'elle ne s'engourdist dans
 l'oyfuieté. Voila (reprit la Sageſſe) le seul desir
 qui pique les Ames , qui de vray sont genereuses ,
 mais qui n'ont pas encore leur derniere perfection ,
 puis qu'elles desirent de laisser à la Republique vne
 bonne opinion de leur merite. Pour te faire com-
 prendre la vanité de ce dessein , ie te prie de re-
 passer en ta memoire , que toute la Terre comparée
 au Ciel n'a presque point d'estendue , comme
 l'Astrologie te l'a appris ; & de ce petit Monde ,
 si nous croyons Prolomée , à peine la quatriesme
 partie est habitée d'hommes & d'animaux. Si nous
 considerons maintenant en cette partie , ce que les
 Mers & les Lacs en noyent , ce que les Solitudes
 & les Deserts en occupent , les hommes n'auront
 presque point de place pour y demeurer. Quel
 aueuglement ! vous voulez estendre vostre gloire
 dans ce destroit , & dilater vostre reputation dans
 le point d'un point. Mais quelle grandeur peut auoit
 la gloire des hommes dans vn si petit espace , si
 ce n'est le de. reiglement de l'ambition ? Aioustez à

40 LA CONSOLATION DE LA
 cette consideration , que ce peu de Terre est partagé à vne infinité de Peuples , qui ne sont pas moins separez de mœurs , que de l'interualle des contrées qui les esloignent ; & ainsi il n'est point de renommée assez forte , non pas mesme celle des Villes entieres , qui puisse passer tant de Mers & tant de Montagnes. Au temps de Ciceron la gloire Romaine ne s'estendoit pas au delà du Caucase , bien qu'elle fust pour lors en son plus grand esclat , & que les Parthes tiraissent leur crainte de sa puissance. Ne vois-tu donc pas combien ce que vous tafchez d'amplifier est estroit ? n'esperes-tu point que la reputation d'un Citoyen de Rome aille , où la gloire de son Empire n'a peu penetrer ? Et puis ignores-tu que les actions , qui sont dignes de louange chez vne Nation , meritent des supplices parmy vn autre Peuple , tant ils s'accordent bien en l'opinion de la Vertu. D'où il est aisé d'inferer qu'un homme , qui est amoureux de sa reputation , ne doit pas souhaiter de l'estendre à beaucoup de Nations. Et partant celuy qui sera content de la bonne estime qu'il possedera dans son pais , aura toute l'immenité de sa gloire bornée dans vne Prouince. Combien l'oubliance a-t'elle perdu de beaux exemples à faute d'Escriuains ? Mais à quoy mesme sert l'Histoire , puis que l'âge consume les Liures & les Auteurs ? Et vous penserez donner de l'immortalité à vostre nom , si vous le faites passer par la pensée aux siecles à venir. Quel suiet aurez-vous de faire les vains , si vous comparez la durée de vostre reputation à celle de l'eternité ? Vn moment a quelque proportion , quoy que petite , avecque dix mille ans , parce que la durée de l'un & de l'autre est finie ; mais certes pour grande que soit celle de nostre gloire , elle n'arriuera jamais à cette eternité , puis que celle-là souffre des bornes , & que celle-cy n'en a point. Et de là vient qu'une reputation de beaucoup de siecles comparée à cette immenité des temps n'est pas petite , mais qu'elle n'est point du tout. Chose estrange que vous appreniez à bien faire de la vanité d'un peu

de bruit, & non pas de la véritable gloire de la vertu, ny du témoignage de vostre conscience. Escoute combien plaisamment vn certain se mocque de cette foiblesse. Quelqu'un ayant attaqué d'opprobres vn homme qui vouloit paroître sage, sans l'estre, & qu'il luy eut dit : vraiment c'est à ce coup que ie connois si tu as la patience d'un Philosophe. Celuy cy dissimulant vn peu sa passion, repartit comme s'il eût eu l'aduantage. Et bien connois-tu maintenant que ie suis Philosophe ? De vray (repartit l'autre) ie l'eusse compris si tu n'eusses point parlé. Quelle gloire demeure apres le tombeau à ceux qui ayment la vertu ? Que l'homme meure entierement, il ne reste plus aucune reputation ; que si par les droits de son merite, l'ame déliurée de son corps, est receüe dans le Ciel, elle méprisera tous les biens de la Terre, par la jouissance de ceux de la gloire.

POESIE VII.

Celuy qui se pique d'honneur,
 Qui cherit follement la gloire,
 Et qui termine son bon-heur
 Dans quelques lignes de l'Histoire ;
 Qu'il compare le Firmament,
 Et tout ce que sa voute enferme,
 A cét atome d'élément,
 Que les hommes nomment la Terre.

Tout chargé de confusion,
 Il condamnera la manie,
 Qui portoit son ambition
 Aux vœux d'une gloire infinie,
 Et qui cherchoit à son renom
 Dans vn point vne grande place,
 Quoy que la grandeur de son nom
 Vinst seulement de son audace.

Mais pourquoy superbes Mortels
 Aimez-vous tant la Renommée ?

*Si l'on vous dresseoit des Autels ,
 Vous n'aurez que de la fumée :
 Pourquoi taschez-vous vainement
 De vous rendre recommandables ?
 Pourquoi dans vostre sentiment
 Vous estimez-vous adorables ?*

*Quand les plus sçavans des Humains
 Feroient parler toutes leurs langues ,
 Toutes leurs voix , toutes leurs mains ,
 Pour vous composer des harangues :
 Tout se termine dans l'horreur
 De ces impiroyables Parques ,
 Qui font égal au Laboureur
 Le plus illustre des Monarques.*

*Où sont les cendres de Caton ?
 Où vit le generux Fabrice ?
 Ou vit Brutus , y pense-t'on ,
 Apres son immortel service ?
 La gloire dessus leur tombeau
 Marque en deux ou trois caracteres
 Ce qui nous reste de plus beau
 De ces ames toutes guerrieres.*

*Mais quoy que leur illustre nom
 Se conserve en nostre memoire ,
 La vertu de ce grand renom
 Les laisse sous la tombe noire :
 Mesme si par un hureux sort
 L'honneur prolonge leurs années ,
 Il leur reste encore une mort ,
 Et de secondes destinées.*

 PROSE VIII.

MAis afin que tu ne croyes pas que ie sois portée de quelque haine contre la Fortune , & que ie luy fasse vne injuste guerre , ie veux luy accorder :

qu'elle oblige quelquesfois les hommes, mais c'est quand elle leur fait voir son inconstance. Tu ne comprends peut-estre pas mon discours. C'est vne chose estrange, que ie ne puis exprimer ce que ie desire, voicy neantmoins mon opinion. La mauuaise Fortune est plus vtile aux hommes, que celle qui semble estre heureuse; dautant que celle-cy se feint tousiours pour tromper, où celle-là confesse sa legereté par ses changemens; l'vne deçoit, l'autre instruit; celle-là gesne l'esprit par des apparences de vray bien, & celle-cy le déliure par l'expérience d'vne faulse beatitude. Et ainsi tu vois celle-là tousiours pleine de vent, glissante & auëgle en la connoissance de ce qu'elle est; au contraire celle-cy paroist sombre, composée & prudente. En dernier lieu, la bonne Fortune detourne les hommes de la possession du vray bien par ses caresses; & la mauuaise les y pousse par ses aduersitez. Ne comptes-tu pour rien, que ceas Fortune que tu estimes si austere & si fascheuse, a fait la distinction de tes veritables Amis? C'est-elle qui t'a fait discerner leur visage; en se retirant, elle a emmené les siens, & t'a laissé ceux qui sans feintise sont à toy. Combien eusses-tu acheté ce bien, lors que tu estois heureux en ton opinion? Je te prie ne cherche plus tes biens, tu les possedes en la connoissance de tes veritables Amis.

P O E S I E V I I I.

*SI les saisons en leur retour
Gardent les droits de préseance:
Si le Soleil preside au iour,
Si la Lune sa sœur reluit en son absence.*

*Si l'Océan respectueux
Ne sort point du lit de son Onde,
De peur que ses flots orgueilleux
Ne cachent à nostre œil la moitié de son Monde.*

C'est l'amour qui fait ces accors:

44 LA CONSOLATION DE LA
Qui met dans le Ciel son empire ;
Qui retient la mer dans ses bors ,
Et qui fait ce doux air que la terre respire.

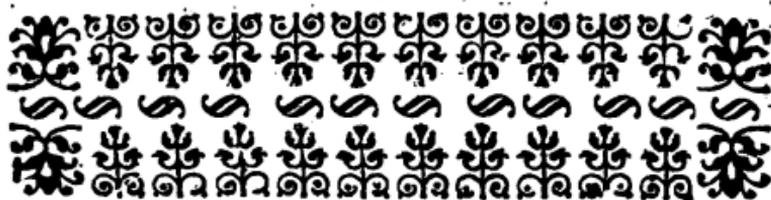
Que ces mouuemens si divers
Se relaschent dans la Nature ,
On verra fondre l'Vniuers
Et suivre à l'abandon le sort & l'adventure.

Tous ces Estres qui sont unis
Du neud d'une sainte alliance ,
Voyans tous ces accors finis ,
N'auront plus le doux fruit de leur intelligence.

L'Amour unit les Nations ,
Ostant le fiel de leurs courages ,
L'Amour nourrit les passions
De cét innocent feu , qui fait les mariages.

L'Amour est la loy des Amis :
O qu'il nous seroit souhaitable
De voir aussi nos cœurs soumis
A la loy que le Ciel treuve tousiours aymable ?





LIVRE III.

PROSBI.

EL L B auoit desia acheué ces beaux vers, que leur douceur me rauissoit encore : reuenant donc vn peu de l'admiration de tant de merueilles, ie m'écriay : Souueraine Consolation des Ames trauaillées d'inquietude, vous m'auiez tellement soulagé, & par le poids de vos belles Sentences, & par les charmes de vostre agreable melodie, que ie me sens assez fort contre les attaques de la Fortune. Et partant ie desire à certe heure avec passion, les mesmes remedes que ie fuyois tanrost avec diligence. Ton attention & ton silence (repartir la Philosophie) me l'ont fait connoistre; aussi attendois-je cette disposition, ou à parler plus veritablement, ie la mettois dans ton esprit. Ceux qui restent, sont vn peu amers à la bouche, mais ils sont doux à l'estomach; ils agacent le goust, mais ils flattent le cœur. Tu confesses que le desir d'oüir mes discours t'a émeu; de quels rauissemens ne serois-tu pas surpris, si tu scauois le lieu où i'ay commencé de te conduire? B. Quel est donc vostre dessein? P. Point autre que de te montrer la vraye felicité, dont tu as eu quelques songes, sans que ton esprit occupé aux images sensibles, puisse arrester sa pensée sur sa veritable nature. B. Ie vous supplie, sans apporter de plus longs retardemens, de me faire voir cette felicité. P. Ton desir est trop raisonnable pour souffrir vn

46 LA CONSOLATION DE LA
refus, ie consens à ta requeste; neantmoins ie te la
veux dépeindre, afin que tournant les yeux de son
costé, tu ne sois point trompé en la connoissance de
la vraye beatitude.

P O E S I E I.

Celuy qui veut semer ses champs,
Pour y faire naistre des gerbes,
N'y plante point le fer de ses coustres tranchans,
Qu'il n'en ait arraché la fougere & les herbes.

Le miel est plus delicieux,
Quand une liqueur bien amere
Prepare nostre goust à ce boire des Dieux,
Qui surpasse en douceur le sucre de Madere.

Les Astres ont plus de beausé
Après le regne des orages:
Les lumieres du jour ont plus de majesté
Lors qu'une sombre nuit a chassé ses nuages.

Par cette Loy tu dois souffrir
L'injustice de la Fortune,
Afin de l'obliger en suite de t'offrir
Les dons d'une faveur, qui ne soit pas commune.

P R O S E II.

Comme elle eut vn peu arresté ses yeux, & re-
cueilly ses pensées, elle commença de cette for-
te. Les soins qui traouillent les hommes, sont diffé-
rens dans leurs moyens, mais ils se rencontrent tous
dans la poursuite d'une mesme fin, qui est la felicité.
Or à proprement parler, la felicité n'est rien que ce
qui contente le desir de celuy qui le possède, & vn
bien qui comprend tous les autres. Il ne luy peut rien
manquer, autrement il ne seroit pas le souuerain; par-
ce qu'il laisseroit encore quelque chose hors de foy à

souhaiter. D'où ie conclus que la beatitude est vn estat accompli de tous points, & vn amas de tout ce qui est bon. C'est là que tendent tous les hommes, comme i'ay dit, quoy qu'ils marchent par diuers chemins; d'autant que leur inclination naturelle les porte à la recherche de ce bien, mais l'erreur les en détourne. Il y en a qui faisant consister cette felicité à n'auoir besoin d'aucune chose, raschent d'amasser des richesses. Les autres estimans que ce qui est digne de reuerence est le souuerain bien, s'efforcent par les dignitez de meriter du respect de leurs Citoyens. quelques-autres ne pouuans s'imaginer cette parfaite beatitude que dans vne puissance absoluë, employent toute leur industrie à ne reconnoistre point de Maître, ou s'ils en ont vn, de s'en approcher le plus pres qu'il leur sera possible. Mais ceux qui ayment passionément la gloire, se portent à l'exercice des armes, ou du barreau, afin d'en acquerir. Ceux qui mettent le bon-heur dans la ioye & les plaisirs, croyent que la volupté est le seul bien des hommes. Il en est d'autres, qui messent ces biens, comme ceux qui desrent les richesses, rapportant leur vsage à la jouissance des plaisirs, ou au pouuoir; ou bien ceux qui font seruir la puissance au desir d'auoir de l'argent, ou d'acquerir de la reputation, souhaitans d'estre puissans seulement, pour deuenir riches ou illustres. C'est donc en ces desseins que toute la vie des hommes roule: Ie veux dire que tout leur soin est de posséder la bienveillance du Peuple, pour estre glorieux, & d'auoir vne femme & des enfans, afin d'estre contens. Pour le regard des Amis, c'est vn bien si saint & si auguste, qu'il ne faut pas le ranger parmy ceux de la Fortune, mais le mettre avec celui de la vertu. Tout le reste se fait ou pour la puissance, ou pour la volupté. Il est maintenant aisé de rapporter les perfections du corps à ce que nous auons dit, puis que la force & la grandeur regardent la puissance, la beauré, & la vigueur, la gloire & les plaisirs. C'est seulement par ces traits que la felicité se fait desirer, à raison que le souuerain bien n'est rien que ce que tout le monde recherche. Mais nous auons desia arresté, que le sou-

48 LA CONSOLATION DE LA
uerain bien estoit la beatitude. La felicité n'estant
donc que ce qui excite de plus grands souhaits, tu as
deuant les yeux l'image du bon-heur de l'homme,
ayant en veste les richesses, les honneurs, la puissance,
la gloire & la volupté. Epicure s'arrestant à cette der-
niere, y establit le souuerain bien, parce que tous les
autres biens seruent au contentement de l'esprit. Je
reuiens aux hommes, qui de vray poursuiuent la bea-
titude, mais comme ceux qui cherchent leur maison,
estans pleins de vin. Ne vous semble-t'il pas que
ceux-là se trompent; qui taschent de n'auoir besoin
d'aucune chose? Certes cét estat peut seulement estre
estimé heureux, qui n'a aucune necessité, & qui ne va
point à l'emprunt des biens d'autruy. Peut-estre que
ceux qui attribuent vn souuerain respect à la souue-
raine felicité, n'ont pas de veritables sentimens.
Tant s'en faut; puis que les desseins des hommes ne
se pourroient porter à l'acquisition d'vn bien qu'ils
jugeroient indigne de leur recherche. La puissance ne
doit-elle pas estre rangée parmy les biens? pourquoy
non? Faudra-t'il croire que ce qui surpasse toutes
choses en l'estime des hommes, soit foible & infirme?
L'honneur peut-il compatir avec le mépris? ie ne
conçois point comme quoy on peut separer ce qu'on
juge excellent de la gloire. Qui oseroit dire que la fe-
licité fust triste, pleine d'inquietudes, & sujete aux
atteintes de la douleur; puis que dans la joiuissance
des moindres choses, on ne veut pas souffrir ces in-
commoditez. Si vous desirez sçauoir ce qui fait que
les hommes poursuiuent avec tant de soin, les riches-
ses, la gloire, les Royaumes, & les plaisirs; c'est qu'ils
se figurent dans leur joiuissance, du contentement,
de la reuerence, du pouuoir & de l'éclat. C'est donc
le souuerain bien que les hommes s'efforcent d'ac-
querir par tant de diuers soins; en quoy on recon-
noist la force de la Nature, qui anime d'vne mesme
inclination tant de differentes humeurs.

P O E S I E II.

IL me vient un dessein de marquer en mes Vers ,
 Les Loix & les accords de ce vaste Vniuers ,
 Et d'y faire admirer l'instinct de la Nature
 Qui ne scauroit souffrir l'outrage d'une injure.
 Quoy que l'or & l'esmail attachent les Lions ,
 Que pour se garantir de leurs rebellions ,
 Vne amoureuse main les flaste & les caresse ,
 Ils ont toujours horreur du lien qui les presse ;
 Le sang qui les nourrit , les fait ressouvenir
 Que des Roys comme ils sont , ne peuvent soutenir
 L'insupportable joug de ce rude esclavage.
 S'ils forcent leur prison , leur violente rage
 Esoute sans respect la voix du Gouverneur ;
 Son sang est le premier , qui change leur couleur.
 Ces Chantres innocens , qu'on oyt sous la ramée ,
 Sentant leur liberté d'une cage enfermée ,
 Ne s'appriuoisent point à ces charmans appas ,
 Dont un soin curieux apreste leurs repas.
 Ils foulent à leurs pieds cette riche ambrosie ,
 Dont on veut acheter leur douce melodie ;
 Leur petit abreuoir est remply de poison ;
 Ils ne peuvent souffrir leur estroite maison.
 Que s'ils ont apperceu les ombres d'un bocage
 Les plus rauissans tons de leur plaisant ramage
 Ne sont que des soupirs , qui apprenent aux bois ,
 Que les faire chanter , c'est les mettre aux abois.
 Vn arbre estant contraint de la main qui le plie ,
 Panche tous ses rameaux , se courbe & s'humilie ,
 Et puis en un moment on le void remonté
 Au point , où cette main forçoit sa liberté.
 Le Soleil en mourant se laisse choir dans l'onde ,
 Puis renaist au matin & r'anime le monde.
 Chaque chose a son cours , & son seul reglement
 Est de joindre sa fin à son commencement.

PROSE III.

DE mesme vous autres petits animaux de terre, vous avez vne legere connoissance de vostre principe. Quelque foible que soit vostre pensée, elle conçoit ie ne sçay quoy de la beatitude : vostre inclination vous y conduit, mais l'ignorance vous en destourne. Consideres si de toutes ces choses dont les hommes composent la felicité, il y en a vne qui les puisse rendre contents. Si l'argent, les honneurs & les plaisirs establissoient vn bien à qui rien ne manquast, il faudroit auoüer que leur iouissance rendroit heureux celuy qui les posséderoit; mais si tout cela n'a que l'apparence de ce qu'il promet; & qu'il ait plus de veritables defauts que de solides perfections, ne faut-il pas confesser que c'est seulement vne vaine image de la felicité? C'est de ta bouche que ie veux tirer cet auen: tu as esté riche: dis moy, pendant que tu viuois dans l'abondance de tant de commoditez, le déplaisir d'vne iniure n'a-t'il iamais troublé ton esprit? B. Ie ne me sçauois souuenir d'auoir esté content iusques à ne point ressentir d'inquierudes. P. Cela ne venoit-il point de l'absence d'vn bien que tu eusses voulu posséder, ou de la presence d'vn mal que tu eusses désiré ne pas souffrir? B. Vous dites bien. P. Tu souhaitois donc la presence du premier, & l'absence du second. B. Ie l'auoüë. P. On souffre la necessité de ce que l'on desire. B. Il est ainsi. P. Celuy qui a besoin de quoy que ce soit, ne peut suffire à soy-mesme. B. Ie ne le sçauois nier. P. Donc dans la possession de tant de biens, tu auois ce defaut, puis que tu auois des desirs & des craintes. B. Cette verité me contraint. P. Donc les richesses ne sont point capables de contenter vn cœur, ce que toutesfois elles sembloient promettre. Voicy vne consideration que ie n'estime pas de peu de poids: l'argent n'a rien que la violence ne puisse oster à celuy qui le possede. B. Ie

le confesse. P. Tu ne sçauois auoir autre sentiment, sans reietter l'experience qui nous apprend tous les iours, que le foible n'a des commoditez que pour l'auarice du plus fort. D'où naistroyent tant de procez, s'il n'y auoit point d'iniustices, & si l'on n'ysoit point de ruse & de force pour raur l'autruy ? B. Sans doute le monde seroit sans broüillerie & sans querelle. P. Il faut donc auoier que celuy qui aura de l'argent, aura besoin d'un secours estranger pour le conseruer. B. Cela ne peut estre contredit. P. Il ne seroit pas obligé d'obeyr à cette necessité, s'il ne possedoit rien des choses qui se peuuent perdre. B. Je suis encore de cét auis. P. Voicy vn estrange prodige ; les richesses, qui promettent de porter l'homme au point de n'auoir besoin de personne, le contraignent à se seruir de tout le monde. De plus considerons comme quoy les richesses chassent la pauvreté. Peut-estre que les Riches ne peuuent auoir faim ; peut-estre que la soif ne les altere iamais ; peut-estre que le froid n'ose geler les membres de ceux qui ont leurs coffres pleins d'escus. Cela ne va pas ainsi (me diras-tu) mais ils ont des remedes à tous ces maux. C'est soulager la necessité, non pas la guerir. Et puis si le desir d'auoir, est continuel, il y a tousiours quelque defaut à reparer, ie ne dis point que la Nature se contente de peu, & que l'auarice n'a iamais assez ; & partant si les richesses ne peuuent chasser l'indigence, mais au contraire, si elles la font, pourquoy estimes-tu qu'elles puissent donner vn bien qu'elles n'ont pas ?

P O E S I E III.

Q Voy que l'Auare ambitieux
 Pust s'enrichir de tout un monde.
 Et rendre son corps gloieux
 Des perles qui naissent dans l'Onde :
 Bien que cent Bœufs dedans ses champs
 Trainassent le soc & le coustre,

*Les soins de ses remors tranchans
Perceront son cœur d'outré en outré :
Et rien avec luy ne descend au tombeau ;
Aussi-tost que la mort a tué son flambeau.*

P R O S E I V.

Mais quoy, les charges rendent-elles dignes de respect ceux qui les tiennent ? les dignitez ont-elles ce pouuoir de mettre les vertus dans l'esprit de ceux qui en sont honorez, & de les purger de leurs vices ? certainement il arriue trop souuent que les Magistratures seruent plutôt à faire esclater la malice qu'à la corriger. C'est de là que nous prenons sujet d'accuser l'injuste vsurpation que les meschans en font : ce qui donna pareillement l'assurance à Cature, d'appeller Nonius, Apostume, bien qu'il fust assis dans la chaire d'yvoire des Senateurs. Ne vois-tu pas quel blasme les honneurs apportent à ceux qui n'en sçauent pas vsfer, puis que tout leur éclat ne sert que pour éclairer, & faire voir combien ils en sont indignes. Tu pourrois douter de cette verité si toutes les miseres qui t'affligent, t'auoient pû faire consentir de partager l'honneur du Consulat avec Decoratus, de qui tu connoissois l'esprit bouffon & malicieux. Il est impossible d'estimer que celuy-là merite du respect à raison de l'honneur qu'il possède, quand nous le jugeons mesme indigne de posseder l'honneur. Mais si tu voyois vn homme sage, tu ne sçauerois luy refuser la reuerence qu'il merite, ny le croire incapable d'vne sagesse que tu admirerois en luy : non tu ne sçauerois. Et la raison de cecy est, que la vertu a vne certaine splendeur, qui ne permet pas que ceux qui en sont pourueus, demeurent cachez. Et parce que les honneurs populaires n'ont pas cét effet, il est aisé de recueillir qu'ils n'ont pas mesme assez de beauté ny de merite pour eux, ce qui est à considerer attentiuement. Car si vne personne est d'autant plus contemptible que plusieurs la méprisent, les grandes charges qui font voir les méchans à plus de personnes

sans

sans les rendre capables de respect, les exposent à plus de mépris. Et à vray dire ce n'est pas sans raison, puis que les méchans rendent la pareille aux dignitez, les souillant de leur honne & de leur infamie. Mais afin que tu ne puisses ignorer que ces grandeurs apparentes ne sont point capables de donner vn véritable merite, pese cette consideration. Si quelqu'un apres auoir esté Consul plusieurs fois, se treuuoit parmi les Barbares, seroit-il honoré d'eux? Si les charges auoient cet effet naturel, quelque sauage que fust vn Peuple, il ne manqueroit pas de luy rendre les témoignages de son deuoir, de mesme que le feu eschauffe par tout, parce qu'il n'y a point de pais où il ne soit chaud. Les grandeurs n'ayans pas cet auantage de leur nature; mais de la seule opinion des hommes, ceux qui les possèdent, ne sont pas plütoist arriuez parmi les Peuples qui ont d'autres sentimens, qu'ils perdent l'estime de leur Nation. Voilà ce qui arriue parmi les Estrangers. Ce n'est pas que leur gloire soit constante au lieu mesme où elle est en vogue. Croyez-vous que cette opinion de grandeur dure tousiours? La Prefecture qui estoit la grande vanité d'autresfois, n'est plus qu'un nom, & vne charge odieuse à cette heure. C'estoit jadis vne illustre loüange d'auoir soin du ménage des bleds; y a-t'il rien de plus méprisé dans le siecle où nous viuons? Il faut reconnoistre la verité de ce que j'ay dit vn peu auparauant, que tout ce qui n'a point de propre gloire, l'emprunte de l'opinion, & la perd aussi-tost. Donc si les grandeurs ne rendent pas vn homme digne de respect, si elles se tachent du vice des méchans, si le temps ternit leur lustre, si les diuers Peuples en font des jugemens contraires, qu'ont-elles de beau & de recommandable de leur nature, tant s'en faut qu'elles puissent rien communiquer aux autres?

P O E S I E I V.

Quy que la soye & l'escarlate
 Prestassent leur esclat à l'Empereur Neron,
 Et qu'il eut les attraitz, dont la perle nous flatte;
 Si n'estoit-il pourtant qu'un illustre Larron.

Par fois il partageoit sa gloire
 Aux Peres du Senat, demy-Dieu des Romains:
 Qu'ils en fussent heureux, ie ne le scauroy croire,
 Puis que ce don passoit par ses infames mains.

P R O S E V.

Les Empires & la faueur des Princes peuuent-ils rendre vn homme puissant? Pourquoi non, quand leur felicité est constante. Oüy, mais nous auons dans les siecles de nos Peres, & dans celuy où nous viuons, les Exemples de quelques Roys, qui ont changé leurs Couronnes aux incommoditez d'une pauvre fortune. O que cette puissance est peu considerable, qui ne sçait pas se conferuer elle-mesme! Que si la possession d'un Royaume est vne source de bon-heur, ne doit-on pas accorder ayant quelques defauts, qu'elle a aussi quelques miseres? Pour grande que soit l'estenduë d'une Monarchie, chaque Roy est respecté d'un seul Peuple, & méconnu de plusieurs; & de ce costé-là luy viennent ses déplaisirs, comme il tiroit sa ioye de sa puissance. D'où l'on peut conclure, que la part que les Princes ont aux infortunés, est plus grande que celle qu'ils prennent aux prosperitez. Ce Tyran n'auoit pas mauuaise grace, qui representoit les inquietudes d'un Roy par les craintes qu'une épée soutenüe d'un filet sur sa teste, luy cause-roit. Quelle puissance est celle qui ne se peut seulement garantir des mauuaises imaginations? Neantmoins ceux qui ne scauroient auoir le repos qu'ils

desirent, font vanité de leur grandeur. Dis-moy, crois-tu celuy-là puissant qui souhaite ce qu'il peut posséder ? Estimes-tu celuy-là puissant qui a vn grand nombre d'Estaffiers à son costé, qui craint ceux qu'il fait trembler, & qui ne peut paroistre redoutable que par la misere de ses esclaves ? Que me reste-t'il à dire des Fauoris des Princes, puis qu'eux-mesmes n'ont pas ce qu'on attend de leur bien-veillance ; & que leur autorité les a souuent abbaisséz par vne soudaine disgrâce ; & abbarus de sa propre ruine. Toute la faueur que Neron fit à son Maistre Seneque, fut de luy laisser le choix de sa mort. Antonin exposa Papinian aux épées de ses Soldats, quoy qu'il eût possédé tout seul vne partie des carresses de la Cour. Il est vray que l'vn & l'autre meditoit de quiter sa dignité, & mesme que Seneque tascha de ceder ses biens à son Disciple, & de chercher du repos hors du commerce du grand monde ; mais le mal-heur qui les traismoit au precipice, ne leur permit pas d'acheuer ce dessein. Quelle opinion as-tu donc d'vne puissance, qui est redoutable à celuy qui la possède, & dont on ne scauroit se defaire quand on le desire ? Peut-estre que ces Amis de la Fortune, & non pas de la vertu, peuuent seruir d'appuy : qui ne scait que le mal-heur nous fait des aduersaires de ceux que la prosperité nous rendroit Amis, & quelle peste nous peut dauantage nuire qu'vn Amy dissimulé ?

P O E S I E V.

Celuy qui cherche la puissance,
Doit moderer la passion
Que donne vne injuste licence,
Et regler son ambition
Dessus les Loix de l'innocence.

Encore que nostre domaine
Allast du Coucher au Levant,
Nostre puissance sera vaine,
Si nous n'auons auparauant
Le cœur exempt de toute peine.

PROSE VI,

Pour le regard de la gloire, qui peut ignorer que souvent elle est vaine, & meſme quelquesfois honteuse? Et partant le Tragique a bonne raison de s'écrier; O gloire, ô gloire! que ton pouuoir est admirable d'enfler mille petits hommes à vne grandeur demesurée. Plusieurs n'ont-ils pas acquis vne bonne reputation par les injustes loüanges du Peuple? Est-il rien de plus digne de blasme, puis que celuy qu'on louë par complaisance, doit rougir de ses loüanges par raison? Que si les vertus exigent cette recommandation, quel auantage en retire le Sage; qui ne mesure pas son merite à la faulſe opinion du Peuple, mais au veritable témoignage de sa conscience? Si c'est vne bonne & loüable action d'auoir estendu la gloire de son nom, c'est vn juste reproche de ne l'auoir pas fait. Mais comme il y a plusieurs Nations, (selon ma remarque de tantost) qui pour la distance des lieux, ne peuuent connoistre la renommée d'vne personne, il arriue que celuy qui te paroist plein de gloire & de splendeur, n'estant pas veu de la moitié du monde, est estimé sans esclat. Et quand cela ne seroit point, ie ne sçauois faire cas d'vne reputation qui n'est pas appuyée sur le jugement du merite, & qui ne se peut conseruer par la renommée. Qui peut ignorer, à moins que d'estre ou stupide ou auetugle, combien la noblesse est vaine? Si l'on considere son esclat, elle est d'autruy, puis que la noblesse à proprement parler, n'est autre chose qu'vne loüange que nos Ancestres ont acquise par leur valeur. Que si elle consiste en la recommandation, sans doute les vicieux mesmes paroistront nobles, si la flatterie leur fait des Eloges. Et partant si tu n'es recommandable de roy-mesme, ie ne crois pas que la splendeur d'autruy te puisse rendre illustre. Que si la noblesse d'vne bonne race est en quelque façon vtile, ie crois que c'est par l'estroite obligation qu'elle laisse de ne pas degenerer de la vertu des Ancestres,

POESIE VI.

DE tout le genre humain la naissance est égale :
 Il n'est qu'un Createur :
 Celuy qui nous nourrit, est celuy qui regale
 Les moindres animaux : Dieu nous sert de Pasteur.

Le Soleil tient de luy cette grande lumiere ,
 Qui le fait Roy du jour ;
 La Lune a ses rayons de la source premiere
 Qui nous ouvre sans fin son incroyable amour :

C'est luy qui nous fait voir tant d'hommes sur la Terre,
 Et tant d'Astres aux Cieux ;
 Luy qui fait la prison, qui par après resserre
 Ces Esprits immortels, qui sont des petits Dieux.

C'est donc injustement qu'on vante la fumée
 De quelque vieux Tableau ,
 Le plus grand des Geans n'a rien sur le Pygmée,
 Leur principe est égal, égal est leur Tombeau.

Vn homme est roturier souffrant que la malice
 Gourmande sa raison ;
 S'il se defend tousiours des atteintes du vice ,
 On doit croire qu'il sort d'une illustre maison.

PROSE VII.

Que diray-je des voluptez, dont le desir est plein
 d'inquietude, & la jouissance de repentir ? Qui
 pourra concevoir de combien de douleurs & de mala-
 ladies elles visent le corps, qu'elles semblent flatter ?
 C'est le seul fruit que l'on retire de l'usage des plaisirs.
 Quiconque voudra seulement se souuenir de la fin de
 ses débauches, connoistra de combien d'amertumes
 la volupté est meslée. Et puis si les plaisirs peuuent
 rendre heureux, ie ne vois pas pourquoy les Bestes n'e-
 D-iiij

98 LA CONSOLATION DE LA
 seront pas heureuses aussi bien que l'Homme, puis que
 toutes leurs inclinations & leurs sentimens s'vniissent
 à la joiuissance des voluptez : la où ceux d'une Crea-
 ture raisonnable ne se sçauoient tous recueillir à vn
 commerce si brutal. Le contentement qu'on reçoit
 d'une femme & d'une famille est raisonnable ; mais il
 n'est que trop vray (au sentiment de quelqu'un) que
 la Nature donne des Bourreaux aux Peres en leur
 donnant des Enfans. Ce seroit vn soin superflu de
 te vouloir communiquer d'autres connoissances que
 celles que tu tiens de ta propre experience. Je ne sçau-
 rois rejeter la belle parole d'Euripide sur ce sujet,
 quand il a dit , que celuy qui n'auoit point d'Enfans ,
 estoit heureux par son propre mal-heur.

P O E S I E VII.

*S*emblable à ces petits voleurs ,
 Qui dérobent aux fleurs
 Leur douce manne ,
 Le plaisir profane
 Offrant ses attraits ,
 Laisse tous ses traits
 Dedans l'ame ,
 Qui l'enflame ,
 Et pour un peu de miel
 Dont il flatte les cœurs , il les remplit de fiel.

P R O S E VIII.

IL ne faut point douter que ces choses dont nous
 auons discoursu jusques à maintenant , ne soient
 des détours pour arriuer à la vraye felicité , où elles
 ne conduiront pourtant iamais, quoy qu'elles le pro-
 mettent. Je te veux montrer en peu de mots combien
 de peines les accompagnent. Ton dessein est d'ama-
 ser de l'argent ? il faut le rauer d'entre les mains d'au-
 truy : tu veux auoir des dignitez ? il faut faire l'esclau
 deuant celuy qui les donne , & pour deuaner les au-

tres en honneur, il se faut abaïsser à vne infinité de honteuses humiliations. La puissance te donne-t'elle du desir ? tu seras exposé aux perfidies & aux trahisons de tes Sujets : recherches-tu la gloire ? tu perds ton repos. Ton inclination se porte à la jouïssance des sales voluptez ? qui sera assez lasche pour ne point mépriser de rendre des seruites si honteux à sa chair ? Pour le regard de ceux qui prisent les biens du corps ; il est évident que leur appuy est foible. Pourrez-vous point surpasser les Elephans en grandeur, les Taureaux en force ? Peut-estre que vostre legereté deuancera celle des Tigres. Regardez l'estendue, la fermeté & la vitesse du Ciel, & cessez d'admirer les choses basses ; Si les beautéz qui touchent vos yeux, vous paroissent plus agreables que celles de ce grand ouurage, vous estes au moins obligez d'en admirer la conduite : Laissant cette prouidence à vostre consideration, il faut que ie m'arreste vn peu aux charmes de cette beauté, que vous aymez si fortement. Ah ! qu'elle est inconstante, & que les fleurs du Printemps luy sont semblables, en ce qu'elles paroissent belles, & s'effacent quasi en vn mesme moment. Si nous auions des yeux de Lynx, (comme disoit Aristote) pour passer dans les objets, ce corps d'Alcibiades dont l'exterieur est si rauissant, ne paroistroit-il pas hideux ? Ce n'est donc pas ta perfection qui te rend beau, mais la foiblesse des yeux qui te regardent. Il n'importe neantmoins, ie permets que vous estimiez la beauté de vos visages, pourueu que vous m'accordiez que tous ses attraits, qui sont le sujet de vos rauissemens, peuuent estre flaistris par vne fièvre de trois iours. De ce discours il faut inferer que tout ce qui ne peut donner la satisfaction qu'il promet, & qui a des defauts & des manquemens qu'il couure, n'a pas le pouuoir de conduire l'Homme à la jouïssance de la beatitude, ny de rendre quelqu'vn heureux.

POESIE VIII.

LAs! que profonde est l'ignorance
 Qui nous oste la connoissance :
 Cherchez-vous des thresors dans le fort des buissons,
 Et des perles dessus la vigne ?
 Tendez-vous vos filets, peschez-vous à la ligne
 Sur les monts sourcilieux pour prendre des poissons ?

Le Daim ne cherche pas la plaine
 Dedans la plage Thiréene :
 L'Homme n'ignore pas les cachots de la Mer.
 Il sçait où la perle se cache,
 Et d'où l'on peut tirer la precieuse tache
 Qui souille nos habits pour les faire estimer.

Et mesme son sçavoir exprime
 Quelles costes du grand abyssme
 Nourrissent ces poissons, dont les corps sont unis :
 D'où viennent ceux qui se berissent
 De piquans éguillons & qui se gwarantissent
 Des Monstres de la Mer, quoy qu'ils soient infinis.

Mais, ô mal-heur inconsolable !
 Ce bien qui leur est souhaitable
 Ne penetre iamaï son noir auenglement
 Son esprit fort peu moins que l'Ange,
 Estant tousiours chargé de poussiere & de fange,
 Demeure enseuely dans ce bas Element.

Quel van seroy-je pour des ames
 Qui sont si saloment infames,
 Sinon que leur esprit connoisse les vrais biens,
 Apres que leur ame opprimée
 Du mensonge du bien, fortement animée,
 Maudira son erreur, sans briser ses liens.

P R O S É I X.

C'Est assez de t'avoir depeint l'image de la faulſe beatitude , il ne reſte plus que de te montrer l'idée de la véritable. B. Je reconnois que la ſatisfaction ne ſe treuve pas dans les richesses , la puissance dans la Royauté , la reuerence dans les dignitez , la reputation dans la gloire , ny les vrais plaisirs dans la volupté. P. Sçais-tu pourquoy cela ne peut estre? B. l'ay quelques petites lumieres , qui me le font entre-voir ; ie voudrois neantmoins bien l'entendre plus parfaitement de vos instructions. P. La raison n'en est pas fort cachée : toute la tromperie vient de ce que la foiblesse de vos esprits diuise ce qui est simple en sa nature , & le separant de la verité , elle l'attribue au mensonge. Crois-tu que celuy qui n'a aucune necessité , ait quelque defaut de puissance? B. Nenny. P. Voilà qui va bien ; dautant que s'il est quelque force moins accomplie, elle recherche en son besoin le secours d'autrui. B. Cela est véritable. P. Donc se passer de tout appuy estranger , & estre puissant c'est la mesme chose ; & le pouuoir & la suffisance n'ont qu'une nature. Qui seroit de cette condition, seroit-il digne de mépris ou de reuerence? B. Je ne vois pas qu'il y ait raison de douter en cecy. P. Adjoûtons à la suffisance & au pouuoir le respect , & de ces trois choses n'en faisons qu'une : il faut ainsi conceuoir la felicité , si nous voulons en auoir vne parfaite expression. Croiras-tu maintenant que cela soit digne d'estime ou de mépris ? prends garde de ne point accorder que ce que nous auons consenty estre au dessus de toutes les necessitez ; estre puissant & plein d'honneur, ait besoin d'un esclat qu'il ne puisse receuoir de soy-mesme, & ainsi qu'il ne soit contemptible de ce costé-là. B. Je ne le scaurois juger que tres-glorieux comme il est. P. Cette consequence est donc necessaire , que la recommandation n'est pas separée de ces trois choses. B. Je l'auoue. P. Donc ce qui n'a aucun besoin de l'autrui , ce qui peut tout faire de ses propres forces ,

62. LA CONSOLATION DE LA
 ce qui est honorable, est aussi rempli de ioye. B. Je ne
 sçay pas d'où il pourroit arriuer des tristesses à celuy
 qui seroit dans ces auantages. P. Il est donc necessaire
 d'auoir que rien ne manque à ses contentemens ;
 mais il n'est pas moins veritable que l'abondance, le
 pouuoir, le respect & la ioye n'ont que la mesme na-
 ture, bien qu'ils ayent des noms differens. B. Cela est
 fort certain. P. C'est cette vnitè indiuisible que l'igno-
 rance des hommes partage, en quoy ils aydent à se
 tromper : Car diuisans en parties ce qui n'en a point,
 ce n'est pas de merueille, s'ils ne rencontrent pas, ny
 cette portion de bien, qui n'est point, ny ce tout,
 qu'ils ne connoissent pas. B. Comment cela arriue-
 t'il ? P. Quiconque desire les richesses, pour fuir la
 pauureté, ne se met pas en peine de la grandeur, &
 mesme il retranche les plus innocens plaisirs de la Na-
 ture, ayant mieux perdre beaucoup de sa gloire,
 qu'un peu de cet argent qu'il a acquis ; & ainsi celuy
 que la force abandonne, que les douleurs affligent,
 que la bassesse tient dans le mépris, que l'obscurité ca-
 che dans la poussière, ne peut estre content. Au con-
 traire celuy qui a tous les desirs pour la puissance,
 dissipe ses biens, méprise les voluptez, & se soucie
 fort peu d'un honneur qui en est separé. Tu vois assez
 combien de choses manquent à vne personne de cette
 inclination, puis que bien souuent elle n'a pas les ne-
 cessaires, & qu'une infinité de soins la déchirent ;
 d'où il arriue que ne pouuant se deffaire de ces impor-
 tunitez, elle cesse d'estre puissante, ce que principale-
 ment elle cherchoit. On peut facilement discourir des
 honneurs, de la gloire, & des plaisirs ; car toutes ces
 choses ayant vne simple nature, quiconque voudra
 les partager, ne touchera pas mesme celle qu'il pour-
 suit. Si quelqu'un les desire toutes à la fois, desire-t'il
 la vraye felicité, & s'il les peut acquerir separément,
 treuuera-t'il en elles un bien qu'elles ne sçauoient
 garantir : B. Nenny. P. Ce n'est donc pas dans leur
 ioyssance qu'il faut chercher le bon-heur. B. La
 verité ne sçauroit mieux parler. P. Tu connois main-
 tenant l'idée & les causes de la faulse beauritude, jette
 seulement les yeux d'autre costé, & il te sera aisé d'ap-

pércevoir celle qui luy est contraire. B. l'estime qu'il faudroit estre-aveugle, pour ne la point voir, & que vous l'avez assez declarée par l'opposition que vous avez faite. Si ie ne me trompe, la vraye felicité est celle qui rend vn homme content, honorable, puissant & joyeux; & afin que vous connoissiez que i'ay compris ce que vous m'avez enseigné, ie tiens, puisque toutes ces choses ne sont pas séparées, que celuy qui en possedera vne, si cette chose est capable de rendre vn homme content, qu'il aura la felicité toute entiere. P. Tu es sage (mon cher nourrisson!) d'auoir adjou-té cette limitation. B. Et quelle limitation? P. Crois-tu qu'il y ait quelque chose parmy les corruptibles, capable de rendre vne personne heureuse? B. Vous m'avez si bien instruit qu'il est impossible d'auoir de si faulses opinions. P. Il est donc indubitable, que les Creatures n'ont rien qu'une vaine image de beatitude, & des biens qui ne le sont qu'en montre. B. J'ay les mesmes sentimens que vous. P. Puis que tu connois la parfaite felicité, & que l'apparence ne peut plus te tromper, il est à propos de te montrer maintenant comme quoy tu pourras estre heureux. B. C'est ce que j'ay souhaité il y a long-temps. P. Mais si tu n'ignores point ce que nostre Platon dit dans son Timée, qu'aux moindres entreprises, il faut implorer l'affistance des Dieux, que juges-tu que nous deuions faire, afin de treuuer l'endroit de ce souuerain bien? B. Sans doute il faut auoir recours au Pere de toutes choses, sans qui rien ne se commence à propos. P. Voila qui va bien: presentons luy nos vœux...

POESIE IX.

Toy qui d'un soin égal gouvernes ce grand monde,
 Toy qui tiras du fond d'une source infecunde
 Et la Terre & les Cieux, soy qui regles nos jours
 Dés ce commencement, qui commence leur cours.
 Toy qui dans ton repos tout à fait immobile
 Ne treuues iamais rien qui ne te sois facile,
 Et qui sans te bouger donne les mouuemens
 A tout ce que l'on voit dans les quatre Elémens.

D·vj

64. LA CONSOLATION DE LA
 Toy qui pour faire tout, n'uses que de toy-mesme,
 Et qui n'as pour motif que ton amour extrême,
 Sans que rien au dehors force ta volonté
 De nous communiquer l'effet de ta bonté!
 C'est toy qui pour patron de tant de belles choses
 As l'essence d'un Dieu, qui les retient enclôses,
 Tu formes nos beautés sur tes divins attraits,
 Tous nos charmes sont pris de tes ravissans traits,
 Ton Esprit est de tout la matrice féconde,
 Dont la production n'est rien moins que le Monde.
 Tout parfait, tu parais ces membres si divers;
 Qui de leur union composent l'Univers:
 Tu fais les amitiés des Elements faciles
 A toujours commencer des guerres inciviles:
 Afin d'attémperer le froid à la chaleur,
 Et le liquide au sec, crainte que par mal-heur,
 La plus pure moitié du feu que la matière
 Retient comme l'Auteur de sa vive lumière,
 Ou que le plus pur fait du plus bas element,
 Le fist de tous costez, un égal fondement
 A ce cristal coulant, qui divise la terre.
 C'est ta puissante main qui contrains & resserre
 Cét immortel Esprit, qui dans tout l'Univers
 Anime également tant de membres divers.
 Esprit qui partagé dans deux globes spheriques,
 De qui le mouvement fait ses retours obliques,
 Iaignant le mesme endroit, d'où son point est party,
 Et reentrant en soy sans en estre sorty,
 Medite tous les soins de cette Ame profonde,
 Qui s'éleve au dessus de ta masse du Monde,
 Imitant dedans soy le mesme mouvement,
 Que les feux estoillez ont dans le Firmament.
 Les plus nobles Esprits & les Ames communes
 Reçoivent de ta main leurs diverses formes.
 C'est toy dont le pouvoir a remplé tous les Cieux,
 Et qui canjoins aux corps ces esprits glorieux
 Comme à des chariots, qu'une flamme divine
 Rappelle devers toy, leur premiere origine.
 Grand Pere des mortels accorde à nos desirs
 De treuer dans le Ciel la source des plaisirs
 Et qu'ayant pour objet cette bonté connue

*Je puisse constamment y reposer ma veüe ,
 Dissipe nos erreurs , afin que nous voyons
 La pompeuse clarté de tes propres rayons ,
 Fais que nostre bon-heur est dans la jouissance
 De tes hautes grandeurs , & dans ta connoissance ,
 N'es tu pas le chemin , le conducteur , le lieu ,
 Mon principe , ma fin , mon Monarque & mon Dieu ?*

PROSE X.

A Yant reconnu l'essence du bien véritable & de l'apparent , il est à propos de déclarer en quoy consiste sa perfection. Pour faire vn discours dont les fondemens soient solides ; il faut sçauoir premièrement , s'il y a quelque bien de cette qualité en Nature , de peur que nostre imagination ne se perde dans ses propres foytes. De moy, ie suis l'opinion de ceux qui l'assurent; & ie croy, à moins que d'estre stupide, qu'on ne peut nier cette source de tous les autres biens , puis qu'un bien n'est imparfait que par la diminution qu'il a de celui qui est accompli. D'où l'on doit recueillir , que s'il y a quelque bonté dans vn ordre , il faut en reconnoistre vne dans le mesme ordre , qui n'ait aucun défaut , autrement il est impossible (ne presupposant point de perfection) de conceuoir comme quoy vn bien est imparfait. La raison de cecy est , que la Nature n'a pas commencé par ses moindres ouvrages; mais conduisant ses desseins d'un beau commencement à vne fin toute contraire, elle a , comme lassée , terminé ses productions dans les moindres effets de sa puissance. Et partant si les biens perissables donnent quelque beatitude commencée & imparfaite , on est contraint d'en reconnoistre vne , à qui rien ne manque. B. Cette suite est tres-judicieuse. P. Regarde maintenant où cette felicité se retreuve. La croyance des Esprits raisonnables , est que Dieu seul est le Principe de tout bien : Car si l'on ne peut rien conceuoir de meilleur que Dieu, & que Dieu ait tout le bien qu'on peut conceuoir , la raison est aussi évidente que nécessaire , qu'il a en soy le vray bien.

& s'il estoit autrement, il ne seroit pas le Souuerain Monarque du monde; d'autant que quelque chose le deuancerait, & en perfection de bonté, & en ordre de temps, puis que le parfait precede tousiours ce qui ne l'est pas. Et ainsi pour releuer nostre esprit de la peine de faire vn raisonnement infiny, on doit auoier que Dieu est plein de biens & de perfections, & en suite qu'il a la souueraine felicité. B. Ce discours ne scauroit souffrir d'opposition. P. Mais afin que ton consentement ne soit sujet à aucun soupçon de legereté, ie te prie de considerer en quel sens i'ay dit qu'il possedoit tous les biens. Garde-toy de penser que Dieu recoiue ce bien de dehors, comme si la nature de la felicité possedée estoit autre que celuy qui la possede. Parce que si Dieu empruntoit ses biens de quelqu'un, celuy qui les donneroit, auroit quelque auantage sur celuy qui seroit obligé de recevoir; & ainsi nos discours se contrediroient, puis que nous ne reconnoissons rien de plus excellent que Dieu. Et si Dieu & la beatitude n'ont point d'autre distinction que celle que nostre esprit y met, ie laisse à deuiner à qui voudra, celuy qui les a conjoinct. En outre ce qui est different d'un autre, n'est pas la mesme chose; dont il differe; & partant ce qui differe du vray bien, n'est pas le vray bien, ce qu'on ne scauroit penser de Dieu sans blasphemé. La raison de cecy est, que rien ne peut estre plus parfait que son Principe; & ainsi si ie confesse qu'une chose soit la cause de toutes les autres, il faudra pareillement auoier qu'elle sera la souueraine felicité. B. Il est certain. P. Nous auons pareillement montré que Dieu estoit le souuerain bien, & partant il est la beatitude. Voyons maintenant si l'impossibilité de deux biens souuerains, qui ont de l'opposition, n'affermira point cette verité. On ne peut douter que les biens qui ont de la contrariété, ne soient pas les mesmes: donc s'il en est quelqu'un de cette nature, il ne sera pas parfait, puis que la perfection qui luy rend l'autre dissemblable, luy manque; s'il n'est point parfait, il n'est pas le souuerain bien; s'il est le souuerain bien, aucune chose ne luy fera contraire, par la difference d'un mérite qu'il n'a pas.

Nous auons fait voir que Dieu & la felicité estoient le souuerain bien : donc la souueraine beatitude n'est pas autre chose que la souueraine Diuinité. B. On ne sçauroit mieux éclaircir la verité, ny traiter Dieu avec plus de respect qu'en deférant cét auantage à sa grandeur. P. Je veux me comporter en ton endroit comme les Geometres, qui adjoûtent tousiours quelques choses par dessus leurs demonstrations. Les Hommes sont heureux par l'acquisition de la beatitude, la beatitude n'est autre chose que la Diuinité, donc les Hommes sont heureux par l'acquisition de la Diuinité. Mais comme la Sageſſe fait les sages, la Iustice les justes, pour la mesme raison la Diuinité fait les Dieux. Donc celuy qui est heureux, est Dieu: Car encore bien qu'il n'y en ait qu'un par essence, rien n'empesche qu'il n'y en ait plusieurs par participation. Voilà cét excellent trait qu'il falloit adjoûter, ie crois qu'il n'est rien de plus rauissant que ce qui se peut encore raisonnablement joindre à ce que nous auons dit. Puis qu'il y a beaucoup de parties, qui composent la perfection de cette felicité, ce doute se peut former, s'il en est quelqu'une, qui particulièrement en soit l'essence, & à qui toutes les autres se rapportent comme proprieté. Nous auons montré que la beatitude estoit le souuerain bien : dites-moy maintenant vne suffisance sans defect, vn pouuoir sans foiblesse, vn respect sans mépris, vne gloire sans deshonneur, vn contentement sans déplaisir, n'est-ce pas la beatitude? Vous semble-t'il point que cela en soit plustost les parties que le tout? Je veux me faire comprendre: si toutes ces choses estoient des portions de la felicité, sans doute elles auroient quelque distinction entr'elles, puis que la nature d'un corps est de receuoir son achèvement de plusieurs pieces differentes entr'elles. L'abondance, le pouuoir, la reuerence, la gloire & la volupté, ne peuvent donc estre parties de la Beatitude, puis qu'elles en ont toute la nature. B. Vostre discours me donne de la satisfaction, mais sa suite ne me laisse pas sans desir. P. A moins que de rejeter la verité, vous ne sçauriez nier que la puissance, l'honneur & toutes les autres choses ne se fassent desirer.

68 LA CONSOLATION DE LA
 qu'en consideration du bien que nous croyons estre
 en elles. Le bien est donc la source de tous les desirs :
 & certes il n'est pas possible de souhaiter ce qui n'en
 possède pas le merite ; au contraire ce qui n'en a mes-
 me que l'apparence, se fait aimer ; d'où il faut con-
 clure que la bonté est la racine de tout ce que l'on re-
 cherche ; & comme les choses qui en rendent d'autres
 desirables par la bonté qu'elles leur communiquent,
 il faut accorder qu'elles ont le pouuoit de se faire
 principalement souhaiter. De mesme que si quelqu'un
 veut aller à cheual pour la santé, il ne cherche pas
 tant le mouvement du cheual, que l'effet de son agi-
 ration. Donc toutes choses estans souhaitables pour
 le bien qui est, ou que l'on feint en elles, ce qui leur
 donne les motifs du desir, ne peut qu'il ne soit desi-
 rable. Il n'y a point d'apparence de contredire cette
 verité, & j'estime que chacun consent volontiers, que
 le bien & la beatitude ont vne mesme essence ; & par-
 tant puis que Dieu & la beatitude ne sont qu'une cho-
 se, l'on doit croire que la nature de Dieu est dans le
 vray bien.

P O E S I E X.

Vous qui gemissez sous le faix
 Du cruel jong qui vous opprime,
 Et qui hazardez vostre paix,
 Pour un souhait illegitime :
 C'est icy que tous vos desirs
 Auront leurs innocens plaisirs :
 C'est icy que le cœur peut se rendre immobile :
 Icy vos vœux auront leur port,
 Et vos ennemis du reconfort :
 Icy les mal-heureux trouveront un asyle.

Le Tage ou l'Avare a treuvé
 Les riches flots de l'or portable,
 L'Herme qu'on a tant esteulé
 Ne donnent rien de souhaitable :
 L'Inde qui cherit tant le iaur

*Qu'on croiroit qu'il luy fait l'amour,
 Quoy qu'à ses Diamans il mette l'Emeraude,
 Ne sçauroit recréer nos yeux,
 Qu'il ne les rende chasteux,
 Auenglant nos esprits par cette injuste fraude.*

*Ce bien qui surprend nostre cœur,
 Naist & se cache sous l'abyssme;
 Et quoy qu'il soit nostre vainqueur,
 Il ne merite aucune estime;
 Mais les thresors du Firmament
 Ne sçauroient causer de tourment,
 A ces nobles Esprits qui brillent de science:
 Quiconque a le bien de les voir,
 Adorant leur juste pouuoir,
 Avouera que nos biens n'ont aucune puissance.*

P R O S E X I.

TOUT ce que vous avez dit, est si solidement appuyé, qu'il m'est impossible de ne m'y pas accorder. P. Quelle opinion auras-tu de ma courtoisie, si ie te découure la nature de ce vray bien? B. A n'en point mentir mon ressentiment fera infiny, s'il est raisonnable, puis que ie ne sçauois le connoistre sans connoistre Dieu. P. Presupposant tousiours ce que nous auons dit, il me sera facile de le montrer. N'ay-je pas assez clairement fait voir que ces choses pour qui les hommes ont tant de desirs, ne sont pas des biens vericables; d'autant qu'elles ont de la contrariété entr'elles, & que la bonté de l'une n'estant pas celle de l'autre, leur perfection n'est pas accomplie. De ce discours il a esté assez facile de conclure que le solide bien ne se fait que par le concours & l'union de toutes leurs bontez, & que si routes ces choses ne se ramassent en vne, elles n'ont pas assez de merite pour estre desirées. De cette connoissance, on tire cette verité; qu'il n'est point de bien dans la diuision, & que tout se faisant vni par l'union, il se rend bon dans l'vnité. Et comme rien ne se conferue que par l'union, aussi rien ne se suinc que par la diuision. Nous

70 LA CONSOLATION DE LA
voyons vne image de cecy dans la nature d'un animal, qui ne subsiste que par l'alliance de la forme & de la matière, qui ne sont pas plûtoſt ſeparées, que cette nature eſt corrompue. Le meſme ſe peut encore remarquer dans la figure du corps humain, qui n'a de la beauté que dans l'aſſemblage de pluſieurs parties, qui ne ſont pas pluſtoſt diuiſées, qu'elles ne ſont plus ce qu'elles eſtoient. Quiconque prendra la peine de raiſonner ainſi des autres choſes, treuuera qu'elles ſe maintiennent dans l'vnité, & ſe perdent par la multitude. Cela eſtant, crois-tu que le deſir de n'eſtre plus ſoit naturel? Certes ſi l'on a eſgard à l'inclination de ces animaux, qui ont en quelque ſens de la volonté, il faut auouer qu'il n'en eſt aucun, qui ne deſire ſa conſeruation, puis que chacun fait & s'eſloigne de tout ſon pouuoir de ſa ruine. Quant aux herbes & aux plantes, il n'y a point de raiſon d'en douter, voyant naiſtre chacune d'elles dans les lieux, où leur nourriture eſt plus facile, & où la ſtraitiſſure eſt moins à craindre. Quelques-vnes germent au milieu des champs, les autres ne peuuent viure que ſur les montagnes. Celles-cy croiſſent dans les Lacs, celles-là ſuccent leur vie des rochers. Quelques-vnes ſont la ſeconde production des ſteriles ſablons. Que ſi quelqu'un les veut tranſplanter, ce ſera pour les voir bien toſt ſeicher. C'eſt ainſi que la Nature imprime les deſirs de ſe conſeruer à tous les Eſtres. Diray-je que les racines attirent comme des bouches cachées en terre, la vigueur dans les branches & dans l'eſcorce? Parleray-je de l'artifice de la Nature, qui enferme au milieu du tronc la moüelle, comme plus delicate, & eſtend l'eſcorce au dehors, comme plus capable de ſouffrir les injures de l'air? Adjoûtez à cecy le ſoin qu'elle apporte à multiplier les plantes par l'abondance de leurs graines; d'où il eſt aiſé de conceuoir que ſon deſſein n'eſt pas ſeulement de les faire viure pour vn temps, mais bien de les rendre immortelles, par vne ſucceſſion toujours continuée. Paſſez maintenant aux choſes qui n'ont point de vie, & vous verrez qu'elles ne ſont pas ſans ſouhait. Pourquoi la flamme tend-elle toujours en-haut, par ſa legereté?

pourquoy la pesanteur de la terre la precipitera-t'elle en bas, si ce n'est que ces lieux & ces mouuemens sont comme leurs desirs naturels? Personne ne peut nier que chaque chose ne prenne sa conseruation de ce qui luy est conforme, comme leur ruine vient seulement de ce qui luy est contraire. Les pierres mesmes ne sont pas insensibles au soin de se conseruer, puis que toutes leurs parties s'attachent les vnes aux autres. L'air & l'eau se laissent diuiser sans resistance; mais ils se re-vnissent sans difficulte. Pour le feu, il est encore à naistre, qui l'ait pû couper. Je ne parle point icy des mouuemens raisonnables de l'homme, qui se reglent par le discours; mais seulement des necessaires, qui n'ont point d'autre conduite que l'impression violente de la Nature; comme de la nourriture, qui se fait en nous sans nostre raison, & du dormir, qui ne demande pas nostre connoissance. Dautant que le desir d'estre tousiours, ne vient pas aux Animaux de la volonte qu'ils n'ont pas, mais seulement des principes de leur estre; puis que nous voyons assez ordinairement que le discours nous fait agréer la mort, que nostre inclination fuit, & au contraire la volonte modere assez souuent ces plaisirs que la Nature cherche tousiours, comme le seul moyen de se rendre immortelle. Après tant de veritez esclaircies, il me semble qu'on ne peut plus douter que la prouidence de Dieu n'ait donné tous ces instincts aux Creatures. Or en cela mesme que toutes choses desirent de se perpetuer, elles desirent l'vnité, puis que rien ne peut subsister par la diuision. Te souuiens-tu que j'ay montré que ce qui est vn, est cela mesme qui est bon. Donc chaque chose cherchant l'vnité, cherche le bien; d'où l'on peut tirer cette definition du bien; si l'on dit que c'est ce que toutes les Creatures recherchent. B. On ne scauroit discourir avec plus de jugement, puis que sans cette liaison qu'elles treuent dans l'vnité, elles retourneroient dans le neant, d'où elles sont sorties. Que si elles tendent à quelque fin, c'est à ce bien souuerain duquel vous m'avez parlé. P. Je me réjouis, mon cher Disciple! de ce que tu commences à connoistre la verité; en ce que tu auoues ton

72 LA CONSOLATION DE LA
instruction, tu confesses l'ignorance que tu avois de
notre dernière fin. Tiens ferme dans cette croyance :
que tout ce que le monde desire, c'est leur dernière
fin ; & parce qu'il n'en est point d'aute que la beati-
tude ; il faut tenir pour assuré que cette dernière fin
est le souverain bien.

P O E S I E X I.

Celuy qui par les soins d'une recherche extrême
Poursuis le bien caché,
Tournant ses yeux sur moy, trouvera dans soy-mesme
Ce qu'il avoit cherché.

Il verra que son sein est la seconde mine
D'où luy venoit son or,
Et que son petit cœur est la grande origine
D'où coule son trésor.

Il verra clairement qu'il possède en son ame
Ses vrais contentemens,
Et que le Ciel n'a point de plus brillante flamme
Que sont ses sentimens.

La masse de la chair ne sauroit faire obstacle
A toutes nos clartez :
On les peut rallumer, & sans aucun miracle
En ravoir les beautez.

Car d'où pourroient sortir ses subites responses
Qu'on haste de venir,
Quand nous sommes contraints par d'honnestes sermons
De nous entretenir.

Mais quoy si nous raions au lieu de la science,
(Comme a voulu Platon)
Que les foibles rayons d'une resplendeur
Qu'on reprend à taton.

PROSE XII.

I'Approuve fort ce sensiment de Platon, dont vous me faites ressouvenir pour la seconde fois, & de quel la pesanteur de mon corps & celle de mes tristesses m'ostoyent la connoissance. P. Si tu n'as point oublié les propositions que tu m'as accordées, tu ne feras point beaucoup esloigné de ce que tu as confessé ne sçavoir pas. Dis-moy, ie te prie, qui gouverne ce grand Monde? B. C'est ce que i'ay souhaité d'apprendre de vous. P. Ne m'as-tu pas adubié qu'il est conduit par la seule Prouidence de Dieu? B. Je n'en ay iamais douté; & s'il vous plaist, ie produiray brièvement les raisons, qui m'ont donné cette croyance. Sans doute le grand Monde n'eut pû assembler tant de parties différentes en seul corps, si quelque puissance souueraine n'eût vny tant de contrarietez; & la diuersité de tant de Creatures dissoudroit cette vnyon, si celuy qui les a alliées, ne les maintenoit dans l'accord qu'il leur a donné. Veritablement l'ordre de la Nature ne seroit pas si ajusté, ses mouuemens si composez, & la suite des saisons si constante, s'il n'y auoit quelqu'un qui disposast ces vicissitudes, & qui reglast ces changemens sans estre changé. Cette puissance qui a de si beaux effets, s'appelle Dieu chez toutes les Nations, bien que peut-estre elles ne s'accordent pas routes en la connoissance de sa nature. P. Puis que tu as de si saines opinions, il ne me reste que fort peu de choses à faire, pour te mettre dans la jouissance de la felicité, & t'acheminer vers ta veritable Patrie. Mais arrestons nostre pensée au sujet que nous traittons. Tu sçais bien que nous auons compris la suffisance dans la beatitude. Il est donc évident qu'il n'a pas besoin d'un secours estrange pour gouverner le Monde; autrement il n'auroit pas cette suffisance que nous luy auons attribuée. Donc Dieu conduit le Monde par soy-mesme, & comme Dieu est le vray bien, c'est le bien qui gouverne toutes choses. Voila le neud qui lie tous les

Estres. Voila le gouvernail qui les manie. B. J'attendois bien que vous me feriez ce discours, & tout ignorant que ie suis, j'auois au moins des soupçons de ce que j'apprends à cette heure. P. Je vois bien que tu commences de n'estre plus auuegle; mais ce qui suit, ne seruira pas de peu à te faire decouuoir la verité. Dieu se seruant de sa bonté comme d'vn gouvernail en la conduite du Monde, & toutes choses estans poussées par l'instinct naturel à rechercher le bien, on ne scauroit douter que leur conduite ne soit raisonnable, & que l'obeissance ne les soumette aux iustes volontez de leur Gouverneur, sans aucune tyrannie. Tu connois bien cecy, autrement ce seroit plütoist vne confusion qu'vne conduite legitime. Que si quelqu'vn se vouloit dispenser de ses Loix, que pourroit-il contre celuy, qui pour estre bien-heureux, est Tout-puissant? rien sans doute, puis que le pouuoir ne suit pas en cecy la mauuaise volonté. C'est donc le souuerain bien, qui regit toutes choses avec force & douceur. B. A dire la verité, tant de belles raisons ne me persuadent pas seulement, mais vos paroles sont si agreables, qu'il faut que l'ignorance ait honte de les auoir contredites. P. Il n'est pas que les Fables ne t'ayent appris de quels suplices la temerité des Geans fut chastiee: veux-tu que nous comparions les bonnes raisons avec les mauuaises? peut-estre que la verité naistra de leur opposition. B. Je ne scaurois désapprouuer vn seul de vos desseins. P. Personne de ceux qui ont l'esprit bien fait, ne peut nier que toutes choses ne soient en la puissance de Dieu: sans doute rien ne luy est impossible. B. Peut-il faire le mal? P. Nenny de vray, & partant le mal n'est rien, puis que celuy qui peut tout, ne le peut faire. B. Je croy que vous prenez plaisir de m'engager dans vn labyrinthe de belles raisons. Maintenant vous entrez dans vne difficulté par le mesme endroit, par où vous en estiez fortie. Est-il ainsi permis de tourner le cercle des perfections diuines, & de multiplier en tant de sortes, ce qui est simple de toutes façons. Tantost commençant par la beatitude, vous disiez qu'elle estoit le souuerain bien, duquel vous

mettiez la perfection en Dieu ; & puis comme si vous fussiez retournée sur vos pas , vous assiez que Dieu estoit le souverain bien & la parfaite félicité ; d'où vous tiriez cette conséquence , que personne ne pouvoit estre heureux , qu'il ne fût Dieu. Vous ajoutiez à cecy que la nature de Dieu estoit l'essence de la beauté , & que le bien n'estoit pas différent de cette unité , à qui tous les desirs des Creatures se rapportent. En outre que Dieu se seruoit de sa bonté comme de resnes pour conduire le Monde , que toutes choses ont vne obeissance qui n'est pas contrainte , & que le mal n'est rien. Pour montrer que les preuves de ces veritez vous estoient faciles , sans vous épancher au dehors , vous les preniez dans leur nature mesme , en establisant vne sur la fermeté de l'autre. P. Mon desir n'a pas esté de te tromper , mais de t'instruire. Nous voila par la grace de Dieu au bout d'un dessein , qui nous auoit fait implorer le secours de sa bonté. C'est le propre de l'essence diuine de ne sortir point dans les choses exterieures , & de ne rien recevoir d'étranger ; mais de tourner en soy-mesme comme vn cercle , selon la pensée de Parmenides. Que si ie me suis aydée des raisons qui sont naturelles au sujet que ie traite , & que ie ne les aye pas empruntées de dehors , il ne faut pas t'en estonner , puis que tu as pû apprendre de Platon , que les discours qui nous déclarent la nature des choses , doiuent estre leurs parens , & auoir consanguinité avec elles.

P O E S I E X I I .

H *Heureux l'homme quand il arrive
A la vaine source du bien ,
Et qui peut rompre le lien
Qui tenoit son ame captif !
Orphée ayant par ses accors
Donné des pieds à ces grands corps ;
Que mille mains collent à terre ;
Quand pour écouter ses chansons
Le Ciel fit taire le tonnerre .*

Quand par un estrange miracle ,
Le Lièvre tremua son salut ,
Dans les doux traits de ce lut :
Quand le Cerf sans aucun obstacle
Vit les cruantez du Lion
Appaiser leur rebellion ,
Et que le Maistre de ces charmes ,
Qui pouuoient amollir du fer ,
Ne pût commander à ses larmes ,
Il quitta les deserts pour descendre en Enfer.

Là parlant des doigts à sa lyre .
Il l'oblige de dire aux Morts ,
Avec ses plus pesans accors
La cruauté de son martyre :
L'amour ne laisse pas un ton
Qui puisse contraindre Pluton ,
Et les autres Princes des Ombres ,
De luy faire cette faueur ,
Au sortir de leurs cachots sombres ,
Estant desia marry qu'il en reuint sauueur.

Le triple gosier de Cerbere
Deuiet muet d'estonnement ,
Et montre par son heurlement ,
Qu'il est touché de sa misere :
Celle qui preside aux douleurs ,
Semble se distiller en pleurs :
Quoy que la soif brûle Tantale
Il n'a plus de tentation :
La roue cruelle & fatale
Donne un entier repos aux peines d'Ixion.

Le Vautour remply d'harmonie ,
Pour se rendre plus attentif ,
Demeure sur son cœur pensif ,
Donnant trêve à son agonie ;
Pluton touché de la pitie
De cette innocente amitié ,

Voulut

*Veulent aussi rendre des marques ,
 Qu'il n'estoit pas sans sentiment ,
 Et quoy qu'il fust le Dieu des Parques ,
 Qu'il pouvoit s'adoucir aux plaintes d'un Amant ?*

*Consentons (dit-il) qu' Euridice
 Remoye les clartez du jour ;
 On ne peut nier à l'amour
 De luy rendre cette iustice ,
 Puis qu'il nous offre en ce doux son
 Vne raisonnable rançon :
 Qu'il reprenne sa chere femme ,
 Pourveu que sortant de ces lieux ,
 Il ait ce pouuoir sur son ame ;
 De n'y point arrester le regard de ses yeux .*

*Mais quelle Loy scauroit contraindre ,
 Vne ame en qui l'affection
 Fait triompher sa passion :
 Ce Chantre ne pouvoit atteindre
 L'endroit qu'on luy auoit marqué ,
 Que son bien-fait fut reuoqué ;
 Il voit , il perd son Euridice ,
 Et ce present si precieux
 Retombe dans le precipice ,
 Qu'il venoit de quitter par la faueur des Dieux .*

*Ce beau recit n'est qu'une Fable ,
 Pour donner de l'instruction
 A ceux de qui l'ambition
 Recherche le bien veritable :
 Car si quelqu'un voit la beauté
 De cette diuine clarté ,
 Que le Ciel cache à nostre veüe ,
 Et puis abaissant ses regards ,
 Qu'il les rapporte sous la nuë ,
 Ce qu'il auoit acquis, court les mesmes hazards .*



LIVRE IV.

P R O S E I.

Comme la Sageſſe eut finy cét agreable concert avec vne Majesté qui ne diminueoit de rien la douceur de son visage, sans que ma tristesse fust encore tout à fait dissipée, ie preuiens en ces termes le dessein qu'elle auoit de continuer son discours. A vray dire, ma bonne Maistresse ! tout ce que vous auez auancé, esclate de ses propres lumieres, & s'appaye si solidement de vos fortes raisons, qu'il n'est pas moins difficile de l'ignorer, que de le contredire. Je ne puis dissimuler que le ressentiment d'une injure toute fraische, m'auoit osté la memoire de ces belles Maximes, quoy qu'il ne m'en eust pas effacé toute la connoissance. Afin de ne vous rien cacher de ce qui me touche, voicy la principale cause de mon ennuy. Le Gouverneur du Monde estant equitable, d'où vient que nous y voyons des maux ? ou si son extrême bonté les veut souffrir, pourquoy la Iustice les laisse-t'elle impunis ? Iugez vous mesme quelle admiration merite cette conduite. Mais voicy bien vn plus raisonnable sujet d'estonnement. Lors que la malice triomphe, la pauvre vertu n'est pas seulement priuée des recompenses de son merite, mais encore les Scelerats la foulent aux pieds, & comme si leurs crimes estoient insolubles, on la rend caution des Supplices qu'ils deuroient souffrir. Voir ces desordres dans l'Estat de celuy qui void tout, de

celuy dont le pouuoire est infiny, de celuy qui ne peut vouloir que le bien, c'est vn mal-heur que personne ne scauroit, ny assez plaindre, ny assez admirer. P. A la verité s'il estoit ainsi que tu dis, les hommes n'auroient point encore veu de semblable prodige: seroit-il possible que dans la maison d'un si sage Pere-de-famille, les plus-cherifs vases tinsent le rang des plus precieux meables? Il n'en va pas ainsi: Car si les veritez que nous auons establies, demeurent fermes dans ton esprit, tu connoistras à la faueur de ce grand Roy de qui nous parlons, que les Bons sont tousiours puissans, & les Meschans foibles; que les Vertus ne sont iamais sans recompense, ny les Crimes sans chastiment; que le bon-heur caresse tousiours les gens-de-bien, la où les Meschans ne reçoient que des disgraces de la Fortune. Tu connoistras beaucoup d'autres choses, qui te monstreront l'injustice de tes plaintes, & en adouciront l'aigreur. Et par ce que mes instructions t'ont fait voir la vraye beatitude, & le lieu de sa demeure, retranchant tout ce qui n'est pas necessaire, ie te veux marquer le chemin, qui te menera sans detour dans ta maison; & pour te rendre le voyage plus aisé, ie veux donner des ailles à ton esprit, afin que tu me deferes toute la gloire de t'aupir remené dans ta douce Patrie.

P O E S I E I.

C Ar qui ne sçait que j'ay des ailles,
 Qui d'un effort ambitieux,
 Pour voir des beautez eternelles,
 Par fois me ravissent aux Cieux;
 Alors mon ame glorieuse
 Brave ce dernier Element,
 Et d'une œillade dedaigneuse,
 Voit l'air dessous mes pieds s'abaisser humblement.

Et puis passant sur cette flame,
 De qui l'innocente chaleur
 Ne souffre pas mesme le blasme.

80. LA CONSOLATION DE LA
De changer au Ciel sa couleur,
Elle marche dans l'Ecliptique,
Et suivant le pas du Soleil,
Elle fait voir que cét unique,
Quoy que Pere du Iour, n'est plus le nompereil.

Ou bien se joignant à cét astre,
Qui tout pensif semble refuser
A nous chercher quelque desastre,
Au premier point de son lever,
Elle suit ses belles brunettes
Qui sans exciter aucun bruit,
Taschent avecque les Planettes
De dissiper l'horreur de la plus noire Nuit.

Après cét innocent commerce,
Elle revient comme un esclair
Au dernier Ciel qu'elle traaverse,
Pour s'arrester au haut de l'air:
Là contemplant ce puissant Maistre
Dont les Esclaves sont des Roys,
Elle commence de connoistre,
Que c'est sa volonté qui nous donne nos Loix.

Si ton esprit peut avoir place
Sur le haut de cét Element,
En tournant vers le Ciel ta face,
Tu feras ce bon iugement;
C'est bien vne lourde ignorance
De souhaiter un autre lieu;
Je dois avoir la souvenance
Que ie n'ay pour Pays, que le Pays de Dieu.

Que si tu veux renouir la Terre
Le triste séjour de la Nuit,
Où le seul esclat de tonnerre
Fait un peu de iour & de bruit,
Tu verras ces superbes Princes,
Qu'on sert par des soins infinis,
Dans milieu de leurs Prouinces
Estre, quoy qu'ils soient Roys, Esclaves & Bannis.

P R O S E II.

O Dieu que vos promesses sont magnifiques ! ie ne doute pas pourtant, que vous ne les puissiez degager, ie vous prie de ne point faire languir vn desir que vous auez eueillé en moy. P. Tu dois premierement reconnoistre que iamais les Bons ne sont foibles, ny les Scelerats puissans, ce qui suit l'vn de l'autre. La raison de cecy se prend de la contrarieté du bien & du mal : si l'on peut monstrier le pouuoir du bien, la foiblesse du mal est aussi-rost reconnuë ; si l'impuissance du mal est euidente, la fermeté du bien paroist incontinent. Mais afin que cette verité ne soit point soupçonnée de paradoxe, ie veux establir ma proposition. Deux choses concourent ordinairement aux actions, la volonté & le pouuoir ; mais ils sont tellement conjoints, que iamais vn effet n'est produit du premier, que par le secours du second. On n'entreprend iamais ce que l'on ne desire pas, & si le pouuoir manque, la volonté est inutile. D'où tu pourras apprendre vn defaut de puissance, en celuy qui n'obtient pas ce qu'il desire, & si tu vois qu'vn autre ait fait quelque chose, ne doute point qu'il ne l'ait voulu faire. D'où il est éuident que l'on est puissant en ce qu'on peut quelque chose, & foible quand on ne le peut pas. Te souuiens-tu que i'ay monsté que les inclinations des volontez humaines, quelques differentes qu'elles soient, se portent toutes à la beatitude ? Te souuiens-tu que la beatitude ne peut consister que dans le bien, & partant qu'il est impossible de souhaiter l'vn sans desirer l'autre ? Tu ne scaurois pareillement ignorer, que les Bons & les Meschans ne sont pas contraires dans le dessein d'estre heureux, bien qu'ils le soient en leur façon de vie. Mais voicy vne difference qui est entre eux, c'est que les Bons sont rendus meilleurs par la jouissance du bien qu'ils cherchent, & les Meschans ne l'estans pas, ne peuuent posséder le vray bien. On pourroit trouuer estrangé que les vns & les autres ayans les mesmes pretentions,

ils n'ayent pas le mesme succez : d'où vient cela ? de ce que les vns sont foibles & les autres puissans. B. Quiconque ne penetre pas ces veritez, ignore la nature des Estres, & ne sçait pas ce que vaut vne raison. P. Si deux hommes auoient vne mesme fin, & que l'vn d'eux vinst à l'obtenir par vne action naturelle, & l'autre seulement par imitation, lequel estimerois-tu le plus puissant ? Pour te donner ma pensée, ie veux me seruir de cette comparaison. La puissance de marcher est naturelle à l'homme, faisons que quelqu'vn se serue de ses pieds, & qu'vn autre n'en ayant pas l'usage libre, employe ses mains à courrir, lequel des deux sera le plus robuste ? ie veux croire que tu as assez bon esprit pour preferer la nature à l'artifice. Il n'est point d'homme si pesant & si engourdy, qui ne se porte au desir du bien : les vns le recherchent dans l'exercice de la vertu, les autres dans les dereglemens de leur conuoltise, qui ne sont pas les moyens propres pour y arriuer. B. Ie comprends bien vostre discours, & certes il suit des propositions que i'ay receuës, que les Bons sont puissans, & les vicieux foibles. Quand le Medecin commence d'esperer, c'est vn signe que la Nature s'aide ; puisque ton esprit se fortifie, & que les difficultez d'une verité embrouïllée ne l'arrestent pas, ie te veux marquer tout plein de raisons. Ne connois-tu pas l'impuissance des hommes vicieux, en ce qu'ils ne peuuent arriuer où l'inclination les poufse : que seroit-ce s'ils estoient priuez de cette ayde naturelle, qui les contraint quasi d'estre heureux ? Consideres maintenant oombien la foiblesse des meschans est extreme. Ce n'est pas en des choses de peu que leur impuissance se rend remarquable, mais dans l'acquisition des vrais biens, en quoy le pouuoir des bons paroist avec esclat. Car si quelqu'vn estoit allé si auant qu'il n'y eût plus de terre pour faire de nouvelles desmarches, ne croirois-tu pas qu'il auroit bon pied ? fais le mesme iugement de celuy qui n'a plus rien à desirer, puis qu'il possède tout. Cette consideration descouure clairement que ceux qui ont des vices, n'ont point de puissance : Car ie vous prie, pourquoy les meschans laissent-ils la vertu pour le vice ? cela ne

vient-il point de l'ignorance du bien? est-il rien de plus foible? Peut-estre qu'ils connoissent ce qui merite leur recherche, mais que leur inclination les en destourne. Vn choix libre ne les porte-t'il point à la débauche? Certainement en ce cas là le vice ne fait pas seulement qu'ils ne soient pas puissans, mais qu'ils ne soient point du tout, puis qu'il est veritable que ceux qui se destournent de la fin de toutes les Creatures, cessent d'estre de leur nombre. Ce qui semblera peut-estre extravaçant à quelqu'un, de dire que les vicieux qui excèdent de beaucoup les gens-de-bien, ne sont point du tout; & neantmoins il est vray. Je ne dispute point que les Mefchans ne soient en quelque façon; mais qu'ils soient, à parler dans la propriété des termes, c'est ce que ie ne sçauois accorder. Comme on appelle vn Cadavre vn homme mort, & non pas simplement vn homme, de mesme ie souffriray bien que les Mefchans soient; mais non pas qu'ils soient absolument & sans limitation. Ce qui ne s'esloigne pas de sa nature, est, à précisément parler, & ce qui s'en detourne, n'est pas. On me dira que les Scelerats ont de la puissance, ie l'auouë, mais elle vient de la foiblesse, puis que tout leur pouuoit ne s'estend qu'au mal; que leur lâcheté ne sçaurroit éuiter. Si le mal n'est rien, comme nous auons prouué, les vicieux ne pouuans que du mal, ne peuvent rien, & parant leur vertu fait voir leur défaut. Pour te donner vne expression plus nette de cette verité, ne te souuient-il point que i'ay fait voir qu'il n'y a rien de si fort que le souuerain bien: il ne peut pas neantmoins faire le mal, que les Mefchans font auccque trop de facilité. Donc puis qu'il n'y a que les gens-de-bien qui puissent tout, il est évident que ceux qui peuvent seulement le mal, ne peuvent rien. De là vient que i'ay monstré que la puissance estoit entre les choses souhaitables, & que tout ce qui merite du desir, se rapporte au vray bien. Il n'est point d'esprit assez brutal pour croire que la puissance de faire vn crime soit vn bien: elle n'est donc pas objet d'un souhait raisonnable. Reprenez maintenant ce discours. Toute puissance est à desirer,

84 LA CONSOLATION DE LA
celle du vice ne l'est pas, donc ce n'est pas vn pouuoir.
Voicy yne belle parole de Platon : la seule sagesse peut
ce qu'elle desire, la malice pratique ce qui luy est ai-
sé, mais elle ne vient pas à bout de tout ce qu'elle en-
treprend. Les Mefchans font de vray ce qui les flaté
dans le dessein de se procurer du bien, neantmoins
ils ne l'obtiendront iamais, puisque les crimes ne peu-
uent estre heureux.

POESIE II.

DEpoüille ces grands Roys que tu vois dans l'Y-
uoire
Recevoir les respects que l'on doit à la gloire,
Qui les fait Majestez :
Esloigne ces Soldats qui defendent leurs sieges,
L'escarlata & l'argent ne sont plus que des pieges,
Qui leur parant le corps, forcent leurs libertez.

Aussi-tost que l'esclat qui nous les rendoit braues
Commence à s'eclipser, ils deviennent Esclaves,
Et leurs desirs Tyrans :
L'infame passion de l'impudique flame
Se saisit de leur cœur, & consume leur Ame
Des funestes ardeurs de ces feux devorans.

La colere estuant les boüillons de sa rage,
Fait faire à leur raison un funeste naufrage
Sous ces flots bilieux,
Et cette noire humeur, qui fait mourir la joye,
Les ris & le plaisir, donne leur cœur en proye
Aux funestes objets, qui s'offrent à leurs yeux.

L'esprit leur promettant toutes choses prosperes,
Entretient leurs souhaits des grotesques chimeres
De ses illusions :
Qui donc de tous les Roys se flatte d'un Empire,
Puis qu'il se voit sniet, & mesme qu'il soupire
Sous les injustes loix de tant de passions ?

PROSE III.

NE vois-tu pas maintenant la honte du vice & la gloire de la vertu ? n'apprens-tu pas de là que le mérite n'est iamais sans récompense, ny les crimes sans supplice ? De toutes les choses que l'on entreprend, la fin en est toujours le prix ; ainsi la couronne est le motif & la récompense de la course. Nous auons monstré que la félicité est le seul bien pour qui toutes les actions des hommes se font : le mesme bien est donc le prix de ces actions. Il est certain que le bien ne peut estre séparé des Bons, puis que leur bonté ne se prend que de l'vnion qu'ils ont avec luy ; donc les bonnes mœurs ne manquent iamais de la reconnaissance que la iustice leur doit. Que les orages & les tempestes battent tant qu'elles voudront la teste du Sage, il leur sera toujours impossible d'abbatre ou de flattrir sa Couronne, puis qu'il est certain que la malice d'autruy ne peut nuire à sa vertu. Que s'il prenoit ses contentemens d'un bien estrange, sans doute celuy-là mesme qui luy en auroit donné la jouissance, luy en pourroit causer la perte. Mais puis qu'un homme de bien n'est heureux que par ses propres vertus, il commence seulement de ne l'estre plus, quand il commencera d'estre vicieux. En outre, si vne récompense est seulement desirable parce qu'on l'estime un bien, peut-on croire que celuy qui possède le Souuerain, soit sans récompense ? Souuiens toy que le bien estant la beatitude, celuy qui est bon, est Bien-heureux ; mais de quelle félicité ? de celle qui le fait Dieu. Le prix de la vertu est donc de cette nature, que les siècles ne le consomment pas, qu'une puissance ennemie ne l'amoindrit en rien, & que la malice ne l'altere point du tout. Cela estant, un Sage ne peut ignorer les supplices de ceux qui ne le sont pas ; puis que le bien & le mal estans contraires, ils doiuent estre opposez en leurs effets, qui sont les récompenses & les peines ; & partans comme la bonté est le prix des Bons, la malice est le salaire des Meschans. Et ainsi s'ils veulent auoir de raisonnables pensées de ce qu'ils

86 LA CONSOLATION DE LA
 sont, peuvent-ils s'estimer exempts de peine, puis que
 l'iniquité qui est le plus seuer de tous les supplices, ne
 les inquiete pas seulement, mais encore les accable.
 Tu pourras encore reconnoistre leur misere par le bon-
 heur des gens-de-bien. J'ay dit vn peu auparauant,
 que tout ce qui se fait, est vn, & que tout ce qui est vn,
 est bon, d'ou l'on peut tirer, par vne conséquence ne-
 cessaire, que tout ce qui se fait est bon. Et ainsi tout
 ce qui degene de bien, commence de n'estre point;
 ce qui monstre clairement que les Meschans ne sont
 plus ce qu'ils estoient, & quoy que l'exterieur les fasse
 encore paroistre hommes, la malice leur en oste la na-
 ture. Il te sera facile de conceuoir cecy, si tu consi-
 deres que la seule vertu estant capable d'esleuer
 l'homme au dessus de sa condition, si la malice le fait
 changer d'estat, ce n'est que pour le mettre dans vn
 pire que celuy qui luy est naturel. Il arriue donc que
 celuy que les vices ont changé, n'est plus homme. Vn
 Auare brusle d'enuie de raur l'autruy, n'est-ce pas vn
 Loup? Sa bouche ne prononce que des paroles de
 querelles, sa comparaison estant prise d'vn Chien,
 n'est-elle pas naïue? Il se flare pour auoir trompé fi-
 nement, les Renards ne font-ils pas le mesme? La ro-
 bere luy oste le discours, vn Lyon a-t'il plus de cruau-
 té? La crainte luy fait apprehender les choses les plus
 seures, n'a-t'il pas le courage d'vn Cerf? La paresse le
 fait languir, mene-t'il vne autre vie que l'Asne? La
 legereté change ses dessteins de moment en moment,
 est-il dissemblable aux Oyseaux? La volupté le tiert
 tousiours dans la boné, les Pourceaux font-ils dauan-
 tage? Et voila comme quoy celuy qui mesprise d'estre
 homme, ne pouuant atteindre à la condition des
 Dieux, est rualé à celle des bestes sauages.

P O E S I E III.

LE Sage Prince de Nerite
 Agité du vent & de l'eau,
 Qui sans respect de son merite,
 S'abouient d'abysmer son uasseau.

Vint enfin choisir son asyle
 Au bord de cette charmante Isle,
 Où Circé mesle son poison
 Aux tristes maux d'une Elegie,
 Qui par l'effort de sa magie
 Renverse le bon sens & trouble la raison.

Après que cette main sçavante
 A dressé ses enchantemens,
 Celuy qu'une forme riante
 Cachoit sous ses lineamens,
 Emprunte la hure sauvage
 D'un Sanglier escumant de rage;
 L'un se vient en Lyon mouler,
 Cét autre prend d'un Loup la forme,
 Et sous cette figure enorme,
 Taschant de discourir il commence à hurler.

Cettuy-cy sous la peau tannée
 D'un Tygre rodant la maison,
 Commence une autre destinée
 Sans murmurer de sa prison:
 Vn autre se tourne en Panthere,
 Et voulant plorer sa misere
 Treuve, quoy qu'il ait des mal-heurs:
 Que la puissance de ces charmes
 Tarit la source de ses larmes,
 Sans pouvoir d'un soupir soulager ses douleurs.

Mais quoy que le grand Dieu Mercure
 Deliure Vlysse de ses maux,
 Empeschant quelque autre figure
 De l'ajousser aux Animaux:
 Desia les Soldats de sa troupe
 Se sont chargez en cette coupe,
 Rien d'eux ne leur demeure plus,
 Que ce noble esprit qui deplore
 Le Monstre qui les deshonnore,
 Mais ces iustes souspirs deviennent superflus.

Cette vertu n'est pas entiere,

88 LA CONSOLATION DE LA
*Qui ne transforme que le corps ,
 Nous avons une autre sorciere
 Qui va plus loin que le dehors ;
 C'est nostre passion brutale ,
 Qui d'une puissance fatale ,
 Change nos cœurs & nos esprits ,
 Et fait que la raison soupire
 Sous l'injustice d'un Empire ,
 Qui merite de nous seulement du mespris.*

P R O S E I V .

C'Est sans iniustice qu'on peut croire que les Mes-
 chans sont des bestes sauvages ; quoy qu'ils pa-
 roissent hommes au visage , ils sont brutes en leurs
 deportemens. Mais il seroit à desirer que la malice
 leur ayant donné la cruauté des animaux , elle leur
 eust laissé l'impuissance de nuire aux gens-de-bien.
 P. Aussi n'en ont-ils pas le pouvoir , comme ie feray
 voir autrepert , & si l'on auoit osté aux Meschans ce
 qui semble leur donner la liberté de mal-faire , leurs
 peines seroient plus de moitié soulagées : Car il est
 certain (quoy que le sens-commun ait de la peine de
 s'accorder à cette verité) qu'ils sont plus miserables ,
 par le succez de leurs mauuaises volonteiz , que par l'im-
 puissance de les produire. Parce que si c'est vne gran-
 de misere de vouloir vn mal , c'en est vne extrême de
 le pouvoir , puis que sans la puissance , vn mal ne se-
 roit qu'une mauuaise pensée. D'où tu peux recueillir
 (chaque mal trainant son infortune) que ceux qui
 desirent pouvoir faire vn crime , ont trois differentes
 mesures. B. Vostre opinion est la mienne ; mais afin
 de les voir deliurez de ces mal-heurs , ie les voudrois
 bien voir sans cette deplorable puissance de faire des
 crimes. P. Peut-estre que cela leur arriuera plustost
 que tu ne voudrois , & qu'ils n'esperent. Il n'est rien
 parmy tous ces Estres qui finiront vn iour , qui doive
 paroistre de longue durée à vne ame immortelle. Ces
 grandes pensées & ces desseins presque infinis , s'eva-
 nouissent en vn moment ; ce qui soulage la condition

des Mefchans , en mettant des termes à leurs malices : Car s'il est veritable que la malice rende l'homme miserable , celui-là le sera dauantage , qui fera plus long-temps vicieux . Et de moy i'estimerois leur mal-heur extrême , si la mort n'en apportoit au moins le remede . Se le raisonnement que nous auons fait de l'infortune du vice , est veritable , il est euident que cette misere , que nous auouons estre , est pareillement infinie . Cette consequence ne te doit pas sembler estrange , la verité te forçant d'auouier certaines propositions , qui ont vne connexion necessaire avec elle ; autrement reiettant ce que ie conclus , il ne faut pas receuoir ce qui appuye ma consequence . Ce qui me reste , ne semblera pas moins digne d'admiration , comme il n'est pas moins necessaire dans la suite . Croiras-tu que les Mefchans . qui souffrent la peine de leurs crimes , soient plus heureux que ceux qui pechent impunément ? Ce n'est pas mon dessein de prendre des preuues communes à tout le monde , comme de montrer que la vengeance punit les mauuaises mœurs , que la crainte des supplices les corrige , & que leur chastiment nous instruit de ce qui est éuitable . Je pense que les Mefchans sont miserables d'vne autre sorte , lors qu'ils demeurent impunis , quoy qu'on n'ait aucun esgard à leur correction , ny à l'exemple qu'ils nous laisseroient . N'auons nous pas monstré que les gens-de-bien estoient heureux , & que les vicieux ne l'estoient pas ? Dis-moy , ie te prie , n'est-il pas veritable que celui qui a vne misere meslée de quelque bien , est plus heureux que celui dont le malheur est tout pur ? Et si l'on adiouste encore quelque misere à l'infortune de celui qui ne possède aucun bien , ne doit-on pas l'estimer plus mal-heureux que celui dont les mors sont amoindris par la participation de quelque bien ? Si cela est , les Mefchans ont quelque bien conjoint à leur mal , lors qu'ils souffrent ; puis que la vengeance d'vn crime est vn bien de Justice , comme ceux qui pechent sans correction , sont rendus plus miserables par l'impunité , qui est vn des mauuais effets de son contraire . Le vice est donc plus heureux dans les peines qui le chastient sans pitié , que dans les douceurs qui le flattent avecques

LA CONSOLATION DE LA
 complaisance. Si tout ce qui est iuste, est bon, tout
 ce qui n'est pas équitable, mauvais, le chastiment
 des crimes est vn bien, & leur impunité vn mal. B.
 Ce discours a vne tres-bonne suite; mais ie vous
 conjure de me dire, si les Ames ne treuuent point de
 supplices après que la mort les a desliées de leurs
 corps. Oüy certes il y en a, dont la difference est no-
 table; dautant que les vns ne cherchent que la peine
 des criminels, par la cruauté de leurs gesnes, & les
 autres les purifient dans le doux Purgatoire de leurs
 tourmens; mais mon dessein ne m'arreste pas à ce
 discours. Je t'ay fait voir iusques à maintenant que
 la puissance des Meschans n'est pas injuste, puis qu'elle
 n'est point du tout, & que les vices que tu estimois
 impunis, ne sont iamais sans supplices. Tu as appris
 que l'injuste licence dont tu demandois la ruine avec-
 que tant de vœux, n'est pas de longue durée, &
 qu'elle estoit miserable si elle duroit long-temps, &
 tres-mal-heureuse si elle ne finissoit iamais. En suite
 tu as reconnu qu'un vice iustement puny a quelque
 mélange de bien, & au contraire qu'une faute impu-
 nie est vne misere toute pure; d'où il faut nécessaire-
 ment recueillir, que les vicieux sont beaucoup plus
 feuerement chastiez par des impunités criminelles,
 que par des supplices raisonnables. B. Vos raisons
 sont pleines de lumiere, mais de vray, si ie considere
 le iugement des hommes, ie ne les treuue pas seule-
 ment indisposez à le croire, mais encore à les oüir.
 P. Ie ne m'estonne pas que les auengles ne voyent
 goutte, & qu'il est de certains Oyseaux qui n'ont
 point d'autres tenebres que la lumiere, ny d'autre iour
 que la nuit. Leur pensée regardant leur affection;
 non pas la nature des choses, ce n'est pas merueille,
 s'ils estiment que l'impunité des crimes soit vn bon-
 heur. Pour toy, considere ce que la Loy eternelle
 ordonne. Si ton iugement s'arreste au bien, n'attends
 pas ton salaire de la sentence d'un Iuge; le choix que
 tu as fait du plus équitable party, te sert de recompen-
 se; si tu fais le contraire, ne cherche point d'autre
 vantage, que ton erreur; tu te condamnes toy-mes-
 me à la misere. De mesme que si tu retires ta veüe du

Ciel, pour l'arrester en Terre, tantost ta pensée sera dans les Astres, & maintenant dans la boue. Le Peuple ne fait pas ces belles reflexions, devons-nous pourtant ajuster nostre jugement aux brutales passions de ceux qui ne doiuent passer que pour Bestes? Si quelqu'un ayant perdu les yeux, oublioit mesme d'auoir veu clair, & qu'il creust neantmoins posséder toutes les perfections de l'homme, ne iugeriez-vous pas qu'il n'en auroit pas mesme la partie raisonnable? Je suis assurée qu'on ne m'accordera pas qu'il vaut mieux souffrir vne injure, que la faire, & toutesfois cette verité doit estre sans opposition. Je veux te le faire auouer. N'est-il pas certain que celuy qui est vicieux, est digne de quelque peine? n'est-ce pas vne chose assurée que les Méschans sont miserables? il faut donc auouer que ceux qui sont coupables de quelque peine, sont malheureux. Or dis moy maintenant, si tu estois Iuge, ordonnerois-tu des peines à celuy qui seroit auteur de l'offense, ou bien au suiet de l'injure? sans doute tu chercherois la satisfaction de l'outrage dans la douleur de celuy qui l'auroit faite. Donc celuy qui fait vne injure, est plus miserable dans ton opinion, que celuy qui la reçoit; & l'injustice est le malheur de celuy qui la fait, & non pas de celuy qui la souffre. Il est vray que les Orateurs taschent de donner de la pitié aux Iuges, par le fecit des outrages que l'innocence reçoit, bien que ceux qui en sont la cause soient plus dignes de compassion, que ceux qui en ont porté les incommoditez. Et certes les Accusateurs ne deuroient conduire les criminels aux Iuges que comme des malades, qui se doiuent guérir par des chastimens, & ainsi leur accusation les defendroit. Veritablement si les Méschans auoient encore assez de lumiere pour apperceuoir la vertu, ils verroient que le seul moyen d'effacer les laideurs du vice, ce seroit d'en receuoir la peine, qu'ils n'auroient garde d'estimer vne misere. Et ainsi la defense d'un Aduocat les offenseroit, ils s'abandonneroit aux accusateurs, & toute la faueur qu'ils attendroient du Iuge, seroit la seuerité de leurs Arrests. D'où tu peux apprendre que les Sages n'ont

91 LA CONSOLATION DE LA
point de haine ; car qui peut haïr les bons à moins
que de se déclarer fou ? pour les Mefchans ie ne voy
pas que l'auerfion qu'on a d'eux , foit raifonnable ,
puis que la malice est vne maladie de l'esprit ; comme
la langueur est vne infirmité du corps. Vn homme de
iugement ne se fasche iamais contre la fiéure , mais il
rafche de la guerir : ainfi doit-on auoir de la compaf-
fion pour les Mefchans , & ne se pas tant dépitier con-
leurs défauts.

POESIE IV.

A Quoy bon de chercher le fond des precipices
Et les rigueurs du fort ?
Si vous voulez mourir , vous les aurez propices
Sans courir à la mort.

La mort vient en son temps , elle approche nostre
heure ,
Et nous mene au trefpas ;
Au lieu de nous fascher de sa longue demeure
Elle amance ses pas.

Les Lyons & les Ours nous font sentir la rage
De leurs rebellions :
Nous appellons pourtant & le fer & l'outrage
Au secours des Lyons.

Vn different de mœurs & de façons-de-faire
Nous met le fer en main :
Quoy fait-il pour si peu l'un l'autre se deffaire
D'un courage inhumain !

Veux-tu fuirre la Loy d'une iuste Police ,
Ayme les gens-de-bien :
Souffre avec pitié l'effort de la malice
Et ne l'irrite en rien.

PROSE V.

DV mérite des Bons & des Mefchans ; ie reconnois leur felicité & leur misere ; mais ou ie me trompè , ou la Fortune a quelques biens meslez à ses maux. Et en verite ie ne me sçauois persuader qu'il y ait vn homme sage si mal auisé , que d'aimer mieux estre banny , pauvre , & chargé de mépris , que d'auoir de grandes richesses , d'estre puissant & honoré dans son propre pays : puis qu'il est certain qu'vne heureuse sagesse est plus vtile , & se deriue mieux à ceux qui sont sous sa conduite , qu'vne vertu qui est foible & necessaire. Et puis les prisons n'ont-elles pas esté basties pour les crimes ? les loix & les supplices n'ont-ils pas esté ordonnez contre les Mefchans ? Le vice rait la recompense des vertus , & la vertu souffre les supplices du vice. A vray dire , ie ne sçauois pas assez admirer de voir vn changement si deraisonnable , en ignorant la cause : ie desirerois l'apprendre de vous. Mon estonnement seroit moindre si le pouuois me persuader que le hazard gouuernast le Monde ; mais ce Dieu qui fait du bien aux Bons & du mal aux Mefchans , & le plus souuent du mal aux Bons , & du bien aux Mefchans , estant celuy qui le conduit , mon esprit ne peut treuver la difference qu'il y a de sa prouidence au rencontre de la Fortune. B. Ce n'est pas de merueille ignorant l'ordre du monde , que tu l'estimes confus : neantmoins tu dois commander à ton esprit de croire que le Gouverneur du Monde estant bon , la conduite n'en peut estre mauuaise.

POESIE V.

S I quelqu'un ignoroit que les astres de l'Ourse
Sont attachez au Pole , & commencent leur course
A ce point où le Ciel n'a point de mouuement ,
Et pourquoy ce Cocher , qui suit tousiours la piste
De la belle Caliste ,

94 LA CONSOLATION DE LA
Sembble compter ses pas , & va si lentement ,
Qu'il est tout le dernier à se plonger dans l'onde ,
Bien qu'il soit des premiers à se montrer au Monde :
Sans faillir celuy-là n'aura jamais compris
Que Dieu les ait appris.

Que la Lune pasmant , se cache sous ces voiles
Que luy prestent la nuit , qu'elle rend aux estoiles
L'esclatante beauté , qui fait que nous voyons ,
La vulgaire r'esment , & croit par ignorance
Qu'en cette defaillance
Ce bel astre se meurt , & qu'il perd ses rayons :
Leurs mains battent l'airain , & par des cris funebres ,
Leur bouche injustement accuse les tenebres
D'ensevelir le iour de ce rare flambeau ,
Dans l'horreur du tombeau.

C'est sans estre surpris que nous voyons l'orage
D'un vent impetueux amener au riuage
Ces montagnes de flots , qui menacent les Cieux :
C'est sans nous estonner que la neige & la glace
Perdent toute leur masse ,
Alors que le Soleil les approche des yeux ;
La cause d'un effect se laissant reconnoistre ,
Ne produira plus rien , qui ne puisse paroistre
Sans exciter en nous ces transports innocens.
Qui ravissent nos sens.

Ostez la rareté , que verra-t'on d'estrange ?
Que l'ambre soit commun , ce sera de la fange ?
La pureté de l'or ne seroit plus de pris
Si la profusion de l'aveugle Fortune
Nous la rendoit commune :
Ce qui se voit souvent , vient en fin à mespris :
Qu'on ignore plus rien ou serant les Oracles ?
Ces sublimes discours , qu'on passoit pour miracles ,
Deuenant importuns lassent nos sentimens.
De leurs ravissements.

P R O S E V I.

IL est ainsi ; neantmoins puis que c'est à vous de decouvrir les raisons qui nous semblent cachées, ie desire que vous me declariez les causes de ce grand miracle. Vous ne m'engagez pas à vne petite entreprise (reprit la Sagesse , en souriant) le combat d'Hercule contre l'Hydre n'estoit pas plus penible : à peine auy-ic satisfait à vne difficulté , que la mesme matiere nous presentera vn grand nombre de questions qu'il sera impossible de resoudre qu'à l'ayde d'vn fort & puissant genie. Il ne s'agit icy que de la Prouidence de l'ordre , du hazard des euenemens impreueus , de la connoissance , de la predestination diuine , & de la franchise de nostre volonté. Tu vois l'importance de ce discours. Quoy que le temps nous presse , ie veur pourtant te decouvrir quelques veritez , puis que leur connoissance fait vne partie de ta guerison. Que si la douceur d'vn air de Musique te flate , il faut vn peu en differer le plaisir , pour te rendre attentif à celle de la raison. Tout ce qui reçoit la vie par la naissance & par la suite des generations , & tout ce qui a du mouvement , a ses causes , son ordre & son reglement de la constante fermeté de Dieu. C'est de sa simplicité recueillie en elle-mesme , que toutes choses prennent leur branle , & nous appellons ce soin consideré dans Dieu , Prouidence , & si nous le rapportons aux effets qui sortent hors de luy , les Anciens le nomment Destin. Ces deux choses paroissent differentes à tous ceux qui connoistrent leur nature ; d'autant que la Prouidence dans Dieu , n'est rien que la raison diuine qui conduit les Creatures , & le Destin est la disposition que la Prouidence met dans l'ordre de leurs actions. La Prouidence embrasse toutes choses , quelques differentes & infinies qu'elles soient ; mais le Destin marque les mouuemens particuliers des Estres , les dispose en leur rang , leur donne leur forme & leur durée ; de sorte que cette disposition rapportée à la connoissance de Dieu , n'est que ce que nous ap-

96 LA CONSOLATION DE LA
pellons Prouidence ; mais considerée dans le cours
des temps, & dans la suite qu'elles ont entre elles, nous
la nommons Destin. Quoy que ces deux choses soient
differentes, l'une depend de l'autre, parce que l'or-
dre du Destin est vn effet de la Prouidence. Car com-
me vn Architecte conceuant l'idée d'un ouurage, le
fait en quelque façon tout à la fois, & par après il le
digere dans l'execution; de mesme Dieu prend les des-
seins de tout par la Prouidence, & le manie exterieu-
rement par le Destin. Soit donc que le Destin reçoive
ses mouuemens de quelque Diuinité, soit qu'il
prenne ses impressions de l'Âme, ou de toute la Na-
ture, & de la force des Anges, & l'artifice des Demons,
ou de l'influence des Astres; soit que toutes ces choses
concourent à cet ordre, il euident que la simple &
constante Idée de tout ce qui est à faire, n'est rien que
la Prouidence de Dieu; & que le Destin est comme la
main de cette Prouidence, qui met les choses faisables
dans la suite successive des temps, ou bien elle
est comme le nœud toujours coulant des Creatures.
De là vient que rien n'est soustrait à la Prouidence,
non pas mesme le Destin, qui ne s'estend pas à tout ce
que la Prouidence conduit; d'autant qu'il est des
choses, qui pour estre vnies à l'essence immobile de
Dieu, sont au dessus du branle du Destin. Cette
comparaison te rendra ma pensée intelligible. De
plusieurs globes qui se tournent sur vn mesme gond,
celuy qui s'approche le plus du milieu, est comme le
centre de tous les autres, à l'entour duquel ils se tour-
nent: celuy-là au contraire qui a plus de circonferen-
ce, fait vn plus grand detour. Que si quelque
chose s'vnit à ce milieu, il se ramasse & se restraint
sans s'espandre au dehors. Ainsi d'autant plus que
quelque chose se separe de la premiere intelligence,
d'autant plus est-elle soumise au Destin; & celle-là est
d'autant moins suiete à sa disposition, qu'elle est plus
vnie à cette base de toutes choses, parce que la ferme-
té de ce premier Estre l'esteue au dessus des necessitez
du Destin. Donc ce que le raisonnement est à la puis-
sance de discourir, ce qui est engendré, à ce qui pro-
duit, le temps à l'eternité, le cercle à son centre; le

mesme se retrouve dans les changemens du Destin referrez à l'estre simple de la Prouidence, C'est ce Destin qui conduit les Astres, & qui branle le Ciel; c'est luy qui lie les Elemens, & qui par des vicissitudes continuelles, les fait changer de face & de nature; c'est luy qui continuë & conserue les especes par la suite des generations, & la production des graines; c'est luy pareillement, qui manie toutes les fortunes des hommes, & qui met l'ordre dans leurs actions; lesquelles prenans leur conduite de cette Prouidence que nous auons dit estre immobile, sont par vne suite necessaire exemptes de changement, Et ainsi les Estres sont tres-bien gouuernez, s'ils ne se retirent de cette Prouidence, à qui seul appartient de mettre l'ordre & le rang inuiolable entre les causes qui maintiennent toutes choses, pour sa propre immutabilité. De là vient que vostre esprit ne pouuant penetrer les liaisons de cét ordre, vous l'estimez plein de confusion, quoy qu'il n'y ait rien de mieux réglé, & que chaque Creature tende au bien par sa seule direction. La raison de cecy est, que les Meschans mesmes ne cherchent le mal que sous l'exterieur du bien; & parrant s'il arriue que quelqu'un se destourne du bon chemin, c'est son erreur qui le trompe, & non pas cét ordre qui le fait faillir. Mais quel plus grand déreglement (me diras-tu) que de voir les Bons & les Scelerats partager esgalement les biens & les maux, & viure tantost dans vne bonne fortune, & tantost en souffrir vne mauuaise? l'attendois cette objection. Quoy l'esprit des hommes s'en fait-il tant accroire, qu'ils estiment que les Bons & les Meschans ne doiuent point auoir d'autre fortune, que celle qui leur semblera équitable? Les sentimens des hommes ne s'accordent pas en ce point, puis que ceux qui meritent des recompenses au iugement de quelques-vns, sont dignes de supplices dans l'opinion des autres. Posons neantmoins le cas, que la distinction des gens-de-bien d'avecque ceux qui ne le sont pas, soit facile: peut-estre que l'on pourra penetrer dans le secret de leur genie, qui est comme le temperament de l'esprit. Ce n'est pas vne petite connoissance, de scauoir pourquoy les douceurs sont

fades à quelques-vns , & que d'autres treuvent les amertumes agreables ; pourquoy certains malades ne se guerissent que par des remedes doux , là où les autres ne peuent estre soulagez que par des violens. Le Medecin à qui cette connoissance appartient , n'a point d'admiratiõ pour ces contrarietez. Les ames n'ont point d'autre santé que les bonnes mœurs ; ny d'autres maladies que les vices ; aussi n'y a-t'il que Dieu qui puisse conseruer les premiers , & guerir les seconds : Car estant comme dans vne eschaugnette , d'où sa Prouidence decouure toutes les plus secretes necessitez des Creatures , il les soulage , donnant à chacune ce qui luy est propre. Et voila d'où naist cette miraculeuse entresuite de toutes choses , qui se fait admirer de l'ignorance , & aymer de ceux qui en connoissent la veritable cause. Et afin que ie ramasse en peu de mots ce que nostre raison peut comprendre de la profonde science de Dieu ; ce que ton erreur croit estre tres-iuste , ne l'est pas dans l'estime de cette Prouidence qui sçait tout. Lucain nostre bon amy n'a-t'il pas laissé par escrit : Que les Dieux & Caton ne s'estoient pas accordez à vn mesme party dans la guerre de Pharsale , puis qu'ils fauorisoient celuy qu'il condamnoit. Tu vois donc que tout ce qui se fait contre ton iugement , ne laisse pas d'estre l'ordre naturel des choses , bien que dans ta penséc ce n'en soit que la confusion. Je veux neantmoins qu'il se treuve vn esprit si bien fait , qu'il n'ait que des iugemens conformes à celuy de Dieu. Veritablement la vertu des hommes est si delicate , qu'elle est au hazard de quitter l'innocence , si elle ne peut retenir sa fortune. Ne faut-il donc pas que la bonté de Dieu s'accommode aux foibles de ceux que l'aduersité peut changer ? Est-il quelqu'un si parfait que sa vertu le fasse approcher bien pres de Dieu ? sa Prouidence toute sage ne permet pas seulement aux maladies de le toucher : Car comme a-dit quelqu'un qui a de plus nobles pensées que moy : les vertus composent le corps d'un homme saint , & en font les parties. De là vient fort souuent que l'on defere toute la conduite des affaires aux gens-de-bien , afin que la malice des meschans soit re-

primée. Cette mesme Prouidence mesle les biens & les maux pour quelques-vns ; elle souffre que d'autres soient agitez, afin que leur patience se fortifie par l'usage des choses ameres, & dans des disgraces, de peur qu'une prosperité trop molle ne les corrompe. Il se treuve des personnes qui craignent sans iugement ce qu'ils peuuent supporter sans difficulté : il en est d'autres qui mesprisent trop inconsiderement, ce qu'ils ne scauroient soustenir, & c'est à ceux-cy que Dieu fait reconnoistre leur remerité par l'impatience de leurs miseres. En voicy de rous contraires à ceux-là : on a veu des hommes qui se sont acquis vne belle memoire dans la souuenance de la posterité, par vne genereuse mort. Quelques-vns ont laissé de beaux-exemples, & fait paroistre que la douleur ne pouuoit vaincre la vertu. Il n'y a point de raison de douter que tout cela reüssit à l'aduantage de ceux qui l'entreprennent, & mesme les Meschans ne reçoient leur bonne & mauuaise Fortune que de cette source. Pour les maux, personne ne treuuera qu'ils les souffrent injustement ; puis que leurs peines sont leurs chastimens & nos instructions. Si par fois ils goûtent le Bien, les Bons peuuent prendre de là vne excellente preuue de la grandeur de la felicité, quis que'elle se laisse mesme posseder aux Criminels. Je remarque encore vne grande douceur en la conduite de cette Prouidence, scauoir que pour retirer du vice celui que la necessité des richesses y pourroit porter, elle luy en donne l'abondance ; d'où il arriue que considerant ses vices & commoditez, il corrige ceux-là, de peur de perdre celles-cy ; & partant il changera ses mauuaises mœurs, & pour jouir tousiours de ses biens, il quittera ses crimes. Quelquefois vn trop grand bon-heur perd iustement ceux qui le possèdent. Quelquefois on donne la puissance de mal faire à quelqu'un, afin qu'il donne de l'exercice aux Bons, & des supplices aux Meschans ; parce qu'il n'y a pas plus d'intelligence entre les vicieux, que de paix entre ceux-cy, & les gens-de-bien. D'où la Prouidence nous fait voir ce grand miracle, que les Meschans deuiennent Bons, par la haine des vicieux, afin de n'e-



100 - LA CONSOLATION DE LA
stre pas semblables à ceux qu'ils ne peuvent aymer :
Il n'appartient qu'à la puissance de Dieu d'vser bien
du mal & de le changer en vertu. L'ordre gouverne
tout ; que si quelque chose se soustrait à sa conduite ,
ce n'est que pour y retourner d'une autre façon , afin
que le hazard ne s'vsurpe rien dans le domaine de la
Prouidence. Il est difficile de comprendre tous les
saints artifices de Dieu : & certes l'homme n'est capa-
ble ny de conceuoir , ny d'expliquer tous les ressorts
de cette diuine Sagesse. Nostre curiosité se doit con-
tenter de sçauoir que Dieu conduit toutes choses au
bien , & que le bel ordre qu'il a mis dans le Monde ,
en bannit le mal, Et quoy que nos pensées y en treu-
uent beaucoup , si nous regardons cette Prouidence ,
nous les condamnerons. Mais ie m'apperçois que tu
commences de te laisser de cette trop longue specula-
tion , & que la force de ce difficile raisonnement te
fait desirer la douceur de quelques Vers , reçois ceux-
cy pour te preparer au discours suiuant.

P O E S I E VI.

DEsires-tu que ta science
Penetre les secrets ressorts
Qui maintiennent tous ces grands corps,
Sans obeyr à l'inconstance ?
Arreste ton esprit aux Cieux ,
Et n'en retire point les yeux.

C'est dans ces globes de Porphire
Que la paix regne absolument ,
Sous l'adorable reglement
Que Dieu conserue en son Empire :
La Lune preside au sommeil ,
Sans entreprise du Soleil.

La brillante estoille de l'Ourse ,
Qui traîne son char à l'enuers ,
Seruant de base à l'univers ,
Ne precipite point sa course .

PONT

Pour courir aux eaux de la Mer,
Que les Astres semblent aimer.

C'est Vesper qui dit aux Etoilles,
Advancez vostre mouvement
Dans les plaines du Firmament,
Luy qui leur dit, prenez nos voiles,
Car voicy revenir le iour,
Qui se veut montrer à son tour.

Ainsi l'amour tient son empire
Parmy tous ces Peuples de feux;
De mesme la guerre chez eux,
Ne fait pas sentir son martyre,
Le dessein de l'ambition
N'excitant point d'asmosion.

L'accord de cette intelligence
Assemble en un mesme Vaisseau
La Terre, l'Air, le Feu & l'Eau,
Rien ne trouble leur alliance,
Pendant que cette aimable loy,
Est l'estroit lien de leur foy.

C'est l'amour qui pare la Terre
De l'esmail des plus belles fleurs,
Et qui les nourrit de ses pleurs,
C'est luy qui cause ce cathers,
Qui surprend l'Automne & l'Esté,
Et qui leur oste la beauté.

Tout ce qui vit & qui respire,
Ce qui naist, & qui voit le iour,
N'a point d'autre ame que l'amours
C'est pareillement son empire,
Qui commande au rigoureux sort
De conduire tout à la mort.

Cependant l'Arbitre du monde
Soustient tout ce grand Vniuers
Dans des mouvemens si divers.

102 LA CONSOLATION DE B A
Luy seul entretient cette ronde ,
Qui nous ramene les saisons ,
Jusqu'au milieu de nos maisons .

Sans le soin de sa Providence ,
Et le ferme appuy de sa main ,
On ne reverroit pas demain
Cette admirable intelligence ;
C'est sur luy que le mouvement
A son assuré fondement .

Nous n'avons point d'autre conduite ,
Que les saintes loix de ce Dieu ,
Son aimable sein est le lieu ,
Où se termine nostre suite :
Ce doux amour qui nous maintient ,
Cherche la source d'où il vient .

PROSE VII.

V Ois-tu maintenant le dessein de mon discours , & comme quoy toute condition est heureuse ; puis que la fortune , soit qu'elle soit favorable , soit qu'elle soit fascheuse , n'a point d'autre fin que de corriger ou de punir les Mefchans . ou bien de recompenser & d'exercer les Bons , en quoy elle est equitable ou vtile . B. A n'en point mentir , vostre raisonnement est si appuyé qu'on ne le peut contredire , & si ie tourne ma pensée à cette Prouidence , & à ce Destin que vous m'avez déclaré , ie ne puis ignorer la cause de sa fermeté . Si faut-il pourtant auoüer que ces veritez ne sont pas dans le sens-commun ; d'autant que l'opinion ordinaire des hommes , est qu'il y a vne mauuaise Fortune . P. -Ie suis contente de m'accommoder à leur humeur , de peur que ma Philosophie ne semble ou cruelle , ou inhumaine . Ne m'accordes-tu pas que tout ce qui est vtile , est bon ? Tu ne le peux nier , ce qui corrige les vices , ou qui accroist les vertus , est

profitable, il ne peut donc estre mauuais. Certes, la Fortune de ceux qui cherchent les innocentes voluptez de la vertu, & qui taschent d'en treuuer le bon chemin, ayant ces qualitez, ne peut estre estimée fascheuse par le Peuple. Ne sera-ce point la condition des vicieux que l'on croira miserable, puis que son exercice est de chastier les Meschans ? Prends garde de n'auoir point de si mauuaises pensées : nous auons fait voir clairement que la Fortune de ceux qui sont ou dans la recherche, ou dans la iouissance de la vertu, est rousiours bonne, & que celle des vicieux, ne scauroit estre que mauuaise, si elle continuë dans l'iniustice. Et partant vn homme sage ne doit pas treuuer plus estrange de se voir trauaillé par les aduersitez, qu'vn courageux d'entendre les cris & le bruit d'vne Armée ; dautant que la difficulté des souffrances sert de matiere à la gloire de l'vn, & à la sagesse de l'autre. Et de fait la vertu ne tire son nom que du courage, dont elle surmonte toutes les choses fascheuses ; parce que le dessein de ceux qui font cas de la vertu, n'est pas de s'amollir dans les delices, mais bien de se fortifier dans les attaques de l'aduersité. Et partant, afin que les caresses d'vne bonne Fortune ne vous corrompent point, ou que les incommoditez de la mauuaise ne vous renuersent pas ; tenez vous fermes au milieu ; parce que tout ce qui est aux extremités, n'a que l'apparence du bon-heur, & non pas le prix du trauail. Il est en vostre pouuoir de faire vos fortunes, puis que celle-là mesme qui semble desagreceable, exerce la vertu, & corrige ou punit les vices.

P O E S I E VII.

CE grand Roy qui vengen l'opprobre de son Frere
 En faisant d'Ilion un triste cimetièrè.
 Ne peut monter sur l'eau,
 Qu'il n'eust donné le sang de son Iphigemie

F ij

A ce cruel genie,
Dont la mauuaisé humeur retenoit son vaisseau.

Vlysse ne vit point sans une horreur extrême,
Les sanglans appetits du Geant Polipheme,
Ny son brutal repas;
Mais en fin le bon-heur, qui conduisoit ses armes
Vangea ses justes larmes
Et paya ce banquet d'un funeste trespas.

Les glorieux travaux de l'indomtable Alcide
Estene son renom, & l'humeur homicide,
Qui poursuiuoit sa mort,
A seulement seruy pour marquer son histoire
Au Temple de la gloire,
Et pour nous faire voir que Hercule estoit fort.

Les hommes mi-chevaux ont senty sa Massüe,
La pourpre de ce Roy deuoit estre tissüe
De la peau d'un Lyon:
Les Oyseaux dans le Ciel n'ont pü fwir sa flesche,
Et luy seul a fait bresthe
Au tresor du Serpent, qui faisoit faction.

Ses mains ont attaché les gosiers de Cerbere,
Diomedé a seruy, par sa juste colere,
D'auoine à ses Chevaux
Ce fut luy qui couppa la teste renaissante;
C'est sa force constante
Qui joint Achelous à ses douze travaux.

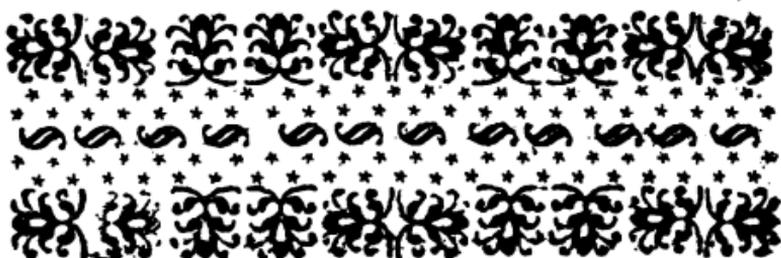
Celuy qui prend son nom du nom de la malice,
Et qui pour se couurir de la honte du vice
D'un infame Larron,
Semble fermer au vol la porte de son antre
Alors mesme qu'il entre,
N'est-il pas un de ceux qu'il offrit à Caron?

Le Sanglier escumant, & le subtil Antée
N'ont-ils point uen sans luy leur fureur arrestée?
Et le robuste Atlas.

N'a-t'il pas déchargé le Ciel sur son eschine,
 Sans qu'on pût à sa mine,
 Juger de son fardeau, ny même qu'il fust las ?

Mortels ! oyez la voix de ces nobles exemples
 Qui tiennent icy bas au milieu de nos Temples
 Vn rang tres-glorieux,
 En surmontant les maux qui sont dessus la Terre ;
 Pour vous faire la guerre,
 Vous meritez le Ciel, & vous faites des Dieux.





LIVRE V.

PROSE I.

LA Philosophie ayant ainsi discourir, comme i'apperceus qu'elle tournoit ses pensées à quelque autre dessein, je luy dis : vraiment vostre discours est assuré, & tres-conforme à la dignité de vostre personne ; mais certes ie reconnois en effet que la question de la prouidence est enueloppée de beaucoup d'autres difficultez. En premier lieu, ie desirerois sçauoir de vous s'il y a vn hazard, & ce que c'est. P. Je ne veux pas rebuter vn seul de tes souhaits, ie m'en vais te contenter : la connoissance que tu desires n'est pas esloignée de l'vtilité, bien qu'elle le soit de nostre dessein ; ie pourrois craindre que prenant vn si long destour, tu n'eusses pas assez de forces pour le chemin. B. Vous ne devez pas apprehender cela, ce m'est vn repos que d'apprendre les choses qui m'agrément, & puis si vous establissez solidement ce qui a de la connexion avecque le principal suiet de vostre discours, il n'y aura plus à douter en la suite. P. Je te veux obeir. Quelqu'vn pourra descrire le hazard, vn euenement qui arriue sans aucune conduite, & qui n'a point de causes nécessaires de son existence. Mais ie veux que tu sçaches que le hazard n'est rien qu'vn mot sans signification : Car y a-t'il apparence qu'il se fasse quelque chose par rencontre dans vn ordre qui est estably de la main de Dieu ? Il y a long-

temps que cette verité n'est plus debattuë de personne; qu'aucune chose ne se fait de rien. Combien que cette proposition s'explique communément de la matiere, & non pas du principe effectif, neantmoins il faudroit auoier que si quelque chose naissoit du rien, qu'elle n'auroit point de cause. Que si cela est impossible; ie conclus raisonnablement qu'il n'y a point de hazard. Quoy n'y a-t'il donc rien de fortuit? Ne se fait-il aucune chose par aduanxure? n'y a-t'il rien parmi la production de tant d'Estres, à qui ces noms soient propres? Aristote a donné la veritable responce à cette demande dans sa Physique. Quand l'on fait quelque chose (dit-il) pour vne fin, & qu'il en teüsit vne autre contre l'intention de celuy qui agit, on appelle cela hazard, comme si quelqu'un traualloit dans son champ à dessein de le semer, & qu'il treuuast vn tresor; voila ce qu'on appelle fortuit, cela pourtant ne se fait pas de rien, d'autant qu'il a des causes qui pour nous estre inconnuës, ne laissent pas d'estre veritables. Et vrayement si le Laboureur n'eust point trauallé dans son champ, & que l'Auare n'y eust pas caché son tresor, on ne l'eust pas treuvé. Le hazard n'est donc rien autre chose, que ce qui se fait par le rencontre de plusieurs causes qui agissent sans le dessein de l'Ouurier. Et certes celuy qui auoit caché son argent, n'auoit pas dessein de le faire treouer, ny celuy qui labouroit sa terre, n'en auoit pas la recherche pour fin. Le hazard est donc l'effet de deux causes, qui concourent à vne action, non pas tumultuairement, mais par vne secrette conduite de cette sage Prouidence, qui a estably le bel ordre, que nous admirons dans la Nature.

 POESIE I.

LE Tigre se confond dans les eaux de l'Euphrate.
 On le Soldat s'enfuit, quand il veut sormonter.
 Et puis il se dilate
 Retournant dans le list qu'il uendit de quitter.

208. LA CONSOLATION DE L'X

*Si leurs eaux par apres font nouvelle alliance ,
Les charges qu' ils traïsnoient , font les mesmes destours ,
Et le bateau s' aduance
Dans l'ordre & le deſſein , que Dieu met en leurs
cours .*

*De meſme le hazard qui fait nos aduantes ,
Quoy que nous le iugions le conduire ſans loix ,
A dans ces procedures ,
Le ſecret des projets des Monarques des Roys .*

P R O S E II.

LE commence de conceuoir que ce que vous dites eſt veritable; mais ie vous prie de m'apprendre ſi dans cette liaiſon des cauſes, l'homme conferue la franchise de ſa liberte, ou bien ſi les mouuemens de ſa volonte demeurent contrains ſous cette fatale chaisne. P. Vne Creature reaſonnable eſt touſiours libre, & Dieu ne luy a donne l'vſage du franc-arbitre, que pour luy faire reconnoiſtre ce qui ſe doit ou deſirer ou fuiſ. Sa volonte choiſit ce qui eſt ſouhaitable, & s'eſloigne de ce qui ne l'eſt pas; & ainſi ceux qui ont du diſcours, ont le pouuoir de l'election. Mais cette uiſſance de vouloir n'eſt pas dans toutes les Creatures. Dans les Eſſences toutes pures & ceſtes, qui n'ont point d'aliance avecque la matiere, le iugement eſt eclairé, la volonte incorruptible, & le pouuoir d'accomplir leurs deſirs inuioblable. Quant aux ames reaſonnables, il eſt impoſſible de leur oſter cette franchise, particulierement lors qu'elles ſe tiennent dans la contemplation du premier & ſouuerain Eſtre. Elles ſont moins libres, quand elles s'abaillent aux choſes ſenſibles, moins encore quand elles ont vnion avecque les corps; mais de verité elles ſont entierement eſclaves, lors qu'elles obeillent à ſes mauuiſes inclinations, & qu'elles laiſſent l'empire de la reaſon. Car elles n'ont pas pluſtoſt retiré leurs yeux de la vraye & ſouueraine lumiere, qu'auffi-toſt elles ſont auẽglées. Et ainſi leur voloncẽ meſme cauſe ſa ſeruitude, & leur

franchise n'est libre qu'en ce point, qu'elle veut estre esclave. Ce que Dieu qui voit tout dès l'éternité, connoist dans les veuës de sa Prouidence, & le dispose selon les proiets de ses diuins conseils. *Il voit tout, & entend tout.*

P O E S I E II.

H Omère nomme le Soleil
 Le Createur de la lumiere,
 Le tout voyant, le nompareil,
 Quoy qu'il n'ouure point sa paupiere,
 Ny sous la Terre, ny sous l'Eau,
 Où l'on ne vit iamais les feux de son flambeau.

Mais le grand Dieu de l'Vniuers
 Deuant qui tout est fait de verre,
 Porte ses regards à trauers
 Du corps solide de la Terre;
 La nuit ne voile point ses yeux;
 Bien que de sa noirceur elle eclypse les Cieux.

Ce qui fut, est & qui sera,
 Est present à sa connoissance,
 Et iamais rien ne bornera
 Son eternelle intelligence;
 Son œil passe de bout en bout,
 C'est donc le vray Soleil qui luit & qui voit tout.

P R O S E III.

IE me sens engagé dans de nouvelles difficultez, & il m'est difficile de comprendre l'accord de la prescience de Dieu & de nostre liberté. Car s'il est vray que sa Prouidence voit les choses dans l'aduenir, & qu'elle ne puisse estre trompée, il semble que cette prescience les rend necessaires. Et ainsi Dieu ayant veu de toute eternité, non seulement les actions des hommes, mais encore leurs conseils & les plus secrettes

ESTO LA CONSOLATION DE LA
volontez de leur cœur, ie ne connois point de liberté, puis que cette science qui ne peut estre trompée, les a preuenüs. Autrement si l'euuenement pouuoit estre changé, ce ne seroit plus vne prescience assurée des choses futures, mais vne conjecture incertaine des euuenemens possibles, ce qu'on ne peut penser de Dieu. De moy ie ne puis receuoir vne responce par laquelle on tasche de se demesler de cette difficulté, quand on dit que rien ne se fait parce que Dieu le preuoit, mais plustost qu'il le voit, parce qu'il ne peut rien ignorer; & ainsi s'il y a de la necessité, elle regarde la connoissance, & non pas son objet; parce qu'il n'est pas nécessaire qu'une chose proueuë arriue, mais il n'est pas libre que ce qui doit arriuer, ne soit proueu. Comme si on estoit en peine de sçauoir si la prescience est cause de la necessité des choses futures, ou si la necessité des choses futures est cause de la prescience. Pour moy ie veux montrer, quelque ordre qu'il y ait dans les causes, la necessité des euuenemens proueus, quoy que cette prescience leur laisse vne liberté toute entiere. Je me sers d'une comparaison assez familiere. Si quelqu'un est assis, le iugement qui se forme de ce repos est nécessairement veritable; & reciproquement, si cette croyance est vraye, il est aussi nécessaire qu'il soit assis. Il y a donc de la necessité en sous les deux, en l'un d'estre assis, en l'autre d'estre veritable. Il n'est pas neantmoins vray qu'il soit assis, pour ce que l'on l'estime, mais on le croit, parce qu'il est véritablement; & ainsi quoy que l'un soit la cause particuliere de la verité de l'autre, il semble neantmoins qu'il y ait vne necessité commune entre ces deux choses. On peut faire le mesme discours de la Prouidence & des choses futures: Car encore bien que l'euuenement soit cause de la prescience, & non pas la prescience de l'euuenement; neantmoins il est nécessaire que ces choses futures soient proueuës de Dieu, & qu'elles arriuent comme elles ont esté proueuës, ce qui paroist suffire à la ruine de la liberté. Voyons maintenant combien il est peu raisonnable de dire que l'euuenement des choses qui se font dans le temps, soit cause de la connoissance eternelle de Dieu. Et de grace voulois que Dieu preuoye

le futur, parce qu'il doit arriuer, n'est-ce pas le mesme que de croire que les choses passées sont la cause de cette souueraine Prouidence ? Mais comme il est nécessaire qu'une chose soit, quand ie sçay lqu'elle est, aussi quand ie preuois vne chose, il n'est pas libre qu'elle ne soit pas future : d'où ie conclus que l'euement d'une chose preueüe n'est pas euitable. De plus si quelqu'un prend vne opinion de quoy que ce soit, autrement qu'il n'est, ce n'est pas vne connoissance asseurée, mais vne croyance incertaine, qui est fort esloignée de la nature de la science. Et partant si vne chose est future en sorte que son euement ne soit pas nécessaire, qui pourra sçauoir qu'elle doit arriuer ? Car comme la science n'est point meslée de fausseté, ny d'incertitude, aussi ne peut-elle estre autrement qu'elle est conceut. Voila d'où vient que la science est sans mensonge, d'autant qu'il est nécessaire que chaque chose soit comme la science iuge qu'elle est. Comme quoy donc se peut-il faire que Dieu preuoye le futur, s'il est incertain ? Car si ce qu'il preuoit deuoit infailliblement arriuer, peut ne pas arriuer, il se trompe, ce qu'on ne peut dire, ny mesme penser, à moins que de se rendre coupable de blaspheme. Que s'il preuoit seulement qu'il peut estre, & ne pas estre, quelle connoissance est-ce là qui n'a rien de certain ny d'asseuré, & en quoy est-elle dissemblable à cét oracle ridicule de Tiresias ? *Tout ce que ie diray, sera ou ne sera pas.* Quel auantage auroit aussi cette prescience sur l'opinion des hommes, s'il iugeoit de l'euement des choses incertaines comme eux ? Que s'il ne peut y auoir aucune doute dans la science de Dieu, il faut auoier que l'euement de ce qu'il preuoit, est nécessaire. Et partant il n'y a point de liberté dans les conseils & les actions de l'homme, que Dieu a ainsi arrestées à la nécessité de l'euement. Si nous receuons vne fois cete pensée (reprit la Philosophie) comme il semble que ce discours nous la doie donner, quel desordre mettons nous dans nostre conduite ? En vain on ordonnera des peines & des recompenses à des actions dans lesquelles la volonté n'intervient point, & ainsi l'impunité des Mefchans & le salaire des Bons

172 LA CONSOLATION D'ELA
qui nous paroist iniuste, nous semblera tres-equitable, pource que la necessité aura contraint les actions des Mefchans par l'infaillible necessité du succes; & partant il ne faut plus chercher de distinction entre les vices & les vertus. De ces dangereux principes naistroit cette mauuaise consequence: l'ordre de toutes choses venant de la Prouidence de Dieu, sans que le conseil des hommes y contribué rien du sien, que tous nos pechez & tous nos maux doiuent estre rapportez à l'Authour de tout bien. Dont il ne faut plus auoir d'esperance, ny faire de prieres: Car ie vous prie, quel besoin de desirer ny demander ce qui est necessaire dans son euenement? Ce qui ruine entierement le commerce des prieres & des desirs entre Dieu & les hommes, puis qu'il n'y a que l'humilité de nos vœux, qui nous rende dignes de ses graces, & qui nous ap-proche de cette lumiere inaccessible. Et ainsi il faudra accorder ce que i'ay tantost reconnu, que l'homme separé de son principe, retombe dans son neant.

P O E S I E III.

Quel Destin ennemy, quelle triste auanture
Trouble les doux accords de toute la Nature?
Pourquoy deux veritez,
Perdent-elles si tost la bonne intelligence,
Qui faisoit d'elles-deux une sainte alliance,
Et qui les mainenoit sans contrarietez:

Peut-estre que le vray n'a iamais de querelle,
Et que son amitié est pour tousiours fidelle.
Mais que nostre raison
Ne pouuant penetrer l'estroit nauud qui le lie
Aux autres veritez, une sorte folie
Luy veut persuader qu'il est sans liaison.

D'où vient donc que l'esprit fait sans de violence
Pour sonder les objets, & tirer connoissance
De ce qui est caché?
Connoist-il les secrets qu'il tasche de connoistre?

*S'il ne les connoist pas, ose-t'il bien paroistre,
Et n'est-il point honteux de s'y voir attaché?*

*Qui s'est iamaï espris d'une chose inconnüe?
Qui la pourroit chercher, ne l'ayant iamaï veüe?*

*Et quand un heureux sort
Mettroit devant l'Esprit la forme recherchée;
S'il ne la connoist pas, elle est toujours cachée;
Et partant tous ses sens, ne font qu'un vain effort.*

*Peut-estre que l'esprit n'ayant point de commerce
A la masse du corps, qui maintenant traverse
Ses nobles mouvemens,*

*Voyoit les veritez, de tant de belles choses
Dans l'estre de ce Dieu qui les tient toutes closes,
Et qu'il perd dans la chair tous ces beaux sentimens.*

*Celuy qui veut sçavoir, n'a pas la connoissance,
Mais aussi n'a-t'il pas une entiere ignorance
De ce qu'il veut sçavoir,*

*Mais rêvant à part soy, tout pensif il s'amuse
A regarder les traits d'une espece confuse,
Qui rejoint par apres ceux qu'elle doit avoir.*

P R O S E I V.

VOilà (continuë la Sageſſe) la vieille querelle qui a tant trauaillé l'esprit de Ciceron dans ses Liures, qui traittent des Propheties, & que tu consideres si curieusement. Neantmoins personne n'en a encore bien treuü le nœud. La cause de cette ignorance vient de ce que tout le discours de la raison humaine n'est pas capable d'atteindre à cette simple prescience de Dieu: s'il estoit possible de la conceuoir, il n'y auroit plus de sujet de douter. Je tascheray de disciper ces ignorances aussi-tost que j'auray demessé les difficultez qui te troublent. Je voudrois bien sçavoir en premier lieu, pourquoy tu ne veux pas recevoir la responce de ceux qui tiennent que la liberté n'est pas forcée par la prescience des choses, parce

que cette connoissance ne les rend pas nécessaires. Ne scaurois-tu recueillir la nécessité des choses futures d'autre part, si ce n'est parce que les choses prévues ne peuvent pas n'arriver point? S'il est véritable que la prevuison n'apporte aucune nécessité à l'evenement (comme tu l'as reconnu toy-mesme) pourquoy arrêteras-tu des actions libres à la nécessité de quelque evenement? Pour reconnoistre cecy, feignons qu'il n'y ait point de prescience: sans doute les actions libres ne prendront pas leur nécessité d'une chose qui ne sera point. Faisons maintenant que cette connoissance les regarde, mais qu'elle ne leur impose aucune nécessité, la volonté demeurera entièrement libre. Il est vray (me diras-tu) la connoissance de ce qui doit arriver, ne le rend pas nécessaire, mais c'est un signe qu'il est tel; & ainsi bien qu'il n'y eust point de connoissance anticipée, il seroit neantmoins assuré que l'evenement des choses futures ne seroit pas libre: d'autant qu'un signe marque seulement ce qui est & ne le fait pas. C'est pourquoy il faut premièrement montrer que rien ne se fait sans nécessité, par dire que cette Prescience en soit le signe. Autrement s'il n'est aucune nécessité, il ne peut y en avoir de marque. Or il est évident que la preuve de cette nécessité ne se doit pas prendre du signe, ny de ce qui est extérieur aux choses, mais bien de leur nature. Mais comme quoy se peut-il faire, que ce que la Providence prevoit devoir arriver, n'arrive pas? y a-t'il apparence que nous doutions de l'evenement de ces choses que la prescience prevoit? Pourquoy ne croirons-nous pas plustost, quoy qu'elles arrivent, qu'elles n'ont aucune nécessité de leur nature? Que cette pensée te facilite l'intelligence de cecy. Nous voyons assez ordinairement l'adresse que les Carossiers apportent à conduire leurs Chariots (ce que nous pouvons dire des autres choses) peut-estre que nos yeux rendent leur mouvement nécessaire, parce que nous le voyons: cela ne peut tomber dans un sens raisonnable, étant si esloigné de la verité. Et de fait si ces mouvemens estoient nécessaires, ie ne vois pas pourquoy l'art apporteroit tant de soins à des es-

sers contrains & forcez. Donc ce qui est libre quand il se fait, n'est pas nécessaire lors qu'il se preuoit. Et partant il est ainsi des choses qui doivent arriuer, dont neantmoins l'ouuenement n'a aucune nécessité. Je ne crois pas qu'il se trouue personne qui puisse dire que ce qui se fait à cette heure, n'ait autrefois esté futur. Donc ce qui est preuë, ne laisse pas d'estre libre: Car somme la connoissance d'vne action toute presente, ne luy fait point de nécessité, ainsi la preuision n'oste pas l'indifference à ce qui doit arriuer. Peut-estre que tu doutes s'il peut y auoir vne prescience des actions libres, parce qu'il te semble qu'il y ait de la contradiction; & que tu estimes que s'il y a de la preuision, il y a de la nécessité, & s'il n'y a point de nécessité, qu'il n'y a point de preuision, d'autant que la science ne regarde que ce qui est infaillible. Que si l'on preuoit les euenemens incertains avecque certitude, il est euident que c'est vns erreur de l'opinion, & non pas vne verité de la science. La cause de cette erreur vient de ce que l'on croit que la seule nature des choses opere en la connoissance que nous en auons; ce qui n'est pas veritable, puis qu'on la doit principalement à la puissance de connoistre. Pour conceuoir ceey avecque plus de facilité, prenons vn exemple familier. N'est-il pas vray que l'Oeil comprend la rondour d'un corps d'autre façon que le Toucher? Celuy-là, quelque estoigné qu'il soit, la voit à la faueur de ses rayons, qui vont prendre en quelque façon cette connoissance; au contraire la main ne la voit qu'à tâtons, & en se glissant à l'entour de ce corps. C'est vne chose pareillement assleurée que le sens, l'imagination, l'esprit, & la raison sont differentes en leur maniere de conceuoir l'Homme. Le sens s'arreste à la figure de son sujet, & la raison considere la nature dans l'espece generale & abstraite des particuliers. L'œil de l'intelligence est encore plus vis, parce qu'il ne s'arreste qu'à la simplicité de l'essence. En quoy il faut remarquer que la plus noble façon de comprendre, a les perfections de la moins parfaite, où celle-cy ne peut s'esleuer à cette maniere eminent de conceuoir, parce que le sens ne peut rien hors de la matiere: l'imagination regarde

116 LA CONSOLATION DE LA
les formes en general, la raison considere simplement
l'essence; mais l'intelligence estant comme esleuee au
dessus de tout cela, se forme vne image, qui luy re-
presente tout ce qui est au dessous d'elle, dautant que
dans vne simple veue, elle connoist l'espece de la rai-
son, la figure de l'imagination, & ce qui est sensible,
bien qu'elle ne s'ayde pas des actions particulieres de
ces facultez. De mesme, la raison comprend les cho-
ses qui se peuuent imaginer, & qui tombent sous les
sens, bien qu'elle ne recoiue pas le secours de ces puis-
sances. N'est-ce pas elle qui definit ainsi son concept
vniuersel: l'homme est vn animal à deux pieds, &
raisonnable: quoy que cette connoissance soit gene-
rale, elle ne laisse pas d'estre d'vne chose sensible
& sujette à l'imagination. Nous pouuons dire le
mesme de la puissance d'imaginer, laquelle (bien que
ces commencemens luy viennent des sens) se peut
feindre des phantomes, qui luy representent les
Estres sensibles, lors mesme que les sens sont assoupis.
Ne vois-tu pas maintenant que les puissances vsent
plustost de leur pouuoir en la connoissance de ce qu'el-
les comprennent, que de celuy des choses qui sont
conceues? Et à vray dire cela semble raisonnable:
Car si le iugement est en l'acte de celuy qui connoist,
il est absolument necessaire, que chacun accomplisse
son action par ses forces particulieres, & non point
par celles qui luy sont estrangeres.

POESIE IV.

L'Escole de Zanon a nourri de ces Sages,
Qui font sortir des corps de petites images:
Qui forment nos esprits;
De mesme qu'un papier recoit les caracteres
D'un excellent burin, dont les riches mysteres
N'ont point de iuste pris.

Mais si l'esprit humain n'a rien dans sa science
Qui vienne de l'effort de sa propre puissance:
S'il ne fait que souffrir.

Et que comme un crystal il prenne ses figures ,
 Qu'ils sont dans tous les corps de secondes natures ,
 Que l'air nous vient offrir.

D'où vient que cet esprit domine toutes choses ,
 Qu'il sonde les Agens , qui nous les tiennent clauses ,
 Qu'il va dans l'avenir ,
 Qu'il demesse l'objet de son estre sensible ,
 Qu'il diuise & rejoinct insqu'à l'indiuisible
 Qu'on ne peut des-unir ?

D'où vient que cet esprit en un moment s'envole
 Aux points plus escartez de l'un & l'autre pole
 De ce haut Firmament ;
 Et puis abandonnant cette maison sublime ,
 Qu'il descend du Zenith insqu'au fond de l'abyssme ,
 Sans aucun mouuement ?

D'où luy peut arriuer que rentrant en soy-mesme ,
 Il sçait par le discours d'un apparent probleme
 Tirer la verité ?
 L'esprit n'auroit-il rien dans toute sa lumiere ,
 Au dessus du pouuoir d'une rude matiere
 Tout à fait limité.

Je veux bien auouer que l'objet nous resueille
 Enuoyant ses rayons aux yeux & à l'oreille ,
 Et que pour les mester
 A ces germes secrets & ces riches semences
 Qu'on nous auons en nous de toutes les sciences ,
 Ils les vient appeller.

PROSE V.

Que si l'esprit se sert seulement de ses forces pour
 comprendre les corps , quoy que certaines qua-
 litez inuisibles ayent deuançé , & en quelque fa-
 çon esueillé son action : combien plus raisonnab-
 lement dirons-nous qu'une intelligence tout à fait se-
 parée du commerce de la matiere , ne s'ayde pas pour

118: LA CONSOLATION DE LA
 les connoître, de leurs especes sensibles? Ainsi voyons-nous que la Nature a donné aux Creatures diuerses sortes de connoissances. Les Conques & les poissons qui sont aussi immobiles que les rochers où ils sont attachez, n'ont que le sentiment. Les animaux qui semblent auoir des desirs & des auersions, sont pourueus d'imagination. Le discours appartient seulement à la nature humaine, comme l'intelligence est propre de la diuine, mais cette dernière a toutes les perfections des autres. Que seroit-ce si les sens & l'imagination venoient à contredire la raison en la connoissance des choses vniuerselles & abstraites, parce que leur propre objet n'est pas de cette condition? Peut-estre que l'on estimera le iugement de la raison faux, de conceuoir ce qui est sensible & particulier, comme vne chose vniuerselle. Le discours ne seroit-il pas raisonnable pour lors, s'il reparroit qu'il voit le sensible, & ce qui se peut imaginer dans vne connoissance plus noble & plus releuée; que pour eux, il leur est impossible de passer plus-avant que les images & les especes materielles, mais qu'il ne faut pas iuger des forces de l'esprit par les foiblesses du corps. Et nous autres qui sommes douez de toutes ces puissances, nous serions plustost pour la raison que pour les sens. Voilà le iugement que nostre petite raison fait de cette prescience qui regarde l'auenir, d'autant qu'elle ne voit rien au de-là du present: elle croit le mesme de l'intelligence diuine. Voicy ton raisonnement. Si vne chose est necessaire dans son euuenement, elle ne peut estre preueuë avecque assurance: Il n'est donc point de prescience, ou si nous en receuons vne, il est impossible de rejeter vne necessité de l'euuenement de toutes choses. Or si nous estions capables de cette haute intelligence, comme nous le sommes du discours, sans doute comme nous iugeons equitable que le sens & l'imagination cedent à la raison, ainsi soumettrions-nous toute nostre raison à la diuine. Et partant taschons de porter nos pensées iusques à cette souueraine Intelligence; nostre raison y verra des veritez que nos lumieres ne decouurent pas. Et c'est que ce qui n'a pas vn euuenement neces-

PHILOSOPHIE, LIVRE V. 123
faire, est pourtant objet d'une connoissance qui ne
peut faillir, & cette diuine veuë n'est pas vne opinion,
mais vne science simple & toute parfaite.

P O E S I E V.

Que de variété dans toutes les natures,
Et que les animaux sont diuers en figures !
Les vus courbez en bas marchent de tout leur corps,
Les autres plus legers prennent tous leurs efforts
Dans l'empire des vens, où d'un battement d'aile
Leur vol imite en l'air le cours d'une nacelle.
Ceux-cy plus ajustez, mesurent tous leurs pas,
Et ne marchent iamais que comme le compas,
Soit que la liberté les pousse dans la Plaine,
Soit que leur appetit, ou la crainte les meine
Dans l'espaisseur des bois ;
L'Homme seul toutesfois
Porte droite sa veuë
Au dessus de la nuë,
Et n'a rien que les Cieux
Pour objet de ses yeux.
Voulez-vous estre sages,
La forme des visages
Apprend à vos esprits
L'equitable mespris,
Et l'innocente guetre
Que l'on doit à la terre.
Porter vos sentimens
Dessus les Elemons ;
Cette noble posture
Dit que nostre Nature
Doit s'esleuer aux Cieux,
Puis qu'elle y tient les yeux.

P R O S E V I.

P Vis que nous auons prouué que tout ce qui se conçoit, est connu par la faculté naturelle de ceux qui conçoient, & non point par vne vertu propre aux objets de la connoissance, tâchons (autant que nostre foiblesse le permet) de comprendre la nature diuine, afin que cette science nous conduise à celle dont il connoist les choses. Tous ceux qui ont eu des pensées raisonnables de Dieu, disent qu'il est eternal. Entrons dans la consideration de cette eternité; par elle nous connoissons son essence & son sçauoir. L'Eternité est la parfaite & entiere iouissance d'une vie qui est toute à la fois, sans fin, sans commencement & sans partage: cecy s'esclaircira par la comparaison du temps; dautant que tout ce qui vit dans son estendue, va du passé par le present, au futur; & il n'est rien de ce qui subsiste dans son flux & dans sa succession, qui possède sa Vie toute à la fois, mais il attend le lendemain, pendant qu'il laisse couler sa veille. Et mesme du iour present, vous ne tenez qu'un moment. Donc ce qui est sujet à la suite du temps, quoy qu'il n'ait ny fin, ny commencement, comme Aristote l'a estimé du Monde; & mesme que sa durée s'estende à l'infinité des siècles, neantmoins on ne peut dire qu'il soit eternal, dautant que sa durée n'est pas recueillie & ramassée à vn seul point, & qu'il n'a pas le futur present. Ce qui jouit pleinement de son Estre, à qui rien de l'auenir ne defaut, & à qui le passé n'eschape point, est à proprement parler, eternal; & il est nécessaire que rien ne luy manque hors de luy, & qu'il ait tous les momens des siècles presens. De là il est aisé de conclure que ceux-là se trompent qui estiment avecque Platon, que le Monde n'a point de commencement ny de fin, & partant qu'il est de mesme âge avec Dieu, & qu'il luy est coeternal. Il y a bien de la difference de posséder vne vie qui n'ait point de bornes, ce que Platon accorde au Monde, & en auoir vne dont la durée soit toute presente, ce

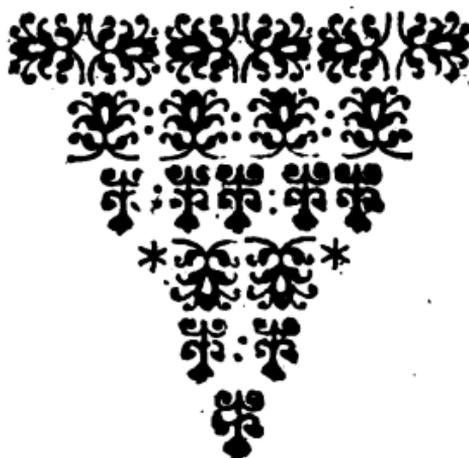
qui n'est propre que de Dieu. Dieu ne nous doit pas sembler plus ancien que ses Creatures par le nombre des années, mais par les propres qualitez de son Estre tres-simple; d'autant que la suite des temps imite l'estat de cette vie immobile & toute presente; & ne pouvant se mesurer à luy, elle degenerate de l'immobilité dans le mouvement, & de la simplicité d'une vie toute presente, aux escoulemens d'un âge qui s'eschappe tousiours. Et ne pouvant iouir de sa vie toute entiere en ce qu'elle ne finit point, elle semble imiter par ses retours ce qu'elle ne scauroit posséder toute à la fois. Et cela se fait s'attachant à des instans qui fuient, sans se jamais reposer dans vn terme. Ainsi le temps est vne image de l'eternité; mais comme cette vie ne s'arreste point, elle s'espanche vers l'infinité des temps; & ainsi il arriue qu'elle continuë en coulant, ce qu'elle ne scauroit posséder en subsistant. Et à n'en mentir point, si nous voulons proprement nommer les choses, nous dirons avec Platon, que Dieu est eternal, & le Monde perpetuel. Donc puis que la façon de conceuoir suit les conditions de l'Estre où elle se retreuve, Dieu estant eternal, simple, sans vicissitude ny changement, sa connoissance l'est pareillement; de sorte que sans estre sujette à la succession, elle ramasse le passé, le present & le futur dans ce moment simple & eternal, qui luy represente tout. Et partant si nous voulons considerer la prescience, nous ne l'appellerons pas vne preuision de l'auenir, mais bien vne simple veüe de ce qui est tousiours present. D'où nous pouuons recueillir, que le nom de preuoyance luy est moins propre, que celui de prouidence, d'autant que le premier insinuë vn rapport au futur, & le second marque seulement de la distance entre ce qui connoist, & l'objet qui est connu. Et ainsi la Prouidence est comme vn grand œil posé sur les plus hautes extremitez de l'Vniuers, qui estend ses regards sur tout ce qui luy est inferieur. Quoy voudrois-tu peut-estre que la connoissance de Dieu le rendist necessaire, parce qu'elle le voit? celle des hommes n'a pas cette imperfection. Dis-moy, ie te prie, quand tu regardes quelque chose, cesse-t'elle d'estre libre? Le ne me scau-

222 LA CONSOLATION DE LA
 rois faire croire que tu ayes de si mauuaises pensées. Si tes yeux n'apportent point de necessité à ce qui se fait dans le temps, dis-le mesme (si l'on peut vser de comparaison) de celles qui se considerent dans l'éternité. C'est pourquoy cette diuine veüë n'altere rien de l'essence, ny des qualitez des Creatures, puis que Dieu les a deuant soy, comme elles seront dans l'auenir. Ce qui se fait sans confondre ny mesler les iugemens qu'il fait, & des choses libres & de celles qui ne le sont pas. Comme vous autres, en voyant le Soleil qui roule dans le Ciel, & vn homme qui marche sur la Terre, vous iugez le mouuement de celuy-là necessaire, & la promenade de celuy-cy libre, sans que ces deux pensées se confondent. De mesme la veüë de Dieu ne change pas la nature des choses qui luy sont presentes, quoy que rapportées & comme arrestées à la difference des temps elles soient futures. Si tu me dis qu'il est impossible que ce que Dieu preuoit, n'arriue pas, & ainsi que l'euenement en est necessaire, ie t'auoüeray vne verité, dont tous les Esprits ne sont capables, & qui ne se laisse comprendre que de ceux dont la profonde speculation penetre Dieu. C'est que les choses futures sont necessaires & libres; necessaires, si elles sont considerées auecque rapport à cette connoissance diuine; libres, si l'on les prend en leur nature. Cecy est assez facile, si eu te souuiens qu'il est de deux sortes de necessitez, l'vne absoluë, l'autre de supposition. Qu'il soit necessaire que tous les hommes meurent, cela n'a point de restriction; que quelqu'vn marche, quand tu le sçais, il ne peut estre autrement; mais cette circonstance ne luy peut donner vne necessité simple & absoluë, parce que ce n'est pas la nature de cette action qui la porte, mais la rencontre de la condition. L'œil ne fait pas marcher necessairement les pieds qu'il voit se remuer auecque liberté, quoy qu'il ne leur soit pas libre de ne se point remuer, tandis que leur action durera? Ainsi quand Dieu voit vne chose presente, il faut necessairement qu'elle soit, bien que son estre ne soit pas simplement necessaire. Or il est certain que tout ce que l'homme doit faire de libre dans l'auenir, est present à Dieu.

Donc les choses futures sont nécessaires par cette circonstance de preuision de Dieu, quoy que dans les proprietéz de leurs natures, elles soient pleinement libres. Tous les euenemens que Dieu preuoit, arriuent donc necessairement, quoy que deuant leur existence, ils puissent ne pas arriuer. Mais que leur sert d'estre de cette nature, puis que la seule connoissance de Dieu leur vaut toutes les necessitez que l'on scauroit imaginer. Le voicy : le mouuement du Soleil, & celui de l'homme sont nécessaires, tandis qu'ils se font, mais auecque cette difference, que celui du Soleil ne pouuoit pas ne point arriuer, là où celui de l'homme estoit libre. Ainsi ce qui est tout present à Dieu, est necessairement; mais cette necessité vient de leur existence, quoy que cette existence soit de la liberté de leurs causes. Ce n'est donc pas sans raison que j'ay dit que ces choses estoient nécessaires, rapportées à la connoissance Dieu, & libres, si l'on les considere dans leur nature. De mesme que tout ce qui est sensible d'as l'ordre qu'il a auecque la raison, est vniuersel, quoy qu'en soy il soit particulier. Mais quoy (me diras-tu) s'il est en ma puissance de changer mes volontez, ie pourray faire mentir cette Prouidence, en changeant l'objet qu'elle connoist ? A cela ie respons, que tu peux prendre de nouvelles resolutions ; mais parce que cette Prouidence voit bien que tu le peux, & que tu le fais, elle ne peut faillir ; comme il t'est impossible de te courir à vn œil qui te considere, quoy que librement tu prennes mille-differentes postures. Et quoy cette prescience se changera-t'elle selon mon caprice ? & Dieu sera-t'il obligé de prendre de nouvelles pensées, autant de fois que ie formeray de nouveaux desseins ? Nenny, pour ce que l'intelligence diuine regarde tout le futur à la fois, sans aucune vicissitude ny succession de connoissance, mais d'une seule veuë, elle preuient tous ces changemens, sans se changer. Ce qu'elle tient de la simplicité de son estre, & non pas de la nature des choses futures. D'où tu pourras sou-dre la difficulté que tu faisois tantost, sur ce qu'il te sembloit indigne que nos euenemens fussent cause de la connoissance de Dieu. Car la vertu de cette scien-

124 LA CONSOLATION DE LA
ce ramassant tout dans sa notion présente, donne
l'ordre à toutes choses, sans rien prendre de leur suite.
Cela estant ainsi, la liberté de l'homme demeure tou-
te entière, & les Loix ne sont pas injustes en la dispen-
sation des peines & des recompenses. Et Dieu nous
regardant du Ciel comme d'une eschauguette, & ac-
cordant sa veüe éternelle avecque l'éuenement de nos
actions, rend le salaire à la vertu, & les supplices aux
crimes. Ainsi la confiance que nous prenons de sa
bonté, & les prieres que nous luy adressons, ne peu-
uent estre inutiles, quand elles sont equitables. Et
partant fuiez le vice, ayez la vertu, releuez vos pen-
sées à des choses hautes, abaissez seulement vostre
courage à l'humilité des prieres. *Vous avez une estroitte obligation de bien faire (si vous ne voulez malicieusement feindre de l'ignorance) puis que vous faites toutes vos actions devant les yeux d'un Dieu qui voit tout.*

F I N.



LA
CONSOLATION
DE LA
THEOLOGIE.

*Composée par le Sr de CERIZIERS,
Aumosnier du Roy.*

NOUVELLE EDITION.



A PARIS,

Chez CHARLES ANCOT, rue
saint Jacques, au Lion d'or.

M. DC. LXIII.

Avec Privilège & Approbation.

THE [illegible] OF [illegible]

[illegible]

[illegible text]

[illegible text]

[illegible text]



AV S. ESPRIT.



*Vissant appuy de nos foiblesſes ;
d'iceluy Paraclet des Ames deſolées ,
Amour toujours veillant ſur nos
beſoins , Charité qui ne ceſſe jamais
de ſoulager nos peines ! c'eſt à vous
que tous nos ouvrages appartiennent , puis que
toutes nos ſainctes penſées ſont des preſens de
voſtre bonté , & des productions de vôtre grace .
Mais certes celuy-cy plus que tous les autres eſt
à vous , puis que c'eſt une Conſolation que la
Sapience donne aux Mal-heureux , & que vous
eſtes celle que Ieſus veritable Sapience du Pere ,
enuoie à ſes Apoſtres , pour adoucir les regrets
de ſon abſence . N'eſtes-vous pas le Pere des
Pauvres , le Tuteur des Orphelins , le Conſola-
teur des Affligez , le doux Hoſte du cœur & le
Refuge des Miſerables ? N'eſtes-vous pas le
repos de nôtre travail , le rafraichissement de
nos ardeurs , le ſoulas de nos larmes & la di-
uine Panacée de toutes nos douleurs ; Si nous
auons un Aduocat , qui ſollicite ſans ceſſe les
bontez de Dieu , au ſecours de nos miſeres ,
j'aprens que c'eſt de vous que vient cette voix
éclatante , qui par des gemiſſemens inenar-
rables , demande des faueurs qu'il nous eſt*

impossible d'obtenir, quoy qu'il nous soit nécessaire de les avoir. Si ie voy un Esprit porté sur la face des Eaux, on m'assure que c'est celuy de mon Dieu, & que l'abyssine seroit sterile, si son amour n'en échauffoit la glace. Vous estes donc le divin Esprit qui vous devez répandre sur les eaux ameres de nos larmes, autrement leur flux continuel nous traînera dans une mer d'ennuys, sans tarir la source de nos desastres. Helas que seruiroient nos sanglots n'estans pas soutenus de vostre pitoyable voix, ny meslez à ces gemissemens qui ne peuvent estre refusez ny exprimez. Innocente Colombe! accordez vos soupirs aux nostres, pour leur donner du merite; benissez nos miseres, afin que nous en tirions du profit & vous de la gloire. Espandez sur nous ces langues, ou ces larmes de feu qui sont parler sans aigreur, & fondre avec plaisir. O mal-heurs, ô infortunes attaquez-nous! ô flames, ô amour secourez-nous! pourueu que ie possede mon Consolateur, ie ne refuse point de disgrâce.



A

MONSEIGNEVR
L'EMINENTISSIME
CARDINAL DVC
DE RICHELIEV.

MONSEIGNEVR,

I'aurois mauuaife opinion de vostre incomparable vertu, si ie la croyois exempte des attaques de l'enuie ; mais certes j'aurois trop de vanité, si ie jugeois mon discours necessaire à sa deffense. Cette grande & glorieuse vie, qui fait le plus beau spectacle de l'Europe, montre clairement, que comme rien n'est capable de vaincre vòtre courage, il n'y a que vostre esprit, qui puisse dignement parler à la Fortune. Ceux qui ont regardé vos triumphes sans jalousie, & qui ont leu les precieux monumens de vos estudes avec loisir, n'auront point

A iij

d'autre sentiment que le mien ; pourveu qu'ils vueillent estre justes. Aussi veux-je protester à VOSTRE EMINENCE, que ie n'ay point de presomptueux dessein ; & que le motif, qui me porte à luy offrir cét Ouvrage, a des raisons toutes pures de vanité, & qui sont pleines de respect. Ma Theologie, toute ignorante qu'elle est des affaires du Monde, sçait assez, que sans vostre appuy, elle n'en doit promettre à personne. Et d'ailleurs connoissant que vostre Bonté est le commun refuge des Affligés ; & qu'il n'est point d'innocence mal-heureuse, qui ne s'approche de vous avec avantage, elle penseroit raver vostre gloire, de presenter sans vostre aveu du secours à leurs miseres. Elle a même si peu d'opinion de ses forces & de son adresse, qu'elle apprehende d'avoir besoin de la Consolation qu'elle veut donner à l'infortune, si vous ne l'assurez de l'honneur de vos bonnes-graces. Ce qui luy en fait esperer la faueur, outre les preuues generales de vostre generosité, c'est qu'elle ne sçauroit s'imaginer, que vous luy refusez l'entrée de vostre Cabinet, apres luy auoir basti vn Palais dans la plus auguste ville de l'Vniuers. Que si vous me commandez d'expliquer plus nettement mon intention ; ie vous diray, MONSIEUR, qu'on ne me peut demander pourquoy ie rends cét hommage à VOSTRE EMINENCE,

qu'on ne me demande pourquoy ie suis
Francois. Ces veilles infatigables qui vous
attachent comme l'Intelligence visible de
cét Estat aux pensées de nostre salut ; ce zele
que vous avez pour la grandeur de nostre
victorieux Monarque ; ces soins que vous
apportez à nous maintenir dans les avan-
tages, que le courage nous donne sur les
autres Nations, la constance que vous em-
ployez, pour corriger ce defect, que l'on
nous reproche dans la qualité de Conque-
rans ; sont à n'en point mentir, des causes
assez justes pour obliger ma plume à l'hom-
mage de vostre merite. Peut-estre jugera-
t'on que ie me deuois contenter du culte
interieur de la pensée, & que ie pouuois
taire vne affection, qui toute raisonnable
qu'elle est, ne laisse pas d'estre importune.
Ie sçay bien qu'une vertu si publique que la
vôtre n'a nullement besoin de mon suffrage ;
mais aussi dois-je demeurer muet, parce
que ie suis inutile ; & n'auoir point de desir,
parce que ie manque de pouuoir ? Il y a des
passions qui peuvent estre discrettes ; il y en
a qui veulent estre libres. C'est ce qui me
persuade, que VOSTRE EMINENCE ne
condamnera pas vn mouuement, que Dieu
commande à ses Creatures, & que vous
souffrirez, qu'un homme qui ne vous peut
seruir, vous reuere. Sur cette confiance,
ie prends la hardiesse de vous rendre cette
preuue de ma deuotion, comme vn gage

certain des vœux que ie presenteray toute
ma vie à Dieu , pour la prosperité de vostre
importante Personne. Mon zele me sera
glorieux , s'il vous est agreable ; & j'auray
ma recompense, quand j'auray la permission
de me dire ,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE EMINENCE

**Le tres-humble, tres-obeissant &
tres-affectionné seruiteur,
DE CERIZIERS.**



DESSEIN DE L'AVTHEVR.

I Ly a pres de trois ans que ie donnay la troisieme traduction de Boëce au Public, & que ie raschay de faire parler sa Philosophie à nostre mode. L'acueil de beaucoup d'honnestes gens, & l'honneur qu'on luy a fait de ne le point traiter en Estranger ny en Barbare, m'a sollicité d'executer vne pensée qui me vint, trauaillant à cét Ouurage. Si mon employ m'eût laissé quelques heures libres, elle seroit maintenant vieille; mais certes ie puis dire avec vn Ancien, que si ce Liure est fait depuis ce long-temps, que les paroles luy manquoient encore. Quelques-vns apres auoir leu la Consolation de Boëce, se sont estonnez que ce grand Homme qui estoit non seulement fidelle, mais encore Martyr de I E S V S-C H R I S T, n'a touché aucun des motifs, qu'on peut tirer de sa Croix & de ses souffrances. J'auoué que j'ay eu le mesme scrupule, & que sans la lecture de ses autres Oeuures, au lieu de louer cette excellente piece, j'estois au point de douter de sa verance. Neantmoins toutes choses bien considerées, ie treuve qu'il a fait cette faute avec jugement; & que sans temerité on ne peut soupçonner sa Religion, ny blasmer sa conduite. Il escriuoit en vn siecle, où presque tout le Senat estoit Payen, & le reste de l'Italie Arienne. De sorte que se seruir de l'exemple du Sau-

neur, c'estoit produire vne raison foible pour les Ariens, qui ne le croyoient pas Dieu, & nulle pour les Gentils, qui mesme ne le tenoient pas homme. Au moins ne scauroit-on dire que ce motif eût esté surnaturel ny aux vns ny aux autres; puisque le Messie ne passoit parmy eux que pour vn miserable, ou au plus que pour la premiere & la plus parfaite des Creatures. On peut encore adjoûter que cét excellent Philosophe vouloit justifier la conduite de Dieu à sous les hommes, faisant voir au Monde qu'il auoit mis dans la seule Morale des remedes suffisans à tous les maux de la Fortune. Ces raisons à mon auis, excusent le silence de Boëce, & nous obligent de reuerer vn traual, que nous ne pouuons recevoir avec murmure, sans nous marquer d'ingratitude. De moy en mon particulier, ie luy scay gré d'en auoir vsé de la sorte; puisqu'il me donne le moyen de seruir le Public, en adjoûtant vn crayon de ce qui manque à son Ouurage. Ie ne suis pas assez vain pour croire que ie puisse remplir son idée; mais ie suis assez courageux pour m'efforcer de la suiure. Ce sera donc la Theologie ou la Sapience diuine qui parlera dans ce Dialogue, & qui sans s'arrester aux raisons Morales, produira les surnaturelles qu'on a de souffrir avec ioye. Mille Heros se sont presentez à moy, pour entrer dans ce Colloque, & pour seruir de matiere à mes pensées. Les Chrysostomes, les Athanases, les Hierosimes dans la primitiue Eglise. Chez nous Pretextat, Gregoire de Tours; & plus pres de nôtre siecle, Saint Thomas de Cantorbic, S. Anselme, Thomas Morus, Iean Ficher, le Cardinal Pol, & beaucoup d'autres pretendoient qu'ayans esté les plus illustres Martyrs de la parience, ils deuoient estre les plus humbles Disciples de la Theologie. Dans cette agreable & riche confusion, ie me suis determiné au choix d'vn des plus grands Prelats de l'Eglise, & pour le rang qu'il a tenu, & pour l'exemple qu'il luy a laissé. Qui pourroit mieux soutenir mon dessein & succeder à vn Senateur Romain, que celuy qui a beaucoup plus esté Vicaire de I E S V S - C H R I S T, pour porter sa Croix, que pour conduire son Troupeau? Personne ne doit

disputer à Celestin V. d'auoir esté cet heureux
 Cyreneen, qui a pris bonne part aux ameres faueurs
 du Caluaire. Iamais homme du monde n'a souffert
 vn plus illustre persecuteur ; iamais souuerain Pontife
 n'a treuue de plus rudes espines sous sa triple Cou-
 ronne. Boniface son successeur (selon la pensèe du
 Cardinal d'Ailly) fut son Herode à Rome, & Celestin
 ayant repris son premier nom, fut son S. Pierre aux
 Liens à Anagny. Ses fuites de beaucoup d'années, sa
 prison de dix mois, & sa mort dans le besoin de tou-
 tes choses, sont des traits qui representent assez naïue-
 ment vn miserable. Pour donner plus d'entrée dans
 mon dessein, j'estime qu'il n'est point hors de propos
 de recueillir icy les principaux points de son histoire.
 Celestin qu'on nommoit deuant son Pontificat,
 Pierre de Moron, estoit natif de Labrullo, ou de la
 terre de Labour. Son Pere Angelere receut dès sa
 naissance des presages de sa sainteté future ; parce que
 sa femme le vid sortir de son ventre vestu d'une robe
 religieuse. Ce miraculeux enfant n'auoit point de plus
 ordinaire discours que ces paroles : Je veux estre bon
 seruiteur de Dieu. Apres la mort d'Angelere, sa mere
 fut auertie du Ciel, de faire estudier son fils, ce qu'elle
 fit tres volontiers, quoy que sa resolution fût com-
 batuë de beaucoup de grandes considerations. La vi-
 sion qui luy representa son petit Pierre gardant vn
 troupeau de brebis plus blanches que leur lait, la fit
 chanceler long-temps, pour ne se pouuoir resoudre
 d'auoir vn Berger en sa famille. Mais le succez luy
 apprit, que le sens qu'elle donnoit à cette instruction
 celeste, estoit trop materiel ; & que ces brebis estoient
 des Ames, & non pas des bestes de pasture. Deuant
 que de monter dans la Chaire de saint Pierre, sa vie
 n'estoit qu'une longue mort, tant il inuenta de nou-
 ueaux moyens de l'affliger. Son jeûne continuel luy
 preparoit des delices dans les plus communes viandes,
 qu'il s'épargnoit avec tant de rigueur, que c'estoit
 excez de manger cinq petits pains & huit oignons en
 tout vn Carême. Ses longues veilles ne permettoient
 qu'à regret au sommeil de toucher ses paupieres.
 Apres auoir demeuré trois ans dans vn trou de terre ;

qui seruoit plütoft d'estuy que de maison à son corps, il passa dans cette montagne qui luy a donné son nom. De Moron, où il continua cinq années ses grandes austeritez, il changea sa demeure sur vne autre montagne nommée Magella. Ce fut en ce desert, que Dieu luy apprit, qu'il falloit vaincre son corps, non pas le tuer; & que sa bonté luy fit comprendre, qu'il aymoit mieux qu'on s'approchast de ses Autels par amour, que de s'en esloigner par trop de crainte. En fin comme il eut attiré beaucoup de jeunes gens au desir d'imiter la sainteté de sa vie, Gregoie X. approuua sa regle à Lion. Pendant que ce grand Anachorete menoit vne vie d'Ange dans les spelonques & les rochers de l'Italie, Dieu pensoit à luy donner le premier trône du monde. Les Cardinaux qui depuis deux ans empeschoient le S. Esprit de faire vn Pape, s'accorderent enfin tous de prendre ce Solitaire pour successeur de Nicolas IV. Le dessein de sa fuite ne luy ayant pas reussi, quelque resistance que fist sa modestie, il fallut obeir à la volonté du Conclau, ou à parler plus proprement, suiure les dispositions du Ciel, qui l'auoit inspirée. Les Roys de Sicile & de Hongrie, & toute la Cour de Rome vinrent au rencontre de celuy qu'on pouuoit appeller, mesme deuant son eslection, sa Sainteté. Cét humble Pape ne pouuant souffrir l'éclat d'vne si auguste Pompe, pour estre accoustumé aux ombres des forests & aux tenebres des caernes, il en amortit les rayons par l'humilité de sa monture. Comme il fut arriué en la ville d'Aquilée, il prit le nom de Celestin, parce qu'il desiroit que sa vie fust toute celeste. Il crea douze Cardinaux à Naples, entre lesquels il voulut auoir deux de ses Religieux, afin de viure avec eux en Hermite: aussi fit-il dresser de pauures cabanes dans son Palais, où apres auoir rendu aux Peuples les devoirs d'vn veritable Pasteur, il se retiroit pour vaquer à la perfection de son ame. Mais apres auoir reconnu d'vne experience de dix-huict mois, que la quietude du desert ne se trouuoit pas au Vatican, il quitta la premiere grandeur du monde, pour reprendre à Moron sa petite cellule. Jusques-là, cét homme de Dieu n'auoir point eu

d'autre persecuteur que soy-mesme ; mais Boniface VIII. luy succeda aussi bien en cét office qu'à sa chaire. Ce Pontife, qui peut-estre n'a rien fait de mieux, que de declarer la sainteté de nostre incomparable Louïs IX. ne se pouuant persuader qu'on perdist jamais le goust de commander, employa la finesse & la cruauté, pour empescher son predecesseur de penser à sa premiere place. Apres l'auoir traité avec l'inhumanité qu'il eût pû craindre d'un cruel ennemy, le Patriarche de Ierusalem le mit entre les mains d'un Chambrier du Pape, qui le laissa dans vne tour du Chasteau de Fumon, sous la garde de 36. satellites. Ce cachot estoit si estroit, que le bon Pape n'auoit point d'autre liét que le marche-pied de l'Autel, qu'on luy permit d'y dresser de quelques planches ; & si puant, que deux Religieux qui luy faisoient compagnie, y tomberent bien-tost malades. Nostre Saint vieillard y traîna pourtant dix mois entiers ; mais enfin abbatu des austeritez de sa premiere vie, & consumé des miseres de sa prison, il rendit son Bien-heureux Esprit à celui qui estoit la seule consolation de ses souffrances. Dieu declara par beaucoup de miracles, le merite de sa vie : vn des plus éclatans fut, que pendant les deux derniers iours de son agonie, tous ceux qui aborderent sa chambre, virent vne grande Croix d'or soutenue en l'air tout au deuant de sa porte. Voilà brièvement ce que souffrit ce grand Pontife de celui qui deuoit au moins respecter l'innocence de ses mœurs, s'il ne les pouuoit imiter. Quoy que la vie de Boniface soit vn des grands Problemes de l'Histoire, ie ne puis croire qu'il ait autrement auancé les jours de Celestin, ce que quelques Auteurs escriuent. Son esprit luy fournissoit assez d'autres assurances contre vn impuissant, sans luy suggerer de si noires pensées. Clement V. son successeur tenant son Siege dans Aui-gnon, luy donna rang parmy les Saints, à la requeste de Philippe le Bel, l'an 1313. Ie ne scaurois dissimuler vne erreur qui pourroit, en donnant impression d'une trop naïve simplicité en cét incomparable Saint, diminuer l'estime qu'on doit faire de ses peines. Certains ont creu que Celestin n'auoit quitté le Pontificat que

par les artifices de Boniface & le conseil de quelques Docteurs, qu'il auoit instruits à luy persuader cette deuotion. Mais outre que ce genereux Pape auoit assez de familiarité & de commerce avec le Ciel, pour distinguer ses inspirations d'une voix feinte & pratiquée, il n'y a point de doute qu'il auoit assez de creatures aupres de sa personne, pour luy decouurer cette fourbe, quand mesme il ne l'eût pas apperceuë. Petrarque avec beaucoup d'autres bons Auteurs, parle avec tant d'Eloge & d'estime de ce grand Homme, que nous auons sujet de croire qu'il ne le tenoit pas simple. Pierre d'Ailly Cardinal de Cambray, qui a escrit de sa vie, deuroit auoir osté cette pensée à ces fins & deliez du siecle, qui prennent pour foiblesse tout ce que leur vertu ne scauroit imiter. Cét excellent & judicieux Historien marque assez expressément les bonnes estudes de Pierre de Moron, pour ne le point soupçonner de niaiserie, & dit en termes tres-expres, qu'il ne quittera sa place à vn autre, que sur l'auis que beaucoup de Theologiens luy donnerent, qu'il nous pouuoit laisser cet exemple. Certes j'approuue la juste colere de ce grand Cardinal François, qui ne peut supporter qu'on des-honore ainsi la plus belle action de cet innocent Pape. Bien dauantage, ie me plaindrois volontiers avec luy, de ce que cette generosité n'a point d'imitateurs, & qu'elle ait treuue des Critiques. Si le discours de S. Ambroise est bon, & que la plus grande sagesse du monde soit le mépris des honneurs, ne doit-on pas conclure que Celestin peut tenir vn des premiers rangs parmy les sages; puisqu'il a méprisé la plus grande dignité de la Terre? On auoit veu deuant luy des Prelats sans Crosse, des Euesques qui auoient quitté leurs Mitres, des Rois qui auoient foulé leurs Couronnes; mais la Tiare qui couronne la teste des souuerains Pontifes, ne s'estoit iamais veuë à leurs pieds. C'est à luy que nous deuons ce grand exemple du mépris du monde. C'est de luy que nous tenons vn des plus beaux enseignemens que nous ayons, de souffrir, d'aymer, & de chercher la mauuaise fortune. Ce fera donc à ce braue Athlete, que cette grande Dame que j'introduits au commencement de ce

Dialogue, communiquera les plus beaux secrets ; qui
 peuvent porter nos esprits à la constance. La taille &
 les habits que ie luy donne, marquent assez ses qualitez
 & ses devoirs. Elle ne touche pas la terre de ses pieds
 Elle a sa teste dans les Astres, d'autant qu'elle laisse la
 consideration des choses inferieures à la Philosophie,
 reseruant le Ciel à son estude. L'ostoffe & la façon de
 son habit avec les fleurs estrangeres, qui la parfement,
 insinuent que ses connoissances se tirent plûtoſt de la
 Foy que du discours, & de la reuelation, que de nos
 recherches. La blancheur de sa Robe est vne preuue
 de la candeur de ses veritez, & le bleu de son manteau,
 vne marque de leur origine. Le grand nom qui paroist
 au milieu de l'agrafe du manteau nous porte à re-
 connoistre le principal objet de cette science, & la fi-
 gure de Soleil nous fait comprendre que Dieu est ca-
 ché au milieu de l'esclar, & que rien ne nous empesche
 de le voir que le trop grand excez de sa lumiere. Son
 crespe n'est pas tant vn voile, qui la defend du hassle,
 qu'vn avis que ie donne à mon Lecteur, que les con-
 noissances de la Theologie sont vn peu sombres &
 obscures, ce qu'elles tiennent du teint de la Foy, qui
 est leur mere. Pour ce Liure mystereux qui semble
 composé d'vne vieille peau & d'vn parchemin tout
 neuf, il est aisé de conceuoir que ie pretens insinuer
 l'vn & l'autre Testament, qui sert de principe au rai-
 sonnement de la Theologie. Sa triple Couronne mon-
 tre l'empire que cette Reyne des Sciences a sur toutes
 les autres. Au commencement de chaque Liure il y
 aura vn Sommaire de ce qu'il contient, afin de mettre
 tout à la fois en veüe, ce que ie desire que l'esprit
 goûte à diuerses reprises. Mon dessein en general est
 de montrer la gloire des souffrances, & de fournir les
 motifs qui nous y peuuent resoudre. Le premier Liure
 propose l'entreueüe de Celestin & de la Sapience,
 celuy-cy represente ses maux, & celle-là les console.
 Le second declare les droits que Dieu a de nous exer-
 cer comme il luy plaist, & ensemble decouure la mo-
 deration qu'il apporte dans l'vsage de son pouuoir.
 Dans le troisieme on verra la fin des miseres de cette
 vie, non pas dans la mort de l'Homme, mais dans sa

penible separation d'avec les Creatures, & dans son heureuse vnion avec Dieu. Au quatrieme on apprendra de l'exemple des Saints, & de celui du Saint des Saints, que la marque des grandes Ames, & plus precieuse faueur du Ciel, c'est la souffrance. Le dernier comprend les recompenses de l'aduersité, concludant par vn abregé de quelques puissantes raisons, qui frappent d'autant mieux l'esprit que moins elles ont d'estenduë. Pour suiure Boëce aussi bien dans la forme que dans le dessein de son Ouurage, i'ay inseré quelques Vers dans la Prose, qui seront comme des poses à ceux qu'une trop longue lecture pourroit ennuyer. Je ne me suis pas d'abord resolu à cette imitation, sur ce qu'il me sembloit indigne de permettre aux Muses d'entrer dans vne si sainte Escole. Toutesfois apres auoir consideré, que la Theologie de Dauid estoit bien aussi serieuse que la mienne, & qu'il seroit aisé à ceux qui n'ayment pas la Poësie, de joindre les deux Proses prochaines, ie me suis arresté à mon exemple, sans écouter la raison avec tant de scrupule. Si la mienne ne peut agreer, ie consens qu'on la méprise; & que pour me punir d'auoir mal-fait, on me condamne de ne plus rien faire de semblable. Mon Lecteur se souuiendra pource, s'il luy plaît (au cas que quelque chose le rebute dans ces vers) que ce n'est pas sur le Caluaire qu'il faut chercher des douceurs, & qu'il est aussi difficile d'y voir des fleurs, qu'il est souhaitable d'y treuuer des espines. Cette reflexion me fait esperer que mesme dans la rencontre de mes rudesses, on croira que i'ay failly avec estude, & que mes fautes seront prises pour des marques de jugement, plutôt que pour des preuues d'insuffisance. Quoy qu'il en arriue, mes Iuges ne scauroient me desobliger; Car s'ils approuuent mon travail, ils me font vne faueur qui me recompense: s'ils le condamnent, ils me corrigent, me donnant sujet de pratiquer ce que ie tache de persuader à tout le monde. Je proteste que c'est la principale fin que ie me suis proposée; & quand ie n'en tirerois point d'autre fruit, ie seray satisfait, pourueu que ce petit Ouurage fasse du bien, & que la medecine que i'ay preparée avec quelque

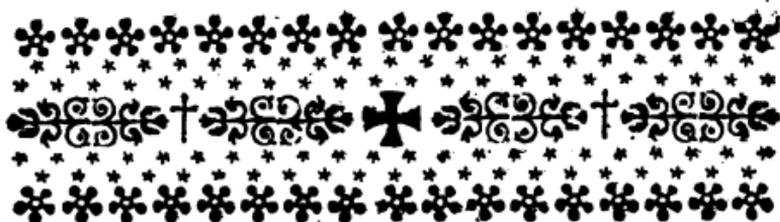
soin, opérè l'heureux effet que j'attens de sa verité. Afin qu'il ne luy manque rien, j'adioûte à la fin vn Exercice de la constance Chrestienne, diuisé en trente Maximes & autant d'affections, qui pourront seruir d'epithemes à ceux, qu'vne douleur trop promptè pōuroit surprendre. Cette pratique est en forme d'élevation à Dieu; parce que c'est à luy qu'il faut auoir recours en nos souffrances, si nous voulons qu'elles ayent du merite. Il me reste vn seul éclaircissement à donner, touchant la façon de traiter mon sujet, d'où j'éloigne, tant du texte que des marges, les noms & les paroles des Auteurs, qui me presentent leurs pensées. Sans me mettre au hazard de choquer ceux qui ayment le Grec & le Latin, ie peux dire, que faisant parler la Theologie, j'aurois mauuaise grace de prendre son credit de ceux qui le tiennent d'elle. De plus, la raison qui est presque le seul appuy de cét Ouurage, n'appartenant ny à Platon ny à S. Thomas, mais au jugement, ie ferois vne injustice vniuerselle d'attribuer à eux seuls, ce qui appartient à tous les hommes. Si ie me sers en quelques endroits des paroles de S. Augustin, c'est plûtoist pour produire son exemple, que pour ayder la Theologie de son autorité. Et puis mon Lecteur, ie n'ay garde de croire, que vous voulussiez vous enrichir de mes marges. Si vous estes plus docte que moy, vous auez plus de lecture que ie n'en ay: si nous sommes égaux en capacité, ie ne sçay rien que vous ignoriez. Que si ie suppose que quelqu'vn au dessous de moy, lise cette piece, ie le supplie de receuoir ce que ie dis sans garand, puisqu'il m'écoute sans obligation. Au reste ie conjure la bonté de nostre adorable Sauueur de benir nos doucteurs, & s'il daigne nous attirer dans sa Croix, qu'il luy plaise nous couronner dans sa gloire.



ARGUMENT

D V I. LIVRE.

CE premier Livre, qui sert de fondement aux autres, en propose la forme & la matiere. I. Sa premiere Poësie décrit assez naïvement les rêveries d'un Melancolique, dont la mauvaise humeur ne se plaît qu'aux objets, qui peuvent nourrir son chagrin & ses inquietudes. Cette piece n'est pas tant le Discours de Celestin, qui fait le principal sujet de cét Ouvrage, que le vray portrait de ceux qui ont besoin de consolation. II. Elle donne entrée à la premiere Prose, & à l'entree de la Theologie, & de cét illustre Pontife: Sa principale partie contient un solide discours contre les Stoïciens & les Adamites, montrant que ceux-là ont esté vains en leurs promesses, & ceux-cy infames en leurs deportemens. III. Un Dialogue de l'Homme & du Sauveur en Croix, sert de seconde Poësie. IV. Dans la Prose suivante Celestin commence le recit de ses maux: vers la fin il propose l'ordinaire plainte de Hommes sur les miseres de cette vie, comme si la Vertu estoit toute seule attaquée & le vice defendu. V. Pour donner appuy à ce sentiment, il se sert de l'authorité de Dauid, tirée de son Pseume 72. VI. La dernière Prose a deux Parties. La premiere fait voir à tous ceux qui se plaignent, qu'ils tiennent beaucoup plus de biens de la liberalité de Dieu, qu'ils ne souffrent des maux, par sa permission. La seconde introduit la Justice, qui prouue que l'impieté n'évite pas les chastimens qu'elle merite, concluant par cét estrange paradoxe: que iamais Dieu ne punit plus severement le pecheur, que quand il ne le punit point. VII. La dernière Poësie est un commandement de la mesme Justice aux Hommes, de traiter Dieu avec plus de respect, & d'avoir plus de confiance en sa Bonté.



LA
CONSOLATION
DE LA
THEOLOGIE.
LIVRE PREMIER.

I. P O E S I E.



*ARRIERE raison importune !
Ne parle plus à ma douleur ;
Le bien de plaindre mon mal-heur
Est ma plus aimable fortune :
Le seul objet de mes desirs
Se trouve dans les doux plaisirs.*

*Que donne la melancolie ;
Rien ne me sçauroit obliger
Que cette innocente folie ,
Dont elle semble m'affliger.*

*Tout ce qui peut flatter mes larmes
De l'espoir d'un contentement ,
Me prepare un cruel tourment
Sous l'apparence de ses charmes :
Quand on approuve le dessein ,*

2 LA CONSOLATION DE LA

Que j'ay de nourrir dans mon sein
Le doux supplice de ma peine,
Je benis & baise la main,
Qui rasche de m'estre inhumaine,
Et qui m'est cruel, m'est humain.

Les amertumes font ma ioye ;
Et ie crains si fort d'estre heureux,
Que les maux les plus rigoureux
Decident mes jours tout de soye :
La douleur, les gemissement,
Me sont d'agreables tourmens ;
Toutes ces piteuses alarmes ;
Qui nous font épancher des pleurs,
Me donnent, me donnant des larmes,
De riches perles & des fleurs.

La majesté de ces murailles
Dont le faïste touche les Cieux,
Me fait un éclat odieux :
Je n'ayme que les funeraïlles :
Mesme ie hayrois la mort ;
Si les loix de son triste sort
Ne luy rendoient l'humeur sauvage,
Mais sçachant que la cruauté
Luy fait le teint & le visage,
Je suis rayy de sa beauté.

Le recoy d'une solitude
Charme plus mes sens mille fois ;
Que le Louvre des plus grands Roys ;
C'est-là que mon inquietude,
Parlant aux arbrisseaux discrets
Les entretient de mes secrets ;
C'est où dans mon humeur plus sombre
Fuyant toute autre priauté,
Je vais seul avecque mon ombre,
Pour y chercher la liberté.

Par fois la triste melodie
Des Chahuans & des Hiboux,

Cachez de l'ombrage d'un houx,
 Flate ma douce maladie :
 L'horreur de leurs gemissemens
 Me comble de ravissemens
 D'un plaisir qui m'est si sensible,
 Que pour le goûter à loisir,
 Je consens qu'il soit impossible,
 De jamais changer de desir.

La Philomele languissante
 Accorde sa voix aux soupirs
 Des plus agreables Zephirs ;
 Mais bien que sa voix soit charmante,
 Ses chansons ne me plairoient pas,
 N'accusant point le d'ortrépas,
 Dont la rage de son beau frere,
 Finit ses miserables jours,
 N'en pouvant estre l'adultere,
 Ny souiller ses chastes amours.

A mesme temps la Tourterelle
 Et les Passereaux du desert,
 Donnent leurs voix à ce concert
 Et les battemens de leur aile :
 Les Phantômes & les Lutins
 Avant-coureurs de nos destins
 Y promènent leurs noires ombres,
 Et les morts quittans les tombeaux,
 Rendent ces lieux beaucoup plus sombres,
 Que l'épaisseur des arbrisseaux.

Après de ce lieu solitaire
 Serpentent deux petits ruisseaux ;
 Qui du branle de leurs roseaux,
 Disent aux Corbeaux de se taire ;
 Et puis coulant dans le vaisseau
 D'un marais qui reçoit leur eau,
 Ils flanquent en faveur des Cygnes
 Le petit fort d'une maison,
 Où les glayoux plantez à lignes
 Cachent la mousse & le gazon.

*Je me retire à ce rivage ,
 Pour y jouyr de la fraischeur ,
 Qui garde aux Cygnes leur blancheur ,
 Et les couvre contre l'orage ,
 Là ie reçois un grand plaisir
 De voir le paresseux loisir
 Des Herons qui tiennent la rive ,
 Arrestans leurs yeux ébahis ;
 Afin que personne n'arrive ,
 Dont ils puissent estre trahis.*

*Le Cygne cherche sous sa plume
 Le feu qui le brûle dans l'eau ;
 Mais bien qu'il soit dans un ruisseau
 Ce feu le brûle & le consume :
 On croiroit que dans ces glaçons
 Il pense desia les chansons ,
 Dont il prend congé de sa vie ,
 Alors que la rigueur du sort ,
 D'une voix triste le conmie
 De goûter le fiel de la mort.*

*Pendant qu'il medite sa game ,
 L'Air se distille tout en eau ,
 Sur ce melancolique oysseau ,
 Afin de moderer sa flame :
 Il voy croistre l'herbe & les fleurs ,
 De l'humidité de ces pleurs ;
 L'estang mesme bien que paisible
 Cresse ses vagues doucement ,
 Et par un frisson insensible
 Parle de son accroissement.*

*A peine ce petit murmure
 Rend au marais son beau miroir ,
 Que i'y commence de renvoir ,
 Ou moy-mesme, ou bien ma figure :
 Je suis alors tout estonné
 De m'y voir si bien crayonné ,
 Et me prenant pour mon image*

*Je crains d'estre tombé sous l'eau ,
Et pour éviter le naufrage
Je me saisis d'un arbrisseau.*

*Ce marais joint un precipice ,
De qui le fond semble chercher
L'endroit où le cruel rocher
Roule Sisiphe à son supplice ;
Là j'entens bruire le courant
De ce fleuve , dont le torrent
Ne traîne que souffre & que flammes.
Et qui noye le souvenir,
Tous aussi tost qu'une pauvre Ame
Se voit contrainte d'y venir.*

*Cette agreable tromperie
Charme tellement mon humeur ,
Qu'un jugement sage & tout meur
Ne vaudroit pas ma rêverie :
Tout ce qu'on cherche du desir
Est mon extrême déplaisir,
La nuit, l'ombre, la solitude,
Les soupirs, les gemissemens
Plaisent à mon inquietude,
Et font tous mes contentemens.*

P R O S E I.

VOilà le triste & inutile diuertissement de mon esprit, lors que la douleur & le travail faisoient de plus fortes impressions sur sa constance. Vn iour que ie m'entretenois des mesmes pensées, & que mon imagination alloit reprendre les plus agreables objets de ma solitude, i'apperceus aupres de moy vne Dame, dont la maiesté me donna autant de respect, que sa douceur me causa de ioye. Je ne veux pas nier qu'un abord si impreveu me fut suspect, & que dans les premiers mouuemens de mon ame, la crainte me fit apprehender qu'on ne voulût tenter ma vertu. Mais

B LA CONSOLATION DE LA
 enfin ayant remis mon esprit en estat de iuger, se re-
 connus qu'elle n'estoit pas vne de ces funestes & cri-
 minelles Beutez, qui ne nous decouurent leur esclat,
 que pour nous allumer de leurs flammes. Son visage
 monroit toutes les grâces qui peuvent composer cet-
 te partie; ses yeux auoient de la douceur, mais ils
 auoient de la modestie; s'il paroissoit du blanc & du
 vermillon sur ses jouies; il y paroissoit beaucoup plus
 d'innocence & de pudeur; si sa bouche sembloit dire
 qu'il falloit aymer, sa grauité declaroit aussi-tost que
 c'estoit quelqu'autre chose qu'elle. Ce qui me confir-
 ma dans cette pensée, fut d'appercevoir, que la Ter-
 re qui soustient les hommes, luy estoit inutile, d'au-
 tant qu'elle estoit tellement portée dans l'air, que
 mesme elle ne la touchoit pas de l'extremité de sa
 chaussure. Quoy que la hauteur de mon cachot ne
 s'éleuast gueres au dessus de ma teste, la sienne sem-
 bloit atteindre le Ciel & les Astres. Ses habits n'a-
 uoient rien de nos estoffes ny de nostre mode. Vn
 nombre infiny de ces fleurs, qu'on ne voit point dans
 nos parteres, rehaussoit le fond de sa robe plus blan-
 che que la neige. Quoy que ma curiosité m'en dé-
 couurit beaucoup, les replis de ce vestement en déro-
 boient bien dauantage à ma veüe. Vne riche agraffe
 arrestoit vn manteau bleu sur ses espauls: Sa figure
 estoit d'vn Soleil, dont les rayons enfermoient au
 centre de leur cercle, le grand nom I E H O V A, tra-
 uailié auecque tant d'artifice, que la trempe & l'es-
 mail de nostre Orfeurerie ne fait pas mesme vn rude
 cayon de cette delicatesse. Grand nombre d'estoilles
 d'or, ou d'vn metal plus fin parsemoit l'azur de ce ri-
 che manteau. Vne Fiare esclatante de mille pierreries
 estoit le seul ornement de sa teste. Au dessus de tout
 ces habit, flotoit vn crespé extremement delié, mais
 quoy que sa tissure fût delicate, si ne laissoit-il pas de
 rabatrè vn peu de l'esclat & des lumieres qui sortoient
 de ce magnifique vestement. Sa main gauche souste-
 noit vn Liure, dont vne des faces paroissoit vieille
 & l'autre toute neufue. Pendant que l'admiration
 me tenoit attaché à considerer tant de merueilles,
 cette auguste Deesse me toucha fort legerement de la
 main,

mais, & me dit. Je voy bien Celestin, que *is* ne suis plus de ta connoissance, & que les autres amis que tu as faits, ont effacé de ta memoire le souuenir de celle que tu cherissois auparavant, auecque de constantes & de tendres amours. Comme ie m'ouys appeller de mon nom, ie portay ma main à mes yeux, comme si i'eusse pû écarter les nuages, de mon ame, en dessilant mes paupieres. Mais helas, mon auenglement estoit interieur, & ce remede ne touchoit que le dehors: toutefois ne voulans pas enuierement paroistre stupide, ie luy parlay en ces termes. Madame, vous me pouuez pardonner cette ignorance, puisque mes maux sont venus à tel excoz, que ie ne me connois pas moy-mesme. Cela mesme (repartit-elle) que tu ignores ma qualité, fait que tu as perdu cette importante connoissance; bon courage neantmoins, ton mal peut guerir: ie veux croire que celle qui t'a fait autrefois connoistre Dieu, te sçaura bien sizer de ce dangereux auenglement. A ces mots, comme si ie me tusse réuicilé d'un profond sommeil, où mon esprit & mes sens eussent esté également liez, ie commençay de comprendre, que celle qui me parloit, estoit la Theologie, dont l'agreable conuersation m'auoit fait gouster de si douces heures. Veritablement, ie ne sçauois dire tout ce que ie fis alors: le transport de ma ioye fut si prompt & si rauissant, que ma raison surpriso n'en pût reconnoistre ny regler toutes les faillies. La Physique n'auoë point de mouuement d'une extremité à l'autre, sans y voir un milieu, qui soit le passage commun de toutes les deux. La Morale des Philosophes ne veut pas aussi que l'on passe d'une passion à son contraire, sans toucher un point également dégagé de l'une & de l'autre. J'appris alors que celle de IHS VS-CHRIST auoit d'autres secrets, & que comme il est des ames, qui des miseres de cette vie s'éleuent à la jouissance de la gloire, sans souffrir les flammes du Purgatoire, qui est le milieu de ces deux vies, il arriuoit aussi qu'on estoit par fois transporté d'une extrême tristesse à une excessiue ioye, sans que l'esprit fist aucune pose dans l'estenduë d'entre ces mouuemens si constraies. Ah que ie sentis de

8 LA CONSOLATION DE LA
doux transports , à la veuë de celle que j'auois ardem-
ment aymée depuis ma premiere jeunesse. Vn enfant
ne sauoure pas de plus charmans plaisirs entre les bras
de sa mere , que ceux que ie goustay me voyant à ses
pieds. Aussi-tost que la ioye me permit de parler , ie
me jettay à terre & luy fis ce Discours. Quoy ma
bonne Maistresse , daignez-vous bien penser au plus
miserable de vos Disciples ? n'avez-vous point appré-
hendé l'horreur de ma prison , & les incommoditez
qu'on y souffre ? Peut-estre que vous avez conspiré
contre le Ciel , que vous quittez ; & que vous ne venez
pas tant icy pour consoler mes peines , que pour y
souffrir celles qu'on vous ordonne ? Ie sçay trop
combien vous estes attachée d'inclination au Dieu
que vous adorez par deuoir , pour craindre vn sem-
blable desastre. Quel sujet vous amene donc dans ce
cachot ? Ne croyez-vous point entrer dans ce Cabinet
doré , où vous treuuiez à Rome vne image du riche
Palais que vous habitez dans Ciel. Possible pensiez-
vous me rencontrer dans ce magnifique Trône , où ie
representois vn Dieu visible , parmy les Cardinaux ,
comme au milieu de mes Seraphins. Madame , vous
ne verrez point icy de dais ny de balustres ; - vous n'y
treuuez pas mesme ces riantes prairies ny ces belles
allées , que la Nature me dressoit de Cyprez & de
Sapins , au milieu de mon desert. Voilà tout ce qui
me reste des magnificences de la Cour de Rome ; voi-
là le seul partage qu'on m'a fait du monde. Mon cher
Disciple (repartit la Sapience) tu sçais bien que j'ay
autant aymé Pierre de Moron , que le Pape Celestin ,
& que iamais l'éclat ny la pompe de ta dignité ne m'a
fait considerer ta personne. Ie t'ay suiuy à Naples , ie
t'ay accompagné dans le Vatican , ie l'auoué ; mais
qui me peut blasmer de t'auoir abandonné dans les
forests & parmy les bestes sauuages ? I'ay fait cas de
ta personne , lors que les Roys te faisoient escorte ,
mais ie ne t'ay pas méprisé , quand la rage de tes enne-
mis poursuiuoit ta vie. Non , non , ie ne pretends rien
aux droits des Hommes , du temps & de la mode ;
mon affection ne s'appuye pas des interests de la For-
tune ; tandis que tu seras vertueux , tu seras mon amy .

Bien dauantage, ie veux que ce qui ruïne les amitez du monde, conserue la nostre, & que ton infortune soit la seule attache de mon cœur. Il ne tiendra qu'à roy de m'auoir touiours en ta compagnie; rien ne m'en peut separer, que le mépris de mes conseils ou l'inconstance de ton Ame. Madame (repris-je aussitost) vous me donnez dans l'offre que vous me faites, l'assurance de ne me quitter iamais. Au moins vous puis-je protester, que ie me sens disposé à rejeter plütoist tous les delices de la terre, que le moindre des contentemens qu'on tire d'vne seule de vos paroles. Ne faudroit-il pas que j'eusse oublié les trahisons du monde, pour y tourner mon cœur & mes pensées, au prejudice de la fidelité que ie dois à vostre seruice? Pourueu que ie vous puisse posseder, ma fortune est assez grande: pourueu que vous vous souueniez de vos promesses, ie suis assuré de ma consolation, puisqu'il vous est aussi aisé d'adoucir mes miseres, qu'il m'est impossible de les porter. Iusques alors, il n'estoit point entré d'autres lumieres dans mon cachot que celle que la Theologie y auoit apportées, ce qui luy auoit osté la veuë de tout ce qui estoit dans son estenduë. En fin le Soleil s'y estant glissé par le mesme endroit, qui seruoit de porte & de fenestre, elle apperceut aupres de moy Epictete & Seneque. Comme elle les eut remarquez au manteau Grec & à la robe Romaine, elle leur dit d'vn ton de voix, qui declaroit assez & son despit & sa puissance. Ne sont-ce pas icy ces braues Medecins des Ames, qui se vantent de rendre les corps insensibles? Sortez d'icy malheureux Empyriques, qui pensez auoit treuü de puissans remedes à nos maux, lors que vous prononcez quelque grande parole sur le sujet de nos miseres. Vostre insensibilité & vos Apathies peuuent estourdir les ignorans, mais elles ne scauroient soulager les malades: ces beaux mots ont bien de l'esclat, mais ils n'ont point du tout de force. Pauures Insensez, montrez-moy ce Sage, qui rit dans le taureau de Phalaris? où auez-vous veu ce courageux Miserable, qui chante au milieu de ses fers, & qui souffre les rasoirs & la rouë avec ioye? Marquez-moy vn seul frisson

de fièvre que vous ayez arresté, jusques à regler l'impatience, ou du moins jusques à prévenir le desespoir ? Dites-moy si vous pouvez que vostre statue de bois ou vostre homme de bronze ait regardé la douleur sans fremir & sans trembler de crainte. Je n'ignore pas que vous avez quelquesfois tenu bonne mine, & que la vanité a contrainct vostre extérieur, qui avoit des spectateurs, pour desesperer vostre Ame, qui n'estoit veüe de personne. Hors d'icy, trompeurs, ce n'est pas à vous de traiter cét infirme ? vous avez vous-mesme plus de besoin de prendre medecine, que de capacité de l'ordonner. Et puis se tournant à moy, elle continua de la sorte : Vrayement tu as bonne grace de chercher ta guérison aupres de ces graues Parleurs, que ie nommerois volontiers les Sophistes de l'esprit, comme il en est d'autres de l'oreille. Peut-estre que ton Ame eût toujours esté enveloppée de ses tenebres, si tu n'eussies approché la lampe de cét Idolâtre, & qu'il falloit estre condisciple de Neron, pour apprendre des secrets viles à ta conduite. Mon cher Nourrison, ie ne scaurois te dissimuler mon ressentiment : j'ay honte d'avoir des Escoliers qui ne puissent estre les Maistres de ces Philosophes. Dis-moy franchement ce que tu en penses ? ton silence me fait comprendre que tu n'es pas de mon avis. Je consens que mon autorité ne fasse rien sur ton esprit ; mais si ie laisse ton jugement tout enrier, ne me refuse pas vne réponse sans obscurité & sans ambages. Ces Sçavans Medecins à qui tu as abandonné ton salut, ont-ils guery tout à fait ta maladie ? C. Vous reconnoistrez aisément de l'estat où vous me voyez, que ie suis encore dans toutes mes foibleses. Th. Ils ont au moins leué la plus importune douleur de tes playes. C. L'obligation que ie leur aurois, ne seroit pas petite, s'ils en empeschoient seulement les plus legeres pointes. Th. Doù vient donc que tu t'es adressé à eux ? C. Je me suis laissé persuader à l'opinion commune, qui defere beaucoup à l'estime de leur suffisance. Th. Tu parles sagement, le vulgaire des Sçavans fait grand cas des Stoïciens, mais les vrais Doctes les ont toujours méprisés. L'Academie & les autres Écoles ont

produit sans de solides raisons contre leur Apathie & leur insensibilité, que ie commenceray de la croire, s'il se trouve encore quelqu'un de leur secte. Et pour ne point toucher ce que l'ancienne Philosophie avance contre cette chimere, ie me veux seulement servir de ce raisonnement. Ou Zenon & ses Disciples prétendent que le Sage n'a point de passions, ou seulement qu'il n'obeit pas à leur violence. S'ils veulent que le Sage soit tout à fait exempt de passion, voilà vne statue, & non pas vn homme; s'ils assurent qu'il ne se rend pas à son excoz, disent-ils autre chose que le commun des Philosophes? ie t'en fais juge. Que seruent donc ces grands mots, qui disent toujours plus qu'ils ne disent; puisqu'ils n'ont point de science particuliere, & que nous serions de leur opinion si nous parlions à leur mode. Voilà l'illusion de certains deuots du temps, qui pensent auoir d'autres secrets, & des vertus plus delicates que le reste des Spirituels, parce qu'ils auancent des termes hors de l'usage ordinaire. Or que le Sage des Stoiciens soit vne statue, s'il n'a point du tout de passions, tu le comprendras, te souuenant que le cœur humain est au milieu de son petit monde, comme vn vaisseau sur la mer. Il faut des vents qui le poussent & qui l'agitent, autrement il demeure immobile, & iamais il ne s'auancera vers le bien qui luy est propre, ny ne s'éloignera du mal qui luy est dommageable. Rien n'est absolument mauuais: tout ce qui possède l'estre, a de la bonté: la ciguë qui tuë les hommes, nourrit certains oyseaux: le venin des serpens & le fiel des dragons n'est pas mortel à tout ce qui s'en approche. Neantmoins il est de certains Estres qui ont de telles inimitiez entr'eux, que l'un est le souuerain & dernier mal de l'autre. Pour cette raison Dieu a mis dans les animaux des connoissances & des desirs, qui les approchent de leur bien, & des auersions qui les éloignent de leur contraire. Mon humeur n'est pas de soupçonner les intentions d'autrui, qui me sont cachées; & partant puisque ces Philosophes n'ont pas nettement expliqué leur doctrine, ie ne veux pas croire qu'ils tiennent les affections de l'Âme mauuaises. Quelle apparence

que des personnes, qui sans doute ont eu la raison bonne, fissent vn outrage si sensible à la Nature, que de l'accuser d'auoir mis dans leurs Ames des inclinations funestes & criminelles? A n'en point mentir, il y auroit de l'injustice en Dieu, de punir en vous des passions, que luy-mesme y auroit mises, & qui sont des qualitez de nature, & non pas des productions d'habitude: Ne feroit-il pas le mesme, qu'vn Iuge qui glisseroit vn larcin dans la pochette d'vn de ses hommes, afin de trouuer vn coupable? Il y a de l'impieté & du blaspheme, de penser si indignement de la bonté de Dieu. Mais quand il auroit traité les hommes avec tant d'injustice, que de souïller leur naissance de ces crimes inuolontaires, ne feroit-il pas croyable qu'il auroit excepté son propre Fils d'vne Loy si peu équitable? Iesus-Christ a tremblé de peur, Iesus-Christ a souffert des douleurs, Iesus-Christ a souffert les frissons de la tristesse; il a eu des ennuis, des desirs, des craintes & des amours. Il s'est attendri sur les miseres d'autrui, il a deploré les desastres de Ierusalem, il a eu pitié de la femme adultere, il s'est mis en colere contre les profanateurs de son Temple. Donc les passions ne sont pas mauuaises, & le Sage n'en est pas exempt, puisque la Sagesse mesme y estoit sujete. Je sçay bien que pour marquer l'empire absolu, que le Sauueur du monde auoit sur les mouuemens de son Ame, on les appelle autrement dans l'Escole; mais pour changer le nom aux passions, on ne change pas leur nature. Quel auuglement de vouloir persuader à des esprits raisonnables, que c'est vn crime de craindre d'offencer Dieu, de desirer de luy plaire, de ressentir les outrages qu'on luy fait, de se mettre en colere contre les ennemis de sa gloire, & de se flaistrir de tristesse, au reponce de ceux qui brauent sa puissance? Je ne me serois pas arrestée à combattre vne erreur que les Peres & les Conciles ont condamnée, si les Stoïciens n'auoient donné, que de l'admiration aux sortes testes. Oüy, ie souffrirois que ces orgueilleux manquassent de respect pour les saintes Escritures: ie ne me plaindrois pas qu'ils eussent choqué les sentimens du Christianisme, pourueu

qu'ils n'en eussent point corrompu les mœurs. C'est à regret que ie te parle d'une Secte, qui est la malheureuse fille du Stoïcisme. Tu n'ignores pas que nos Adamites tiennent les maximes de cette extravaigante Philosophie, & qu'ils veulent que le Fidele de Iesus-Christ soit aussi insensible que le Sage de Zenon. Il est est vray qu'ils donnent d'autres fondemens à leur Apathie; mais qui ne voit, que feignans de releuer l'excellence de la grace, ils tâchent d'en supprimer le merite? Voicy leurs Discours. Pour ne point deshonorer la grace du Messie, il luy faut accorder la mesme force qu'auoit l'innocence originelle, puisqu'après la cheute d'Adam, elle luy a esté substituée. Or il est certain que cette premiere justice estoit dans l'Homme avec autorité de Reyne, qui tenoit tous les mouuemens de l'ame tellement souples à la raison, que c'estoit plûstost vne troupe d'esclaves attachez, qu'une ligue de sujets rebelles. Et partant la vertu du Sauueur reprenant dans l'Homme la place de cette innocence, ne seroit-ce pas l'accuser de foiblesse, de croire que la chair luy peult former des obstacles au bien, capables d'en diuertir la poursuite? Quoy que le diuin Apostre qui estoit vn vaisseau plein de cette grace, criaist qu'il sentoit dans ses membres, vne loy contraire à la loy de l'esprit; quoy que l'experience leur fist voir dans les cheutes ordinaires des pecheurs, qu'il se souleue dans la chair des mouuemens ennemis de la grace; quoy que la raison leur dist que le merite de Iesus-Christ donnoit vn secours à nostre liberté, & non pas vn tyran, ils vouloient que la grace rendist l'Homme impeccable, si elle le rendoit vertueux. Le froid & non pas la pudeur les obligeoit de couvrir leurs corps: les habits leur estoient des reproches aussi honteux, que les feuilles de figuier le furent à vostre premier Pere. O Dieu faut-il que ie me souuienne de ces Monstres! C'estoit vn plus énorme crime d'entrer dans l'Eglise vestu, que de n'y aller point du tout. Tu ne sçais que trop combien l'impudence de ces ames brutales a causé de blasme aux Chrestiens; comme si l'aveuglement de ces infames Gnostiques eût esté la veritable doctrine de l'Eglise. Et pour reuenir à cette

84 LA CONSOLATION DE LA
 insensibilité, que j'ay dit venir de l'Escole de Zenon,
 il est vray que le Diable caufoit quelque froidur dans
 les Adamites, au commencement de leurs sales Assen-
 blées; mais enfin l'issue faisoit connoître qu'il ne
 jectoit cette eau sur la braise, que pour allumer vne
 plus criminelle flame. De Philosophes Stoïciens, ils
 deuenoient Cyniques, avec tant d'effronterie, que le
 plus vilain estoit le plus deuot. Que si les pretentions
 de tous ceux qui adorent cette secte d'insensibles, ne
 sont pas si sales, elles sont toujours mauuaises, puis-
 que la fin de cette Philosophie ne regarde que l'osten-
 tation & la vanité; son dessein, non plus que son
 pouuoir n'estant pas de treuuer vn remede aux playes
 de l'esprit; mais seulement de les couvrir d'vne em-
 plastre. Et ainsi ils n'ostent pas la douleur & les autres
 affections de l'ame, mais bien leur nom du Diction-
 naire, appellant ioye, ce que les autres nomment vo-
 lupté, & preuoyance, ce qu'Aristote appelle crainte.
 N'auois-tu pas choisi de rares Medecins, qui pensent
 auoir gueri vn malade, quand ils luy ont dit avec
 deux ou trois sentences: que l'Homme sage ne souf-
 fre rien, & que ce qui déchire ses entrailles, ne touche
 pas mesme sa peau. Veux-tu que ie te die, ce que tu
 as fait lors que tu t'es adressé à eux? ce que fait vn
 pauvre malade, qui ne pouuant aualer le sené & la
 rhubarbe, s'amuse à succer vne pomme, qui ne fait
 qu'irriter sa fièvre. Ce n'est pas chez Epictete ny chez
 Senecque qu'on rencontre la guerison de l'ame: il est
 aussi difficile de treuuer d'vtils remedes dans leurs
 conseils, qu'il est aisé de choisir de beaux mots dans
 leurs Escrits. Apres auoir prononcé tout ce Discours
 avec vne émotion qui marquoit assez son déplaisir,
 elle me montra vn Crucifix, qu'elle auoit tenu caché
 jusques alors, adjoûtant ces belles paroles: Celestin,
 voila veritablement la patience, oüy Celestin voila la
 patience. C'est aux pieds de cette Croix qu'il faut cher-
 cher la consolation de ses souffrances; c'est dans les
 playes de cét Innocent, où l'on peut treuuer le remede
 des plus redoutables peines. Et puis comme elle eut ar-
 resté quelque temps sa veüe sur ce pitoyable objet, elle
 ouurit ses yeux aux larmes, & la bouche à cét amou-
 reux Colloque.

POÉSIE II.

L'H. *Miracle plein d'amour, amour plein de miracles,
Glorieux deshonneur, honorable spectacle,
Cher & triste objet de pitié,
Combien nous faut-il de richesses,
Pour payer vos destresses?*

CH. *Je méprise vos biens, ie veux vostre amitié.*

L'H. *Souffrez-vous que la mort attaque vostre vie,
Et que par tant de maux elle vous soit ravie?
Cruel Destin, rigoureux sort,
Devois-tu faire ces outrages,
Au plus beau des Ouvrages?*

CH. *Accusez-en l'Amour, n'en blasmez pas la Mort.*

L'H. *Pourquoy regardez-vous cette funeste Terre,
Qui ne merite rien que l'esclat du tonnerre,
Doux Sainneur! regardez, les Cieux.*

CH. *Ah ie le ferois, si ma haine
S'égaloit à ma peine,
Mais possédant mon cœur, elle a droit à mes yeux.*

L'H. *Mais pourquoy couronner vostre teste d'épines
Pour qui les diamans & les perles plus fines
Se doivent façonner en fleurs?*

CH. *Ne cherchez point à ma victoire
De plus illustre gloire,
Je suis moins vostre Roy, que l'Homme de douleurs.*

L'H. *Et d'où vient que l'amour vous ferme les paupieres
Et vous ouvre le flanc? escoutez mes prieres,
Foible & redoutable Vainqueur!*

CH. *Cette conduite est legitime;
Pour ne point voir son crime,
L'amour ferme mes yeux, l'amour ouvre mon cœur.*

L'H. *Pourquoy nous tendez-vous vos belles main
d'ivoire?*

B u

26 LA CONSOLATION DE L'A
Demandez-vous le prix de la grande victoire,
Dont l'effort vient de terrasser
L'Enfer & toute sa puissance ?

CH. Ma seule recompense,
Comme mon seul desir, c'est de vous embrasser.

L'H. Pourquoi permettrez-vous que ce fer vous attache
Et que dans vostre sein une lance se cache ?

CH. Ma lance vous doit entamer,
Ces clouds vous donnent assurance
De ma perséverance,
Et que-je suis constant, quand il faut vous aymer.

L'H. Mais quoy pour meriter nostre reconnoissance
Avez-vous deu choisir une infame potence ?

CH. Sans doute l'Homme à cette fois,
Cette preuve estant authentique :
Se declare Heretique,
S'il doute de mon cœur, en regardant ma Croix.

L'H. Et quoy ne pouviez-vous persuader la flamme,
Qui brasloit vostre cœur & consumoit vostre ame
Sans qu'il fût besoin de mourir ?

CH. Et quoy ne suis-je pas ton Maistre,
Qui doit faire connoistre,
Et comme il faut aymer, & comme il faut souffrir ?

II. P R O S E.

L A Sapience ayant prononcé les derniers mots de ce beau Dialogue, elle posa la Croix qu'elle tenoit, sur l'Autel, & me commanda d'adorer les souffrances de ce Dieu que j'y voyois attaché. J'obeis, mais avec tant de pesanteur, qu'elle comprit bien, que la douleur ne me laissoit pas la moitié de mes forces & de ma liberté. Elle dissimula neantmoins de connoistre les langueurs de ma deuotion, afin de n'estre pas obligée de m'en faire le reproche. Mais comme-si elle eust approuvé l'effort que ie me faisois, elle me dist : Courage mon cher Nourrison, j'espere

que ton mal ne tiendra pas long-temps contre ce remede. Madame, cela seroit bon, si ma douleur venoit d'une cause ordinaire, & qu'il pût y avoir de l'esperance, où il y a tant de mal-heurs. A ce que ie vois (reprit la Theologie en soupirant) te voila dans l'Hospital des Incurables. Mais dis-moy, est-ce la nature de ton mal ou l'indisposition de ton esprit, qui s'oppose à la puissance des remedes? Il y a de mauvais malades à qui rien ne manque que la volonté pour guerir; mais comme s'il y avoit plus de peine, à vouloir qu'à souffrir, ils ne veulent pas seulement s'ayder d'un bon desir, pour acquerir vne santé parfaite. N'en as-tu jamais veu, qui entretiennent leur galle, & qui ayment mieux se grater des mois entiers, que de sentir pour quelques momens, l'odeur du souffre & du mercure? Je n'ay garde de te soupçonner de cette lâcheté, neantmoins ie ne scaurois t'excuser tout à fait ou d'ignorance ou de foiblesse. Non, non, Celestin, il n'est point d'infortune ny d'accident, pour facheux qu'on l'imagine, qui ne treuve sa medecine dans la Croix de ton Sauveur. Quelque serpent qui vous picque, vous estes assurez contre son venin, pourveu que vous ayez assez de courage pour lever les yeux à celuy que la bonté de Dieu vous élève dans ce desert. Toutefois de peur que tu ne me soupçonnes de l'ignorance de ces Medecins, qui ordonnent des remedes sans oüir les malades, il me plaist bien d'apprendre de ta bouche les infirmités de ton Ame. Je sçay bien que les Affligez ont assez d'eloquence, pour passer l'attention des plus patiens, & que pour l'ordinaire ils parlent aussi long-temps qu'ils souffrent. Je me veux pourtant exposer en ta faueur, pourveu que tu me promettes de garder mes ordonnances, si tu les juges utiles & agreables. Tu peux perdre vne partie de ton mal en le racontant, & pour moy, ie ne scaurois hazarder qu'un bien peu de patience en t'escourant. A peine eut-elle acheué de parler, que ie commençay ma harangue par mes larmes & mes soupirs, adjoûtant, comme ie peüs, ce peu de paroles. Madame, puisque vous me commandez de vous faire le triste discours de mes disgraces, ie serois-aussi injuste de les

28 LA CONSOLATION DE EA
raire, que ie suis mal-heureux de les souffrir. Quoy
que les prosperitez passées soient des douleurs pro-
sentes, ie veux bien me souuenir d'auoir esté Pape,
pour vous faire comprendre que ie suis misérable. Ie
ne refuse pas de vous entrestenir de l'excez de mes cri-
mes, pour vous faire connoistre l'équité de mes
peines. Mais quant que d'en faire la déduction & la
recherche, ie consens qu'on exerce toutes les rigueurs
de la cruauté sur ce reste de corps, que les austeritez
m'ont laissé, si mes ennemis tiennent vne accusation,
où il y ait tant soit peu de pretexte, & point du tout
d'ennie. Qu'ils me prennent dès lo berceau; qu'ils
examinent mon enfance; qu'ils passent dans ma soli-
tude, pour y chercher les meurtres que j'y ay cachez
dans l'obscurité des forests; qu'ils entrent dans les
spelonques, où j'ay vescu tant d'années, possible,
trouueront-ils là dequoy m'affliger? Il est vray que
j'ay persecuté vn Innocent, & que l'austerité que j'ay
pratiquée sur moy-mesme, m'a presque conuaincu de
parricide. Ce crime recevra peut-estre quelque iour
des recompenses de Dieu, & quand il seroit punissable
parmy les Hommes, ceux qui me poursuient, ne
doient pas s'interesser à sa vengeance, puisque ie
prenois le dessein qu'ils ont de me faire mourir.
Encore desireriez-vous sçauoir ce que j'ay fait pour
leur donner sujet de faire ce qu'ils font. On dit qu'il
y a danger d'vn schisme dans l'Eglise de Dieu, que ie
peux appuyer vne reuolte contre Boniface, à qui j'ay
quitté la Chaire de S. Pierre, & que l'opinion de ma
vertu (pour ne rien dire de sa vie) peut seruir de mo-
tif à ce changement. Sans doute voilà vn accident
qu'on doit apprehender; mais faut-il que ie sois vi-
cieux, afin qu'il soit assésé! Voilà vn mal-heur qu'il
faut empescher, mais où est le crime qu'on soit obligé
de punir? Qui me sçauroit reprocher que j'en aye eu
la pensée, ou donné le conseil? Oüy, mais si vous ne
l'avez fait, vous le pouuez faire: si vous n'en auez
formé le dessein, vous en pouuez conceuoir le desir.
Et bien, puisqu'on veut chastier des pensées qu'on
n'aura iamais, & des pechez qui peuent estre, ie
consens que mes ennemis me chassent du monde,

qu'on me poursuiue comme vne beste sauuage; & si ce n'est assez, qu'on m'enferme dans vne cage de fer avec les Tygres & les Pantheres. Ce chastiment est trop doux; qu'on me prepare des rouës, qu'on me dresse des gibets, qu'on m'allume des brasiers, qu'on me creuse de nouveaux Enfers. Je peux meriter tout cela: bien dauantage, ie le merite, puis que c'est assez d'estre capable d'vne mauuaisè action, pour estre justement sujet à sa peine. Il n'y a point de sacrilege si enorme, que ie ne puisse faire; que s'il en est quelqu'un hors de mon pouuoir, rien ne me scauroit empescher son desir. Je peux vouloir le massacre de toutes les Prestres d'Italie; ie peux souhaiter l'embrasement de tous les Temples de l'Europe; ie peux estre Heretique ou Hieretique, & si Dieu ne m'assistoit de sa grace, ie peux haïr sa bonté & procurer l'aneantissement de sa gloire. Que s'il y a du crime, de pouuoir estre meschant, que mes persecuteurs prouuent qu'ils sont bons, & ie prononce moy-mesme mon supplice. Il n'y a point d'innocence de vie, où il y a capacité de mal-faire: quiconque peut auoir de mauuaises pensées, ne scauroit souffrir d'injustes chastimens. D'où il est aisé de conceuoir la rage de ceux qui m'oppriment; puis que ce n'est pas assez pour paroistre innocent, de montrer que ie ne suis pas pecheur, si ie ne prouue conjointement, que ie suis mesme impeccable. Peut-on mieux declarer l'auie qu'on a de nuire à vn Homme, que de l'obliger à faire voir qu'il est Dieu, afin qu'on ne l'estime point criminel? A moins que de meriter les peines que ie souffre, ie ne dois pas ainsi chercher ma justification. Je ne pretens rien à l'impuissance de mal-faire, jusques à ce que ie sois dans cét heureux sejour, où nostre foiblesse n'aura plus de tentations. Mais n'ay-je point voulu reprendre ce que j'ay quitté? Peut-estre seroit-il expedient à l'Eglise, que ie l'eusse fait, & que ma simplicité seroit moins dangereuse à son repos, que les fineses de cebruy qui la gouverne. Ce n'est pas nonmoins par là que ie pretens de faire voir mon innocence; j'ay consenty qu'on me traitast es rebelle, si j'ay témoigné tant soit peu d'inclinaison au changement, ie ne veux pas

20 LA CONSOLATION DE LA
 m'en dédire. A bien considerer les deportemens de
 ma vie, on ne me jugera pas ambitieux : quiconque
 voudra peser les soins que j'ay apportez, pour me
 deffaire de la premiere dignité du monde, quand ie la
 pouuois retenir, ne croira pas que ie tasche de la re-
 prendre, lors qu'il y a de l'attentat en sa recherche.
 Vous & ce grand Dieu, qui voyez mes plus secretes
 pensées, & à qui les abysses n'ont rien de couuert,
 sçauz la verité de ma protestation. Pour en laisser le
 jugement à la posterité, j'en vais faire le recit, & que
 la haine & l'enuie me démentent, si ie déguise tant
 soit peu la verité. Toute l'Italie sçait que ie n'eus pas
 plûstot auis de ce que le Conclau auoit fait à Perouse
 en ma faueur, que ie m'efforçay d'éuiter par la fuite,
 vn honneur que ie ne croyois pas estre deu à mon
 merite. J'ay deux cens mille témoins de ce que ie dis :
 possible, si j'en eusse moins eu, que ie n'aurois pas esté
 Pape, & que ie serois encore fugitif. Mais Dieu me
 vouloit amener ce triomphe dans cette prison, & me
 preparer par l'éclat de cette pompe, à l'ignominie de
 mes fers, & aux incommoditez de cette grotte. Je
 laisse, que pendant les dix-huict mois de mon Ponti-
 ficat, j'ay assez témoigné que mon cœur n'estoit pas
 dans le Thrône où l'on m'auoit attaché. Les petites
 cabanes d'Hermites qu'on voit encore dans le Palais
 de Rome, prouuent la verité de ce que ie dis ; & mon
 ordinaire conuersation avec de pauures Moines, estoit
 vne assez bonne caution, que mes affections appar-
 tenoient plus à la montagne de Moron, qu'à celle du
 Vatican. Si j'auois tant d'amour pour la pourpre,
 aurois-je sollicité avec tant d'ardeur le consentement
 de mes amis, & l'approbation des plus sçauans hom-
 mes de l'Europe, sur le dessein de m'en dépouïller ?
 Aurois-je fait vn Canon exprez pour declarer, qu'vn
 Pape peut quitter sa dignité, si j'eusse eu quelque des-
 sein de la reprendre ? Qui est assez aueugle pour ne
 pas voir que toutes ces precautions, ces diligences &
 ces poursuites ne pretendoient que d'appuyer ma de-
 mission, & d'asseurer le choix de celuy qui deuoit
 monter apres moy dans le Thrône ? Je m'estonne que
 ceux qui ont la veuë si bonne, & qui penetrent dans

les intrigues les mieux meslez, ne veulent pas regarder cela en ma faueur. Mais si j'ay desiré de prendre la place de mon aduersaire, pourquoy ne l'ay-je fait ? ie le pouuois. Encore y a-t'il bon nombre de Cardinaux à Rome, qui se peuuent souuenir, qu'il n'a tenu qu'à moy, & que Boniface ne seroit plus Pape, si j'eusse autant eu d'enuie de posseder la Tiare, qu'il a eu de crainte de la perte. Quasi tout leur College tenoit sa pourpre de mon election : beaucoup de graues Theologiens contredisoient mon dessein : route la France y formoit opposition : le Roy de Sicile, qui me pouuoit maintenir dans ma Chaire, me suggeroit des raisons pour y porter ma resolution. Et neantmoins toutes ces considerations ne peurent changer ma volonté, ny m'inspirer vne pensée qu'on me persuade estre fauorable à la paix de toute l'Eglise. Adjoûteray-je à cela, que le Chambellan de Boniface & l'Abbé du Mont-Cassin estans venus à mon petit Hermitage, pour y faire office de Sergens plûtoist que la charge de charitables Pasteurs, ie leur juray & fis vœu, pour asseurer leur Maistre, que ie ne parlerois à personne du monde qu'à mes Religieux. N'estoit-ce pas assez de luy promettre que ie voulois estre muet, pour luy oster l'ombrage que ie voulusse faire des brigues. Quoy que ces deux Prelats fussent tous à la passion de Boniface, ils virent tant de candeur dans mon procedé, & si peu d'apparence dans son soupçon, qu'ils jugerent qu'on ne pouuoit laisser viure, & que la prison estoit vne precaution inutile pour vne personne, qui de son plein gré s'enfermoit dans les cauernes. Leur parole ne pouuant garantir ma promesse, le Pape renuoya vers moy vne seconde ambassade. C'est icy ma sainte Maistressè, que ie m'accuse moy-mesme d'auoir peché : au lieu de me declarer contre vn homme qui estoit odieux à tout le monde, & d'ouyr le conseil des Princes, qui me promettoient leur appuy, ie me sauuy la nuit dans vn bois, où ie courus quarante jours, sans oser paroistre à la campagne. Iamais chasse ne fut plus échauffée contre les Sangliers & les Ours, que la recherche qu'on fit de ce pauvre vieillard. La forest. n'auoit point de grotte asseuée pour moy.

les tenebres n'estoient pas assez obscures; on penetroit jusques dans les trous des Renards, pour m'y treuver; on allumoit vn jour artificiel au milieu de la nuit, afin de me decourir. Le matin il me falloit quitter la cauerne que j'auois choisie le soir, & comme si les antres & les rochers eussent conspiré ma ruine, ie ne m'osois fier vne seconde fois à la mesme retraite: Me pourrois-je souuenir sans larmes du triste équipage de cette fuite? Ie fus contraint pendant tout ce temps-là de me déguiser en villageois, pour n'estre pas connu. Quel spectacle, de voir des haillons sur les espauls de celuy qui auoit esté Vicaire de Iesus-Christ, & qui s'estoit autresfois paré des plus precieuses estoifes de la Nature? Tous ceux qui me virent en cét estat, ne me pouuans ayder de leur puissance, me consolèrent de leurs larmes. I'auoué que ce qui d'abord a soulagé ma douleur, l'aigrît par apres; & que j'eus vn sensible déplaisir de connoistre à l'œil, que j'auois assez de miseres pour faire plorer tout le monde. Enfin la diligence de mes ennemis m'ayant rendu tous les asyles de l'Italie sans seureté, ie me mis sur mer, pour chercher quelque Isle deserte, où ie peusse languir en repos, le reste de ma vie. Cét Element infidele ne fut pas plus fauorable à ma fuité que la terre: ie m'embarquay sur vn vaisseau, mais ce ne fut que pour aborder où vous me voyez. Aussi-tost que mon persecuteur eut appris qu'un coup de mer m'auoit jetté aux costes de Sicile, il donna commission au Patriarche de Ierusalem de me faire conduire en son Chasteau d'Anagny. Ie n'ay garde de me plaindre du traitement qu'on m'y fit: ie dois compter l'accueil de ses parens, qui ne manquoient pas de seconder sa passion, entre mes bonnes fortunes, si ie le compare aux miseres de ce cachot. Affligeroit-on plus inhumainement vn homme qui auroit égorgé vne douzaine de Souuerains Pontifs, qu'on tourmente vn foible vieillard, qui n'a pû en fuir vn seul? Voila ma bonne Maistresse, le sujet de mes tristesses: voila ce qui acheue de blanchir ma teste. Mais quand ie n'aurois pas leué par mon procedé les ombrages & le soupçon de mon ennemy, n'a-t'il pas dans ma premiere vie de quoy s'af-

fleur du mépris que le fais de toutes les grandeurs de
 la terre? Peut-il ignorer, ayant veu ma conduite, les
 belles instructions que j'ay receus de vous en ma
 jeunesse sur ce sujet? Qu'il considere si ma naissance
 m'a pû donner des sentimens de gloire; qu'il aille
 dans tous les aneres de la Champagne & de la Potiille,
 sans doute il jugera que les bois & les rochers que j'ay
 cherchez toute ma vie, ne m'ont point donné de si
 orgueilleuse pensée, que de vouloir estre l'vsurpateur
 de sa dignité. Peut-estre que les tenebres où j'ay tou-
 jours veu, m'ont fait venir le goust de la pompe &
 de l'éclat de la Cour Romaine. Peut-estre que la lon-
 gue habitude de m'estimer le moindre de mes Reli-
 gieux me fait desirer d'estre le premier de tous les
 hommes. Veritablement s'il est ainsi, j'ay sujet de
 deplorer mon mal-heur, de n'auoir esté humble, que
 pour deuenir le plus insupportable de tous les super-
 bes. Mais pourquoy ay-je donc quitté le Pontificat,
 lors que ie le possiedois? pourquoy ay-je fait vn de-
 cret, pour en justifier la demission, & rendre le choix
 de mon successeur Canonique? Pour adjoûter le mé-
 pris aux outrages qu'on me fait, on dit que ie suis
 simple, & que j'ay l'esprit assez foible, pour me laisser
 porter au changement: ie l'ay toutefois eu assez sage
 pour faire vne constitution, que mon ennemy ap-
 prouue avec des raisons & des Eloges. Ce seroit trop
 peu d'affliger mon corps, il faut que mon esprit s'en
 ressent; si ie n'estois stupide, ie ne serois pas assez
 mal-heureux. Après des outrages d'ennemy, ie n'ay
 garde d'accuser l'infidelité de ceux qui tiennent leur
 pourpre & leur fortune de mes biens-faits. Je leur
 pardonne, d'abandonner vn affligé qu'ils ne peuuent
 secourir, & qui a assez de maux pour les rendre tous
 miserables. Je veux mesme, croire que leur affection,
 est toute entiere, quoy que secreta; & que rien ne les
 empesche de se declarer pour ma defense, que l'inuri-
 tie de ce dessein. Je ne mets pas mes faueurs à si hault
 prix, que de les obliger de perir avec moy: certe con-
 solation-là me seroit vne nouvelle douleur. Tandis
 que quelqu'un de mes amis sera heureux, ie ne seray
 pas tout à fait miserable, au lieu de croire que j'ay des

24 LA CONSOLATION DE LA
 ingrats auprès de Boniface, ie me persuaderay que j'ay
 des Anges & des secretes Intelligences. Je me flate
 volontiers ainsi , pour soulager ma peine ; mais certes
 ie n'ay point d'illusion assez ingenieuse pour me con-
 soler sur vne des circonstances de mon defastre. Celuy
 qui me persecute, outre le peu de sujet qu'il en a, s'il
 se veut souuenir de mes bons offices, a vne obligation
 toute contraire. Ne pourrois-je pas luy reprocher,
 qu'il tient de ma faueur le pouuoir qu'il a de me nuire,
 & qu'il ne seroit encore qu'un petit Clerc, si j'eusse
 tousiours voulu estre son Maistre ? Je ne veux pas
 neanmoins que cette consideration exagere son cri-
 me, & que celle de ma bonté augmente sa malice. Il
 est vray que les moindres ingraturités de ceux qui
 nous doiuent leur bon-heur, passent pour de tres-
 sensibles injures. Peut-estre que si ie n'auois point de
 plus grands maux à déplorer, que ce seroit-là le sujet
 de mes plaintes. Mais hélas ! ce qui touche Celestin
 ne merite pas d'estre considéré ; si le mal qu'on luy
 fait, n'estoit pas vn scandale public, ie me resoudrois
 à la patience ; si les interests de Dieu & de son Eglise
 ne souffroient rien, ie craindrois de la vanité & de la
 complaisance dans mes defastres. Que penseront les
 ennemis de l'Euangile, quand ils apprendront les
 dommages que le troupeau de Iesus-Christ aura receu
 de son propre Pasteur ? L'impieté qui n'a pas même du
 respect pour les plus innocentes actions, ne dira-t'elle
 point que celuy qui gouuerne aujourd'huy l'Eglise,
 est plutôt Vicaire de ses premiers Tyrans que de son
 Sauueur ? Autresfois on a veu des Papes à la chaisne &
 dans les prisons ; mais c'estoit Herode, Neron, ou
 Theodoric qui les y tenoient. Que sera-ce si les ido-
 lâtres accusent la Religion des defauts de ses Ministres,
 & s'ils viennent à douter de sa sainteté, en voyant nos
 crimes ? Nostre grand Dieu n'aura-il pas sujet de nous
 faire la mesme plainte, que Iacob fit autrefois à ses
 enfans ; & de reprocher à ses Prestres, qu'ils ont des-
 honoré son Nom parmy les Nations ? Que mes per-
 secuteurs soient assez adroits pour empescher que la
 mauuaise odeur de cette action ne sorte point de l'Eu-
 rope, ils n'arrestent iamais le murmure des liber-

ains. Toute l'Italie est pleine de mes mal-heurs, il n'y a personne qui ne connoisse mon innocence, & qui n'accuse l'indignité de mes supplices. S'imaginer que la consideration de leurs personnes retienne les langues, c'est trop se promettre de leur discretion, & supposer beaucoup de vertu, où il y a toujours eu trop de liberté. Plaise à la bonté de nostre grand Dieu, que l'impieté des hommes ne fasse point douter de sa justice, & que la bonne fortune des heureux scelerats ne contraigne jamais le pauvre Celestin d'ouïr ce funeste langage. Il n'y a point de pouvoir de vanger les sacrileges dans le Ciel, ou du moins il n'y a point de justice. Les bons, quoy que tout leur soin soit de plaire à Dieu, gemissent dans les miseres d'une languissante vie. Ce Ciel n'a des tempestes & des orages que pour eux, autant qu'ils rendent d'honneur à leur souverain Maistre, autant en reçoivent-ils de traverses. Le seul trafic qui est entre luy & les gens de bien, est de services, de respects, de souffrances & de peines: toute la recompense qu'il rend à leur vertus, c'est de luy ordonner des affrons. A voir comme il traite les innocens, on croiroit que leur merite luy déplaist, & que leur sainteté l'offense. Au contraire, les impies, sans craindre le chastiment de leurs pechez, reçoivent les recompenses de la vertu. Toutes choses sont complaisantes à leurs projets: le Ciel qui deuroit vanger leurs impietez, favorise leur desir. La fortune n'a point de mauvais accidens pour eux; leurs champs & leurs vignes sont à couvert du mauvais temps & de la gresse; leurs personnes & leur famille ne connoissent point les incommoditez de la vie. A voir l'estat inalterable de leur santé, on croiroit que leur corps est d'une autre matiere que la commune, ou qu'ils ont dispense generale de toutes les maladies. Ce qui montre encore plus clairement, que la justice de Dieu ne s'interesse pas beaucoup dans nos affaires, c'est que les Méchans ne se contentent pas de recueillir la recompense des Bons; mais encore ils les punissent par leur oppression, de leurs plus innocentes actions. Où voit-on vne vertu dans le monde qui ne soit point affligée? où treuve-t'on vn homme de

26 LA CONSOLATION DE LA
 bien, qui ne souffre ou qui ne serue ? Le scelerat
 braue dans le thrône, & l'innocent gemit sous les
 fers : & puis on nous veut faire croire, que le Ciel
 regarde les déportemens des hommes, qu'il en re-
 compense le merite, & punit les defordres. Voila le
 mauuais discours que ie crains : voila l'impieté que
 j'apprehende. De moy qui suis le mal-heureux exem-
 ple qu'on peut produire sur ce sujet, ie n'ay garde de
 rendre mes sentimens à de si mauuaises raisons ; si
 faut-il pourtant aduoier, que si ie ne murmure, peu
 s'en faut que ie ne doute, & que si ie ne tombe, ie
 chancelo. On me doit pardonner cette foiblesse,
 puisque Dauid qui auoit beaucoup moins de miseres
 que moy, osoit bien adresser cette plainte à celuy qu'il
 sçauoit veiller à sa defense.

III. P O E M E.

Arbitre souverain du Ciel & de la Terre,
 Qui pesez justement les amures des Mortels ?
 Et quoy vostre Iustice à qui sert le tonnerre,
 Permet-elle qu'on dresse aux crimes des Autels ?
 Que le vice triomphe, & la vertu gemisse ;
 Que l'Impie ait la paix, & le Bon le supplice,
 Et que l'iniquité se vante desormais,
 Qu'il faut estre des siens, pour viure sans détresse ?
 Grand Dieu ? ie suis contraint d'aduoier ma foiblesse,
 Le bon-heur des Meschans inquiete ma paix.

Mais quoy Dieu d'Israël dont la bonté diuine
 A fait gouster aux bons ses liberalitez ?
 Voulez-vous qu'il soit dit qu'une troupe mutine
 Iouisse pleinement de vos prosperitez ?
 Seigneur ! lors que ie veux comprendre vos justices,
 Mes pieds à chaque pas treuuent des precipices ;
 C'est en vain que mon zele enflamme ses serueurs,
 Contre l'impieté ma plainte est inutile.
 Les Meschans à souhait vivent sous vostre asyle,
 Et m'apprennent qu'ils sont l'objet de vos faueurs.

Le voy que la Nature applique son étude
 A détourner leurs yeux des mécontentemens,
 Et pour flater l'aygreur de leur inquietude,
 Elle fait à leur gré de nouveaux Éléments :
 Si de loin elle voit que rien les importune,
 Elle change soudain leur mauvaise fortune,
 Et les comble si bien de tout contentement,
 Qu'ils ne savent que c'est des maux de la tristesse ;
 Et de cette douleur dont l'excez nous oppresse,
 On i jamais ils n'en ont, on n'en ont qu'un moment.

Ainsi pour ce travail à qui nostre naissance
 Nous oblige de rendre un assidu tribut,
 Ils disent hautement que c'est une impuissance
 De ceux que la Nature a mis dans le robur :
 Qu'ils sont des Demy-dieux, & qu'au temps où nous
 sommes,
 Ils ne sont point sujets aux souffrances des hommes ;
 Et que pour l'advenir le sort leur a promis
 De loger leur bon-heur dans le temple de gloire,
 Et rendre pour i jamais heureuse leur memoire,
 Parmi tous les mortels, mesme leurs ennemis.

Et faut-il s'estonner après tant de promesses
 S'ils ont remply leurs cœurs de tant de vanitez,
 Et s'ils ont méprisé les extremes tristesses,
 Qui troublent nos esprits dans nos aduersitez ?
 Ce qui me choque plus, c'est que leur insolence
 Jette mille brocards contre nostre silence.
 Allez, nous disent-ils, d'un accens rigoureux,
 Mourez dans le chagrin, allez, pauvres victi-
 mes,
 Cherissez la vertu, nous nous courrons de cri-
 mes,
 Et ne sommes pourtant nullement mal-heureux.

En effet nous voyons qu'ils sont dans les delices,
 Et qu'ils font reussir les desirs de leurs cœurs,
 Et rendent tous leurs sens, comme ils veulent, com-
 plices

28 LA CONSOLATION DE LA
 Des plaisirs, dont l'amour irrite leurs ardeurs :
 En vain leur marque-t'on ceux que leurs mains op-
 pressent,
 C'est de l'iniquité que leurs ames s'engraissent ;
 Et ces impietez dont ils sont glorieux
 Les poussent à parler dans les premieres places ,
 Qu'ils n'ont iamais eu peur de toutes ces me-
 naces
 Qui leur peuvent venir du Monarque des Cieux.

Ce n'estoit pas assez que leur la langue rebelle
 Eust passé sur les maux qui sont en ces bas lieux ,
 Encore falloit-il que leur bouche infidele
 Espanchast son venin iusques dedans les Cieux ,
 Et quel Dieu (disent-ils) connoistroit nos pensées ?
 Acheuons à souhait nos festes commencées :
 Fut-il iamais de Dieu , qui nous ait empesché
 De rendre nos momens de solides journées ,
 Et goûter à loisir l'heur de ses destinés
 Qui nous rendent heureux apres auoir peché ?

Et ie dis a mon Ame , à quoy bon tant de zele ?
 Tes soupirs redoublez ne te seruent de rien ,
 Si tu veux estre heureux , il faut estre infidelle ,
 Et faire tout le mal pour auoir quelque bien :
 Voy comme les Meschans par excez d'injustice ,
 Font croistre leur bon-heur avecque leur malice :
 La crainte de la mort ne les estonne pas :
 Car si bien quelquefois dans le cours de leur vie ,
 Ils souffrent quelques traits d'une funeste enuie ,
 Ils treuuent du support , mesme dans le trépas ,



III. PROSE.

Comme la douleur eut arresté mes plaintes, la Theologie feignant que ma liberté luy estoit agreable, me demanda : Et bien mon cher Disciple, as-tu dit tout ce qui t'afflige ; surquoy ie repartis : Madame, ie serois sans doute importun de vouloir vous entretenir de tous mes maux ; & certes comme j'en ay beaucoup plus que ie ne scaurois souffrir, aussi en ay-je beaucoup dauantage que ie n'en puis expliquer. Quoy que ie sois plus éloquent que fort, ie treuve dans cette conjoncture, que i'ay aussi peu d'éloquence que de force. Veux-tu (reprit la Sapience) que ie fasse clairement voir que tu as moins de miseres que d'impatience, & que c'est toy-mesme qui te blesses, lors que tu cries qu'un autre te frappe. C. Quoy ma bonne Mere, me voulez-vous faire croire que ie suis heureux parmy les fers ? Th. Nenny, puisque tu ne le veux pas estre, mais bien que tu n'es pas à beaucoup pres si affligé que tu penses, C. Sans doute il manqueroit quelque chose à ma douleur, & mon infortune n'auroit pas toute sa perfection, si vous qui la deuriez consoler, ne l'augmentiez. Ne voulez-vous point que ie m'avouë criminel, pour me persuader que ie ne suis pas miserable ? Th. Tu parles comme tous les impatiens ; quand on ne flatte pas leur mal, on les persecute : ie n'ay iamais dit que ta plainte fût injuste, ny accusé le ressentiment que tu as de tes peines. A moins que de me declarer d'une Secte que i'ay combattue, ie ne scaurois te desirer insensible. Ie ne pretens pas mesme de te persuader ce veritable paradoxe du grand Chrysostome ; que personne ne peut estre offensé que de soy-mesme, & que nous nous faisons tout le mal que nous souffrons. Ce que ie veux, c'est apres t'auoir auoué que la persecution de tes ennemis est injuste, te montrer qu'elle n'est pas grande ; ainsi que tu dois apporter de la moderation à tes plaintes, ou souffrir qu'il y ait tant soit-peu d'ai-

greur dans ma censure. Je ne dis point que si tu n'es le criminel du Pape, tu es celuy de Dieu, qui le peut aussi legitimement choisir pour Ministre de sa Justice, que pour dispensateur de ses misericordes. Je laisse que tes pechez, pour petits qu'ils soient, sont toujours plus grands que tous les maux de la Nature. Je maintiens seulement qu'il y a de l'excez dans ton murmure, & non pas dans la haine de Boniface. Pourveu que tu connoisses encore la raison, tu ne me scaurois contredire. De quoy te plains-tu ? ce Pape t'a fait sortir de Rome, en cela il execute son dessein, il obeit à ton desir. Combien de fois as-tu accusé ta condition, lors que les Roys & les Princes se traismoient à genoux, pour te baiser les pieds ? Combien de fois au milieu de la foule & parmy les acclamations du Peuple, as-tu souhaité le repos & le silence des forests ? Tu ne parlois que de ta cellule, de retraite, de la douceur du desert, & de la paix de ton petit Hermitage. Pourquoi t'affliges-tu ? on te procura ce que tu as demandé. Si la compagnie des hommes est vn mal, comme tu l'as souuent dit, tu possedes vn bien dans la solitude ; personne ne vient icy interrompre ton repos ; toutes les Creatures respectent le commerce que tu as avec le Ciel. Pourrois-tu estre plus seul que tu es ? ta chambre est fermée à tous les mauuais accidens de la Fortune ; les murailles qui te cachent au monde, te couurent à ses disgraces. Tu ne vois pas les villes & la campagne : aussi n'en vois-tu pas les desordres ; aussi n'es-tu pas obligé d'en plorer les miseres. Ouy, mais on éloigne tes amis de toy ; en peut-on éloigner Dieu ? Celuy-là ne te suffit-il pas ? son entretien n'a-t'il point des charmes assez doux, pour te faire mépriser toutes sortes de compagnies ? A vray dire, celuy qui ressent de l'ennuy dans ce doux commerce, n'a iamais goûté les delices de l'esprit. Mais enfin tu es banny de Rome & de Moron : tous les Monarques de la Terre le sont de tous les lieux qu'ils n'occuperont pas. La France est bannie de l'Espagne, l'Italie de toutes les deux, & le reste du Monde du Chasteau de Fumon. Si ton persecuteur t'a decerné son exil en Champagne, marque luy

luy le sien à Rome. De quelque cruauté que les hommes vsent en ton endroit, ils ne sçauroient te chasser que de la terre, quoy qu'à proprement se seruir des termes, ce seroit plustost te renuoyer dans ton pays, que te bannir; puisque vous n'estes icy bas qu'Esstrangers, & que le Ciel est vostre veritable patrie. D'où il t'est facile de comprendre que Socate ne merite pas toute la loüange qu'on luy donne, pour auoir respondu à celuy qui l'intergeoit de sa Ville; Qu'il estoit du Monde. Je te prie considere vn peu l'aveuglement des hommes: ce que chacun d'eux nomme son pays, c'est l'exil de tous les autres, & ainsi Rome, où les Dieux ont jadis tenu leur Olympe, & où les plus honnestes gens de la terre demeurent maintenant, sert de bannissement aux Mores & aux Scythes. Dis-moy, n'y a-t'il pas beaucoup de sages & de saints dans la Contrée, où tu me voudrois faire croire qu'il n'y a pas mesme des hommes? Mais quand on n'y verroit ny la figure ny l'ombre d'vne creature raisonnable, iamais elle ne sera deserte, puisque Dieu y est tousiours. Tous les Tyrans du monde ne vous sçauroient separer de luy, il se coule au trauers des marbres & des murailles de fer, pour consoler ses seruiteurs: l'horreur des plus noires prisons ne l'empesche pas de leur tenir compagnie, & de soustenir des Toutes-puissantes mains, les chaines qui les oppriment. Quel bon-heur à vn homme de bien d'estre tiré de la foule, & de se voir dans vn lieu, où rien n'interrompt l'entretien qu'il a avecque Dieu! Ne me parle point de ton cachot & de tes fers; c'est vne faueur que tu tiens de tes ennemis. Que si la prison est vn mal, la plus petite est la meilleure; si vos chaines empeschent vos courses, elles empeschent pareillement vos cheutes. Mais de grace, monstre-moy les fers & la prison de ton esprit? où sont les menotes qui lient le vray Celestin? où sont les cordes qui attachent ta volonté? Que si tu es libre de cette principale partie de toy-mesme, pourquoy te plains-tu que tu es à la cadene? Je voy bien que tu ne fais cas que de l'homme des yeux, puisque retenant toute la liberté de ton ame, tu te plains encore que tu es captif. Quoy. Ce-

32 LA CONSOLATION DE LA
Iestin n'est-il plus qu'un peu de chair & d'os? ne possede-t'il plus rien de ce grand interieur, qui se rendoit capable de l'immenfité & de toutes les perfections de son Createur? Passons à l'avantage de la foiblesse humaine: que ce que vous appelez ait la nature du nom que vous luy donnez, ie maintiens pourtant que vous estes aussi injustes de vous plaindre des maux que vous souffrez, que vous estes ingrats de ne pas rendre graces des biens que vous recevez. Certainement j'ay de la peine de trouver tant soit peu d'équité dans vostre conduite: le Ciel se resout continuellement en manne & en benedictions sur vos testes, & personne n'y leue les yeux, par fois s'il en coule quelque petite disgrâce, tout le monde murmure. Qui remercie Dieu de ce que tous les iours il nous donne le iour; de ce qu'il reigle les saisons, qu'il couvre la terre de beautez & de richesses, qu'il fournit aux delices & aux necessitez de la vie, de ce qu'il comble les corps & les Esprits de biens, & de santé, de vertus & de sagesse? Il faut avouer à la confusion des hommes, que ces faueurs tombent à terre, & qu'à Dieu faire & perdre les bien-faits, c'est vne mesme chose. Et toutesfois si vne petite fièvre s'allume dans vne Ville, si la peste attaque quelque coin de Prouince, bien moins que cela, si la gresle tombe sur vn champ, ou qu'elle ruine vne vigne, le Ciel n'est plus que d'airain & de bronze. On accuse Dieu, qui est l'amoureux pere des enfans, d'en estre l'assassin & l'homicide. Cette consideration n'est pas tellement dans la generalité, que tu n'y puisses prendre part: oserois-tu dire que le Ciel t'ait fait davantage de maux que de biens? & neantmoins tu as plus de plaintes que de reconnoissances. Ie ne te parle point de ce culte & de ces hommages que tu as receus pendant les dix-huict mois de ton Pontificat: non ie ne veux pas te reprocher les respects du Conclau & de toute l'Eglise, pour te faire condamner tes larmes. C'est assez pour comprendre le motif de ton obligation, de rappeler cette journée qui te fit voir deux puissans Monarques à tes pieds, & qui donna deux cens mille tesmoins à ton triomphe. Tu n'auois garde d'accuser le Ciel de du-

cecé, quand tu faisois du petit-Dieu à Naples, y
 creant tes Cardinaux. O que tu estois alors de bonne
 intelligence avecque la Fortune ! Mais pour ne point
 considerer vne grandeur que tu fais gloire de mespri-
 ser, ne cōptes-tu pour rien vn nombre infiny de mira-
 cles que tu as faits en te iouiant ? cette presence visible
 des Anges qui t'ont fait escorte, ne merite-t'elle point
 ton souuenir ? As-tu oublié que Dieu t'a cent fois vi-
 sité dans ton desert ; qu'il t'entretenoit familièrement
 & que pour t'animer dans la poursuite de la vertu, il
 faisoit vn Paradis de ta solitude. Je consens que tu
 perdes la memoire de toutes ces faueurs, pourueu que
 tu te souuiennes de la douceur avecque laquelle il pre-
 noit luy-mesme soin de ton instruction. Mon cœur
 se fond de joye, quand ie me represente d'vn costé
 Celestin demy-mort & glacé comme vn poisson dans
 vne fosse, & d'autre-part, que ie vois & entends Je-
 sus-Christ qui le console de sa douleur, & qui le blas-
 me amoureusement de son trop de ferueur. Iugeant
 avec équité du merite des choses, quelles souffrances
 peux-tu comparer à cette diuine faueur ? Mais quand
 ie n'aurois pas dans cette seule cauerne dequoy vain-
 cre toutes les incommoditez de ta vie, s'y treuerois
 au moins dequoy en adoucir les ressentimens, par la
 comparaison de ce que tu souffres d'autrui, & de ce
 que toy-mesme as inuenté à ta propre ruine. De gra-
 ce dis-moy, y a-t'il rien dans ta vie presente qui es-
 gale les rigueurs de tes cruelles austeritez ? quoy que ta
 chambre ne soit que de trois ou quatre pas ; elle a de
 longues promenades si tu la mesures à ce tombeau où
 tu estois enseuely. Et si l'abandon de tes amis & la
 pauvreté de ta vie touchent ton esprit, rappelle dans ta
 memoire, ie te prie, la compagnie que tu auois dans
 ton hermitage, & les delicates viandes dont tu entretie-
 nois ta friandise. A ne rien dissimuler, tu condam-
 neras ton impatience, & confesseras que le plus cruel
 persecuteur de Celestin a esté Celestin mesme. Ie
 pourrois de cette veritable reflection tirer vne grande
 preuue de l'amour propre, qui vous fait treuuer bon
 tout ce qui vient de vostre choix, & insupportable ce
 qui depend de la volonté d'autrui. O ! qu'il y auroit

bien dauantage de merite à receuoir avecque patience ce que Dieu ordonne ou permet de vos peines , que de vous aneantir vous mesme d'austeritez & de ieunes. Vous seriez simple au dernier point, de croire que vos haïres , vos cilices & vos chaisnes de fer fussent plus agreables au Ciel, que les moindres souffrances qui partent de sa disposition. Auriez-vous donc oublié que les ieunes & les Festes des Iuifs furent reproouées , par ce qu'il y auoit dauantage de leur volonté , que de celle de Dieu dans leur motif ? Sur la fin de cette longue & ennuyeuse deduction de tes maux , tu as finement donné vne atteinte à la Iustice ; ie pardonne cette faillie à la violence de ta douleur , quoy qu'elle fust mesme digne de supplice dans ces libertins , dont tu feins d'apprehender l'insolence. Ton esprit n'est pas capable maintenant d'vne verité , qui est de la seule intelligence d'vne ame tranquille & toute exempte de trouble. Possible que mon discours te disposera à cette connoissance : en attendant cette serenité & ce repos d'esprit necessaires aux grandes veritez , ie veux que cette Iustice que tu accuses , te parle en sa propre cause : rends toy attentif à ses raisons , elle aura autant de discretion que toy , qui ne luy as parlé que par la bouche d'autrui. Et bien petits hommes de bouë & d'argile , croirez-vous tousiours que le Ciel soit obligé de vous rendre raison de sa conduite , & que ce grand Monarque que vous deuez adorer , soit injuste , s'il se treuue parmy vous quelque mescontent ? N'aurez-vous pas au moins autant de respect pour moy , que vous auez de crainte pour l'authorité de vos Magistrats ? si par fois ils ne punissent pas le mal que vous connoissez , ou qu'ils retiennent le prix que vous ordonnez aux bonnes actions , vous expliquez fauorablement leur procedé , & cherchez d'ingenieuses raisons pour approuuer leur conduite. Qui empesche que vous n'ayez pour le gouvernement vniuersel du monde , la reuerence que vous rendez à la police d'vne Ville ? N'estimez-vous point que Dieu ait vne plus estroite obligation de contenter vostre humeur , qu'un Maire de village n'a d'ordonner sa petite Republique à vostre fan-

taisie. N'est-ce point vne liberté punissable de la foudre, que de petits animaux attachez à la terre osent leuer les yeux au Ciel, pour examiner les projets de celuy qui est aussi équitable en ses desseins, qu'infaillible dans sa conduite? A vray dire, j'aurois plus de suiet de chastier cette impudence, que de l'instruire; ie veux neantmoins faire mon Apologie à ceux qui n'ont ni le droit ni le pouuoir de me faire mon procez. Et premierement, qui vous a dit que ceux qui font le mal, n'en souffrent point les supplices? Que sçavez-vous si l'hypocrisie ne cache pas aussi bien le déplaisir des meschans, que l'humilité couure les contentemens des bons; & si leur conscience qui a mille tesmoins, n'a point vn million de bourreaux? Que l'impieté fasse toute la bonne-mine qu'elle voudra, qu'elle die qu'elle est contente: à mesme qu'elle rit par dehors, elle creue & enrage interieurement. La pensée de Platon n'est pas mauuaise, quand il veut que la peine suiue le crime & luy fasse compagnie; mais le mot d'Hesiodé me semble meilleur, lors qu'il assure qu'elle est de mesme âge que luy, & que leur naissance est commune. Personne ne peche impunément: quoy que les plus puissans criminels paroissent fuir leur gibet, ils le traissent. En quoy certes ils sont semblables à ces Demons, qui souffrent leur Enfer dans les Energumenes où ils esclattent de ioye. Peut-estre croyez-vous, que les foüets, les rouës, les croix, la galere & le feu, soient des supplices plus cruels, que les craintes, le desespoir, la rage & ces autres furies, qui vengent sur l'esprit, les crimes de la chair. S'il estoit ainsi, Neron ne se plaindroit pas dans les mortelles langueurs de sa vie, que de tous les hommes il est le seul qui n'a point d'amy ni d'ennemy; d'amy pour consoler ses douleurs, par la compassion; ou d'ennemy pour les finir par là. Rien ne vous oste la pitié des meschans, que l'ignorance de leurs gesnes: possible que ceux qui sont les plus ardens à solliciter les vengeances du Ciel contre-eux, seroient les plus charitables à implorer ses misericordes en leur faueur, si leur tourment estoit aussi palpable que leur iniquité. Il est pourtant vray, que ie n'ay pas deu accorder,

que le supplice tint fidele compagnie au peché, & qu'il naquist avecque luy. A bien considerer la verité, il preuient sa naissance & sa venue; de sorte que ce peu de plaisir & d'auantage qu'il y a dans le crime, semble plustost vne legere recompense des peines qui le precedent, que la peine n'est vn juste chastiment qui le suiue. N'appellez donc plus le brigandage d'vn homme qui tient les bois, vn vol; l'argent qu'il oste au passant, est vn salaire qu'il exige de son trauail & de ses veilles. On doit dire le mesme de la pluspart des mauuaises actions des pecheurs. Je veux neantmoins croire qu'il est des scelerats tellement accoustumez à mal-faire, que l'horreur du vice & les frayeurs d'vne mauuaise conscience, ne leur donnent aucune inquietude. Je veux qu'ils soient heureux dans les incestes & les sacrileges, & qu'ils sauourent les douceurs du peché, sans en apprehender ni sentir le supplice. Oüy, ie veux que ces vengeances interieures & secrettes, qui s'exercent sur l'esprit d'vn pecheur, le laissent en repos, & que Dieu ne trauerse ses iouissances d'aucun remords. Helas! que la condition de ce pauvre malheureux est deplorable, & que les rouës & les gibets sont bien plus à desirer, que cette cruelle impunité. Comprenez ce que ie vais dire, petits mutins, qui murmurez tousiours; comprenez bien la verité d'vn important paradoxe: iamais Dieu ne chastie plus seuerement le pecheur, que quand il ne le chastie point. Sans doute cette proposition choque vos esprits, ie pretens toutesfois qu'elle les persuade; & ie me promets vostre conuiction, si vous m'accordez vostre audience. Mais parce que cette verité est extraordinaire, ie luy choisiss des raisons hors de l'atteinte du vulgaire. Je ne dis pas que la vengeance d'vn crime en est le remede, & que punir vne liberré, c'est la corriger: & partant que Dieu ne chastie iamais vn pecheur qu'il ne luy donne ce qu'il peut posseder de meilleur apres l'innocence perduë. Je ne dis pas que l'impunité d'vn vice est comme vne permission tacite de s'engager dauantage au mal, & vne licence de se faire plus vicieux, pour estre plus criminel. Qui est la mesme chose que de permettre à vn malade tout ce

qui luy est agreable, quoy qu'il luy soit dangereux. Je ne dis pas que la peine d'une mauuaise action est vn bien de Iustice, & ensuite qu'il est plus desirable de la souffrir que de l'eniter; puisque le bien meslé au mal, pour grand qu'il soit, l'amoindrit, & par la confusion qui se fait de ces deux contraires, compose vn objet moins odieux qu'une priuation toute pure du bien. Laissons toutes ces bonnes raisons, quoy qu'elles fassent clairement voir que Dieu oblige vn pecheur, quand il le chastie; & ensuite que sa plus rigoureuse vengeance est de ne le punir pas. Comme l'excellence de mon objet se releue infiniment au dessus de toutes les sciences, mes preuues doiuent excéder la solidité de tous leurs raisonnemens. Pour établir cette subtile verité que ie t'ay auancée, ie suppose vn fondement que personne ne peut disputer, pourueu qu'il croye Dieu equitable; sçauoir qu'il n'est point de peché pour leger & peu important qu'il soit, auquel Iuge souuerain des hommes & des Anges n'ait ordonné son supplice. Voilà pourquoy cette bonté infinie qui vous pouuoit gratuitement pardonner vos offenses, a voulu que Iesus-Christ y satisfist; afin que ce qui estoit vne insigne misericorde en vous, fust vne exacte iustice en luy. Il n'est pas difficile de conclure ma proposition de ce veritable principe. Dieu ne laisse aucun crime impuny; nous voyons des pechez sans chastiment en cette vie; donc il reste quelque autre temps, où il exercera les rigueurs de sa Iustice, & où il fera rendre compte à l'homme de ses impietez. Je me trompe, il ne reste point de temps apres cette vie: le temps passé & s'escoule, il s'eschappe, & en fuyant il emporte tout ce qui luy est attaché. Eternité! hélas tu demeures tousiours, rien ne passe de toy, parce que tu es tousiours presente, & ton arrest immobile arreste dans le pecheur vn eternal repentir de sa vie, & vn interminable chastiment de son crime passager! Le flux des siecles, l'entresuite des iours, des mois & des années, & l'inconstance que nous pouuons imaginer dans les plus longues estendues du temps, ne promet ni trene ni repos aux cruelles gesnes de ces Coupables eternels. Malheureuses & infortu-

38 LA CONSOLATION DE LA
nées victimes de l'Enfer ; objet immortel des rigueurs
de Dieu ; viuante matiere d'vn feu qui durera tou-
jours : hélas ! qu'il vous eût esté souhaitable de souf-
frir toutes les cruautez de la Nature , & que vostre
Iuge eust vſé d'vne grande misericorde en vostre en-
droit, de n'empoint vſer tout à fait ! Car ie vous prie,
dire au pecheur par son Prophete Ezechiel, que sa co-
lere ne s'irritera plus contre luy, n'est-ce pas l'asseurer
qu'il ne veut pas auoir vne colere qui passe, pour en
exercer vne qui dure tousiours , & qu'il pardonne
quelques momens , afin de punir vne eternité ? He-
las (que c'est vn redoutable malheur que d'auoir vn
Dieu , qui ne s'interesse point dans la vengeance des
pechez ! vn Dieu sans jalousie , c'est vn Dieu sans a-
mour , à mesure qu'il ne frappe plus le pecheur , il mé-
prise son salut. Ie ne veux point de cette misericorde,
s'escric le deuot saint Bernard , non ie ne veux point
de cette misericorde , plus impitoyable mille fois que
la plus inhumaine cruauté : tout mon desir c'est que
vous me chastiez vne bonne fois pour ne me pas cha-
stier tousiours. Et bien iugez-vous que la condition
des meschans vous doieue donner des souhaits , & que
la priuation des peines qui vengent les impietez , soit
vn raisonnable sujet d'enuie , ou vn pretexte specieux
de vos murmures ? ô que vous obligeriez les pecheurs !
si l'impatience de vos plaintes obligeroit Dieu de punir
leur crime aussi-tost qu'il est conceu. Ce prompt cha-
stiment seroit l'esperance d'vn pardon eternal , & cet-
te seuerité passagere vous couuriroit de cette fureur ,
qui ne passera iamais. Ce discours est assez solide
pour vous faire comprendre le defastre d'vn pecheur
impuny ; en voicy vn assez subtil , dont la delicatesse
n'appartient proprement qu'aux ames de choix.
L'homme ne ſçauroit estre en vn plus mauuais estat
que celuy où il est indifferent à son Dieu. Certes ie
ne ſçache rien de plus euitable à vne creature doiüée
d'intelligence & de raison , que de se voir tellement
mesprisée de son Createur , qu'elle ne soit digne ni des
tendresses de son amour , ni des auersions de sa hai-
ne. A bien considerer cét estat , il est aisé de iuger
que c'est celuy du pur neant , puisque Dieu a de l'a-

mour pour le bien, & de la haine pour le mal. Or le neant ne possède ni l'un ni l'autre, ne possédant point l'estre, qui est le mesme bien, & le propre & naturel sujet du mal, puisque le mal est vne priuation du bien, & qui partant suppose quelque chose en existence où ce défaut de bien se treuve. Vous dites proprement que l'œil ne void goutte; que l'air est tenebreux, attribuant l'obscurité à ce qui est capable de lumiere, & l'aveuglement à vne organe qui appartient à la veüe. Mais vous parleriez avec incongruité, si vous disiez qu'une chimere est aveugle, & que le rien qui n'est point, est tenebreux; daurant que pour estre tenebreux ou aveugle, il faut necessairement estre, & estre capable de ces défauts. Suiuons cette pensée: Dieu n'ayme pas le neant, il ne le hait pas aussi, parce que le neant ne possède pas d'estre, qui est le principe du bien, & ensuite la cause de l'amour: ny le mal; puisque c'est vne diminution du bien qui ne se peut treuver dans ce qui n'est point du tout. Qui de tous les hommes, pour pesant qu'il fust, se pourroit consoler en cette pensée: ie suis si peu dans les sentimens de mon Dieu, qu'il n'a ni amour ni auersion pour moy: l'amour suppose qu'on possède quelque bien, l'auersion qu'on en est au moins capable. Et quoy ne comprenez-vous pas encore, que la haine d'un ennemy est obligante, en ce qu'elle nous considere avec estime, & que son mespris est insupportable, à raison qu'il nous regarde avec indifference? Au moins ne scauroit-on nier, lors que Dieu se met en colere contre les crimes d'un pecheur, & qu'il les chastie, qu'il n'ayme sa personne, & qu'il ne luy desire du bien, puisqu'il l'a deliuré d'un mal par la peine, qui est son remede & sa medecine. Il est donc vray que le Ciel ne punit iamais plus rigoureusement l'impieté, que quand il ne la punit point du tout. Je veux, me dira quelqu'un, que le supplice precede ou suiue tousiours le peché, au moins ne scauroit-on dissimuler, que les mesmes peines qui chastient les coupables, n'affligent les innocens; en quoy certes ils ont un tres-juste sujet de se plaindre, voyans leur vertu traitée avecque la mesme rigueur que leurs vices. La gresse n'est pas as-

40 LA CONSOLATION DE LA
 fez discrete pour choisir les heritages de l'impie; l'orage n'espargne pas le vaisseau du juste; la tempeste est vn accident commun des bons & des meschans; sa cheute a des rauages pour tout le monde, mais elle n'a point de respect pour personne. Voire mesme il arriue, les maux de cette vie dependans de la mauuaise volonté de ceux, qui seuls deuroient en souffrir les incommoditez, que les gens-de-bien en sont les mieux partagez. Voilà le second sujet de murmure de ceux qui se flatent d'innocence. Et bien ie m'auouë injuste, quand cela arriue, pourueu que vous confessez que vous estes coupables, s'il n'arriue iamais. Mais ie vous prie faites-moy voir ces Innocens qui endurent des peines qu'ils n'ayent pas meritées. Adam a-t'il quelque fils dont il ne soit pas le pere? Qui peut dire sans se tromper soy-mesme, qu'il n'a point de peché? Qui osera faire vanité de iustice, puisque le iuste tombe sept fois le iour, & que Dieu treuve des taches & de l'impureté dans les purs esprits? De tous les hommes celuy seul qui les a sauuez, & celle par qui Dieu les a sauuez, sont exempts de toutes sortes de defauts: tous les autres sont aussi-cost criminels qu'ils sont hommes. Pourquoi accusez-vous donc le Ciel, puisque vous estes tous coupables, & que la moindre faute d'vn pecheur merite au delà de tous les tourmens de la Nature? Ce m'est assez de iustifier la conduite de Dieu, des calomnies des libertins, sans que i'entreprenne de leur persuader que la souffrance des maux de cette vie est la moins dangereuse de ses faueurs; & que ce qui paroist vn effet de la colere du Ciel, est vne illustre marque de son amour. Le temps viendra que vous ouurirez les yeux à cette verité, & que ceux qui perdent maintenans leurs larmes à plaindre les afflictions, les employeront à les demander. Gardez-vous donc petites vers de terre, gardez-vous de blasmer desormais les secrets desseins de vostre Dieu: adorez des iugemens que vous ne connoissez pas; & si vous ne voulez pas esprouuer à vostre dam, qu'il y a vne Iustice dans le Ciel, ne dites iamais qu'il n'y en a point. Que respondrois-tu à cela, mon cher Nourisson, si la Iustice que tu as

accusée en la personne des libertins, se parloit ainsi dans sa propre cause ? Veritablement (repris-je aussitost) j'aurois aussi peu de parole pour luy repartir, que les hommes ont peu de raison de l'accuser : Car encore bien que ce beau & solide discours ne guerisse pas entierement ma douleur, il arreste mes plaintes, & s'il ne ferme pas mes playes, il peut au moins fermer ma bouche. Vdilà vn bon commencement de santé (adjousta la Sapience) il faut acheuer ta guérison : puisque tu confesses que les souffrances & les miseres de cette courtte & languissante vie sont iustes, tu me donnes moyen de prouuer qu'elles sont desirables. Neantmoins de peur que cette importante verité à laquelle tu te sembles accorder, ne vienne à s'euanouïr, ie te veux descouuir les principales causes de ton erreur, & te faire comprendre que tes plaintes supposent deux grandes ignorances, la premiere de l'absolu domaine de Dieu sur ses Creatures, & l'autre de son amoureuse Providence sur toutes leurs affaires, voire mesme sur celles qui paroissent les plus indignes de ses soins, & les moins importantes à vos intereffs. Quand tu auras compris que tu es le sujet d'un Monarque, qui peut tout ce qui luy plaist, & qui pourtant ne veut rien qui ne soit à vostre auantage, ie me promets, que tu auoüeras, que s'il est redoutable par la consideration de son pouuoir, qu'il est digne d'amour par celle de sa douceur. Ces deux veritez bien establies sont capables de guerir des esprits plus dangereusement malades que le tien : Car d'un costé si nostre Dieu ne peut excéder son pouuoir, qui le scauroit accuser d'injustice, quelque chose qu'il fasse au prejudice & mesme à la ruine de ses Creatures ? D'autre part, s'il a les mesmes passions pour vous, qu'un bon Pere ressent pour ses enfans, n'aurez-vous pas vn raisonnable sujet de luy abandonner vos vies & vos fortunes, sur cette confiance, que son amour l'interesse dans tous les accidens qui vous touchent. Mais parce que mon discours doit esleuer ton esprit à des connoissances qui demandent vn peu d'attention, il me plaist bien de t'y preparer par les doux charmes d'une Poësie, qui seruira de response à celle que l'im-

IV. POÉSIE

Taisez-vous langues criminelles
Ne parlez plus legerement ,
Vos mesdisances sont mortelles ,
Quand elles vont au firmament :
Jamais l'œil de Dieu ne sommeille
Sur les affaires d'icy bas ,
Toujours sa Prouvidence veille ,
Pour regarder vos maux & compter vos combats.

Ignorez-vous infames bouches !
Que vostre Dieu n'est pas de bois ,
Et qu'il ne tient rien de ces fouches ,
Que l'on adoroit autre fois :
Il a des yeux & des oreilles ,
Il oyt , il voit les insolens ;
Lors que vous accusez ses veilles ,
Il medite ses coups , qui vous paroissent lents.

Il n'est point de broüillars ni d'ombre ,
Qui puissent couvrir vos forfaits :
Tout est à nud & rien n'est sombre
A des yeux qui sont si parfaits :
Tout ce qu' imagine la Fable
De la vigilance d' Argus ,
Est beaucoup plus que veritable ,
S'il se peut expliquer de ces yeux tous aigus.

Cachez-vous au centre du Monde ,
Couvrez-vous des plus noirs nuits ,
En vain vostre attente se fonde
Dans l'esloignement des ennuis :
Tous vos plaisirs ne sont que verre ,
Vostre fortune est un Roseau ;
Pendant que vous ionez sur terre ,
L'amour vous met au lit , & la mort au tombeau.

Parfois il semble que le vice
 S'assure de l'impunité,
 Et que le Ciel se rend complice
 Des excès de l'iniquité ;
 Mais qui ne sçait que pour resoudre
 Le coup d'un arrest odieux,
 La Justice suspend sa foudre,
 Et pour mieux l'assener, qu'elle cligne les yeux.

Tandis que les hommes se flattent
 Des esperances du bon-heur,
 Les vengeances du Ciel esclattent,
 Et les accablent de douleur :
 Alors que ces ames haustaines,
 Vous chargent de Croix & de fers,
 Elles s'en vont faire les vaines
 Dans les thrônes de fen, qu'elles ont aux Enfers.

Dans ces flames, avec usure,
 Elles payent leurs courts plaisirs,
 Quand l'excez a fait la mesure
 De leurs reprochables desirs :
 Là les delices & la joye
 Qui soutenoient la vanité,
 Treuvent une triste monnoye,
 Changeant peu de momens à leur eternité.





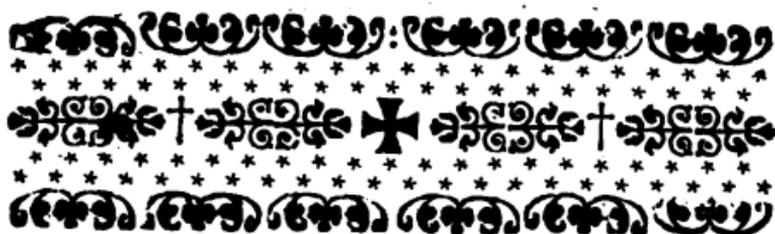
ARGUMENT

DV II. LIVRE.

DAns le second Livre, la Theologie establit deux Principes, qui peuvent servir de remedes à toutes nos plaintes, & de motifs à cette parfaite resignation, qui nous doit soumettre à Dieu. I. La premiere Prose monstre clairement, & par authorité de l'Escriture, & par raison tirée de la Philosophie, que la souveraine Jurisdiction dans le monde appartient à celuy qui luy donne l'estre. On peut voir en cõt endroit la difference des Empires créés, & de celuy dont il est impossible de marquer le commencement, & ridicule de craindre la fin. II. La Poésie vivante invite les Creatures raisonnables à reconnoistre ce puissant Roy, à l'exemple de celles qui n'ont point de raisons. III. Dans la seconde Prose la Sapience prouve que Dieu est le Proprietaire de l'Univers, par toutes les considerations qui nous peuvent acquerir le domaine d'une chose. Au mesme endroit elle monstre que le Createur conserve immediatement & sans interruption son Ouvrage; d'où elle conclud qu'entre Dieu & l'Homme il ne peut y avoir o-

*bligacion de rigoureuse justice. IV. La se-
 conde Poësie fait voir par les sentimens &
 le discours d'une mere Machabée, que nostre
 Souuerain peut user de nous comme il veut,
 puisque c'est luy qui nous a tirez du neant.
 V. Apres que la Theologie a monstré à Ce-
 lestin, que Dieu le peut perdre, elle luy
 prouue que les mesmes raisons qui luy font
 craindre sa ruine, le doiuent assurer de son
 salut. VI. Son discours donne tant d'appuy
 à cette verité, qu'il porte sa resolution dans la
 troisieme Poësie à braver tous les desseins, &
 toute la puissance de la mort. VII. La dernie-
 re Prosa touche les solides raisons de la Pro-
 uidence de Dieu sur ses Creatures, & parti-
 culièrement sur celles qui sont capables de
 l'aymer, marquant la reigle infallible de leur
 conduite dans le decret de ses diuines volon-
 tez. VIII. Tout le Liure se conclud par un
 auen de la Prouidence, & un reproche à ces
 auengles, qui luy substituent le hazard.*





L A

CONSOLATION

D E L A

THEOLOGIE.

LIVRE DEUXIESME.

I. P R O S E.

LA promesse que j'auois de voir la source de mes erreurs, me donnoit tant de desir, que l'harmonie de ce doux motet ne finit pas, que ie commençay cette priere. Sainte Maistresse des hommes, l'inclination que i'ay de guerir de mon impariencie, me presse de vous supplier de me vouloir plutôt instruire que recreer. Th. Cette inquietude m'agrée (mon chér Celestin ;) aussi mon dessein n'est pas de differer plus long-temps l'effet de ma promesse. Neantmoins auant que d'entrer en discours, ie veux sonder la disposition de ton ame de quelques demandes. N'est-il pas vray que les plaintes que tu fais de ta disgrâce, supposent qu'on te fait injustice ? C. Ie ne sçauois dissimuler ce sentiment, & quand i'en aurois le dessein, ie n'en aurois pas l'adresse. Th. Quand ie t'auray montré que Dieu est la premiere

eause de vos souffrances , & qu'il a droit d'vser de ses
 Creatures , comme bon luy semble , ne changeas-tu
 pas de creance ? C. Au moins ie condamneray mon
 murmure , si ie n'en puis retenir les faillies. Th. Et
 au cas que ie te contraigne d'auouër que ces acci-
 dens que tu prens pour des coups de la Fortune , sont
 des effets d'vne Prouidence , qui n'a des yeux & des
 soins que pour tes interests , ne diras-tu point que ta
 pensée est criminelle au lieu d'estre reconnoissante ?
 C. Malgré tous les artifices de l'amour propre , il fau-
 dra que ma raison porte cét arrest contre mon erreur.
 Th. Je t'assure de l'heureux succez de ta guerison ,
 puisque tu me promets tant d'equité contre toy-mes-
 me. Rens-toy seulement attentif , & ne souffre pas
 que la douleur diuertisse ton esprit d'vne attention
 qui luy doit estre salutaire. Souuerain Arbitre des
 deux Natures intelligentes , Monarque absolu de ce
 vaste Vniuers , agréez que ie cherche les titres de vo-
 stre Empire , non pas pour en examiner la force & la
 raison ; mais pour en reconnoistre & adorer l'equité.
 Je ne pretens pas de vous faire vn procez sur vos
 droits , mais ie tasche de fournir des motifs d'hon-
 neur & de respect à vos Creatures. Aidez mon des-
 sein de vostre secours , & esclairez leur esprit de vos
 lumieres. Toutes les Escoles distinguent deux sortes
 de domaine , l'vn qu'on nomme de Iurisdiction , &
 l'autre qu'on appelle de propriété. Considerons les
 droits & les deuoirs de l'vn & de l'autre , afin de voir
 s'ils appartiennent à Dieu. Et pour commencer par
 la nature du premier : qui ne sçait que la Iurisdiction
 est dans le Maistre vne puissance de gouverner son
 vassal ? ce qu'il execute par le commandement , la de-
 fense , la permission ; les peines & les recompenses. Le
 commandement impose obligation de faire quelque
 chose , & la defense de la laisser. La permission don-
 ne liberté de faire ce qu'on ne sçauoit entreprendre
 sans crime , ou du moins sans supplce. La punition
 est vn acte , qui empesche la coulpe par la crainte , ou
 qui l'efface par la peine. Au contraire , la recompen-
 se attire à l'action par le desir du prix , & paye le meri-
 te d'vne bonne œuvre , par la couronne qui luy estoit

48 LA CONSOLATION DE LA
promise. Voilà en peu de mots ce que peut vn Souve-
rain sur son sujet, & ce qui luy donne la qualité de
Seigneur. Je ne croy pas qu'il soit besoin de prouver
que Dieu possède ce droit sur toute la Nature créée,
puis qu'ordinairement il se nomme le Roy des Roys,
le Seigneur des Seigneurs & la seule Majesté par excel-
lence. Et à parler sainement, si le Prince des Philo-
sophes veut avecque raison, que les Sages ayent vn
droit d'empire naturel sur ceux qui ont de moindres
lumières, qui sera assez aveugle pour ne pas recon-
noistre dans l'eminence de son estre, la sujétion de
toutes les Creatures ? qui pourroit mieux commander
que ce Monarque, en qui l'auersion du mal est aussi
naturelle, que l'approbation du bien est nécessaire ?
Qui sçaura donner des loix, faire des defenses, per-
mettre des actions, punir les vices & récompenser les
vertus, sinon vne Sagesse qui ne sçauroit faillir, vne
Puissance qui peut contraindre, vne Bonté qui a de
l'indulgence, vne Justice qui est forte, & vne Libera-
lité qui est riche ? Certains Peuples ont deséré le gou-
uernement de leurs Estats, à ceux qui auoient leur
extraction plus reculée dans les siècles precedens. Il
s'en est veu qui ne demandoient que la seule hauteur
du corps, pour meriter le sceptre chez eux; si bien que
c'estoit assez d'estre grand & de riche taille, pour estre
Roy. La beauté qui est vne si chetive perfection dans
l'homme, a quelques fois fait regner ceux qui la
possédoient, assujettissant à son hommage, tout ce
qu'elle frappoit de son esclar. Par toutes ces conside-
rations on ne peut refuser le Domaine de l'Vniuers à
Dieu, puis qu'il est eternal dans sa durée, & qu'il n'est
pas moins impossible de treuver le commencement de
son existence, que la cause de son estre. Pour sa gran-
deur, elle est tellement excessiue, que le vaste globe du
Monde n'est qu'une boule dans sa main; mais si peti-
te, qu'elle eschapperoit à sa veüe, s'il n'auoit les yeux
extremement aigus. Et quoy ! nostre Dieu n'est-il
pas le beau par excellence, puis qu'il l'est par nature,
& que la beauté n'est pas vn accident en luy, comme
celle qui esclate dans les Astres, sur les fleurs & dans
les visages. A vray dire, quand Dieu ne tiendroie

pas l'Empire de l'Vniuers de l'infinité de son Essence , ni de la perfection de ses Attributs, & que le seul choix de l'homme & de l'Ange en donneroient les droits & l'investiture , il faudroit par necessité luy en deferer le gouvernement , pour faire vne raisonnable election. Dieu tient donc le domaine de l'Vniuers , & de l'excellence de son estre , & par vn paisible auen de la Creature , qui choisit par discretion ce qu'elle reçoit avecque necessité. Il ne faut pas pourtant s'imaginer qu'il ait cette puissance avecque les foiblesses & les limitations que nous voyons dans les Roys de la Terre & les Magistrats de nos Republics. Il n'a pas besoin du consentement du Peuple , ou de l'aduis des Sages pour gouverner son Empire. Comme il possède assez de prudence pour conduire ses vassaux , il a assez de force pour les defendre. Les troupes Estrangeres luy sont vn secours inutile , & la raison d'autruy vne lumiere superflue. Sa teste & sa main ont assez de conseil & de puissance , sans recourir aux voisins , ou emprunter ses resolutions du discours & de la sagesse des Anciens & des Philosophes. Ces Roys que vous adorez , ne peuuent pas tout ce qu'ils veulent : parce que leur autorité vient de Dieu , qui limite leur pouuoir , ou des Nations qui reiglent leurs obeissances. I'auouë bien que les sujets ne sont plus libres à recevoir ou rejeter les volontez du Prince, lors qu'ils ont tous conspiré à luy donner vn droit sur leurs hommages. Mais il y a des bornes dans leurs seruices ; puis que le Monarque n'a pas vne puissance de tous poincts absoluë. De sorte qu'à bien considerer les choses , vn Prince d'election n'est que le Heraut public , qui declare ce que les Peuples se sont resolus de faire. Que s'il tire des profits & quelques auantages de sa charge , c'est plûtozt vne aumosne qu'il reçoit de la Communauté , qu'vn tribut qui soit deu à sa personne. Ou si vous ne souffrez pas que ie rabaisse tant de sa dignité , au moins me pouuez-vous accorder , que c'est vn present qu'on luy fait , ou bien vn seruice qu'on luy paye. Pour ces Majestez priuilegiées & en quelque façon naturelles , qui tiennent leurs Couronnes de la naissance & qui les portent quelquesfois

50 LA CONSOLATION DE LA
 dès le ventre de leurs meres, il est vray qu'elles n'ont pas cette dependance des Peuples. Mais certes elles ont vn Souuerain dans le Ciel, qui ne leur communique pas ses droits avecque toute leur estenduë. Cette imperfection (côme i'ay insinuë) vient dans l'authorité & les iurisdicions des hommes, de ce qu'ils n'ont pas leurs Domaines d'eux-mesmes, mais de la volonté de ceux qui obeissent, ou de celuy qui commande par eux. Au contraire nostre Dieu tient tout son pouuoir de soy-mesme, d'autant qu'il fait ses sujets : si bien que la dependance essentielle, qui soumet l'estre de la Creature à son Empire, acquiert à sa grandeur, l'hommage de nostre seruice. Et ainsi il est esgalement impossible à l'homme de refuser son obeissance à Dieu, & de treuuer vn autre premier Principe de sa vie. Par cette raison, on peut comprendre, que le Domaine de Dieu s'estend sur toutes les Creatures, puis qu'il n'y en a pas vne, qui ne le regarde comme cause de sa naissance. Aussi se rendent-elles souples à la voix qui les a tirées du neant ; & quoy qu'il y ait des sujets insensibles dans cette grande Republique, ils ont du sens & de la raison, quand cette haute & adorable Majesté leur parle ou leur commande. Les vents & les tempestes luy obeissent : la Mer esleue ou appaise ses flots à sa voix : la Terre qui est la plus lourde & la moins ciuile de toutes les choses créées, s'espuise dans ses productions, quand il luy plaist, & ne fournit pas mesme le necessaire lors qu'il l'ordonne. Dieu n'est pas vn de ces petits Roys qui partagent vn atôme, & qui distinguent des grandes Provinces dans vn point, à cause qu'ils ne sont gueres plus que le neant, qui sert de sujet à leurs partages, & de matiere à leurs ambitions. Aussi ne faut-il pas croire que la durée de son Empire ne s'estende qu'à certain nombre d'années : comme son regne est le regne de toutes les Nations, il est la domination de tous les siecles. Il n'a point receu sa dignité d'vn Ancestre, parce que personne ne le deuanç en ordre d'existence ; il ne la cedera pas aussi à vn successeur, parce qu'il est immortel dans la possession de sa gloire. Vos Histoires vous apprennent que cette visible Majesté

qui regne parmy les hommes, a esté aussi peu judicieuse au choix des personnes qu'elle a fait commander, que constante à s'arrester aux lieux de sa demeure. Des Assyriens, elle est passée aux Medes, de ceux-cy aux Grecs, des Grecs aux Romains. Enfin toute la grandeur de Rome s'est esvanouïe avecque les Césars; & l'on treuve maintenant aussi-peu de Cyrus & d'Alexandre, d'Agamemnon & d'Auguste, que de leurs valets & de leurs esclaves. Tous ces redoutables Princes n'ont plus qu'un peu de poussiere dans leurs tombeaux, & quelques-vns des Illustres trois ou quatre syllables dans l'Histoire. Ce defaut ne peut tomber dans le Monarque souuerain de la Nature: Car encore bien que son Empire se renouelle tous les iours, par la production des nouveaux estres, ce n'est que pour imiter cette vigueur eternelle, qu'il possède dans son interminable durée. Que si la grandeur de ce Domaine paroist en ce qu'il atteint du petit ver au Seraphin, & qu'il s'estend depuis la naissance des Creatures iusques à leur consumation, le pouuoir de donner des loix & de faire des ordonnances n'en declare pas moins la souueraineté & l'eminence. Et certes s'il n'auoit point d'autres veüs que celle de ses droits, il vous pourroit commander toutes les bonnes œures que vous pouuez faire, & vous defendre generalement, sur peine de mort, les plus innocens plaisirs de la vie. Ces conseils dont vous faites la precieuse matiere de tant de vœux, seront quand il voudra des necessitez indispensables. Que vostre imagination se represente ce qu'il y a de plus dur dans la Nature, qu'elle ramasse les rigueurs du desert & les reiglemens des Monastères, les ieûnes, les veilles, les haires, les disciplines, les fers, & toutes ces autres penitences des ames saintes, ce n'est qu'un essay des austeritez qu'il vous peut commander, puis qu'il vous peut commander de mourir. Quand ce sage Legislatteur le treuera bon, il ordonnera au Pere des Croyans de luy sacrifier, non seulement son Isaac, mais son Abraham mesme. Et pour dire tout en peu de mots, il n'est rien de si peu important à vostre salut qu'il ne luy rende necessaire, s'il luy agré; rien de si leger dans l'estenduë de

52 L'A CONSOLATION DE LA
vos actions, mesme indifferentes, qui ne deuienne
considerable, s'il le veut & l'ordonne. Et partant pe-
tits esprits, ne murmurez plus de ce que Dieu a si ri-
goureusement puny le premier homme, pour auoir
violé vne loy que vous iugez peu importante: son
pouuoir & ses droits s'estendoient, s'il luy eust plu,
iusques à luy defendre l'atrouchement & la veuë du
fruit qu'il gouste. Bien dauantage s'il luy eût comandé
de ne pas respirer, il falloit obeir & creuer. D'où vous
pouuez apprendre vne notable difference du pouuoir
de Dieu & de celuy des Souuerains de la Terre; puis-
que leur autorité ne va pas iusques à commander des
choses legeres, sous de grieues peines: quoy que par
condescendance, ils puissent commander les impor-
tantes, avecque des supplices peu euitables. Et de
plus que les choses mesmes qu'ils peuuent ou com-
mander ou defendre, ils le peuuent avecque certaines
modifications & circonstances, qui marquent moins
d'autorité que de dependance. Pour exemple le plus
absolu Monarque de l'Vniuers ne scauroit obliger son
sujet à leuër vn festu de terre, ou à feindre vn souris,
à peine de pecher mortellement, non pas mesme de
perdre la vie, d'autant que vous ne pouuez auoir vne
telle dependance d'vne personne, à qui vous apparte-
nez avecque beaucoup moins de droits que de reserue.
Cette autorité de faire tout important par la seule
consideration de son vouloir, appartient à Dieu seul,
qui peut aussi peu souffrir des limites dans sa Iurisdic-
tion, que dans ses autres perfections, qui se mesu-
rent toutes à son Essence infinie. Il est vray qu'il n'v-
se iamais de tout son droit, mais c'est vne indulgence
de sa Bonté, & non pas vn defect de sa Puissance.
Son extreme douceur le portant à la compassion de
vostre foiblesse, retient ces excez de pouuoir, & de-
termine vostre suiestion à certains deuoirs si faciles,
que rien ne vous scauroit empescher de luy rendre ces
petits hommages, qu'vne extreme ingratitude ou vne
criminelle malice. Mais tant s'en faut que cette mode-
ration doine diminuer l'estime de sa grandeur, qu'el-
le peut en augmenter l'idée: Car ie vous prie, n'y a-t'il
pas sujet d'adorer vne bonté qui se contente de peu,

pouvant exiger beaucoup de sa Creature. Je ne dis point que ce redoutable Monarque a vn Enfer pour se faire craindre, & vn Paradis pour se faire aymer. Ces Princes qui taschent de faire du bruit dans le Monde, n'ont point de tourmens qui passent le corps, ni de recompense qui regarde l'ame; vn bon courage peut mespriser leurs promesses, & se rire de leurs supplices. Leur puissance est trop foible, pour interesser fortement vos seruices, & leur seuerité trop molle pour arrester vos crimes. Il n'y a que le Roy des Roys, qui ait des attraitz assez puissans au bien, & des craintes assez efficaces pour diuertir du mal. Aussi ne doit-on considerer les autres Majestez que comme les petits vassaux de ce grand Monarque; que s'ils sont vn peu au dessus du reste des hommes, ils sont infiniment au dessous de Dieu. Mais la plus importante reflection qu'on doit faire sur cét Empire eternal & infini, c'est de vous aneantir dans vostre bassesse, & agréer toutes les dispositions de cette haute Majesté, qui ne peut rien faire d'injuste, quoy qu'il fasse beaucoup de choses qui vous sont desagrees. Soyez si vous voulez, Maître d'une partie du Monde: commandez à la plus genereuse Nation de la Terre: que le Soleil ne se couche jamais chez vous, il faut confesser vostre dependance & reconnoistre son Domaine. Que si l'orgueil vous esleue au dessus de ce que vous estes, il sçaura bien vous abaïsser au dessous des autres animaux. Il n'a pas perdu cette puissance, qui courba Nabuchodonosor à la pasture: il s'en peut seruir, si vous pouuez vous oublier de vostre deuoir. Pour acquiter quelque partie de vos debtes, respectez toutes ses volontez, quand mesme il choisiroit de declarer ses droits par vos pertes, & de se faire auouër le Souuerain de vos biens & de vos fortunes, par leur entiere ruine. Que s'il vse avecque moderation de son pouuoir, louez son extreme Bonté, sans le soupçonner d'impuissance: au contraire dans vos plus rudes obeïssances, adorez son Empire, plus glorieux mille fois d'estre esclaves de ce grand Dieu, que d'estre Monarque de toute la Nature.

I. POÉSIE.

PEmples qui habitez dans l'un & l'autre Monde ,
Pour qui l'Eau , l'Air , le Feu , & la Terre est se-
conde ,

Accourez promptement , & venez reuerer
Celuy que sa grandeur nous rend si venerable :
Il est seul adorable .
Venez donc l'adorer .

Comme luy pourriez-vous refuser vostre hommage .
Estant de sa boncé le plus parfait ouurage :
Vous tenez de sa main les lumieres du iour ,
Offrez-luy vos eespects , le deuoir vous conuie ,
Il vous donne la vie ,
Donnez luy vostre amour .

Rien n'est sorty du rien , que par son assistance ,
Tout prend l'estre de luy , tout luy doit sa naissance :
Foibles ombres du rien , impuissans hommelets ,
Rendez-luy vos deuoirs , signalez en les marques ,
Vos plus puissans Monarques
Ne sont que ses valets ,

C'est sa puissante main , qui lance le tonnerre ,
C'est sa puissante main , qui balance la Terre :
Il donne aux Elemens & leur rang & leur lieu :
Il n'est rien que douceur , il n'est rien que puissance ,
Il est tout Providence ,
En un mot il est Dieu .

A qui reservez-vous ce precieux service ,
Qui pourroit acquiter la premiere iustice ?
Ceux que vous adorez , sont hommes comme vous ,
Sorte profusion ! apprenez à connoistre
Ce veritable Maistre ,
Et ne soyez plus fous .

Ce beau Pere des iours , qui dore le porphyre ,

Dont

Dont cette Maiefté compose son Empire
 Reçoit ses mouvemens de son iuste pouuoir :
 Le Ciel n'a pas moins d'yeux qu'il possède d'estoiles,
 Qui sont tousiours sans voiles
 Seulement pour le voir.

Quoy que la Terre soit un amas de poussiere ,
 Vn immobile corps , une masse grossiere ,
 Quand ce grand Roy le veut , elle a du mouvement :
 A peine luy dit-il une seule parole ,
 Elle court , elle vole
 A son commandement.

La mer enfle par fois l'orgueil de ses orages ,
 Jusqu'à faire pallir les plus hardis courages ,
 Et leur ostant le cœur , les reduire aux abois ;
 Mais elle tient ses flots , aussi-tost qu'elle arrive ,
 Sur les bords de la rive ,
 Qui luy montrent sa voix.

Les oyseaux dans les bois luy font une Musique ,
 Afin de l'honorer de quelque beau Canrique :
 Bien qu'ils soient sans esprit , ils connoissent sa loy.
 N'ayans point de raison , ils ont prom de science ,
 Pour rendre obeissance
 Aux ordres de leur Roy.

Les Tygres & les Ours civilisent leurs biles ,
 Les plus lourds animaux sont accorts & faciles ,
 Perdans cette fureur qui nous les fait hair :
 Leur nature deuiet de tous points accomplie ,
 Et leur humeur se plie ,
 S'il luy faut obeir.

Ces poissons que la mer esteme dans ses ondes
 Nourriture & pays de ces troupes fecondes ,
 Sont bien assez polis pour le complimenter :
 Quoy que sourds & muets , ils ont langue & oreilles
 Pour ouyr ces merueilles ,
 Et pour les raconter.

56 LA CONSOLATION DE LA
*Les Anges dans le Ciel n'ont point d'autres delices ,
Que le contentement qui vient de leurs services :
Rien autre ne leur plaist , rien autre ne les ment :
Pour s'en mieux acquiter, ces Essences fideles
N'ont-elles pas des aïstes
Pour voler quand il vent?*

*Peuples accourez donc , rendez-luy vos hommages ,
Son pouuoir vous a faits ses parfaites images :
Sa crainte & son amour vous doivent animer :
Refusant le tribut de vostre obeïssance)
Craignez vne puissance
Qui vous peut abysmer.*

P R O S E II.

CERTAINEMENT il est difficile de connoistre la grandeur de Monarque, & de murmurer de sa conduite : si faut-il pourtant auouër que Dieu a des titres qui semblent luy acquerir plus de droit sur la Creature. Nè vous imaginez pas que ce grand Roy soit entré dans le Monde, comme dans vn pays de conqueste, ou bien comme dans vne terre deserte. Cette riche possession ne luy vient de la liberalité d'aucun bien-facteur, il n'en jouït ni par achapt ni par succession de ses Ancestres : son droit & ses pretentions ont des titres plus glorieux & plus authentiques. I'en treuve trois principaux, qui luy assurent la propriété de toutes choses, sans restriction ni limites. Vous luy appartenez en qualité de premier principe, de moyen & de dernière fin. Comme premier principe, il est l'auteur de vostre estre ; comme moyen, il conserue vostre vie dans l'ordre de la Nature, & deliure vostre ame du peché, dans celuy de la grace ; comme dernière fin, il dresse l'homme à de hauts & nobles desseins, le rapportant au seul interest de sa gloire. De tous les titres qui vous assurent le Domaine de quoy que ce soit, il n'en est point de plus iuste ni de moins contesté, que l'honneur de l'auoir faite ; à mesme qu'elle sort de vostre main, elle entre dans le compte

des choses qui vous appartiennent. Vn Laboureur, qui est comme le pere de ses moissons, pretend avecque raison aux productions de la terre : celuy qui plante la vigne, en doit recueillir les fruits. L'artisan est le Maistre & le Seigneur de son Ouvrage ; à moins que d'offenser la Iustice, on ne luy peut ravier son buffet, sa statué, son image. Que si vne maison est à son Architecte, & que le Marbre & le Porphire commencent d'estre au Statuaire, aussi-tost qu'ils ont receu vn peu d'ordre & de figure de sa main, qui ne juge beaucoup plus raisonnable, que l'homme soit la possession de Dieu, puis qu'il est sa Creature ? Vne pierre ne sçauroit receuoir qu'vn peu d'esclat de celuy qui la taille ; s'il la met au fondement, il la cache ; s'il l'esleue dans l'air, il l'expose à ses injures. Quand Phidias toucheroit tout vn sieclé ses statuës, jusques à estudier leurs moindres traits, tousiours le Marbre ne luy deuroit qu'vn peu d'exterieur & de posture. Son ciseau ne passe point dans les entrailles de l'image ; mais quoy qu'on accordast à l'Art de luy former le cœur & les autres parties secretes, il n'en sçauroit produire la matiere. Les plus nobles Causes de la Nature ne font pas la moitié de leurs effets ; outre qu'elles ne peuuent agir sans secours, auant que de rien produire de leurs forces, il faut supposer vn sujet, qui pretend pour le moins la moitié de leur gloire. Au contraire nostre grand Dieu n'est pas tant l'Ouurier du dehors, qui limite sa puissance en terminant son ouvrage, que du dedans, qui porte des traits plus exprez de sa nature. Bien dauantage, sa main s'estend iusques au fond de la substance & à l'interieur de l'estre, qui mesme ne seroit pas possible, si elle n'estoit toute-puissante. Il n'y a rien de l'homme ni dans l'homme, qui ne releue de sa bonté : ce grand Architecte ne suppose point de matiere qui luy soit collegue dans les droits qu'il a sur vos naissances & sur vostre vie. Vous estes donc bien plus la possession de Dieu, que les Ouvrages de l'Art ou de la Nature ne le sont de leurs Principes : d'où il suit, que sans estre vsurpateurs, vous ne vous pouuez soustraire à son Empire. Dieu ne fait pas ses Creatures avecque le secours d'v-

ne infinité de Causes secondes, il en est donc proprement le seul Maistre, puis qu'il en est le seul Ouurier. Le Peintre ne produit pas sa toile ni ses couleurs, le pinceau l'ayde dans l'expression de son idée, & toutes-fois personne ne luy dispute son tableau. Cette image pouuoit recevoir l'estre, bien que Zeuxis n'eust iamais esté : & la gloire d'Adonis n'estoit pas tellement attachée à la main d'Apelles, que sa peinture ne peust partir d'un autre Maistre. Mais la dependance que vous auez de ce principe, est si essentielle à vostre estre, que rien du monde n'en peut suppléer le besoin. Supposé neantmoins que la Creation ne donnast à ce Monarque souuerain, qu'un commencement de droit sur vostre vie, nous en trouuerions tous les momens engagé à son Domaine, dans la continuë successiue de la mesme faueur. * OÙ vous deuez remarquer, que la necessité qui vous oblige à la premiere cause, est bien d'autre condition que celle qui vous attache aux secondes de vostre naissance. Enfin le cours de quelques années vous émancipe de la sujétion d'un pere, parce qu'il n'est pas raisonnable qu'un homme qui n'a donné qu'un foible commencement à vostre vie, en possède toute la liberté. Dieu n'est pas capable de la cruauté de ces Peres, qui perdent le soin de leurs petits avecque le plaisir de leur conception. Aussi-tost que sa Toute-puissance vous a fait sortir de son amoureux sein, par la premiere production, sa Providence vous y remet, par un soin continuel de vostre nourriture. De sorte qu'à proprement parler, toute la vie des Creatures n'est rien qu'une Creation continuë iusques au moment de leur mort : & comme les Mathematiciens disent, que la ligne se fait de l'escoulement du poinct, on peut avecque proportion assurer, que vostre durée n'est rien que le flux & la suite de vostre premiere existence. Par la mesme consideration on doit tenir que ce grand Ouurier n'a iamais acheué ses productions ; mais qu'il les acheue tous-jours. En quoy, pour ne rien dissimuler de vos auantages, il honore ses Creatures d'une glorieuse ressemblance avecque le saint Esprit & son Verbe, qui est leur Principe. Puisque le Pere les a tellement produits

de toute eternité, qu'il les produit encore maintenāt, sans que iamais ces deux diuins termes des diuines emanations demeurent sans l'influence actuelle de leurs Principes. Il est vray que le Verbe procede du Pere, & le saint Esprit de tous les deux sans sujection, parce que leur production se fait avecque necessité & sans dependance. Là où celle des estres creés estant libre, elle les attache si fortement à leur Createur, qu'il ne peut cesser vn moment de les soustenir dans la Nature, sans les laisser cheoir dans leur neant originare. La lumiere a vne liaison si naturelle avecque le Soleil qui la produit, qu'elle s'esteint aussi-tost dans l'air, qu'il se cache dans le Ciel. Et ces images inuisibles ou ces couleurs spirituelles, que les objets produisent dans tous les corps transparens, ne sont-elles pas tellement vnies aux corps qu'elles representent, qu'elles les suiuent par tout, sans pouuoir demeurer vn seul moment destachées de ces causes de tout leur estre? Si faut-il auoïer que cette dependance n'explique pas entierement celle que les Creatures ont de Dieu, dont elles ne sont que les foibles especes & de legeres ombres. Cette necessité qui vous attache à ce premier principe de vostre estre, fait vn fondement de telle importance à la vie spirituelle, qu'il est à propos d'en establir la verité. Je ne pretens pas neantmoins de t'apprendre vn nouveau secret; ce que ie veux, c'est de te faire souuenir d'vne connoissance que tu as tirée de l'Escriture & des Peres, qui assurent tous, que Dieu retirant sa main du soustien & de l'appuy qu'il donne au monde, il retomberoit aussi-tost dans son neant. Pour cette raison saint Augustin nous auertit qu'il ne se faut pas imaginer que Dieu ait basti cēt Vniuers comme les Architectes leurs edifices; parce que ceux-cy mettent en fin la dernière main à leur besongne, qu'ils abandonnent apres, où celuy-là tient tousiours les fondemens de la Nature en estat, sans interrompre ni relascher d'vn moment ce premier effort, qui la fait sortir du rien à l'existence. L'Escole est le propre lieu des preuues que ie pourrois produire de cette premiere maxime; & certes ie ne te puis esclaireir icy sans t'importuner.

Neantmoins afin qu'il ne manque rien à son appuy, lors mesme qu'elle n'a pas la moitié de ses forces, ie te prie de considerer ces solides raisons. Si la dependance des Creatures à leur principale & premiere cause, est essentielle, ou du moins necessaire, la durée ne scauroit estre interrompue; si elle ne l'est pas, elles pourroient connoistre vn autre Principe que sa puissance. De mesme qu'un fils peut auoir d'autres peres que ceux qui l'ont mis au monde; d'autant que sa naissance ne depend pas tellement de leur action, qu'une autre cause n'en puisse suppléer le defect. Qui ne iuge cette suite dangereuse, puis qu'elle donne droit, ou du moins ouuerture à l'homme, de se croire la premiere source de son estre, ou de la chercher, & feindre autre part, que dans la bonté & le pouuoir de son Dieu. Quoy vostre grand Soleil seroit-il donc inutile dans la Nature? & celuy que tous les vrais Sages ont reconnu pour vn acte pur, demeureroit-il tousiours oisif dans les occasions, qui peuuent exercer sa puissance? Ne luy deurez-vous point dauantage qu'à vos Ayeux, & moins que l'ombre au corps, la lumiere aux Astres, & les especes visibles aux choses qu'elles montrent? Les Philosophes tiennent que les Plantes & les Animaux sont tellement sujetes au secours du Soleil, que s'il manquoit de les regarder, ils perdrieroient la vie, aussi-tost qu'il leur refuseroit son influence. Et toutefois ce grand Astre ne donne pas la vertu de produire aux arbres; toute l'assistance qu'il leur fait, c'est de les voir avecque faueur, comme le Maistre ayde l'industrie de son aprentif, lors qu'il conduit sa main & qu'il regarde sa besongne. Mais ce qui establit plus puissamment la dependance actuelle, qui soumet les Creatures à leur premier Principe, c'est ce qu'il ne seroit pas autrement facile à Dieu d'aneantir les substances spirituelles; comme l'Ange & l'ame de l'homme. La raison est qu'il ne scauroit rien produire de contraire à vne Nature simple, & mesme qu'il vous est impossible de feindre quelque chose qui ait impossibilité d'existence avec elle. Et ainsi vn estre spirituel ne peut perir ou cesser d'estre, par l'effort & la violence d'une nature estran-

ge; puis qu'il n'en est point ni d'actuelle ni de possible, qui mette de l'empeschement ou de l'obstacle à son eternelle durée. Il faut donc auoir, Dieu pouuant ruiner tout ce qu'il peut faire naistre; que l'Vniuers depend si absolument des continuelles faueurs de cette Cause vniuerselle, que le seul refus de son appuy le peut reduire au neant, qui est le lieu de son origine. Voilà pourquoy quelqu'un l'appelle le fondement & l'hypostase de la Nature, & que d'autres le representent comme vne grande main, qui soutient le vaste globe du Monde sur vne abisine, ou comme vne secreta vie, qui est cachée au fond de chaque chose, pour luy continuer l'estre sans aucune défaillance. Je laisse que l'homme appartient encore à Dieu, parce qu'il l'a retiré de la seruitude de l'Enfer, de la mort & du peché, non pas en payant vne somme d'or ou d'argent pour sa rançon, mais en versant iusques à la derniere goutte de son precieux Sang pour lauer ses offenses. Je ne veux pas aussi m'estendre sur les droits, qu'il a sur vous en qualité de derniere fin, qui luy fait pourtant le premier de tous ses titres: Car outre que la fin donne plus d'autorité sur vne chose qui luy est ordonnée, que le Principe qui l'a produite; entant qu'elle est cause de sa cause, il est certain que c'est elle qui luy fournit le motif de son action, qui reigle & qui mesure toutes ses forces. Que si l'homme est le Monarque absolu de tant de choses, qu'il n'a pas faites, sur cette seule raison qu'il est leur fin, qui pourra refuser leur Domaine à Dieu, fin derniere de l'homme mesme, non seulement, quant à l'usage & aux seruices, mais bien plus, quant à son estre & tout le fond de son Essence? Cét Empire a des fondemens si solides & si estendus, si naturels & si attachez à leur sujet, que Dieu ne se scauroit obliger en rigueur de iustice à sa Creature. Dautant que l'homme, l'Ange, ou quoy que ce soit, ne peut sortir de son Domaine, ni faire vne personne parfaitement separée de son Souuerain, par la propriété d'un bien qui ne soit plus sujet à sa puissance. Bien dauantage, quand il auroit vn droit tout separé de celuy de son Roy, & que nous supposerions vne obligation rigou-

42 LA CONSÉCRATION DE LA
reufe en fa personne , il la feroit cesser fans injustice ,
par l'entier aneantissement de vostre estre , qui en est
le fondement & le Principe. De cette grande & im-
portante verité , on doit premierement recueillir , que
la recompense des bonnes œuures est vn present &
non pas vne debte , & que dans la retribution de la
gloire , Dieu couronne plustost ses biens-faits que
vostre merite. De plus que le bon-heur des Saints
leur appartient si peu , que leur bien-facteur le pour-
roit retirer d'eux , sans leur fournir aucun raisonnable
sujet de murmure. l'auouë bien en ce cas-là que Dieu
n'estant pas injuste , il seroit inconstant & infidelle ;
mais certe consideration conclud seulement qu'il est
obligé à sa promesse , & qu'il ne scauroit manquer à
sa parole. De la mesme sorte , avecque proportion ,
qu'un Maistre pecheroit contre soy-mesme , refusant
d'acquiter les promesses qu'il a faites à son Esclaué ,
quoy que sa parole ne luy donne aucun droit de iusti-
ce , puisque toutes ses pretentions , voire mesme sa
propre personne , sont du Domaine de son Seigneur.
Or qui ne void que les biens de l'homme & de l'Ange
sont tellement à leur Createur , qu'il luy est autant
impossible de se dépoüiller de son droit : que de cesser
d'estre sa fin & son Principe. A n'en point mentir ,
cette pensée vous peut tenir dans vne haute estime de
l'infinie grandeur du Dieu que vous adorez. Toutes-
fois vostre plus ordinaire , comme vostre plus juste
sentiment , doit estre de reuerence & d'honneur , à
l'endroit de ses diuines volontez , sans que iamais
vous treuuiiez mauuais ce qui vient de son ordonna-
ce. Je veux qu'il abandonne vos vies à la rage d'un
ennemy , qu'il expose vostre reputation aux langues ,
& qu'il permette à la Fortune de faire vn de ses exem-
ples de vos miseres. Tout cela ne vous donne point de
juste sujet de murmure ; puisque vostre vie , vos plaisirs
& vos honneurs sont des biens de son Domaine , qu'il
peut garder ou perdre , sans consulter vostre inclina-
tion , ni adoucir vostre dommage. Et que personne ne
soit assez temeraire pour l'interoger de son dessein ,
bien moins pour le iuger de sa conduite. Il appartient
à son pouuoir , de choisir vn petit villageois , & d'en fai-

re vn Prince à son peuple : mais il n'a pas moins de droit de precipiter le plus auguste Monarque de la Terre, de son thrône dans la fange. Quand il l'aura fait, c'est assez pour iustifier son action, de dire qu'il luy plaist; sa volonté vaut mieux toute seule que vos meilleures raisons. Et quoy il sera permis à vn homme de donner, vendre, changer, & mesme de tuer son-Cheual, s'il le veut, parce qu'il en est le propriétaire, & il ne seroit pas libre à Dieu de disposer de l'homme en toutes les façons, qui pourront agréer à sa Majesté? Vn Peintre pour auoir ébauché la figure d'vn animal sur vne toile, peut sans que personne murmure, plier son Tableau & le jeter derriere vn Coffre, en faire vn present, ou le debiter à tel prix qu'il voudra, le donner pour rien, ou bien en faire vn eschange, puis qu'il a donné quelques traits à sa Peinture. Personne ne luy demande raison de ce qu'il fait, si au-lieu de glacer son Ourage, & de le vernir, pour l'acheuer dauantage, il le biffe avecque du noir & de la bouë. Et toutefois il n'est pas le Createur de sa table d'attente : ce n'est pas luy qui produit le blanc, l'azur, le vermillon & les autres couleurs, qui seruent de matiere à sa besongne. La toile qui soutient ces belles & esclatantes qualitez, vient d'vne herbe qu'il n'a pas semée; & l'huile qui en fait l'alliance, naist d'vn arbre qu'il n'a peut-estre iamais veu. Sans aucune doute ce Tableau seroit bien dauantage à luy, s'il auoit tissu cette toile, & si les couleurs qu'il a meslées, venoient de son inuention & de sa peine. Si au-lieu de peindre vne beste, ou vne forest, il s'estoit luy-mesme portrait : s'il auoit fait & pris le pinceau pour ce seul dessein, de donner du plaisir & du diuertissement à son esprit & à ses yeux, il seroit difficile de luy treuuer iustement vn autre Maistre, n'ayant point d'autre fin ni d'autre Principe. Quoy que sa main ne porte pas iusques-là, c'est assez pour luy acquerir vn droit de Seigneur, d'auoir estendu le linge, couché les couleurs, habillé les figures, donné les ombres & fait leur posture. Le Peintre est plus à soy que chose du Monde, & partant s'il tireit son Tableau, qui ne peut estre qu'vn autre luy-mesme, per-

sonne ne luy en disputeroit la parfaite jouïssance. Dieu a fait l'homme tout entier : sa main a tiré sa matiere & sa forme du neant : ces accroissemens mesmes qui luy viennent de la nourriture, sont de nouveaux traits qu'il adjouste à son Ourage. Cette illustre & glorieuse image qu'il a tracée dans son ame, est vn portrait de sa diuine Nature : rien n'est en l'homme qui ne soit de luy & pour luy : de luy comme Principe, & pour luy comme fin : donc il luy appartient sans réserve. Vn Potier dispose à son gré de ses Ourages. (L'Apostre explique le Domaine de Dieu par cette comparaison) d'vne mesme argile, il moule des vases qu'on sert avec honneur sur le buffet & sur la table, il en destine d'autres avecque mespris, sous le list & à la cuisine. Quoy petits hommes ! auez-vous oublié que vous estes des pots d'vne terre, d'où vous tirez aussi-bien vostre extraction que vostre nom ? celuy qui vous a faits, vous peut renuerser d'vn coup de pied, s'il le veut ; il a le pouuoir de vous esleuer, s'il le treuve bon, & de vous confondre de nouveau dans la masse de cette boüe, qui vous sert de matiere ; ce qui luy sera le plus agreable, sera le plus juste. Que si vous auez moins de droit sur vos personnes, qu'vn vase d'argile sur sa figure, ayez autant de silence que luy, pour adorer toutes les volontez de vostre Maistre. Qu'il vous esleue, qu'il vous abaisse, il ne fait rien au-delà de sa puissance : vous serez iustement le centre & le sujet des opprobres & des douleurs, s'il l'ordonne. S'il veut, il peut vous aneantir, & s'il pouuoit, auoir quelque satisfaction de vous voir eternellement bruser, il ne feroit qu'vn faisceau de vous & des Demons ; quoy que vous fussiez sans crime, il seroit sans injustice. O que vous auriez peu de raison de vous plaindre, quand il en auroit ainsi ordonné ! puis qu'il a tant de droit de faire tout ce qui luy plaist. Vous estes à Dieu, parce qu'il vous a créés ; à luy, parce qu'il vous conserue ; à luy, parce qu'il vous a rachetés, & que de son propre Sang, il a retracé l'image que vous auez effacée ; à luy, parce qu'il est vostre derniere fin. Ne murmurez donc plus, de quelque façon qu'il dispose de vos personnes : vous ne

perdez rien dans l'entiere ruine de vostre estre , d'autant que vous n'avez rien à perdre qui soit à vous. Son Empire ne souffre point de dechet ni de diminution : Car encore que tout l'Vniuers se coulât à son premier cahos , & que toutes les Creaturez s'éuanouïssent dans le neant , il est tousiours trop riche , puis qu'il se possède tousiours.

I I. POESIE,

Moins sensible à son sang , qu'une insensible
 roche ,
 Vne Mere voiant sans crainte de reproche ,
 Ceux qu'un Prince cruel enleuoit de son sein :
 La Nature raschoit dans les tristes allarmes
 De luy donner des larmes ,
 Mais la grace improuuoit cét innocent dessein ,

D'une part la douleur luy fait sentir sa rage ,
 De l'autre ses vertus soustiennent son courage ;
 L'amour choque le zele & le zele l'amour ,
 L'un pretend allumer , l'autre estoindre la flamme
 De sa genereuse ame ;
 L'un console son cœur , l'autre en est le vantour.

Les interets de Dieu combattent la Nature ,
 Elle a bien des enfans , mais elle est Creature :
 De sorte que l'amour employant son pouuoir ,
 Afin de l'affliger & de donner atteinte
 A cette ame si sainte ,
 Le respect du grand Dieu parle pour son devoir.

Quand la compassion luy touche les entrailles
 Du piroxable objet de tant de funerailles ,
 Le Ciel donne à son cœur un desir tout nouveau :
 Car si la pieté leur souhaite la vie
 Qu'on leur auoit ranie ,
 Le zele de la loy les consacre au tombeau.

Pendant que le Tyran tourmente la belle ame

Et LA CONSOLATION DE LA
Et le cœur innocent de cette illustre Dame ,
Le Ciel prenant le soin d'adoucir ses douleurs ,
Au dessus de son sexe , au dessus de son âge ,
Il luy donne un courage ,
Qui soustient leurs assauts & qui tarit ses pleurs.

A peine souffre-t'il qu'une mere offensée
De ce peu de discours allegé sa pensée :
Victimes de l'amour plus tost que de la mort ,
Si l'excez de vos maux afflige vostre mere ,
La foy veut qu'elle espere
Que ces beaux flots de sang vous porteront au Port.

Je ne puis vous cacher , ce que ie vous puis dire ,
En vous voyant mourir , ie souffre le martyre ;
Mais quoy que vostre mort frappe & blesse mes yeux ,
La joye & la douleur disputent la victoire ,
Quand ie pense à la gloire
Que cette belle mort merite dans les Cieux.

On blasmerois à tort ma vertu d'injustice ,
Le veuX estre constante & n'estre pas complice
De cette cruauté qui m'osta mes enfans :
Je sçay tous les tourmens , ie sens que ie suis mere :
Par leur propre misere ,
Mais si ie les voy morts, ie les voy triomphans.

Et quand vostre interest ne me pourroit reduire
A benir la douleur qui semble vous destruire ,
Vne forte raison me deuroit secourir :
Car enfin doux Aigneaux , innocentes victimes ,
Ce ne sont pas vos crimes ,
Mais la gloire de Dieu qui vous a fait mourir.

Pour toy mon cher cadet , objet de mon estude ,
Doux & triste motif de mon inquietude !
N'accuse point mon cœur sur le ton de ma voix :
Je puis sentir tes maux , quoy que ie semble dur .
Certes ie le endure ,
Et si tu vas mourir , ie dois mourir sept fois.

Ce qui console un peu mon extreme misere ,
 C'est que perdant mon Fils, ie le rens à son Pere,
 Puisque de verité mon sein n'est que le lieu
 Où du rien il a pris sa premiere naissance ,
 Par la seule puissance
 De ce grand Artisan , que nous appellons Dieu.

C'est la sçauante main de ce puissant Monarque
 Qui te doit retirer de celles de la Parque :
 Elle a durci tes os , & disposé de leur rang ,
 Elle mesme a creusé les vaisseaux de tes veines ,
 Comme autant de fontaines ,
 Où se devoit couler la vie avec le sang.

Tes bras , tes pieds , tes mains , ton cœur , tes yeux ,
 ta face
 Tiennent de son pouuoir leur matiere & leur place :
 Tout ce tout separé , c'est luy qui l'a lié ,
 Et pour mieux assurer l'honneur de nostre hommage ,
 A ce parfait Ouurage ,
 Il estend sur sa chair un crespé delié.

Luy seul sçait tous ces nœuds , qui sont les sympathies :
 Des membres de ce Tout & des moindres parties :
 Luy seul voit le secret de leur secrets ressorts :
 Il range sous ta peau les nerfs & les arteres ,
 Et de tant de contraires ,
 Il a diuinement composé ce beau corps.

C'est sa seule bonté qui d'un peu de poussiere ,
 Et des impuretez d'une sale matiere ,
 Imitant son idée a pu te figurer ;
 Et quoy que son dessein ait treuvé de l'obstacle .
 Elle a fait ce miracle ,
 Qu'on ne peut iamais voir , & ne point admirer.

Que pouuois-ie adiouster sans son ayde à ton estre ?
 Je te faisois mourir mesme auant que de naistre :
 Mon sang se fust changé en un cruel poison ;
 Mon sang te prestoit bien sa demeure secreete .

Pour estre ta cachete,
 Mais c'estoit sans ses soins, ta tombe ou ta prison.

S'il a fait ton esprit, il a fait sa peinture ;
 Tes biens sont les effets de sa bonne Nature,
 Et tes perfections les traits de sa beauté :
 Puisque tu tiens de luy cette divine image,
 Rends-roy le testimoignage,
 Autant de son pouvoir comme de sa Bonté.

Il peut t'aneantir, parce qu'il t'a fait naistre :
 Il peut te consumer, parce qu'il est ton Maistre :
 Que s'il le fait ainsi, souffre sans murmurer,
 Il use de ses droits, revere sa puissance
 Sans user de defence,
 S'il nous donne du bien, il le peut retirer.

Laisse couler tes pleurs, testimoigne par ta plainte
 L'excez de la douleur dont ton ame est atteinte,
 Mais ne rends pas ton cœur à l'infidelité :
 Trois ou quatre momens finiront cette peine,
 Et ton ame hautaine
 Branera les tourmens toute une eternité.

Ce sera dans le Ciel, où la rage estouffée,
 Servira pour iamaïs de sujet de trophée,
 A ceux que la vertu choisit pour ses guerriers :
 Là ces Ames de choix, triomphantes & calmes
 Ioïeront parmy les Palmes,
 Et se reposeront à l'ombre des Lauriers.

Voilà les bons amis & la parfaite idée
 Qu'une Mere donnoit aux Meres de Iudée,
 Lors mesme que l'effort d'un injuste dessein
 Pouvoit iustifier le torrent de ses larmes ;
 Puisque ses tristes armes
 Luy ravirent sept fils en un mesme matin.

III. PROSE.

ET bien mon cher Nourrison ! (continua cette auguste Deesse) où pourrois-tu rencontrer vn homme , qui eust plus de force que cette femme ? N'apprends-tu pas de sa generosité, que toute la gloire des Machabées n'est pas dans ces Illustres qui ont aquis tant de triomphes par leurs combats à leur Patrie ? N'est-il pas vray que la patience a son esclat particulier aussi bien que le courage ? l'estime , si tu as autant d'intelligence de mon discours , que tu sembles y auoir apporté d'attention , que tu ne doutes plus du pouuoir de Dieu , apres le recit de ce grand exemple , & que tu condamnes les Creatures de rebellion , si tu les peux conuaincre d'impatience. C. Madame vous m'avez tellement esclaircy ses droits , que ie ne doute plus de ma sujertion; mais certes ie ne vous puis dissimuler , que vous m'avez dit des choses qui estonnent autant mon esprit qu'elles l'instruisent. Helas tous les traux de nostre vie, toutes nos sueurs & nos vertus sont-elles bien de si peu de poids aupres de Dieu , qu'il n'en daigne considerer le mérite ? Se peut-il faire que ce qui couste tant à ces pauures seruiteurs , ne les assure pas contre la crainte d'vne eternelle misere ? l'auouë vne dependance absoluë de tout ce que i'ay & de tout ce que ie suis , mais elle m'espouuante plus qu'elle ne me console. Th. Tu as bien raison de reconnoistre que tout ce que tu possedes, luy appartient , & qu'il a le droit , s'il en a la volonté , de te perdre & de t'aneantir ; mais tu as tort de craindre que iamais il veille vser d'vn pouuoir qui ruinerait sa Creature , sans tirer aucun aduantage de sa perte. Ce grand Monarque n'est pas de l'humeur de ces Princes inhumains , qui tirent du plaisir de la misere de leurs sujets : tout ce qui choque leur fortune , touche son cœur. Quoy que Neron fust vn Monstre , on a peine de luy pardonner d'auoir regardé avec joye l'embrasement de son Empire. L'emerande qui luy deguisoit les flames qui consumoient Rome , n'a pu tellement

70 LA CONSOLATION DE LA
changer cét objet , que tout le monde ne le condamne de rage & de folie. Dieu n'est pas capable d'un divertissement si brutal ; bien que son Domaine s'estende au-delà de la ruine de ses vassaux , il ne change jamais leur fortune , que pour la rendre meilleure. Il est vray que toutes les Creatures appartiennent si absolument à ce puissant Monarque , que l'homme mesme , qui fait la plus noble portion de son Royaume , ne se sçauroit soustraire aux rigueurs de sa Justice. Mais sans s'en faut , que le peu d'assurance que vous auez de vostre part , vous doiue donner de la crainte, puisque c'est de là mesme que vous pouuez tirer vne confiance parfaite. Vous estes de pauvres Pupilles qui manquez de prudence & de force , pour conseruer vos biens ; Dieu vous a mis en vne honorable tutele , voulant luy-mesme vous seruir de garde-noble. Ne vous troublez pas de sçauoir que tous vos interests dependent de sa volonté ; au contraire assurez-vous que rien ne vous peut perir, ayant sa parole sur vostre feure & bonne conduite. Il n'est point d'accident qui puisse surprendre son amour & sa vigilance : Israël n'a rien à craindre estant assuré de ses bontez. Tout autre soin que le sien seroit inutile : mais s'il y a sujet de prendre la confiance de son salut sur l'appuy qu'il luy donne , il y a danger d'en douter sur les vaines frayeurs de l'amour propre. N'apprehendez pas qu'il se veuille enrichir aux despens de son Mineur , ni que les finesses ou les forces d'autruy , puissent luy rien enleuer des biens qui vous appartiennent. Son esprit est plus esclairé que les ruses de la chicane , & son bras plus puissant que tous les efforts de l'enuie. Il ne perdra rien , ni par mauuais mesnage , ni par impuissance de le conseruer. Si ie t'ay donné quelque péfée qui t'a effrayé , en voicy vne tres-capable de t'assurer. Penetre bien ce que ie te vais dire ; mais garde-toy bien d'estimer mon discours plus esclatant que veritable ; il n'aura pas moins de solidité que de merueille. Quand Dieu seroit la Creature de l'homme , l'homme ne seroit pas plus assuré de posseder Dieu , qu'il en est certain , n'estant qu'un de ses moindres **Œuuirages**. Je le dis hardiment : si vous auez fait

Dieu, si vostre main le soustenoit dans la Nature, jusques à l'empescher de n'estre rien : s'il s'estoit perdu par sa faute, & que vous l'eussiez sauué par vn excez de bien-veillance : si toutes ses grandeurs infinies, & ses perfections independantes, n'estoient que pour vostre seruice, la jouïssance de ce bien infiny ne vous seroit pas plus assuree qu'elle l'est, pourueu que vous ne taschiez point malicieusement de le perdre. Ces suppositions imaginaires rehaussent la bonté de Dieu, & ne peuuent abaisser son excellence. En voicy la raison : Il est autant impossible que Dieu manque d'estre veritable, que de manquer absolument d'estre : ce seroit rendre sa Nature sujete à la deffailance, que de supposer sa parole capable de mensonge. S'il est le Souuerain estre, il est la premiere verité, non seulement à cause de l'exact rapport de ce qu'il est à tout ce qu'il doit estre, mais encore à raison de l'infailibilité, qui sert d'inebranlable appuy à toutes ses promesses. Or si nostre grand Dieu ne peut estre infidele, sans cesser d'estre tout-à-fait, & d'autre part que vous soyez assurez de la necessité de son existence, vous ne pouuez vous defier de sa parole, sans soupçonner l'immutabilité de son essence. Vous auez la promesse d'vn Dieu pour caution de vostre bonne fortune, pourueu que de vostre part rien ne manque du peu que vous y deuez contribuer, doutez en beaucoup moins, que si elle estoit appuyée sur vne necessité de Nature. Quoy que ce fondement soit exterieur à vostre gloire, vous en pouuez moins douter, que si vous en auez le principe naturel dans vous mesme, à cause que Dieu est plus inuariable en sa fidelité, que toutes les Creatures ne sçauroient estre necessaires en leur existence. Cette eternelle verité, qui ne peut tromper par malice, & qui ne peut estre trompée par imprudence, proteste que l'homme-de-bien fera eternellement heureux, & que rien ne choquera ses interests : gardez-vous bien d'en douter, quelque disgrâce qui vous arriue. Les Elemens periront, le Ciel passera, & les solides fondemens qui portent la Nature, s'esbranleront, mais la parole de Dieu demeurera tousiours inuiolable. Il veut estre la possession de la Creature, il luy done sa foy.

sur cette promesse ; quelle assurance sçaurions-nous desirer apres le iurement d'un Dieu ? Pour te confirmer de plus en plus dans l'attente de ce bon-heur , ie te prie de considerer que les mesmes raisons , qui luy donnent les droits de vous perdre , luy fournissent les motifs de vous conseruer. Dieu est vostre premier Principe & vostre derniere fin ; il est vostre Redempteur & la seule cause qui vous continue le bien-fait de la naissance par la conseruation. Tous ces titres luy acquierent vn pouuoir absolu sur vostre vie & sur vos fortunes : persõne ne luy sçauroit nier cette autorité, qu'il ne luy dispute la qualité de Monarque. De moy, sans m'arrester aux promesses qu'il vous fait , ie veux tirer de vostre dependance parfaite , vne suite toute traire à celle de vostre ruine. Dieu est vostre Createur , il vous conserue dans l'estre , il vous a degagez de seruitude , il vous rapporte à foy , comme à la fin de toutes choses : donc vous deuez tenir pour tres-certain , qu'il aura tousiours vn grand soin de vos personnes. L'amour que toutes les causes ressentent pour leurs effets , a ses fondemens dans la Nature , ce mouuement est la passion du cœur , si plustost ce n'est sa vie. La raison qui oblige les parens de s'aymer eux-mesmes , produit ce doux escoulement sur leurs enfans ; qui ne sont que des portions de leur propre substance. Vous estes bien dauantage les participations de l'estre diuin , que vous n'estes les parties de ceux qui vous mettent au monde. Dieu vous regarde comme des biens qu'il possede hors de foy , & comme de beaux abregez des rares perfections de son essence. On voit des meres , qui estouffent leur fruit à mesme qu'il en reçoit le iour & la vie ; mais cette cruauté vient de ce que leur naissance leur est reprochable , pour n'estre pas legitime. Quelquesfois le dépit persuade vn Peintre d'effacer son trauail , & de gaster en vn moment les traits de beaucoup de semaines , parce qu'il ne les peut acheuer. Le grand Auteur de la Nature ne peut estre sujet à ces defauts , qui marquent de la dureté ou de l'impuissance. Ses Ouvrages ne luy sçauroient estre reprochez : s'il entreprend la production de quelque effet , rien n'est capa-

ble de l'empescher d'atteindre l'idée qu'il en a cōceüe. Et quelle apparence que Dieu recherchast la ruine des choses qu'il a tiré du neant sans contrainte ? n'eust-il pas esté plus aisé à sa main de ne rien faire, que de faire quelque Ouvrage pour le destruire ? Qui se pourra persuader que celui qui n'a point d'autre motif de ses productions, que son immuable bonté, manque de de cette douce inclination qu'il inspire à toutes les causes, de cherir & de conseruer les choses qu'elles produisent ? Croyons-nous que cette miséricorde infinie, qui a conçu des pensées éternelles d'amour pour l'homme, qui l'a fait l'aîné de ses Creatures, qui l'a preueni de ses graces pour l'esleuer à vn estat surnaturel, changeast de dessein ; & qu'elle ne l'eust releué avec honneur, que pour luy faire sentir avec desespoir l'infortuné de sa misere ? Les soins continuels qu'elle prend des moindres choses qui vous seruent, font vne preuve euidente du desir qu'elle a de vous continuer ses faueurs. Depuis combien de siècles sa puissance tient-elle la Nature en action, pour soulager vos besoins & entretenir vos delices ? le Ciel ouure autant d'yeux qu'il a d'estoilles pour regarder sans cesse & avec application, en quoy il vous peut obliger de son seruice. La Terre n'a-t'elle pas vn commandement exprez de s'espuiser chaque année en de nouvelles profusions, afin de vous recreer de ses fleurs & de vous nourrir de ses fruits ? Ce grand & redoutable abyssine, qui ne semble auoir esté fait que pour les tempestes & les naufrages, n'est-il point l'officine, où la Nature traueille secretement pour les commoditez de l'homme ? n'est-ce pas dans l'air & dans l'eau où elle luy prepare ses festins, dans la prodigieuse multiplication des oyseaux & des poissons ? que si la mer paroist par fois en colere, ce n'est que pour luy former l'ambre gris & les perles. En vn mot, tout le bien que les autres Creatures reçoient de la main liberale de Dieu, ne leur vient que du dessein qu'il a de vous obliger par le seruice & les hommages qu'elles vous rendent. Et puis la crainte vouldroit vous persuader que vous n'estes dans le monde que pour y perir ? qu'un blaspheme si horrible ne vous engage pas,

dans l'ingratitude. Le bien-fait de vostre Redemption vous donne des assurances encore plus certaines des bonnes-volontez de cette puissance qui vous est suspecte. Enfin vous n'ignorez pas ce que vous coustez à Dieu ; vous sçavez que vostre premier Pere ne vous a pas plustost perdu , qu'il est venu luy-mesme vous chercher. Apres vn tesmoignage si esclatant de sa charité , ce seroit vn crime indigne de pardon , de soupçonner qu'il peust iamais prendre des resolutions au prejudice d'une si chere Creature. Quoy , apres avoir souffert d'insupportables mespris , essuyé de honteux opprobres , & soustenu des douleurs , qui ont autant duré que sa vie , se pourroit-il resoudre à perdre le fruit de toutes ses peines ? & que luy seruiroit d'estre né dans vne creche , d'auoir traîné parmy les gueux & la besace ? & pour dire tout en peu de paroles , que luy seruiroit d'auoir respandu iusques à la derniere goutte de son sang , & expiré dans les bras d'une croix infame & cruelle ? Qui seroit assez peu sage , pour quitter les aises de sa maison & de trauerfer les mers , afin de chercher de l'or & des diamans , à dessein d'en faire vn naufrage volontaire au port , apres les hazards & les risques. Je n'estime pas qu'on puisse treuuer assez d'imprudence parmy les hommes , pour s'exposer à des dangers si peu vtils. Et neantmoins ceux qui apprehendent leur ruine apres tous les trauaux du Sauueur , le supposent capable d'une plus estrange folie. Il est vray qu'il y a cette difference , qu'un peu d'or est beaucoup , comparé à vn petit Marchand , & que la perte de tous les hommes ne sçauroit incommoder vn Dieu , ni beaucoup moins troubler ses aises. Certes ie n'ignore pas cela , mais qui ne voit aussi que les trauaux d'une personne diuine valent infiniment plus que les peines d'un chetif Mercier , & que ce ne seroit pas vne esgale profusion que d'en exposer le merite ? On doit adjouster à toutes ces assurances de l'Eternité de vostre beatitude , celles qui viennent pareillement de Dieu comme derniere fin de tous les estres. Il n'y a point de doute qu'il n'ait produit ses Creatures , comme autant de beaux portraits de son essence. Les moindres effets

de son pouuoir sont de parfaites images de sa bonté ; sur tout , l'homme a dans son ame de tres illustres marques de sa grandeur & de sa gloire. Et quel auantage tireroit-il de la ruine de ce precieux ouurage ? peut-estre qu'il monstreroit son pouuoir absolu ; ouïy mais il cacheroit sa bonté infinie. En abyssinant ce qu'il a fait , il declarera qu'il n'a aucun besoin de vos seruices ; ouïy mais il feroit pareillement voir que vous n'aurez plus de necessité de ses graces. Il prouuera par ce bouluersément vniuersel de la Nature, son independance parfaite ; ouïy , mais il n'establira pas dans cette solitude , l'entiere sujétion de vostre estre à son Domaine. Apres vous auoir ancantis , outre qu'il perdrait les spectateurs de sa gloire , il n'auroit plus de preuues ni d'exemples de sa Toute-puissance. Ajoustez à cela que ce n'est pas vn glorieux tesmoignage de pouuoir , de ruiner & de perdre ; voire mesme , il semble qu'il y ait de la foiblesse : Car s'il faut de la vertu pour tirer les Creatures du neant , n'y a-t'il pas de l'infirmité à les laisser cheoir dans ce precipice ? A vray dire si les choses contraires ont tousiours des principes opposez , on doit accorder qu'il y a de la foiblesse à destruire , puis qu'il y a de la force à bastir. Voilà , si ie ne me trompe , l'appuy que vous deuez donner à vostre confiance , sans ouïr iamais cet outrageux soupçons , qui raschent de vous faire douter de la bonté de vostre Dieu , en vous persuadant qu'il pretend vostre ruine , ou du moins que vostre salut luy est vne chose indifferente.

 III. POESIE.

M On ame est du tout assésrée
 Contre les cruautez du sort ,
 Et les vaines peurs de la mort :
 L'ay caution de sa durée ,
 Je n'apprehende plus sa fin ,
 Elle est presque un Seraphin.

Je veux que ce premier abyssme ,

D'où sortit ce vaste Vniuers ,
 Tienne ses gouffres entrouuerts
 Depuis son fond iusqu'à sa cime :
 Je crains seulement de perir ,
 Quand l'Immortel pourra mourir.

Que le despit de la Nature ,
 Porte tous ses ressentimens
 A renuerfer les Elemens
 En une seule sepulture ;
 Je verray ce cercueil sans peur ,
 Dieu ne peut estre mon trompeur.

Si le Soleil perd sa lumiere
 Dans l'eclypse de sa beauté ,
 Ma foy n'a point d'obscurité ,
 Elle demeure toute entiere ,
 Quoy que l'ombre couure les Cieux ,
 Elle ne touche point mes yeux.

Que les cruantez de la Bise
 Fassent flestrir toutes ses fleurs
 Que l'Aube nourrit de ses pleurs ,
 Mon cœur ne craint point cette crise :
 Mes esperances sont d'un verd !
 Qui n'apprehende point l'hyuer.

Les ardeurs de la Canicule ,
 Plus redoutables aux moissons
 Que les plus rigoureux glaçons ,
 S'approchent sans que ie recule :
 Ils vs & m'esprisent l'assaut
 Aussi-bien du froid que du chant.

Par fous la noire defiance
 Tasche bien d'esbranler ma foy ,
 Mais la parole de mon Roy
 Remet mon cœur en assurance :
 Quoy qu'il puisse m'aneantir ,
 Il le fera , s'il peut mentir,

*Que l'Enfer attaque ma vie ,
 Je suis si fort auprès de luy ,
 Et si ferme sur son appuy ,
 Que ie meprise son envie :
 Sa rage me peut assaillir ,
 Mais elle peut bien me faillir.*

*Je sçay bien qu'un nombre d'années
 Ayant vuïdé tout mon fuseau ,
 Me doit preparer un tombeau ,
 Et terminer mes destinées ;
 Mais Lachesis ni Atropos
 Ne sçauroient troubler mon repos.*

*Il est certain que tout succombe
 Sous les attaques du destin ,
 Et que tout est de son butin ;
 Mais qui ne sçait point que la tombe
 Ne me doit pas tousiours tenir ,
 Et qu'en fin ie dois rajouir ?*

*Comme on void après les gelées ,
 Renaiître la rose & les lis ,
 Que le froid tient enseveli ,
 Dans les plus fécondes vallées ;
 De mesme si j'entre au tombeau
 C'est pour en ressortir plus beau.*

*La mort est une medecine ,
 Qui guerit toutes nos douleurs ,
 Et qui met fin à nos malheurs ;
 Elle nous purge & nous raffine ,
 Quoy qu'une parfaite santé ,
 Ne vienne pas de sa bonté.*

*Vn corps pourry sert de semence
 A nostre resurrection :
 J'ay certe de la passion ,
 Pour cette seconde naissance :
 Pourquoi craindrois-je le tombeau ,*

78. LA CONSOLATION DE LA
Puisque c'est mon second berceau ?

*Fieure, calcul, goutte, migraine,
Ruinez, si vous pouvez, mon corps;
Je me moque de vos efforts,
Je tiens à faueur vostre haine:
Car si ie meurs un seul moment
C'est pour viure eternellement.*

IV. P R O S E.

MADAME ! vous auez vne adresse incroyable pour donner & guerir des apprehensions, comme il vous plaist. Mon esprit s'est tantost troublé par la consideration de cette dependance, qui nous soumet à nostre Souuerain ; & voilà que vous me forcez d'auoïter à cette heure, que cette parfaite sujertion nous doit garantir de tous les malheurs où elle nous peut reduire. Je ne croy plus que la merueille de cette lance qui rejoint les playes qu'elle ouure, soit vn conte fait à plaisir ; puisque la mesme raison qui me desespere, m'assure. Th. A ne rien dissimuler, Celestin ! ce mystere est bien digne de ton admiration, mais il l'est beaucoup dauantage de ton amour. Quel sentiment auras-tu, lors que ie te feray voir que ce Monarque à qui rien n'est impossible pour te perdre, fait tout ce qu'il peut pour te sauuer, & qu'il n'a de la sagesse, que pour s'occuper au bien de sa Creature ? Ce n'est pas neantmoins mon dessein de m'estendre aux preuves de la Prouidence, qui gouuerne ce grand Vniuers, & qui en reigle les actions avec autant de iustice que de iustesse. L'opinion d'Epicure & de ceux qui veulent que le hazard & le rençontre fortuit des atomes compose & gouuerne le monde, n'a plus de rang que pariny les plus ridicules Fables. Toute la Nature reconnoist & publie vne Prouidence autant charitable en ses soins, qu'inaffailible dans ses ordres. Je suppose donc vne verité appuyée de l'aueu des Nations, & que l'impieté mesme ne contredit, que pour la faire dauantage paroistre. Ne peut-on pas charger nostre
Dieu

Dieu de la tutele de ses Creatures, sans craindre de luy donner trop d'affaires, ou d'interrompre le repos de sa parfaite beatitude? Son pouuoir ne rencontre point d'obstacle qui l'empesche; sa bonté ne se rebute d'aucune malice qui le trauerse: & cette profonde lumiere d'esprit, qui fait sa connoissance, ne souffre point d'éclipse, qui luy cache la veüe de vos moindres necessitez. Son amour infiny ayant des pensées de douceur pour ses plus chetifues Creatures, ne soyez pas si peu raisonnable, que de croire qu'il manque d'inclination pour vous, & qu'il mesprise leur Prince. Il faudroit auoir renoncé au bon sens, pour se persuader qu'un pere prenne soin du laquais de son fils, & qu'il ne pense iamais à cette chere personne. Que si vous ne pouuez feindre cette imperfection dans vne bien-veillance, qui peut souffrir de l'illusion & de l'imposture; gardez-vous bien de croire que celuy qui se vante d'estre le pouruoyeur des petits corbeaux, lors que la blancheur de leur plumage les fait repudier comme illegitimes, abandonne le doux objet de son cœur & le chef-d'œuvre de sa puissance. Dieu ayant honoré l'homme d'une ressemblance de sa Nature, luy a passé contract de l'amour qu'il luy porte, & des soins qu'il prend de sa conseruation. Il s'ayme quand il vous fait du bien; d'autant que le prototype se resfeschit en quelque façon sur soy-mesme, par la sympathie qu'il a pour son image. Cét escoulement d'amour que la necessité semble exiger, a vne cause sur ses productions, ne sort de son principe que pour y retourner. Celestin! ce n'est pas vne petite consolation, à l'innocence affligée, de sçauoir qu'elle combat à la veüe de son Roy, & qu'il ne luy arriue aucun accident, qui ne luy vienne de son ordre. Ouy, mon cher Celestin! toutes ces traueses que vous appelez improprement malheurs; ces maladies, qui flaitrissent vn corps, ces disgraces, qui ruinent vos fortunes; ces calomnies, qui souillent vostre renommée; ces outrages, qui offensent vos personnes; & ces cruauitez, qui attaquent vos vies, ont vn decret eternal dans la volenté de Dieu, par lequel non seulement il ordonne que vous souffriez, mais encore il veut ay-

80 LA CONSOLATION DE LA
 der ces causes secondes, que vous chargez auecque
 tant de murmure, du blasme de vos souffrances. C'est
 Dieu qui donne le mouuement à cette main qui tue,
 qui remue la langue, qui decreete, & qui fait tout le
 mal qui vous afflige. S'il le fait, il le veut, & il le veut,
 sa volonté est éternelle. Les esprits vulgaires ont de la
 peine de comprendre cecy; parce que ne pouuans des-
 mousser ces actions de la malice du peché qu'elles por-
 tent, ils consentent plustost, qu'une bonté qui ne
 peut faillir, ne contribue rien à ces accidens, que
 d'auouer vn commerce, qu'ils ne voyent pas exempt
 de crime. Mais c'estes ceste pieté est trop scrupuleuse:
 Car encore bien que Dieu traualle auecque sa Crea-
 ture, il n'est pas moins incapable de sa faute, que l'a-
 me des mauuaises démarches d'une jambe boiteuse
 qu'elle anime. Or c'est vne vérité receuë quasi de
 tous les doctes, que Dieu aide l'action de ses Crea-
 tures, non seulement parce qu'il leur donne la faculté
 d'operer, mais encore parce qu'il concourt immédia-
 tement auec elles. I'ay desia insinué quelques raisons
 de cette dependance. Et de vray, si vous n'auiez be-
 soin de cete assistance coniointe & prochaine, il man-
 querait vne perfection au domaine de Dieu, qu'on
 luy pourroit souhaiter. Ce discours fait grandement
 à mon dessein: Car si Dieu traualle auecque l'hom-
 me dans le temps, il est nécessaire qu'il en ait pris la
 resolution dès l'Éternité, à raison que les causes libres
 n'agissent jamais sans déliberation. Si bien que Dieu
 ayant déterminé par vne extreme condescendance, de
 donner secours aux causes secondes, & preuë les re-
 solutions qu'elles deuient prendre, il s'est obligé
 dans son Conseil éternel de les ayder de ses forces, &
 d'operer conjointement auec elles. Voilà ce qui me
 fait dire, qu'il n'arrive rien dans le cours de toute
 nostre vie, qui n'ait vne volonté éternelle dans Dieu,
 par laquelle cete disgrâce vous est decretee à telle
 heure & dans telle ou telle circonstance. I'auoué
 qu'il a deux sortes de volontés, pour les deux sortes
 de maux, de coulpe & de peine; puis qu'il permet
 seulement les premiers, & qu'effectiuement il ordon-
 ne les seconds. Auecque ceste distinction, le Prophe-

re. Amos nous avertit, qu'il ne se fait point de mal dans la Cité, que Dieu ne fasse. Il aie déclarant la mesme verité, assure que c'est luy qui produit la lumiere & les tenebres, c'est à dire qui dispose des beaux iours de la fortune & des mauuais de l'aduersité. N'est ce pas assez pour vous faire respecter vos miseres, de sçavoir que Dieu vous les enuoye, & que c'est sa pensée éternelle, qui conduit & qui reigle tous les accidens de vostre vie? Te veux que la personne qui vous procure du desplaisir, peche, il est tousiours vray que Dieu veut positivement son action, quoy qu'il en permette seulement la malice. Certainement cette reflexion doit satisfaire vne Creature raisonnable: Car enfin cét ennemy ne vous nuiroit pas, s'il n'en auoit le pouuoir & l'intention. L'Apostre nous apprend, que toute puissance vient de Dieu, & que ceux qui tachent de luy resister, outre qu'ils travaillent inutilement, ils s'opposent à ses ordonnances. Peutestre qu'il n'y a que la mauuaise volonté de l'homme qui vous fasche. Te veux croire que vous auez assez de zele, pour considerer le principal interest de vos offenses; neanmoins quoy que vous dissimuliez le dommage qu'elles vous procurent, j'estime que la mauuaise intension d'autruy ne trouueroit que du mespris dans la plupart des hommes, si elle estoit impuissante à leur faire du desplaisir. J'ay monstré que Dieu veut ce mal, entant qu'il est mal de peine, & mesme qu'il le fait & le produit de sa main amoureuse. Passons que la malice de l'ennemy soit la seule chose qui vous desplaie; vous estes injustes de ne la pas souffrir; puisque vostre Dieu la souffre, & qu'avec des douceurs incroyables, il en dissimule l'injure. Quelque rage que la Creature ait contre vous, elle ne sçauroit mesme pecher, si le Createur ne luy permettoit, pour des fins tres-adorables, quoy que secretes. La nécessité que vous auez de son secours dans vos actions, est tellement absolue, que s'il refusoit son assistance ou sa permission, toute la Nature demereroit impuissante & paralytique. Cette dependance paroist de telle paroist de telle consideration à quelques Philosophes, qu'ils tiennent que les Causes secondes ne produisent

82 LA CONSOLATION DE LA
rien dans leurs ouvrages, mais que la première fait
tout à leur seule présence. Pour exemple (disent-ils)
ce n'est pas le Soleil qui éclaire & qui eschauffe ; mais
Dieu qui produit la lumière & la chaleur, lors que ce
bel Astre regne sur nostre hemisphere, & regarde no-
stre terre. Cette opinion declare parfaitement la ne-
cessité qui vous attache à Dieu, mais elle condamne
sa Sagesse, d'auoir mis tant d'organes inutiles dans
les Agens, & offense sa bonté, le faisant tout seul Au-
theur de vos crimes. Il n'en faut point douter, l'hom-
me opere, & dans ces actions que vous appelez natu-
relles, & dans celles qui sont morales. Toutesfois il
ne pourroit seulement en former le dessein, si vostre
Createur n'auoit de toute eternité vne volonté posi-
tiue de luy donner dans le temps, la vertu d'agir &
de l'assister dans ses operations, avecque vne permis-
sion, par laquelle il souffre que son action soit mau-
uaise ou coupable. Or ie ne croy pas qu'une Proui-
dence, qui s'interesse dans la cheute d'une feuille d'ar-
bre, qui conte les brins d'herbes de la campagne, qui
tient conseil sur les funerailles des Passereaux, & qui
proteste qu'il prend soin du plus petit de vos cheveux,
neglige les principaux accidens qui vous arriuent.
Pour accorder cela, il faudroit penser encore plus
basement de Dieu que de cet Empereur qui s'amu-
soit à tuer des mouches dans son cabinet, ou que de
cet autre fainçant, qui s'occupoit à imiter des vieux
contractés, au-lieu de traiter des affaires importantes
de son Estat. Non non, vostre grand Monarque
n'est pas spectateur oisif de vos combats : il se coule &
s'insinüe subtilement dans toutes vos disgraces,
mesme dans vos pechez, non pas comme partisan
ou complice, mais comme Iuge qui les condamne &
les corrige, & comme vn diuin Alchimiste, qui en
tire de glorieux & d'vtils auantages. En quoy il
nous donne vne signalée preuue de sa bonté, de tirer
du bien du souuerain mal, qui est le secret d'une sa-
gesse infinie. D'où tu peux apprendre vne con-
noissance, que tout le monde ne penetre pas : sçauoir
que si le bien n'est la cause finale du mal, il est au
moins vne condition necessaire à sa permission, Ainsi

Je tiens le sentiment d'Augustin fort raisonnable, qui veut que Dieu n'eust iamais souffert la faute d'Adam, s'il n'eust eu le dessein de resoudre l'Incarnation du Verbe; & que cét Innocent n'eust pas eu la licence de faire vn homme pecheur, si vostre grand Createur n'eust voulu faire vn Homme-Dieu. Pour cette raison l'Eglise appelle la rebellion d'Adam, vne heureuse faute, & luy attribue le merite de la Redemption. Cette desobeissance est heureuse, parce qu'elle est occasion de la plus grande gloire que Dieu ait iamais receue: Car si le premier homme n'eust peché, il y eust toujours eu vne Majesté infiniment adorable, mais il n'y en eust iamais eu d'infiniment adorée. Elle merite de plus cét ineffable mystere, non pas qu'elle possede de la dignité, pour obliger vne personne diuine à vne alliance indigne d'elle, mais parce que celuy qui pouuoit empescher cette reuolte, ne la pouuant approuuer, ne l'eust iamais permise, s'il n'en eust deu tirer ce bien infiny. Auecque proportion, ie maintiens que Dieu a des veuës admirables sur vos souffrances, & qu'il n'en permettroit pas la cruauté, s'il n'auoit de tres iustes raisons, & s'il ne pretendoit d'en faire reussir vostre gloire & vos auantages. Abel s'est veu massacrer par son propre frere; ie ne doute point que sa mort n'ait conserué son innocence, & que la perte d'vne vie passagere ne luy ait assuré l'eternelle. Les maladies & la pauureté ont fait vn spectacle d'horreur de Iob; mais ces malheurs luy ont doublé sa bonne-fortune. Ioseph a esté vendu aux Ismaélites, par ses freres; mais c'estoit pour soulager leur faim & pour regner en Egypte; s'il n'eust esté esclau, il n'eust iamais esté Roy; s'il n'eust iamais senty les miseres d'vn captif, il n'eust pas receu les honneurs d'vn Dieu parmy les Peuples. Saül a persecuté Dauid de son consentement, mais c'estoit pour donner vn bon Prince aux Hebreux, & luy apprendre à ne pas faire souffrir aux autres, ce que son experience luy auoit fait connoistre. Daniel entre sur son auer dans les flames d'vne fournaise, mais il veut conuertir vn Monarque, & persuader toute vne Nation sur sa puissance. Il souffre encore que la Terre ait des

Tyrans, mais afin que le Ciel ait des Saints & des Martyrs. Voilà vne des principales fins, qui portent la bonté de vostre Dieu à permettre les accidens & les malheurs qui trauesent vos fortunes. Y a-t'il un moyen plus puissant pour auancer la perfection des hommes, que de leur offrir des occasions de patience? Peut-estre que la plus grande part des Bien-heureux n'auroit pas eu vne premiere pensée de la vertu, si l'affliction ne les eust recueillez de l'assoupissement où la prosperité les tenoit endormis. Peut-estre que le premier moment qui les a rendus miserables, les a faits Saints? Mon cher disciple, hélas en quel estua serois-tu maintenant! si la bonté de celuy qui te gouverne, ne t'auoit osté la puissance de te perdre, en t'ostant le moyen de l'offenser? Il n'y a que ton Dieu qui le void; mais il ne faut point douter que ton malheur est preferable à ta premiere fortune, puis qu'il a treuue bon de la changer. Quand les miseres du monde n'auroient point de meilleur effet, que de nous donner la pée & le dessein de la vertu, qui seroit assez auerugle, pour n'en preferer pas les incommoditez aux plus douces faueurs qui flatent nos esprits? qui n'en receuroit les occasions avec de l'applaudissement & des joyes, plustost que de les faire avec de l'horreur & des craintes? Le dessein que j'ay de parler à loisir des heureux fruits de la souffrance, m'arreste maintenant à des considerations hors de ton interest & de tes auantages. Ne iugez-vous pas qu'il est iuste que Dieu maintienne les Causes dans les droits & dans la propre condition de leur estre; puisque c'est luy qui determine leur Nature à certaines fins, qui supposent de certains pouuoirs & de certaines qualitez pour y atteindre? Pour cette raison, si elles sont libres, il les doit laisser dans leur franchise; si elles sont necessaires, pourquoy destourneroit-il leur action, leur imprimant des mouuemens contraires aux inclinations qui sont comme des parties de leurs essences? Paudra-t'il faire tous les iours des miracles, pour contenter les impatiens, & forcer la necessité mesme, pour ne point donner de sujet à leurs plaines? Quand ce sage Gouverneur de l'Vniuers permet à l'orage de tomber,

où le vent le pousse, n'observe-t'il pas vne justice generale & vniuerselle, qui l'oblige d'ayder ses Creatures, sans changer leur ~~instinct~~, ou leur faire violence? Quand la fièvre a gagné, par de successives & naturelles indispositions, la masse du sang, son ardeur a droit d'en alterer la temperie; on ne peut empêcher son activité, sans faire vn miracle & vne injustice. Quand vn homme est resolu d'en offenser vn autre, soit en attaquant sa vie, soit en des-honorant son estime, Dieu controuueroit à sa propre conuention, s'il luy refusoit sa permission & son assistance. C'est vn ordre qu'il a mis dans le monde, il ne doit pas le renuerfer, sans des raisons importantes: c'est vne loy qu'il s'est donnée, il la faut garder, s'il n'arriue de grands sujets de dispence. Ne voyons-nous pas que la terre monte quelquefois, & que le feu descend contre leur poids, pour conseruer le bien de toute la Nature? Et qui ne sçait, que les plus insensibles parties de l'Vniuers quittent leur interest particulier, afin que le general ne souffre ni docher ni atteinte? Iugez par-là de l'equité qu'il y auroit de pretendre qu'vne loy vniuerselle se changeast, pour s'accommoder aux humeurs d'vne personne priuée. Encore poueroit-on dire que les disgraces ont mesme quelque attrait, qui les doit faire desirer à celuy qui les souffre; puis que leur amertume rend les douceurs de la vie beaucoup plus agreables par leur meslange. Vne bouche accoustumée aux delicatesses, en perd le goust: pour sentir les meilleurs viandes avecque plaisir, il faut quelquefois irriter l'appetit par l'usage de celles qui luy sont importunes. La friandise n'ignore pas ce secret, puisque par le ieunes & les dietes; qui luy sont insupportables, elle se prepare aux delices d'vne bonne table, qui luy sont douces. Vous ne comprendriez pas ce que vaut la santé, si la maladie ne choquoit iamais vostre temperament: vne forte migraine vous apprend ce que vaut vne bonne teste. Et bien ie veax que les mières qui troublent vos prosperitez, n'ayent peine d'aure fin que de vous en faire remarquer les douceurs, croyez-vous n'auoir point d'obligation à ceste sagesse, qui treuve l'artifice, sans lequel vous

n'aurez point de bonne ni d'agréable fortune ? La vie de l'homme est vne Musique, qui réussit du concert de toutes ses actions ; il y faut des feintes, des soupirs, des tremblemens & des dietes, afin que l'harmonie en soit iuste & parfaite. Que toutes les notes soient blanches, & qu'une mesme ligne les soustienne dans vne ordre esgal, ce qui rait ordinairement le cœur, aura aussi peu de charmes pour l'oreille que de variété pour les yeux. Si l'art treuve l'inuention de mettre les faux accords & les tritons en vsage, & de reconcilier des tons irreconciliables, pourquoy la grace n'emploiroit-elle pas vilement vos mauuaises fortunes ? Mais comme ie t'ay promis, ie reserue à vn autre temps le discours des profits de la souffrance. Ce que ie veux à cette heure de ta raison, c'est ce qu'elle plie sous cette verité : que ton Dieu decrete, ou du moins permet tous les maux qui t'affligent. Il les veut & les fait, s'ils sont purement maux de peine ; il les permet & ne les fait pas, s'ils sont de coulpes. Mais de quelque nature qu'ils soient, iamais ils n'arrieroient, si Dieu, qui les peut empescher, n'auoit vne volenté eternelle de les faire, ou de les permettre. D'où ie conclus que cette Prouidence, qui est assez puissante pour destourner vos mauuais accidens, & assez bonne pour le vouloir & ne le faisant & ne le voulant pas, est assez sage pour les dresser à vostre gloire. Cette maxime ayant la premiere verité pour appuy, il ne me reste plus (mon cher Celestin !) que de t'exhorter à suiure de gré vne disposition, qui te peut entraîner par force. Laisse la necessité aux estres qui n'ont point de raison, & vse de ton discours, pour faire par amour ce qu'on peut exiger de toy par crainte. Rien ne scauroit resister aux decrets de Dieu, & tout s'efforce d'obeir à ses commandemens. Iette les yeux dans le Monde, & tu verras que les moins sensibles Creatures sont tousiours en action, & se rendent complaisantes aux volentez de ce Monarque souuerain. La Terre fait bien quelquesfois sortir des meuglemens de ses abysses, qui sont des marques de sa repugnance & des preuues de nostre tyrannie. Elle demeure pourtant immobile au centre de l'Vniuers.

sans que nos outrages & ses refus interrompent son
 obeissance. Ne souffre-t'elle pas, pour obeïr, que
 nous la creusions en valées, que nous l'esleuions en co-
 lines, & que contre l'inclination que sa pesanteur
 donne esgalement à toutes ses parties, nous luy
 ostions par tant d'inégalité la plus parfaite des figu-
 res? Qui la contraint à cette complaisance? Dieu luy
 a commandé d'accommoder quelques-vnes de ses
 contrées à la demeure des hommes, de luy faire des
 reservoirs dans ses abysses, de luy eleuer des refu-
 ges sur les Montagnes, & de luy ouvrir ses precipices,
 pour y chercher les thresors qu'elle cache. D'où vient
 que la mer ne sort iamais d'un lit, où ses continuelles
 agitations montrent bien qu'elle souffre? Certes si la
 volonté de Dieu ne retenoit ses saillies, les frissons
 qui la souleuent, les vens qui la battent, & les tem-
 pestes qui la renuersent, luy feroient bien-tost fran-
 chir ses bornes & chastier vostre insolence. Elle se
 hausse quelquefois iusques au Ciel, mais ce n'est que
 pour faire vne plus profonde reuerence à la voix de
 son Dieu, qu'elle treuve escrite sur les bords de sa
 ruine. En fin elle obeyt, & pour resmoigner sa sou-
 mission à l'esgal de son respect, elle se courbe sur vos
 vaisseaux, & permet que trois planches de bois triom-
 phent de son orgueil, parce qu'elles portent vn homi-
 me. L'air se soumet volontiers, puis qu'il permet
 sans inquietude, que ses voisins vsurpent son domaine
 auecque force. La terre & l'eau sont eschauffez à cet-
 te entreprise, par l'ardeur du Soleil qui les attire.
 Pour mieux courir leur dessein & dissimuler leur am-
 bition, ils se desguisent en vapeurs & en exhalaisons
 mais à peine sont-ils au pays de conqueste, que le feu
 portant leur injustice, les allume en esclairs & en
 foudres. Que si parfois il les resout plus doucement
 en pluye & en rosée, ces gouttes qui coulent de l'air,
 sont des larmes qu'il espanche, plustost pour fauori-
 ser le travail des Laboureurs, que pour resmoigner sa
 contrainte. Je veux que le feu se rende inuisible dans
 sa sphere, afin de se soustraire à l'Empire de son Mo-
 narque, il ne scauroit toutesfois luy refuser ses serui-
 ces & son hommage. Il est l'esclau de vos volontez

LA CONSOLATION DE LA

Dans les vsages communs & domestiques : vous le
morcez en prison dans les fourneaux & les caavernes ;
& quoy qu'il tasche de s'eschaper par diuers elans ,
des ouvertures du Mont-Gibel & du Vesuue , vous le
resserrez encore plus à l'estroit dans vos Canons &
vos Grenades. Que si dans l'esclat de son tonnerre ,
il donne des marques de son impatience , il ne laisse
pas de vous rendre des effets de son seruice , parce que
Dieu luy en donne l'ordre. Et en vn mot toutes les
Creatures travaillent à l'execucion des Commande-
mens de ce grand Roy ; il n'y en a pas vns qui ne soie
en mouuement , pour suiure son ordonnance. Quoy
que l'Empirée soit immobile , il n'est pas oisif , puis
qu'il ne demeure dans ce repos que pour marquer si
elles sont dans l'obeissance , ou si quelqu'vne s'en é-
manche. Ne s'estonne pas , que je parle de ces estres
insensibles , comme s'ils auoient du discours & de la
raison : Car de vray leur seruice est si parfait & si rei-
glé , qu'on iugeroit que cette perfection ne leur man-
que pas , afin d'ouir les volontez de leur Monarque.
Pour ne point dissimuler ce que ie pense , leur soumis-
sion fourniroit vn juste reproche à l'homme , man-
quant au tribut que la plus farouche & la moins in-
telligente Nature rend à cely qu'elle ne peut connoi-
tre. De moy ie n'estens rien moins de son courage
que de la vertu de ceux qui ont tousiours regardé ces
diuines volontez , comme la reigle infallible de leur
conduite. Quoy que souuent elles leur ayent semblé
rudes , ils les ont tousiours estimées adorables : moins
ont-ils eu d'inclination à les suiure , plus ont-ils espe-
ré de gloire à s'y soumettre. De sorte que iamais
ils n'ont considéré leurs disgraces ni leurs Tyrans ,
que comme des Ministres de Dieu qui leur intimoiert
les volontez , & les aydoient à les accomplir. Ainsy
les Nerons & les Diocletians , les Domitians ! & les
Deces , & le reste de ces illustres Bourreaux du genre
humain , ne les ont peu estonner auecque tous leurs
tourmens & toutes leurs gesnes ; à cause qu'ils sca-
uoient bien que dans leur mauuaise volonté , il y en
auoit vne bonne qui demandoit du courage & de la
constance à leur vertu. Il me seroit impossible de re-

produire vn plus glorieux exemple que celui du grand Saint Loup. Comme ce genereux Euesque à qui rien du veritable Pasteur ne manquoit que le nom, apprit qu'Asila, qui traishoit la mort & le Martyre par toute la Terre, s'approchoit de Troys, pour en faire les funerailles, il resolut de luy aller au rencontre, pour conjurer ceste tempeste. Le Barbare touché de ceste inuisible Majesté; qui oblige mesmes les Tyrans de rendre honneur à l'innocence, luy ayans dit pour excuse de la charité, qu'il pretendoit luy persuader, qu'il estoit le fleau de Dieu. A ces mots le bon Prelat n'eut que ces memorables paroles pour response: S'il est ainsi, venez aimable fleau de mon Dieu, venez, ie n'ay garde de vous fermer les portes de ma Ville. Si vous desirez le Pasteur & toutes les Brebis en sacrifice, nous sommes prests, ô mon Dieu! de rendre cet hommage à vostre bonté, ou bien à vostre iustice. Venez fleau de mon Dieu! ie vous ouvre mon cœur & ma Ville. Hé! qui pourroit vous empescher d'a-voir le mesme sentiment dans les afflictions qu'il vous enuoye, ou comme peine, ou comme espreuve? Peur-estre qu'on veut nos biens & nos fortunes: venez fleau de mon Dieu! venez sainte pauvereté, ruinez ma famille, ostez-moy le pain & la vie; il m'est iuste de mourir, puis qu'il luy est agreable. Ie ne vous sacheray rien, entrez dans tous les coins de ma maison, mettez-moy à l'hospital! faites-moy languir de faim, ie le desire, mon Dieu le commande. Possible que l'affliction en veut à mon corps, ie sens les dispositions d'vne longue maladie, qui fait lentement ses approches. Venez fleau de mon Dieu! ie m'abandonne à vos douleurs. Tenez ma teste, fendez la d'vne cruelle migraine: Voilà mes pieds, attachez-les sur vn peu de paille avecque les goutes: voilà mes reins, deschez-les d'vne pierre: voilà mes os, consommez-les d'vne ardante fièvre. Peste, chancre, fer, & feu, si mon Maistre le veut, estouffez, rongez, coupez, brussez ces mains, ces pieds, ce cœur & ce corps; ce qui plaist à mon grand Dieu, doit agréer à sa chetive Creature. Mais on attaque mon honneur; ce n'est pas assez à mes ennemis de me faire malheureux, pour

90 . LA CONSOLATION DE LA
contenter leur cruauté, il faut me rédre infame. Venez,
venez fleau de mon Dieu, ie consens à mon entiere rui-
ne ; ie donne ma reputation en proye aux langues & à
l'enuic. Que ie sois noir, que ie sois blanc, il ne m'im-
porte ; pourueu que mon souuerain Monarque soit
content, rien ne m'est insupportable. Celestin ! il
n'y a rien dans cette resolution que tu ne doives dire à
ton Dieu : Car enfin c'est luy qui te chasse de Rome :
c'est luy qui t'enferme dans cette prison : c'est luy qui
te charge de ces fers : c'est luy qui entretient cette lan-
gueur qui te consume. Tu serois injuste de te plaindre
de ceux qui ne sçauroient seulement te regarder, s'il
ne leur en donnoit la permission & la force. Ce ne se-
roit pas neantmoins assez pour former dans ton ame
vne resignation parfaite, de considerer la volonté e-
ternelle de nostre souuerain Maistre, comme vn prin-
cipe exterior à vos souffrances. Pour gouster avec
extase la douceur de cette pensée, il faut que vostre
raison vous la fasse voir cooperant à tous vos maux,
& produisant par elle mesme cette douleur & ces ou-
trages, qui taschent de vous tirer à l'impatience. Et
afin qu'il ne manque rien aux charmes de cette con-
solation, souuiens-toy continuellement, que comme
l'immensité de Dieu, qui s'estend par-tout, le met
tout en chaque chose, de mesme son extreme bonté,
qui arreste sa prouidence à la conduite generale du
monde, en applique tous les soins aux moindres ac-
cidents de vostre vie.

IV. POESIE.

C'Est vne vieille rêverie,
Qui n'a maintenant plus de cours,
Et qui ne fournit au discours,
Qu'un beau sujet de raillerie :
De vouloir que cét Vniuers
Dans ses mouuemens se diuers
Se gouverne sans Prouidence,
Et que tout aille à l'abandon
Du hazard & de l'imprudence.

De moy qui connois la nature ,
 Et qui marque son reiglement ,
 Je me croirois sans iugement ,
 De l'accorder à l'avanture :
 Dieu seul qui l'a tiré du rien
 Est son Autheur & son soustien :
 Qu'il laisse un moment sa conduite ,
 Elle tombe en confusion ,
 Et se verra bien-tost reduite
 A retourner au lieu de son extraction.

Il n'est rien d'assez inutile ,
 Pour ne pas sentir le secours
 De ses vigilantes amours :
 Il est le Tuteur du Pupille ,
 Sa bonté s'estend sur les Roys ,
 C'est elle qui leur fait des Loix ;
 Mais quoy qu'elle pense aux Monarques ,
 C'est sans mespris du Villageois :
 Qui void esgalement les marques ,
 Les soins de sa douceur & l'effet de son choix.

N'est-ce pas sa main qui preside
 A la naissance des Serpens
 Et des autres Monstres rampans ?
 C'est son œil , qui leur sert de guide :
 Le Moucheron & le Lezard
 Ne souffrent jamais le hazard ;
 Mesme l'Aspic & la Vipere ,
 Quoy qu'elles naissent sans honneur ,
 L'ont pour Protecteur & pour pere :
 Jamais le moindre d'eux ne demeure mineur.

Qui peut ignorer que l'Austruche
 N'a point de cœur pour ses petits ,
 Qu'elle abandonne aux appetits
 Du Dragon qui luy fait embusche ?
 Mais qui ne sçait que leur berceau
 Demeuré seur au bord de l'eau .

22 LA CONSOLATION DE IA
Tandis que sa bonté les veille ,
Et que ce nid n'est pas éctos ,
Qu'il vit , qu'il dort , & qu'il femmelle
Dieu se chargeant du soin d'assurer son repas ?

Le Corbeau jugeant à son aile ,
Que le crime d'un autre oysseau
A fait blanchir le poil nouveau
Des vrais enfans de sa femelle ,
Piqué d'une jalouse humeur ,
Sans se flechir à sa clameur ,
Il desavouë sa nichée :
Dieu qui ne peut le voir mourir ,
Luy vient apporter la bequée ,
Quand sa bonté luy dit qu'il la faut recevoir.

Si le Passereau solitaire
Gemit sans cesse dans les bois ,
Par le ton mourant de sa voix
Il entretient son Truivoloire ,
Et par de si charmans apas ,
Luy recommande son respect :
Dieu s'enclinant à sa priere ,
Dispose l'heure de sa mors
Et prepare son Cimetiere ,
Quand pour ne plus veiller , une fois il s'endort.

Mais quoy cette bonté supreme
Qui daigne penser aux Oysseaux ,
Estend ses soins aux arbrisseaux ,
Elle les plante , elle les sème :
C'est Dieu qui met dans leurs pepins ,
Les hauts Cedres & les Sapins :
C'est luy-mesme qui developpe
Les Lys , les Roses & le Tin :
C'est luy qui fait leur horoscope ,
Lors qu'il couvre leurs corps d'un delicat satin.

Que s'il pare les plus superbes ,
Il peint aussi ces moindres fleurs
Que l'Aube seme avec ses pleurs :

N'fais le conte de ces herbes
 Qui ne sont fruit ni ornement
 Du plus bas & vil Element :
 Sans son congé, la moindre feuille
 Ne tombe pas de son rameau :
 Avant que la Bise la cueille ,
 Il faut avec respect s'approcher de l'Ormeau.

Sans une conyable ignorance ,
 Qui peut reprocher les tesmoins
 Des doux & charitables soins
 D'une eternelle Providence ?
 Croira-t'on que les moindres maux
 Ne touchent pas les Animaux ,
 Sans les ordres de sa Sagesse ;
 Et que l'Homme leur puissant Roy ,
 Souffre l'affaire de la tristesse
 Contre l'intention & l'ouen de sa Ley ?

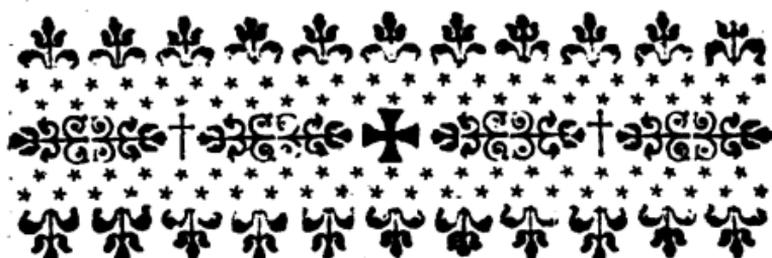




ARGUMENT

DV III. LIVRE.

Rien n'est plus capable de gagner nostre esprit, que la croyance que nous auons, qu'on nous veut du bien. La Sapience se sert de ce moyen, pour reconcilier l'Homme avecque son Dieu, luy descouurant dans le mal qu'il luy fait, le dessein du bien qu'il luy desire. I. Dans la premiere Prose cette sage Maïstresse monstre en general & comme par simple proposition, que la prosperité retient l'Homme attaché à la terre, & que l'affliction le degage de cette seruitude. II. Les vers qui la suivent, ont le mesme sens dans une autre cadence. III. La seconde prose prouue la premiere, deduisant les raisons qui engagent nostre seruice aux Creatures, & les artifices que nostre grand Sauueur employe pour nous en separer. Sur sa fin, la Theologie touche l'impieté de l'Amour propre, qui est le premier idolâtre du monde. IV. Apres cette reflexion, elle propose la fable de Narcisse, qui en decouure l'aveuglement & les sottises. V. Ensuite, la troisieme prose fait clairement voir que l'aduersité rendant tout lé sensible amer, exerce heroïquement la Foy & l'Esperance. VI. Dans la douce liberté que l'ame treuve parmy les souffrances, elle brane tous les maux de la Nature, monstrant que la tempeste conduit le petit Moÿse au port. C'est la troisieme Poësie. VII. La derniere prose represente la purification de l'Amour dans la fournaise de l'aduersité. VIII. Ces heureux effets d'une mauuaise cause donnent sujet au mespris de toutes les commoditez sensibles: ce qui se conclud dans la quatrieme Poësie.



L A

CONSOLATION

D E L A

THEOLOGIE.

L I V R E T R O I S I E S M E.

I. P R O S E.

A Mesme que ie goustois la douceur de cette Poësie, & que i'en considerois les veritez, comme autant de belles Esclaves attachées à la delicate chaisne du vers, la Sapience rompant cette importune contrainte, continua son entretien en ces termes. Je me trompe ou tu comprends assez par la consideration de ce Domaine, qui soumet absolument toutes choses à Dieu, qu'il ne peut rien faire dont les Creatures puissent murmurer.

C. Madame! vous m'avez parlé avec tant de clarté de la dependance des estres à leur principe, que tout abatu que ie suis, il m'est impossible de douter. I'ay pareillement compris de vostre excellent discours, que la Prouidence a ses veuës si arrestées & si tenduës sur nos actions, que tout ce qu'on a feint d'Argus.

n'est qu'une fable imparfaite, pour me déclarer cette continuelle attention. Mon desir seroit maintenant d'apprendre de vos instructions, pourquoy cette Providence qui gouverne tout, souffre que l'homme, qui est le plus cher objet de ses amoureuses veilles, soit ordinairement le déplorable sujet de l'infortune. Th. Ce seroit une curiosité sacrilege de chercher la raison de la conduite de Dieu, si cette connoissance ne devoit servir de motif à l'amour, que merite sa magnifique bonté. L'estime que j'ay, que c'est-là le dessein de ta demande, m'oblige de ne te pas refuser une faueur à laquelle de moy-mesme ie me disposois, sans ta priere. Et pour ne te point faire languir, apres un secret de telle importance, ie te diray sans aucun destour, que le dessein de Dieu dans les souffrances de ses Esleus, est de les separer des Creatures pour les vnr à soy-mesme. Voilà le projet de cette aymable Providence, dont ie t'ay entretenu: voilà l'heureuse fin, qu'elle se propose dans ces rudes espreeues, où elle semble vous abandonner. Or pour comprendre la grandeur de ce dessein, il se faut souvenir d'une verité, qui ne treuve point de contradiction, mesme dans ces esprits qui font vanité de combattre toutes les autres. Et à vray dire, il est impossible de nier que l'vnion avecque Dieu ne soit le souuerain bonheur de l'homme, puis que le souuerain bonheur de l'homme est l'vnion avecque le souuerain bien, & que Dieu est le souuerain bien. La beatitude d'une Creature est, où elle a son repos: ainsi voyons-nous que la pierre demeure immobile au centre, & que le feu n'a plus dans sa sphere l'impacience & les inquietudes qui l'agitent, lors qu'il en est esloigné. Et pour laisser vne deduction, qui te pourroit apporter plus d'ennuy que d'instruction, il n'y a point de doute, que l'vnion avecque Dieu ne soit vostre souuerain felicité, puis que c'est vostre derniere fin. Vous avez cette grande obligation à vostre Createur, qu'il n'a pas dressé vostre naissance autre part, & que comme vous estiez dans luy, deuant que d'estre, par l'eminence de sa Nature, il vous y veut remettre, par la possession eternelle & l'attache bien-heureuse

de toutes vos puiffances à cét objet infiny. Cela fup-
 pofé, il faut auouer, & les miseres de cete vie vous
 approchent de Dieu, & que les prosperitez vous en
 faparent, qu'on doit changer le nom aux chofes, &
 appeller faueur, ce que vous nommez perfecution.
 Dautant que ce qui procure noftre bien & nos ad-
 uanages, ne fçauoir fouffrir qu'on le traite avecque
 tant d'ontrage & d'ingratitude, que de luy oster vne
 qualité, dont il fait les offices & acquiere tous les de-
 uoirs. Je te conjure, mon cher difciple ! de ne pas re-
 fufer de faire vn tour, qui peut eſtre te ſemblera long,
 quoy que tu le puiffes iuger profitable. Ces labyrin-
 thas, qui meſlent vos promenades dans les allées con-
 fuſes & coupées d'vn parterre, ne vous perdent en-
 fin que parmy des fleurs & des odeurs. J'eſpere, ſi ia
 laſſé ton eſprit, que ce ne ſera que pour le conduire à
 ſon repos. L'vniõ avecque Dieu eſt le vray bien de
 l'homme; donc ce qui rompt ſes chaines, au lieu de
 l'affliger, l'oblige. Cete conſequence eſt naturelle-
 ment liée à ce Principe, & partant tout le monde en
 void la ſuite neceſſaire. Reſte maintenant de faire
 connoiſtre, que les ſouffrances & les larmes ſont ces
 heureuſes eaux de deſpart, dont l'amertume ſepare
 voſtre cœur des attaches vicieufes qui empeschent ſes
 ſaillies vers le Ciel. Io n'en veulx prendre les preuues
 que d'vne experience, qui eſt auant ſenſible que do-
 mageable. La proſperité que les hommes eſtimont
 toute la douceur & le bien de leur vie, a ce mal qu'elle
 trompe leurs eſprits en ſtatant leur nature: au con-
 traire l'affliction decouure l'inconſtance & le peu de
 valeur de ce qui taſche de les ſeduire. Toute la Philo-
 ſophie s'employeroit inutilement pour vous perſuader
 qu'il n'y a rien d'aymable parmy les Creatures: les
 ſens charmez d'vne fauſſe douceur qu'ils en retirent,
 demontent les plus ſolides raiſons de la Morale, & font
 ſoupçonner les meilleurs Maximes d'impoſture. Vn
 pauvre cœur ſe fond dans les delices, & la volonté
 n'ayant de l'inclination que pour ce qui luy promet
 de la joye, ſe porte & s'y arreſte à aymer ce qui luy
 paroïſt deſirable. Ainſi elle ſ'endort dans la pourſui-
 ue du bien qu'elle recherche, ou du moins elle s'amu-

98 LA CONSOLATION DE LA
 se à l'apparence qui la surprend & qui la trompe. Il est vray que les inquietudes qu'elle souffre dans ses plus molles iouissances, luy font assez comprendre, que son Createur luy a préparé d'autres felicitez que les sensibles. Mais l'alliance de l'esprit avec le corps, contraint toutes ses faillies, & empesche les nobles mouuemens que le Ciel luy inspire. La flame n'est pas allumée pour languir dans vos fourneaux, ni pour noircir vos cheminées, toutefois pendant qu'elle treuve du bois, elle s'y arreste, de sorte que ce qui la nourrit, la captiue. Bien dauantage elle rencontre par fois des matieres si gluantes, que contre toutes ses inclinations, elle y vole & s'y attache avecque tant d'auideré, qu'on iugeroit que c'est sans violence. Ah, qu'il n'est que trop vray, que vostre pauure ame demeure comme collée à la terre, tandis que les sens y treuent leur amorce. Pour lors cette illustre captiue n'a pas la liberté de s'occuper aux grandes fonctions de ses puissances, l'exercice de la vertu luy est vne pratique inconnue, les vices la tyrannisent, & sous l'injuste Empire de la chair, luy sont vne insupportable seruitude. Qui peut rompre ces chaisnes & remettre la raison dans ses droits ? rien plus puissamment que l'aduersité. C'est elle qui vous fait comprendre que vos yeux, vostre goust & vos autres sens sont les trompeurs, les Tyrans & les Demons de l'homme ; trompeurs, puis qu'ils persuadent l'ombre pour la verité ; Tyrans, puis qu'ils font vne si injuste violence à la raison ; Demons, puis qu'ils vous tentent avec vn danger évident, & presque inéuitable de vostre ruine. C'est elle qui vous decouure l'infidelité des Creatures & la vanité de leurs charmes. C'est elle qui esprouue les amitez, separant ceux qui adorent la fortune de ceux qui aiment la personne. C'est elle qui dans les plus ameres aigreurs de cette vie, ouure de secretes sources de douceurs à l'ame, qui luy font mespriser les plus delicieuses voluptez. Que si le plus scrupuleux Aphorisme reconnoist qu'un mal en soulage quelquefois vn autre, & qu'une playe peut guarir vn malade, ce n'est pas vne petite faueur de Dieu que l'affliction nous attaque, & au contraire, c'est vn

grand mal-heur d'estre toujours heureux. Dauid possedoit sans doute de signalez bien-faits de la liberalité de son Monarque. De Pasteur, il l'auoit fait Roy, & d'Ignorant, Prophete; & neantmoins il ne creut iamais sa Muse mieux obligée de luy chanter des Cantiques, que quand il se vid humilié. Ce fut lors qu'il auoia que la Prouidence de Dieu prenoit soin de son salut, & que Dauid estoit vn des Amis de son cœur. Il faudroit auoir la douceur & les charmes de sa harpe, pour te dire les sentimens de son ame. Ne prens ce que ie tasche de t'en exprimer, que pour vne legera expression d'yne extase parfaite & d'vn mouuement, dont le seul esprit est capable.

I. P O E S I E.

L E bon-heur de mes sens empoisonne mon ame,
 L'absinthe & le sené nous tirent du tombeau:
 Si j'ay de la vertu, dou-je auoir de la flame?
 Son esclat est trompeur quoy qu'il paroisse beau.

Le charme du plaisir n'est qu'un fatal bucher,
 Et il flate mes desirs, c'est pour me rendre infame:
 Je me brusle aussi-tost que j'en veux approcher;
 Le bon-heur de mes sens empoisonne mon ame.

Tout ce qui luit à l'œil, ne le doit pas conduire,
 Vn ardent dans la nuit est un mauvais flambeau:
 Mon cœur fuie la douceur qui pretend te seduire;
 L'absinthe & le sené nous tirent du tombeau.

L'esclat des vains honneurs veut estre mon vainqueur,
 Je ne peux le souffrir sans meriter du blasme:
 Eloigne ma raison leur attrait de mon cœur;
 Si j'ay de la vertu, dou-je auoir de la flame?

La chair n'a point d'appas pour une ame immortelle,
 Ses infames plaisirs sont leure de Corbeau:
 Messprise ses douceurs, oppose leur son zele.

II. P R O S E

Fidèle appuy des âmes desolées (repris-je aussi-
 soit) vous mettez tant de graces & de douceur
 dans vos remedes , qu'ils guorissent les malades en
 les flattant. Et certes de moy , i'y prens vn tel goust,
 que la moindre interruption de vos charmans dis-
 cours me donnent plus d'impatience, que l'excez de
 mon mal ne me cause de peines. Touresfois puis que
 vous m'avez appris que j'y dois plustost chercher ma
 guerison , que le plaisir , & qu'il vaut mieux qu'une
 medecine soit vtile qu'agreable , ie me veux moy-
 mesme sevrer de la douceur , & mettre quelques fas-
 cheux momens dans ces bons interualles , que vous
 donnez à ma douleur. Je comprends assez que la mau-
 uaise fortune nous détrompe des illusions de la prof-
 perité ; mais comme vous m'avez auerty qu'elle nous
 separoit des Creatures , ie desirerois bien voir les liens
 inuisibles , qui nous y attachent, & comme quoy cer-
 te heureuse separation se fait. Ta demande (reparti
 la Sapience) m'auertit de mettre vn peu plus de iour
 dans mon discours , & de presser plustost ma pointe
 suiuant la methode des Philosophes , que l'artifice &
 les destours des Orateurs. Cette franchise m'oblige ,
 parce qu'elle me fait connoistre le desir que tu as de
 mes enseignemens. Rends-toy donc attentif , & ras-
 che de suivre ma pensét. Tu as sagement dit que les
 liens qui arrestent l'homme aux Creatures, sont inuisi-
 bles : par-là ie iuge que tu comprends son attache tou-
 te spirituelle. On doit distinguer deux sortes d'v-
 nions l'vne naturelle & l'autre morale. Le vulgaire
 ne connoist que la premiere , & ne s' imagine pas que
 deux choses soient conjointes , s'il ne void des cor-
 des , des clouds , ou quelque matiere qui frappe ses
 yeux ; mais les doctes & ceux qui ont la veuë delicate,
 apperçoient mesme entre les choses séparées de lieu,
 de certains nœuds , qui les approchent , & vne subti-
 le colle qui les vnir. Et quoy que l'ignorance ne voye

pas des liens que tout le monde sent, il ne faut pas, sur cette mauuaise raison les rejeter, ny croire qu'il y ait de l'extrauagance à vouloir persuader le secret. Lors que l'aimant agit sur le fer, & qu'il l'attire avec que tant de violence, nous ne laissons pas d'accorder vne puissante qualité ou quelque substance deliée entre deux, qui est la main cachée de cét insensible amoureux. Ainsi devez-vous supposer, qu'il y a quelque chose qui vous attache aux Creatures, quoy que personne ne touche & ne voye ces liens. Et ces attaches sont vos desirs, vostre amour, vos complaisances, vostre joye, & ces autres mouuemens de l'ame, qui regardent le bien & le mal sensible. Le desir tire le cœur vers son objet, l'amour l'en approche, la complaisance l'y colle, & la joye l'y plonge. En vn mot, de vostre part, vos affections sont vos liens, si vous desirez ou aimez quelque chose, vous luy estes attachez. Du costé de l'objet la bonté & la beauté sont les cordes qui vous serrent. Et voilà ce qui du Roy de l'Vniuers fait vn Esclaué plus malheureux, que les criminels de la Galere. Ce n'est pas mon dessein de condamner tous les souhaits & toutes les inclinacions de l'homme: le sçay trop bien que ce sont des presens de la Nature, ou pour mieux dire, des bien-faits de son Auteur, qui regardent la commodité & les delices de vostre vie. Il n'y a que leur excez qui merite du blasme & qui soit digne de correction. Dieu par vne haute Prouidence a mis des attraitz & de l'amour dans ses Creatures, afin d'en entretenir le commerce & les amitez. Autrement l'homme n'y trouuant pas ses aduantages & son plaisir, ce qui a esté fait pour son seruice, ne seruiroit plus qu'à son mespris. Vn grand Roy ne s'abbaisse à regarder ses vassaux & ses sujets que par la consideration des hommages qu'il en reçoit; mais comme on blasmeroit vn Prince qui oberoit à ses Laquais, aussi ne peut-on approuuer l'excessive passion que vous auez pour les choses créées. Ce desordre arriue neantmoins quelques fois, & on ne void que trop souuent, que le Maistre flatte son valet. Tu n'ignores pas que Dieu a mis l'homme dans le Monde, pour y commander, que les paroles

102 LA CONSOLATION DE LA
 estendent les Prouinces de son Empire, & que tous les
 Estres sont les vassaux de ce Monarque. Or comme
 vn seruiteur possède par fois si absolument son Mai-
 stre, qu'il perd sa dignité; soit que l'assiduité de ses
 seruices, la complaisance de ses humeurs, soit que
 l'effet de quelque charme attire ses bonnes volontez.
 De mesine, pour ces trois principales causes nous
 voyons que l'homme qui doit posséder les biens de la
 Nature, se laisse trop souuent posséder à eux. N'est-
 il pas vray en premier lieu, qu'il y a des personnes qui
 s'estiment si peu, qu'elles se donnent gratuitement ou
 du moins se vendent presque pour rien? Ces petits
 soulagemens que le corps tire des richesses, de la gloi-
 re & de la volupté, se commandent avecque tant
 d'empire, qu'il ne luy est plus libre d'agir en Souue-
 rain, ni de recevoir les seruices qui sont deus à sa
 naissance. Que ne m'est-il possible de t'elever sur cet-
 te haute Montagne, d'où le grand Cyprien monstroit
 toute la terre à son cher Donat? ô Dieu! que tu ver-
 rois vne longue chaîne de forçats, & qu'il te seroit
 aisé de remarquer la verité de ma proposition. Iettant
 les yeux dans les Villes, tu apperceurois vne grosse
 troupe noire, qui n'ayant point d'autre liurée que les
 formis, n'a point aussi d'autre occupation, que de
 traifner iour & nuit quelques grains de bled dans leur
 tas de poussiere, ou de faire vne infinité d'inutiles
 tours pour les conseruer. Les autres rampent en li-
 maçons dans l'ordure, mais avecque tant de con-
 trainte, que tu les croirois collez de leur baue, où ils
 semblent auoir quelque mouuement. Et quoy que
 l'employ des premiers ait le pretexte de la Iustice,
 ceux-mesmes qui la rendent aux autres, se la refusent,
 ne pouuans rompre vne seruitude qu'ils nomment in-
 juste. Pour les seconds (ce sont les voluptueux)
 bien que la chair les chatouille, & tasche de les con-
 tenter, ils confessent que leur plaisir n'est pas d'autre
 nature, que celuy d'vne personne qui se grate. Et
 neantmoins tu en verras vn qui file dans le sein
 d'Omphale; vn autre qui chauffe les souliers à sa
 Maistresse: vn troisieme qui prend medecine, & à
 qui la complaisance ouure la veine, lors qu'il se porte
 bien;

bien vn quatriesme qui donne de l'encens à son Idole, & qui la traite d'immortelle, quand elle commence déjà de pourrir. I'ay honte de te dire que Hercule est le premier de ces infortunez esclaves, vn Roy Goth le second. Themistocles le troiesime, & Aristote le dernier. Que si tu portes la veüe à la campagne, tu verras des hommes qui courent la poste, trauersent les forests, passent les mers, & qui font milles courses dans le monde. Garde-toy pourtant bien de croire qu'ils n'ayent point de chaisne: leur longe est vn peu plus grande que celle des autres; mais ils sont liez, & si tu escoutes leurs plaintes, leur attache est beaucoup plus importune, que celle qui est plus courte. Que si tu veux vne deduction plus claire: dis-moy, ie te prie, vn homme qui ne peut aller dans son grenier, sa caue, son verger, ses prez & sa vigne, a-t'il de la liberté, ou plustost n'est-il pas retenu comme ces bestes, qui n'ont point d'autre campagne que l'estendue d'vne corde mediocre? Celuy que la volupté traîne où il luy plaist, peut-il fuir à son gré? Celuy que l'ambition gouerne, se flate-t'il sans mensonge, d'vne franchise sans contrainte? Mais pourquoy l'homme se laisse-t'il ainsi mettre les fers? i'en ay marqué la premiere cause dans ces chetifs seruices que vous retirez des Creatures, & dans cette aueugle persuasion, où vous estes; que ce seroit ingratitude de refuser vostre amour à ce qui vous consacre son obeissance. En quoy vous oubliez vostre dignité, puis que vous receuez de vostre part avec obligation de retour, ce qui n'est de la leur que l'aquit d'vn hommage deu à vostre excellence. De plus i'ay adjousté, que comme il est des Seruiteurs, qui gagnent leurs Maistres par la flaterie, qu'ils apportent à toutes leurs inclinations; à cause que cét estude complaisant, qui ne regarde que leur fortune, paroist d'abord vn veritable amour de leur personne; ainsi nous voyons que les Creatures, soit par sympathie à vos humeurs, soit par inclination à leurs propres interests, cherchent de se mettre en credit aupres de vous, par cette officieuse dissimulation de bien-veillance, dont elles surprennent vostre credulité. En dernier lieu i'ay attri-

104 LA CONSOLATION DE LA
 bué cette seruitude de l'homme aux secrets d'une Ma-
 gie qui trompe son iugement, pour corrompre sa vo-
 lonté; non pas que ie vueille dire que les estres sans
 raison soient capables de cette ruse, mais bien que
 l'opinion commune leur donnant trop d'estime, elle
 cause cette illusion dans vos esprits, & vous en persua-
 de le merite. Et à parler sincerement, il n'est pas aisé
 de se defendre d'un charme si vniuersel, & d'une peste
 si generale. De quelle sagesse faudroit-il estre doiüé,
 pour mespriser ce que tout le monde adore? De quel-
 le hardiesse, pour choquer les sensimens communs?
 & de quelle force, pour resister au courant d'un fleu-
 ue, qui se respand sur la pente de vostre Nature? Voi-
 là à mon auis trois fortes raisons de vostre esclavage,
 qui font les nœuds de cette triple chaisne, qu'on ne
 rompt pas sans peine, & qu'on souffre tousiours avec-
 que douleur. Il vous reste vne seule difficulté à for-
 mer sur ce sujet: d'où vient que l'ame qui a des pre-
 tentions eternelles, & qui n'est sortie du rien, que
 pour entrer dans la possession du tout (ie veux dire
 de Dieu) laisse ainsi vaincre ces genereuses faillies qui
 la portent vers le Ciel? que si l'esprit s'abbaisse par le
 corps, pourquoy le corps ne s'eleue-t'il quelquefois
 par l'esprit? Sans peine on peut respondre avecque
 satisfaction à cette doute. C'est vne des incommodi-
 tez du mariage, que l'espouse suiue toutes les volon-
 tez de son mary, & prene mesme les inclinations de
 sa mauuaise humeur. Et quoy qu'il semble que cette
 Loy soit injuste, & qu'il n'y ait point de raison d'o-
 bliger vne honneste femme d'achepter avecque son
 doiuaire & les attraits de son visage, les caprices d'un
 homme, il en faut neantmoins passer par-là; daurant
 qu'il est ineuitable au foible de suiure l'impression du
 fort, s'ils ont vne attache commune. L'ame est l'es-
 pouse du corps, l'alliance qui ne fait qu'un tout de
 ces deux parties, serre les nœuds de l'obligation qui
 l'attire aux aueugles passions, & aux dereglez mou-
 uemens de la chair. On ne peut douter de cela, puis-
 que le corps qui se corrompt, abbaisse l'esprit qui est
 incorruptible, Voilà d'où viennent les plaintes de ce
 grand Apostre, à qui Iesus-Christ n'auoit pas osté la

Loy de la chair, quoy que par l'abondance infusion de ses graces, il l'eust soumis aux mouuemens de l'esprit. **Q**ue si tu desires penetrer plus avant, & connoistre ce qui forme dans l'ame cette iniuste necessite d'obeir au corps, & qui luy oste la puissance de l'esleuer, ie te diray promierement qu'un esclau n'en peut deliurer vn autre; & partant que l'esprit estant tout lie au corps, ne peut le deprendre des attaches qui engagent sa liberte aux Creatures, & qui forcent sa resistance. Mais ce qui fait penetrer le fond de cette difficulte, c'est comme i'ay insinue, que nous n'auons de l'attache que pour les objets, pour qui nous auons du desir & de l'amour, & que nous n'aymons & desirons que ce qui nous est connu. Or toutes nos veues & nos connoissances ayans vne forte liaison au sens, & rien ne nous estant connu que par l'œil, l'oreille, le goust, l'odorat, & le toucher, est-ce merueille que l'esprit n'ait point d'amour pour des choses inconnues; & que le cœur n'esleue pas ses mouuemens hors du sensible, où il est arresté, & par le goust qu'il y treue, & par le defaut des reconnoissances spirituelles qu'il n'a pas? La volonte de l'homme est vne pauvre aueugle; si elle manque de conduite, elle n'a point de mouuement. Il est vray que la Foy vient au secours de l'ame attachée au corps, mais sa reuelation estant obscure, elle ne communique pas assez de iour pour percer les tenebres, qui luy cachent l'excelence de son bien. Il n'y a que ceux qui ont déjà vaincu la tyrannie des sens, qui soient disposez à voir les sombres beautez de cet excellent objet. Encore est-il dangereux que l'ame n'estant pas tout à fait degagée de la societe de la chair, elle ne tire son propre bien au defaut du sens, & forme vne idee imparfaite de ce qui est tout parfait. En quoy elle souffriroit vne plus dommageable imposture que l'œil, qui iuge toutes les couleurs jaunes, s'il est malade de cette couleur. C'est ce qui a fait la manie de Manez & de tous ceux de sa secte, qui se sont imaginez vn Corps diuin ou vn Dieu corporel. Parce que leur esprit opprimé sous la chair, ne pouuant rien conceuoir au dessus de son impureté, donne de l'encens à ses feintes, au lieu

d'adorer son Createur. Si tu veux maintenant comprendre la durée de ces chaînes & l'injustice de leur violence, tu le pourras par cette consideration : que l'homme estant composé d'esprit & de corps, il seroit bien raisonnable, que la plus basse moitié de luy-mesme suiuiſt les eſſans de la plus haute, ou du moins qu'elle ne le traistast plus dans ses imperfections. Pour produire vne preuue sur ce sujet, qui estoit de l'intelligence du Peuple, il me plaist bien de te faire ouïr les plaintes d'vn de ces captifs d'eux-mesmes. Ce seront celles de ce grand Disciple à qui i'ay communiqué les plus claires lumieres de ma science, & que i'ay eſſeué dans ma chaire, pour l'instruction de toute l'Eglise. Incomparable Augustin ! tu as senty la contrainte de ces lacets ; au moins ne sçauroit-on te couu. ir au soupçon d'impatience, si tes soupirs ne sont pas vne preuue de ta douleur. Ce genereux Esclauue touché de sa trop longue & trop injuste seruitude, après auoir parlé des empeschemens de s'vnir à celuy qu'il connoissoit pour son vray & souuerain bien, adjouſte : C'estoit-là l'vnique sujet de mes soupirs, arresté à cette vaine occupation, non pas avec vne chaîne de fer, mais par ma volonté beaucoup plus dure que ce metal. C'estoit la matiere dont mon ennemy inuisible auoit fait les menottes, dont il m'attachoit ; d'autant que d'vne mauuaise volonté naist vne opiniaſtre conuoitise, & pendant qu'on se relasche honteusement à la conuoitise, il se forme vne couſtume, de la couſtume se fait vne necessité. Tout cela comme autant de chaînons & d'anneaux (ce qui m'a obligé de nommer mon deſastre vne chaîne) me tenoit captif dans vne insupportable contrainte. Pour ce desir que vous m'avez inspiré de vous seruir, & de me consacrer entierement à la poursuite de la vraye joye (qui n'est autre que vous mon Dieu) il n'estoit pas encore assez fort pour vaincre ces premieres inclinations, que tant d'années fortifioient. Et puis ayant expliqué le combat de deux volontez en foy, pour marquer l'effort d'vn captif, qui veut rompre son attache, il continuë. Les pensées que i'auois de me porter à vous, estoient semblables aux efforts

de ceux , qui taschent de se leuer , & qui apres s'estre mollement tournez dans leur lit , s'y laissent vaincre par le sommeil. Et quoy que les veilles soient preferablees au sommeil , souuent neantmoins le paresseux marchande de quitter le lit , & bien qu'il sçache qu'il est grand iour , vn certain engourdissement l'attache sur le duet , & le contraint d'y demeurer apres le iour. De la mesme sorte ie sçauois bien qu'il eust mieux valu suiure les attraits de vostre amour , que d'obeïr aux mouuemens de la passion. Mais si la genereuse resistance de l'esprit m'agreoit & taschoit de me faire vaincre , les flateries de la chair charmoient & lioient mes desirs. Je disois bien tout maintenant , attendez vn peu ; mais ce tout maintenant ne s'auancoit iamais , & ce tout à cette heure ne venoit point , & ce moment duroit des années. Pauvre miserable , helas qui me deliurera de ce corps mortel ! si non vostre grace , mon Dieu ! par les merites de Iesus-Christ mon Seigneur ! Te semble-t'il qu'on puisse rien adjoûter pour faire voir la tyrannie de l'affection , qui nous attache aux Creatures ? certainement , ou elle est inexplicable , ou ces paroles l'expliquent. Tu luy auras l'obligation d'auoir voulu estre l'interprete & l'exemple de ces conuulsions , que le cœur ressent lors qu'on luy rend sa liberté. Que si tu veux peser ses derniers mots , tu apprendras que la seule grace du Sauueur fait cetté heureuse separation. Mais pour conceuoir ce Mystere , remarque que nous pouons distinguer deux sortes de graces , l'vne qu'on doit appeller la grace de Dieu , dautant qu'elle consiste dans la communication d'vne chose qui leur est propre : l'autre qui appartient à Iesus-Christ entant qu'homme , parce que c'est la participation d'vn mal , dont la Diuinité ne se treuve capable que dans le commerce qu'elle a avecque vostre Nature. Or ie ne veux pas nier que nostre grand Dieu ne peut retirer l'homme de l'attache vicieuse qu'il a aux Creatures , s'il agreoit de luy montrer le veritable objet de ses amours. Je sçay trop bien que cette immobilité qui arreste les Saints à leur bon-heur , vient de ce que cette felicité les rait si puissamment , que rien au dehors n'est capable d'of-

frir à leur esprit des biens , qui ne soient dignes de mépris , comparez à l'infiny , dont ils ont la parfaite jouissance. O que vous quitteriez bien-tost la terre , si les richesses du Ciel vous estoient connus? La pierre ne presse pas sa descente vers le centre avecque tant de diligence , le feu n'a point d'élans qui ne puissent servir de comparaison , & toutes ces saillies , qui portent le fer à l'Aimant , & les choses legeres à l'Ambre , ne sont que des langueurs pesantes & des mouuemens endormis , pour exprimer le transport qui vous rairoit à Dieu. Mais il reserve cette heureuse violence pour l'autre vie , où la nécessité de vostre beatitude servira de recompense à ces actions qui doivent estre libres en leur principe , pour en auoir le merite dans leur valeur. C'est donc aux graces du Sauueur de faire ce souhaitable diuorce de l'homme avec les choses sensibles , & de rompre les liens qui tiennent son ame captiue. Mais qui sont ces graces? ie l'ay déjà insinué : c'est la perte des biens & des plaisirs , l'eclipse des honneurs & de la gloire , la ruine des amitez & de la fortune , la souffrance des peines & des opprobres. Ce sont-là les seules richesses de l'homme-Dieu , voilà le cher tresor de son cœur , & les delices de sa mourante vie. C'est donc de ce fond qu'il doit tirer les faueurs de ses Esseus , & les graces qui les doivent attirer à son Empire. Ah douces participations des amertumes de Iesus , honorables ignominies de sa Croix , riches pauueretés de sa misere , delicieux desgousts de son fiel , que vous meritez de desirs & d'amour , puisque vous retirez les hommes des chaines & des fers qui les oppriment ! On pourroit auoir du doute de cette verité , si on n'auoit l'experience presque de tous ceux qui possèdent les fruits de la vraye liberté. Celuy qui s'a fait comprendre les peines d'un cœur engagé aux biens perissables de cette vie , se peut satisfaire sur le projet & le progres de sa deliurance. Ne se souuiens-tu point d'auoir leu , que le moyen dont Dieu se seruit pour le gagner à sa grace , fut de l'affliger de ses peines. Vous estiez (dit-il) au dedans de moy , & par vne bonté qui n'est conceuable qu'à ceux à qui elle est sensible , vous détrempez mes

joyes d'amertume, & avec vne misericordieuse rigueur, vous me remplissiez de miseres & d'angoisses. Pour ce bien-fait mon aimable Sauueur! ie veux auoir d'immorrelles lozanges, puis que ie vous ay d'eternelles obligations. Cét auen solemnel d'vne personne si absolument engagée au monde, te pourroit persuader sans contredit, que la grande & generale methode de Dieu pour attirer les hommes, c'est de feindre qu'il les rebute. Renouuele vn peu ton attention, pour faire mon discours. Il n'est point de plus puissant remede pour nous déprendre d'vn objet, que de le dépouïller de tous ses attraits qui luy fournissent son amorce, ou de monstrier clairement, que ce qui paroist vn bien dans la Creature, n'est qu'vne erreur dans nostre pensée. Pour guerir vn malade d'amour, y a-t'il rien de meilleur que de luy rendre ses yeux, & luy faire voir qu'il n'aime que du fard & du plastre. Quand on aura osté vn pied de patins à cette riche taille, que sa teste n'aura plus les ornemens; quand elle sera dépouïllée de son or & de sa soye, & qu'on luy aura attaché cet yuoire qui jaunit dans sa bouche, pourra-t'on treuver vn homme assez insensé pour aimer vne naine, & vn chetif reste de femme, qui n'est qu'vn peu de plegme caché sous vne peau delicate? Voilà ce que Dieu fait contre vn cœur qui est sourd à ses sermons & rebelle à ses volontez, voyant que ces petits ombres de bien, qui sont dans les Creatures, font vne si criminelle diuersion de vos amours à son desauantage, ou à parler plus veritablement, au prejudice de celuy qui se laisse tromper. Quoy (dit cette adorable Majesté) faut-il qu'vn peu de richesses fasse mespriser mes thresors, & que ce que j'ay mis dans l'or & l'argent, pour seruir l'homme, le corrompe? Procez, pertes, malheurs! renuersez cette famille, ruinez ce Palais, desolez cette Prouince; que la pauureté m'amene cet insolent à l'hospital, & que pour rant de debtes, la misere l'execute iusques à sa chemise. Se peut-il faire qu'vne beaurté si legere que celle d'vn visage, donne du dégoust de mes perfections infinies? vn peu de couleur & de proportion l'emportera-t'il sur vne Essence eternellement adorable? Maladies

effacez ces jouës, auéglez ces yeux, coupez ce front, retirez cette bouche, & de toutes ces belles apparences faites vne horrible figure. Peut-estre que la complaisance des Creatures flate ce cœur, & que pour conseruer vn amy, il ne se soucie pas de perdre son Dieu. Je veux que le soupçon attaque cette intelligence, que la jalousie la trouble, que l'infidelité la trauerse, & que le dedain la dissipe. N'est-ce point la vanité qui me rauit les hommages qu'on doit à mon excellence? confusion, mesdisances, hontes, mespris! ternissez ce faux esclat, qui ébloiit & n'esclaire pas; abaissez cet orgueil, qui enfle l'homme, & qui ne l'élève point. A ce commandement de Dieu, vne grande fortune se renuerse; ce qui auoit attiré vn nombre infiny d'idolâtres, n'a plus que des Moqueurs; cette beauté que l'on consideroit avec admiration, n'est pas seulement regardée avec indifférence; la cause de tant de desirs embrasés deuiet par vn changement fort leger, l'objet d'une auersion inuincible. L'esclat de ces grands honneurs se perd; ce qu'on auoit porté iusques au plus haut du Ciel, n'a pas mesme place au fond des abysses. Le pauvre cœur ne treuuant pas dans ce qu'il aimoit les qualitez d'attache, n'y repose plus. Que s'il ne rencontre pas la contrainte d'une prison, où il paye avec vsure l'interest des petits contentemens qu'il en auoit tirez, il ne faut point douter au moins qu'il n'y soit sans plaisir & sans complaisance; daurant que l'utile & l'agréable estant l'vnique motif de nostre poursuite, si on les separe de l'objet qu'on aime, on oste au cœur la fin de sa recherche, & en suite le principe de son action. L'aduersité est donc vn Maistre qui nous apprend que les choses sensibles n'ont rien d'aimable, ou si elles possèdent quelque aduantage, estant beaucoup plus meslées de mal que de bien, elles sollicitent moins le desir qu'elle ne prouoquent la haine. Et pour ne rien déguiser, si les hommes se donnoient loisir de considerer les seruices & les incommoditez de ces bigeouts auxquels ils prostituent leur amour; si leur consideration estoit serieuse, leur seruitude seroit courte. Regarde, ie te prie la fortune, par ce qui paroist de plus esclatant en ses fa-

neurs. Ces grandes dignitez ne sont-ee pas des cordes & des chaisnes, qui pour estre d'or & de soye, ne laissent pas de vous rauir la liberté? Vn homme qui en est chargé, se possède-t'il soy-mesme? s'il est Iuge, le moindre Artisan a droit sur son sommeil & sur ses veilles: à peine a-t'il pris son repas qu'il perd son repos. On luy vient dire mille petites nouvelles; l'une se plaint qu'on luy a dérobé des choux; l'autre qu'on luy a ensorcelé vne chevre; ce troisiésme qu'on a remué d'un pouce, les bornes de son champ, & vne infinité de semblables querelles, à qui vostre sortise donne le nom de grandes affaires. S'il est Gouverneur de Prouince, le voilà attaché comme vne araignée au centre de sa toile, pour espier de tous costez ce qui pourroit en troubler la tranquillité. Pendant qu'il traueille aux assurances de la paix d'un portefaix, & d'une lauandiere, il perd la sienne: tellement miserable par son propre bon-heur, qu'il ne scauroit goûter le cõtentement que ses soins procurent aux plus malheureux. Ne croyez-vous point que la condition des Roys & de ces souueraines Puissances, qui commandent aux ames, soit exempte de cette contrainte? Plus ils ont de grandeur, & moins possèdent-ils de liberté. Ce grand esclat qui les environne, les decouure à tout le monde, & fait qu'ils ne conseruent pas la liberté de leurs moindres actions. Leurs paroles, leurs gestes, leur mine, leur contenance, leurs regards sont examinez de leurs moindres sujets: s'ils font bien, ils s'acquittent de leur deuoir: s'ils font mal ils ont ce déplaisir d'auoir leurs Valets & leurs Laquais pour Censeurs & pour Iuges. Je ne dis rien des craintes, des jalousies, des soupçons & des deffiances que les caresses de leurs plus affidez donnent à leur esprit. Le glauiue qui menace leur teste, n'est pas toujours soustenu, mesme d'un foible filet. En vn mot, iamais ils ne sont exempts des inquietudes, qui leur font apprehender la cheute, que lors qu'ils sont au bas de leur rouë. Il arriue souuent que la grande foule de ce perpetuel flux d'affaires, où viuent les Princes, diuertit leur esprit de cette pensée; mais en fin vn moment de repos dans cette agitation continuelle, & la

112. LA CONSOLATION DE LA
moindre relâche de leur obsession, fait auoier aux plus idolâtres de la fortune, que les choux & les laicqués de Garure ont vn goust, qui manque aux delices de Rome. Voulez-vous qu'un homme soit riche, il est mal-heureux : Car sans soupçonner temerairement que son bon-heur vient de la misere d'autruy, & que ses thresors sont des larcins publics ; qu'il a des serres, parce qu'il les a rauies à vne pauvre vefue ; qu'il possède des maisons, parce qu'il en a chassé des Orphelins ; que ses commoditez viennent du deshonneur de sa famille, & que pour auoir de l'or & de l'argent, il a vendu ses filles & sa femme. N'est-il pas vray que tous ces grands biens sont des chaines qui le captiuent, des aydes qui luy facilitent le mal, & d'éclatans Demons qui le poussent à sa ruine ? Iamais il ne sera iuste qu'il ne soit pauvre : pour luy donner du repos, il luy faut oster la cause de ses veilles : pour le déliurer de ses peurs & de ses frayeurs, il luy faut rauir ses diamans & ses perles. Tandis qu'il luy restera de l'or, il craindra tousiours d'auoir enfermé quelque vn dans ses sacs avec ses pistoles, il regardera par le trou de la serrure, s'il n'y a point de voleur dans son coffre ; il se leue par quatre fois dans vne seule nuit, pour voir si vne porte qu'il a fermée luy-mesme de trois verroux, ne s'est point ouuerte. Vne souris dans la paille luy persuade que sa maison est pleine de brigans. Le Ciel menace-t'il de pluye ou de gresle, il a tousiours les yeux sur ses champs & sur ses vignes. D'auantage ce n'est pas assez de se tourmenter des accidens dont il voit les presages, la crainte luy souleue des tempestes qui ne seront point ; vn torrent qui n'aura jamais vne goutte d'eau, entraisne sa maison ; le naufrage abisme sa marchandise, bien qu'elle soie dans sa boutique. Et ainsi, l'amour qu'il a pour les richesses, luy donne des imaginations, qui chastient sa conuoitise. Je ne parle point d'une personne sur qui la volupté s'est acquis du pouuoir ; d'elle plus que de tout autre, il est vray de dire, que si elle a de l'amour, elle a vne attache. l'ay pitié de la gesne que souffrent ces insenséz, & horreur de la tyrannie de celles qu'ils adorent. Vne seule de leurs paroles ne

Leur appartient plus ; on examine la consenance de ce pauvre fou , vn soupir est suspect de trahison , quoy qu'il soit sans dessein ; s'il regarde sans congé , ce ne fera pas sans punition. Ce n'est pas assez que la passion possede son cœur , il faut que la flaterie corrompe son iugement ; il y obligation d'estudier des menfonges , pour déguiser ses defaux. Si vne Maistresse est farouche, elle est graue ; si elle a vne humeur dissoluë , elle est gaye ; vse-t'elle de dédain , elle epreue ; si elle rebute , elle chastie. Et pour faire d'vn Esclau vn idolâtre , le poil que la vieillesse ou la maladie luy arrache , doit tenir lieu de reliques ; il faut conseruer les ordures du nez & de la bouche , comme vn precieux baume & de la ciuette. Et puis vous vous plaindrez (petits hommes !) si l'on vous déliure de cét esclavage , & vous n'adorerez pas la bonté de Dieu , qui vous oste vos chaînes, en vous ostant vos amours, vos biens , vos dignitez , & vos richesses. Ah que c'est grand bon-heur d'estre miserable. Tu comprends, ou ie me trompe , que ce que vous appelez improprement defastre, sont de douces faueurs du Ciel & qu'une main qui vous blesse , vous guerira , puis qu'elle coupe ce qui vous attache. Je finirois icy ce discours, si ie n'estois obligée de te faire voir à l'auantage de l'aduersité , vne separation bien plus delicate que celle dont ie t'ay entretenu. Il n'est point de Metaphysique qui fasse des precisions si deliées ; mesme cét entre-deux qu'elle treuve dans les Essences toutes simples & spirituelles , n'a point de traits plus minces , que celuy qu'elle opere dans l'homme , lors qu'il se diuise de soy-mesme. Il n'appartient qu'à Dieu qui est le premier principe de toutes choses , de s'en establir la derniere fin ; & en suite , il est seul de tous les estres, qui doit auoir de l'amour propre , & qui puisse terminer ses actions à son Essence. Tous les autres ayans des natures sujetes & inferieures , sont obligez à quelques rapports & à certains ordres , qui les dressent aux estres plus parfaits. Ainsi l'insensible se rapporte au sens , celui-cy à la raison , & la raison à l'intelligence. Ainsi toutes les Creatures regardent l'homme comme la fin de leur estre , faisant seruir ce qu'el-

les possèdent de biens & de commoditez à ses besoins & à ses interests. Et l'homme se doit entierement referer à Dieu, & en soy rejoindre toute la nature à la source d'où elle est écoulée; afin de reduire le nombre à l'vnité, & par cette vnion & cét approche, conseruer ce qui se perd dans l'éloignement par la diuision. Mais il arriue tout autrement, parce l'homme qui est si rigoureux dans l'exaction de ses droits, se rend fort negligent en l'acquit de ses deuoirs. Et bien qu'il ne puisse souffrir que ce qui luy doit de l'hommage, le retienne, il s'oublie de rendre à Dieu ce que son excellence & ses bien-faits exigent de sa reconnaissance. De plus l'amour de soy-mesme qui luy est naturelle, deuiant propre, & par le rapport qu'il fait de toutes choses à son seruice, & par l'arrest de ses actions à sa personne, il s'establit sa fin, comme s'il estoit luy-mesme le principe de son estre. Ne crois pas qu'il soit inutile de te decouurir la naissance de l'amour propre, dont le funeste progres va de l'estime du rien au mespris du tout, i'entens de l'homme à Dieu. Amour propre, ou à parler plus proprement, haine cruelle, qui attache si fort l'homme à l'homme, qu'il ne pense qu'à soy, n'adore que son merite, n'aime que les commoditez & ne cherche que ses aduantages: adherant à soy-mesme avec vne colle si forte & vn glu si subtil, qu'il est aurtant difficile de le separer, que malaisé d'en reconnoistre la soudure. Il n'est rien que l'affliction qui puisse rompre cette attache, & treuuer la jointure où vous tenez si fortement à vous-mesme. Et cela se fait premierement, par la ruine de ces biens exterieurs qui nourrissent vostre flame, & par les ennuis qui émoussent le goust de vos delices. De sorte que l'homme n'ayant plus dequoy se remplir, il se vuide de soy-mesme, avec vn degagement si parfait, que du desir & de l'ambition d'vne vie immortelle, il passe au mespris de la mort, souhaittant de finir des langueurs qu'il ne peut contenter, & perdre des ennuis qu'il ne sçauroit guerir. Que ne m'est-il possible de produire tous ceux que la mauuaise fortune a deliurez de ce Tyran? tu reconnoistrois sans doute la puissan-

ce de ce remede, par la malignité du mal dont il garantit. Tu verrois comme insensiblement elle les a fait passer de l'amour à la haine, & d'un estude importun des aises de l'homme extérieur à l'innocente recherche de sa ruine. Mais il n'est pas nécessaire d'en parler plus long-temps à vne personne qui toute sa vie a estudié ses artifices, & combatu ses inclinations. Tu en sçais la nature, il reste seulement d'en considerer les ingenieuses sottises : ie n'ay garde de te priuer d'un plaisir qui sans doute, te peut recreer, s'il ne te peut instruire. Peut-estre te souviens-tu de ce que l'Antiquité feint de Narcisse : ce mal-heur que la Fable depeint dans sa mort, est vne parfaite image de l'amour propre. Represente - toy donc ce pauvre Chasseur aupres d'une fontaine, & te rends attentif à son discours : il te veut soulager de l'ennuy qu'une attention trop rendue t'a sans doute causé.

II. POESIE.

Vous qui de vos beautez vous faites des Idoles
 Pour vous faire la cour;
 Apprenez les effets des dernieres paroles
 D'une derniere amour.

Echo Nymphes des bois n'avoit pas veu Narcisse,
 Qu'elle perdit son cœur,
 Et tascha de gagner par quelque bon office,
 Celuy de son vainqueur.

Heureuse si deslors n'estant plus qu'une bouche,
 Elle n'eust point eu d'yeux,
 Pour voir ce vain objet qui maintenant la touche
 D'un regret odieux.

Mais estant toute d'yeux pour ce Chasseur aimable :
 Au temps de son erreur,
 Son corps n'est plus que voix dont le cry pitoyable
 Accuse son mal-heur.

216 LA CONSOLATION DE LA
Le superbe mespris qui l'avoit outragé ,
Ne trouble pas ses sens ,
Jusques à s'oublier du soin d'estre vangé.
Parces pitoyx accens.

Que l'objet de tes vœux (dis cette folle Amante)
Puisse toujours fuir ;
Que sa legere humeur soit seulement constante ,
Afin de te hair.

Tout aupres de ce lieu couloit une fontaine ,
Dont les parlantes eaux
M'avoient couvert la bords de leur seconde veine
Que pour les arbrisseaux.

Le ruiffeau murmurant sembloit dire à Narcisse :
Viens reposer icy :
J'ay assez de mes eaux , agreant mon service ,
Pour noyer ton soucy.

Ne crains pas la chaleur, ce lieu semble assez sombre.
Pour te mettre à couvert :
Je croy que le Soleil se peut cacher à l'ombre
Sous ce feuillage verd.

Si tu veux estre seul , & que ma compagnie
T'apporte de l'ennuy ,
Pour ne point offenser l'honneur de ton genit ,
Tiens voilà que ie fuy.

Narcisse se cacha pour soulager sa peine ,
Dessous un arbrisseau ,
S'exposant au zephyr , dont l'agreable haleine
Iuvoit avecque l'eau.

Contemplant ce beau ieu , il se mira dans l'onde
Du kristal qui glissoit ,
Et vi d en se voyant la beauté de ce monde ,
Que seul il cherissoit.

La verité d'un corps paroissant dans l'image .

Il ayma ses attraits ,
Et laissa surmonter son orgueilleux courage
A de si foibles traits.

Rien ne pouvoit partir de cette main sçavante
Qui forma Cupidon ,
Qui ne cedast aux traits de la beauté florissante
Que vidce Corydon.

Le bronze à qui Myron donna jadis la vie ,
N'amaist rien de si beau ;
Et mesme le Crestois fut trop passé d'envie ,
S'il eust veu ce tableau.

Aussi nostre Chasseur ayans veu ceste face ,
Il en fust abusé ;
Et bien que ce ne fust que l'ombra d'une glace ,
Il en fust embrasé.

Narcisse ! c'en est fait , ta volansé caprine
N'a plus de liberté ;
Mais ne crains pas d'aimer, puisqu'aimant cette rive ,
Tu cheris ta beauté.

Admirant ce portrait , toy-mesme tu s'admiras ,
Tu te vois , s'il est beau ;
Et si tu veux laisser les flots où tu te moires ,
Ce n'est plus que de l'eau.

Ce visage pourtant te doit bien estre aymable ,
Son merito est le tien ;
Si tu te crois heureux , il n'est pas miserable ,
Ton bon-heur est le sien.

Ne luy refuse pas ce que ta bien-veillance
Luy peut donner de prix :
Si tu l'estimes peu , ton jugement l'offence ,
Son blasme est un mespris.

C'est perdre mon discours que d'exciter Narcisse
A se mettre en prison.

118: LA CONSOLATION DE LA
Puis qu'il n'est plus desia libre dans le service ,
Qui force sa raison .

Pensif aupres de l'eau , dont il est idolâtre ,
Il va tout à l'entour ,
Et voyant son portrait il s'amuse , folastre ,
A luy faire l'amour .

Il se panche dessus , il y colle sa bouche ,
Afin de l'embraser ,
Mais aussi-tost il sent que le flot qui le touche ,
L'a pensé tout glacer .

Il adoucit ses yeux , il polit son visage ,
Corrigeant sa rigueur ,
Et l'aymable ruisseau luy monstre dans l'image
Vne mesme langueur .

S'il espanche des plours , il espanche des larmes ,
Et semble l'asseurer ,
Qu'ayant dessus le front l'esclat de tant de charmes ,
Il les veut adorer .

Narcisse ne fait rien , que cette vaine Idole
N'imitte dedans l'eau ;
S'il s'eloigne , elle suit , s'il s'approche , elle vole ,
Pour quitter le ruisseau .

Enfin ne pouvant pas ni soulager sa peine ,
Ni souffrir son tourment ,
Il tasche de tromper , parlant à la fontaine ,
Son cruel mouvement .

Agreable sujet du paresseux supplice ,
Qui me fait mal-heureux ;
Si tu me veux hair , n'use point d'artifice ,
Pour m'estre rigoureux .

Peut-estre mon transport se rend illegitime ,
Parce qu'il est amer ?
Certes si mon amour peut passer pour un crime ,

C'est crime de s'aimer.

*Cesse de soupïrer, Chasseur trop véritable !
Modere ton ardeur,
La neige de ce teint montre qu'il est capable
De sa seule froideur.*

*A juger des attraits qui parent ce visage,
Le Ciel fait son tableau;
Mais la raison conclud de son humeur volage,
Qu'il est fils de cette eau.*

*Laisse, laisse l'amour d'une beauté glacé,
Que le soin de guerir
Decourrant ton erreur oste de ta pensée
Le soin de l'acquerir.*

*Veux-tu donc inhumain t'abandonner toy-mesme ?
Tu te perds ma raison,
Regarde ce ruisseau, son onde devient blesme
De voir ta trahison.*

*Vois-tu pas qu'il se plaint, vois-tu pas qu'il murmure
De ma legereté ?
Ne crains point cher objet ! partoy-mesme ie iure
De ma fidelité.*

*Eloigne de ton cœur les cruelles allarmes
Que te donne ma foy :
Rien ne scauroit iamais (quand j'aimerois tes larmes)
Me separer de toy.*

*Quoy tu me tends les bras, & quittes la demeure
De ces palais flottans ;
Sans doute tu le fais de peur que ie ne meure,
De souffrir si long-temps.*

*Inconstant tu me fuï, & laisses dans mon ame
Ta seule cruauté,
Tu feignois de brusler, & tu n'as de la flame,
Que la legereté.*

Que ton visage feint marque bien l'inconstance
 D'un vaine amitié ?
 Si-tost que le Soleil retient son influence ,
 Il se cache à moitié.

A-dieu donc cher ruisseau qui faisois mes delices ,
 A-dieu mon cher ruisseau ,
 Je prens congé de vous souhaittables supplices ,
 A-dieu mon doux Airant &

Quoy tu reviens à moy recompensant ma plainte
 Du bien de te revoir ?
 Si tu t'estois caché , ce n'estoit que par feinte ,
 Pour tancer mon deuoir.

Tu le dis , ie l'entens , non pas de ton langage ,
 Mais du clin de tes yeux ;
 Je te voy bien parler ; mais ie n'ay pas l'usage
 De la langue des Dieux.

Je veux croire pourtant que cette humide source
 Glace ta passion ,
 Et s'apprens à fuir d'une eternelle course ,
 Ma chaste passion.

Mais certes la raison accuse ton courage
 De m'amoir offensé ;
 Et moy pour me venger , s'auoué en ton image
 Que s'aime un insensé.

On dit que l'amitié naist de la ressemblance ,
 Je suis semblable à toy ,
 Accorde à nostre amour l'effet de sa puissance ,
 Te transformant en moy.

Les Nymphes m'ont appris que s'estois desirable
 A leurs chastes amours :
 Je suis de leur amis , car leur fin miserable
 Approuue leur discours.

Et voyant dans tes traits les traits de mon visage,
 Et mes yeux dans ses yeux,
 Le croy sans me flatter estre un parfait ouvrage
 Du pouvoir de nos Dieux.

Sa voix n'en pouvoit plus, quand sa mourante vie
 Se confondit dans l'eau,
 Laisant son triste corps sujet à son envie
 Cheoir sous un arbrisseau.

Neantmoins ce beau corps coula dans la fontaine
 Par les feux de l'amour,
 Et Narcisse voulut de ce lieu de sa peine,
 Faire son beau séjour.

Depuis le riche flot de cette amoureuse onde
 S'unit à ce métal,
 De qui les qualitez font voir à tout le monde
 Le monde en un cristal.

La glace du miroir retient si bien empreinte
 La vertu de cette eau,
 Qu'on y void aussi-bien son image depuis
 Comme dans un tableau.

Et de là viens aussi la charmante folie
 Qu'on ne peut se mirer,
 Qu'on n'ait à mesme temps l'ame toute remplie
 Du soin de s'admirer.

III. PROSE.

CE doux concert flatoit encore mon oreille, lors que j'adressay cette priere à la Theologie. Sainte Maïtresse des vertus ! il m'est aussi difficile de taire ma satisfaction, que de l'exprimer : vostre discours rait toute ma raison, & l'incroyable douceur de vos paroles charme entierement mes ennuis. Il n'y a rien d'assuré au monde, ou il est vray, que l'aduersité nous separe de nos mauuaises affections : s'ay mon

122 LA CONSOLATION DE LA
 experience là-dessus , & celle de beaucoup de personnes. Et certes il me souvient , qu'à mesme que mes ennemis me persecutoient , il me sembloit que mon cœur se rejettoit avec joye des objets dont il auoit fait autresfois la recherche avec ardeur. Ton obseruation (me dit la Sapience) vaut bien vne de mes meilleures preuues : Car outre la persuasion qu'elle met dans ton esprit ; elle rend la liberté à ton ame. Mais sçais-tu pourquoy cette heureuse deliurance arriue , lors que vous estes accueillis de quelque disgrâce ? Il me semble (repris-je aussi-tost) que cela arriue , parce que l'affliction respand des dégousts sur les choses qui nous sont agreables ; ou bien parce qu'elle nous ouure les yeux aux impostures qui nous rompent. En quoy ie remarque que nostre grand Dieu vse de la douceur de ces Meres , qui pour porter leurs petits à de plus solides viandes que le lait , frottent le chicheron de leurs mamelles , de quelque liqueur bien amere. On peut adjouster , que dans l'attaque des souffrances il se fait vne suspension de nos fausses joyes , pendant laquelle nostre raison decouure les defauts de son objet , & se premunit dans ce bon interualle contre ses nouveaux charmes. O que tu es heureux ! mon cher Nourrison (s'écria cette auguste Deesse) de comprendre ces importantes veritez ! n'estime pas pourtant que ce souhaitable diorce soit le plus considerable effet de l'aduersité. Ce n'est pas assez qu'Israel connoisse la misere de sa condition , que Ioab regarde l'embrasement de ses bleds , que l'Enfant prodigue sente sa faim ; il faut que ce pauvre peuple sorte d'Egypte , que ce Capitaine coure au Palais d'Absalon , & que ce Fils débauché reuienne à la maison de son Pere. Je veux dire , Celestin ! que ce seroit peu si l'affliction n'vnissoit l'homme à Dieu ; apres l'auoir heureusement separé des Creatures. Et c'est ce qu'elle fait parfaitement , dautant que nostre volonté ne pouuant arrester ses inclinations au vuide , ni se terminer à la priuation de son propre bien , elle s'élançe vers le Ciel , où l'entendement luy en monstre le sejour. Et quoy qu'elle ne s'y porte pas avecque le mesme auéglement que le feu , elle y vole avecque la mes-

me prôpritude, & s'y joint avecque des liaisons beaucoup plus fortes. Mais souviens-toy de la distinction, que j'ay proposée au commencement de mon discours, & que mon dessein n'est pas de feindre vne vnion substantielle de Dieu avecque l'homme affligé, Cette faueur s'arreste en Iesus-Christ seul, bien qu'elle se puisse estendre à toutes les autres Natures. De mesme quand ie dis que l'aduersité nous approche de nostre souuerain bien, ie ne pretens pas aussi donner des bornes ni de l'estenduë à vne Essence, que son vnitè tres-simple met dans les moindres arômes, sans l'y enfermer, & que son immensité respand hors de toutes choses, sans l'en exclure. Ce n'est pas à tire d'aïsses ni à course de cheual, qu'on s'approche de celuy qui est present à tout : le carrosse & la poste ne seruent de rien, pour faire le chemin qui nous mene à Dieu. Celuy qui est immobile, ou qui n'a point de pieds, va plus viste que ceux qui courent, s'il connoist & aime dauantage. Or tu dois remarquer, mon cher Disciple ! que la mesme chose qui nous auance vers nostre Dieu, nous y conjoint ; d'où il faut recueillir que si la connoissance & l'amour sont les demarches de vostre ame, elles sont conjointement la colle de de vostre cœur. Que si les souffrances de cette vie vous pressent d'aller à la veritable source du souuerain bien, & qu'elles vous y vnissent parfaitement, n'aurez-vous pas dans cét heureux effet de quoy cherir sa triste cause ? Pour proceder avec vn ordre naturel, il faut premierement parler de la connoissance, & en suite nous viendrons à l'amour. Comprends bien mon raisonnement. Vn ancien a sagement dit, que la prosperité traïsnoit inéuitablement ce malheur, qu'elle couure les yeux de l'homme d'une obscurité tres-épaisse. Il veut sans doute insinuer, que celuy qui iouit rousiours d'une riante fortune, est tellement auéglé de ses joyes, qu'il ne voit iamais les belles lumieres de la verité, semblable à ces oyseaux d'engrais, que l'auéglément & les tenebres nourrissent dauantage que le grain & la paste. Certes on ne scauroit nier, que Senèque n'ait dit vn bon mot, quand il a parlé de la sorte ; mais on ne doit pas aussi croire, qu'il ait

124 LA CONSOLATION DE LA
porté sa pensée iusques à la premiere verité , qui toute seule vous peut doucement occuper , & faire le delieieux objet de vos recherches. Es neantmoins il n'est que trop assuré que le perissable bon-heur des sens & de l'homme exterieur empesche l'ame de voir son Dieu en veüe , & d'estre l'vnique sujet de vos recherches. Voilà, si ie conjecture bien, ce qui fait qu'un grand Saint , nomme l'aduersité le moyen de treuver les choses diuines , ou si vous me permettez de parler comme luy , le Repertoire & l'Ephemeride de Dieu & de ses grandeurs. On treuve Dieu dans la souffrance , dautant que l'esprit de l'homme ne pouuant estre sans application , il se dresse sur les ruines de ce qui le retenoit , à la poursuite de celuy qui le peut pleinement satisfaire. Il le treuve là comme Createur , par cette solide reflexion : qu'il ne doit auoir dependance dans le principe de son estre , que de celuy qui luy en continuë la jouissance. Il l'auouë pour cõseruateur de sa vie , apprenant de sa propre experience que toutes les Creatures en conjurent la ruine. Il reconnoist, clairement de l'insuffisance de tous les biens la terre qu'il est tout seul son precieux thresor. Il void dans la perte de ses honneurs & l'écoulement de ses plaisirs, qu'il ne doit point chercher de gloire ni de contentemens , hors de celuy qui est la gloire des Bien-heureux , & les chastes delices des Anges. Il apprend de l'inconstance de ses amitez , que Dieu est ce fidele & constant Amy , que la fortune ne peut oster. Et pour comprendre tout en vn mot , elle fait connoistre à l'homme , que son ame estant immortelle , il ne peut contenter des appetits eternels , par des viandes qui se corrompent. Et ainsi il eleue sa pensée à vn bien necessaire , puis qu'un desir qui n'a point de fin, demande vn objet infiny dans sa plenitude , & eternel dans sa durée. Ce n'est pas assez que cette diuine Ephemeride vous instruisse de ces rares connoissances , elle marque encore les grandeurs & les perfections de celuy qu'elle monstre. Sa Prouidence , sa sagesse , son pouuoir , sa iustice & sa bonté y éclatent d'un lustre aussi brillant qu'adorable. La Prouidence y paroist , en ce que Dieu choisit vn moyen autant infailible

dans le succes, que desirable dans sa fin. La Sageſſe, en ce qu'il proportionne les souffrances aux forces, ne permettant iamais que le mal-heur qui reueille vostre assoupissement, surmonte vos courages. La puissance s'y voit, en ce qu'il brise vos attaches, sans blesser vostre franchise, & que dans vn moment il renuerſe la domination que la tyrannie des sens auoit establie, pendant beaucoup d'années. On y treuve sa Iustice, parce qu'on sent les coups & sa vengeance. Sa Bonté y reluit, puis qu'elle ne cherche dans la peine des crimes, que la correction des criminels, & que Dieu cesse de punir quand l'homme cesse de pecher. Tu ne dois pas treuver estrange que ie tire ces lumieres de la Metaphysique : toutes les sciences estans mes esclaves, le bien qu'elles possèdent, m'appartient : si ie me fers de leurs clartez, ie n'emprunte rien d'autruy. Je ne presse pas neantmoins cette raison, puis que i'ay aussi peu besoin du seruice que du secours de la science profane. Tu n'ignores pas que la foy est la premiere vertu du Chrestien, non pas en excellence de merite, mais en ordre d'infusion; d'autant qu'il est aussi impossible d'auoir vn amour surnaturelle, sans vne connoissance surnaturelle qui la precede, comme dans l'ordre de la Nature, de poursuiure par l'appetit sensitif, vn bien qui n'a pas touché l'imagination. Elle est encore la premiere; parce qu'elle regarde la premiere verité, premiere perfection du premier estre, & parce qu'elle deuanche tous les autres actes de l'intellect & de la volonté, dans la recherche de leur premier objet. Je te marque avecque soin toutes ces circonstances, à cause qu'elles font vn solide appuy à mon discours. Car si la foy qu'vn ancien Grec appelle vne plante genereuse, ne tient pas sa fécondité des beaux iours d'esté, & qu'elle s'exerce avecque tant de perfection dans l'aduersité, qu'on la peut nommer sa propre saison, qui ne void les beaux fruits que perd vn homme constamment heureux? Réueille vn peu tes esprits, & te prepare à vne haute verité; mais auant que de l'ouyr, souuiens-toy que ce monde inferieur vse de la mesme illusion sur nos sens, que la Theſſalie, où l'on dit que tout ce qui se void

n'est pas, & au contraire, que tout ce qui ne se void pas, possède véritablement l'estre. Et certes si Dieu est, parce qu'il ne presuppõe l'existence de quoy que ce soit comme principe; parce qu'il ne dépend de la conseruation d'aucune cause; parce que le passé ni le futur ne partagent point ses années; parce que c'est en luy où les estres possibles sont quelque chose d'infiny, & par luy qu'ils deuiennent au dehors des Creatures finies; à proprement parler & en rigueur, il est vray que tout le sensible n'est point; d'autant qu'il tient l'estre par grace & avec dependance de celuy qui le possède par nature; que sa permanence n'est assurée, que sur les causes, qui se ruinent mutuellement, & qui ne se conseruent que par le secours de quelques foibles accidens, qui sont peir par vne criminelle ingratitude le sujet qui les porte; à raison aussi que le temps, qui est esgalement composé de l'estre & du non-estre, mesure sa durée; & enfin qu'il a en soy la matiere, premiere source de la corruption, qui conduit toutes choses dans le neant. Retournons à ce que j'ay proposé; il faut estre ignorant ou opiniastre, pour soustenir que la Foy ait vn meilleur temps que celuy de la souffrance. Voicy ma preuue. La Foy est vne lumiere qui n'esclate que dans les tenebres, & qui seroit affoiblie par la raison & les autres connoissances naturelles. Comme elle est l'argument qui nous persuade les choses que nous ne voyons pas, elle doit estre toute seule, ce qui leur sert de fondement & d'hypostase, (pour parler avecque l'Apostre) puis que rien ne les peut soustenir dans nostre creance, que ce qui les decouure à nostre esprit. Si-bien qu'on ne peut douter, que le moment propre à la pratique de cette vertu ne soit celuy où l'ame est toute recueillie dans foy, sans se resprendre au dehors par les sens, qui sont ou degoustez de leurs objets par l'ennuy, ou persuadez de leur imposture par l'experience. Veut-on se rendre capable de connoistre Dieu (dit vn grand Homme) que la chair n'importune plus l'ame de ses inquietudes; que les images sensibles de la Terre, des Eaux & de l'Air se taisent; que les Cieux fassent cesser leur harmonie; que l'ame mesme ne parle plus, mais qu'elle,

qu'elle s'éleve au dessus de foy, sans considerer les avantages de son estre. Que les songes & ces subtiles veuës qui se font dans la phantaisie; que les voix exterieures, les signes sensibles, & tout ce qui se passe en naissant, s'évanoüisse. Et pourquoy, sinon parce que la Foy est genereuse à ce point, qu'elle dédaigne de prendre l'aduis des sens & du discours, sur les veritez qu'elle embrasse. Donc la mauuaise fortune obligé l'homme, en le contraignant de chercher son appuy en Dieu, & de mettre toute sa confiance en sa bonté. Donc il n'est rien de plus souhaitable que cette heureuse priuation de toutes les choses sensibles, où l'ame s'élançe par vn noble espoir à ce qui la peut contenter. Si ton ennuy t'a laissé quelque memoire de tes études, tu te peux souuenir que le diuin Paul, dans l'excellente Epistre qu'il escrit aux Hebreux, ne recommande le merite de leurs Ancestres, que par leur foy dans les souffrances; soit qu'elle s'y exerce parfaitement, soit qu'elle les console solidement. Personne sans la Foy ne peut plaire à Dieu; personne n'a la Foy, ou rarement, hors de l'aduersité: donc celuy qui n'est point persecuté, ne plaist que rarement à Dieu. C'est la Foy, comme le dit le mesme Apostre, qui tournoit les yeux d'Abraham, d'Isaac & de Iacob vers cette Cité qui a des fondemens, parce qu'elle demeurera tousiours; & elle demeurera tousiours, parce que Dieu en est luy-mesme l'Architecte, comme il en est luy seul le Monarque. Celuy qui croit que Dieu est la recompense des Fideles, s'approche de luy; celuy qui souffre, le croit mieux que tout autre, puis qu'il void l'innocence dans la priuation de tout autre bien: donc celuy qui souffre, s'approche de Dieu. Que personne ne die qu'un innocent affligé soit miserable: il possède toutes les richesses de la Foy, luy en scauroit-on souhaiter de plus solides? Aux biens de cette aveugle vertu qui possède tout, & qui ne void rien; on doit joindre les heureuses promesses de nostre grand Roy puis que le mauuais vent qui abat toutes les esperances humaines, releue la diuine. Oüy! mon cher Nourrison, lors que l'homme n'espere plus rien au monde, il doit attendre toutes choses de Dieu; &

s'il n'espere plus rien que quand il desespere de tout ; ne faut-il pas conclure que jamais il n'est mieux en estat d'esperer que lors qu'il est en estat de souffrir ? La patience perfectionne l'esperance : ie parle de celle qui ne trompe personne , & qui n'a rien de ces vaines montres des Creatures , dont l'apparence est aussi belle , que la promesse peu assuree. L'Esperance Chrestienne a son appuy sur le pouuoir de Dieu , & sur la volonte qu'il a de donner ce qu'il promet. C'est par cette excellente vertu qu'il attire l'homme aux hommages qu'on doit à sa grandeur , & qu'il assure son domaine , interessant la Creature à sa conservation. Mais qui se peut flater des douces attentes que le Ciel vous promet ? Helas ! ce ne sont pas , pour l'ordinaire , ceux qui vivent dans les plaisirs de cette vie. Ils se font de leurs superbes Palais , & de leurs Edifices , vn Paradis , où leur Dieu , qui est leur ventre , reçoit les honneurs & les seruices de la premiere Majesté. S'ils pechent dans l'abondance des commoditez perissables , ils ne peuuent esperer les eternelles ; s'ils conseruent l'innocence , ils doiuent craindre que ces petits biens ne soient toute leur recompense. Vn pecheur content est vne Viétime que l'on engraisse ; vn innocent qui ne souffre rien , est vne personne qu'on expose. Au contraire on ne peut douter qu'un homme affigé ne puisse esperer : Car s'il est capable , on le corrige ; s'il est sans crime , il n'a point encore de couronne. Or il est autant impossible à Dieu de laisser vne bonne action sans recompense , que de la punir d'un rigoureux supplice. C'est donc à celuy qui ne possede aucun bien visible , qu'il appartient d'attendre ceux qu'on ne void pas. C'est celuy qui ne scauroit monstrier ses heritages dans ce petit atôme , que vous nommez la terre , qui les doit esperer dans ce grand monde archetype , que les insensez estiment n'estre que l'idée d'un esprit blessé ; parce qu'il est inaccessible à tous leurs sens. O qui vous pourroit faire comprendre , petits hommes de bouë ! ee qu'une ame innocente sauoure de charmantes delices dans ses plus dures souffrances ! Vous auoieriez qu'elle gouste des plaisirs que la volupté ne connoist pas ; possede des

THEOLOGIE, LIVRE III. 129
biens, dont les riches de la terre sont pauvres, &
qu'elle attend des honneurs, que la gloire des mon-
dains n'égalera jamais. Et qui la pourroit empêcher
de dire à son Dieu dans le triomphe de son cœur ?

III. P O E S I E.

Qu'é le Ciel d'un coup de sa foudre
Renverse les quatre elemens
Hors de leurs premiers fondemens,
Ou bien qu'il les reduise en poudre :
Parmy les transports si diuers,
Rien ne peut choquer ma constance :
Sans voir fondre mon esperance,
Je verray fondre l'Vniuers.

Que l'insolence de l'orage
Attaque mon petit vaisseau,
Et que la mer enfle son eau,
Afin de noyer mon courage :
Les flots les plus audacieux
Dans les efforts de cette guerre,
S'éleuent seulement de terre,
Pour m'éleuer iusques aux Cieux,

Mais si les vents dans leur colere
Creusent la mer iusqu'à son fond,
Et si l'air à l'eau se confond,
Je croy que la mer me reuera,
Et que les vents dans leurs combats
N'ont pour dessein de cette lute,
Que de m'empêcher d'une chente,
Puis qu'ils me reposent si bas.

Tel qu'au-milieu de la tempeste,
Le petit nid de l'Alcion
Brave l'injuste passion
Dont le Ciel menace sa teste :
Quoy que la mer soit un tombeau,
Les flots amers qui la trauersent,
Au-lieu de le noyer, le bercent.

Ne croyez pas que cette barque
Qui semble s'éloigner du port ;
Conduise Moÿse à la mort ;
Quoy qu'on le destine à la Parque ,
Il va dans ces frostes glayeux
A la conqueste d'un grand Monde ;
Il va sur le flux de cette onde ,
Chercher & sauver ses Ayeux.

Le Nil prend soin de ce Pupille ;
Bien que sa Nef soit de roseau :
Les flots respectent son vaisseau .
Et le portent à son asile :
Dieu qui veut estre son Sauveur ,
Conduit sa petite Nacelle ,
Dedans le sein d'une pucelle ,
Et luy prepare sa faveur.

Qui peut pallir dans les naufrages .
Lors qu'il a son Dieu pour Nocher ?
La mort n'ose pas approcher
Ceux dont il reigle les voyages :
De moy j'espereray treuver
Vn heurieux port pendant ma fuite ;
C'est son ordinaire conduite ,
De perdre , quand il veut sauver.

IV. P R O S E.

C Elestin ! peut estre que mon discours ne t'a pas satisfait : répons-moy, d'où vient que tu parois plus abatu que ie ne t'ay treuvé à mon abord ? C. Madame! mô mal seroit bien desesperé, s'il s'aigrissoit par des remedes de cette nature. Ma tristesse ne vient que du déplaisir de n'auoir pas profité d'une saison qui appartient à la pratique de ces grandes vertus , dont vous m'auiez entretenu. Il me resteroit vne seule difficulté sur ce sujet , si vostre bonté souffre que ie l'in-

térompe. Th. Tu ne me seras iamais importun, tandis que ta curiosité sera de connoistre des veritez qu'il r'est necessaire d'apprendre, & qu'il m'est honorable d'enseigner. C. Il me semble que les raisons dont vous auez appuyé vostre discours, sont trop generales, & qu'elles ne prouuent pas seulement que la Foy & l'Esperance ont leur propre exercice dans l'affliction. Par le mesme raisonnement, on pourroit conclure que toutes les vertus ont leur regne pendant ses mauvais iours. Th. Si l'aduersité a plus de biens que ie ne t'en ay monstré, elle n'en est pas moins riche, & si tu reconnois toy-mesme des auantages que ie n'ay pas touché, sa condition n'en est que plus considerable. Il est vray, ta remarque est iudicieuse, la mauuaise fortune ostant tous les biens sensibles aux hommes, leur donne presque toutes les vertus; au moins leur en presente-t'elle les occasions. L'humilité ne treuve iamais mieux les abaisssemens qu'elle desire, que dans le mespris qui accompagne inseparablement la misere. Iamais elle ne comprend mieux la dependance que la Creature a de Dieu, que lors qu'elle la void sujette à de moindres puissances. Cette vertu qui arreste les legeretez de l'esprit humain, & cette autre qui estend l'ame iusques au bout de la tentation, appartiennent sans contredit à la souffrance. La deuotion qui fait gouster de si delicieux momens à l'hōme, & qui recueille les miettes qui tombent de cette table où Dieu traite ses Saints, ne vous entretient iamais mieux, que dans les amertumes de la tristesse. Pour celle qui soumet vos mouuemens aux dispositions du Ciel, il ne faut pas douter que iamais elle n'est d'vsage, ou que c'est dans l'affliction. Je te pourrois faire le mesme des autres vertus, & te dire au sens qu'un grand Cardinal donne aux paroles de Saint Paul, que l'aduersité ne produit pas seulement la patience, comme les doctes l'expliquent plus communément, mais encore qu'elle la cultiue. De sorte que l'aduersité est vn Laboureur qui traueille dans la patience, comme dans vn champ qui demeureroit sterile & infecund sans son traual & sa culture. Les larmes que la douleur vous fait répandre sur cette terre, en sont la pre-

cieuse semence ; & bien que ce ne soit que de l'eau , elles se germent en des fruits tres-sauoureux. Que si ie laisse vne matiere si riche , ie n'y ay pas renoncé : Car encore bien que cela fist à mon dessein , puis que toutes les vertus approchent l'homme de Dieu , comme sous les vices l'en separent , ie n'ay voulu marquer que celles qui vont à luy sans destour. Tu sçais qu'il y a des vents qui poussent les vaisseaux en droite ligne à leur port , & qu'il en est d'autres qui ne les y portent qu'à voile rancade. Je pouuois bien te dire ce que tu as compris de toy-mesme ; mais ie n'ay pas voulu auoir cette défiance de ton esprit ; me persuadant que c'estoit assez de te donner le commencement de toutes ces consequences , qu'un esprit moins accoustumé au discours eust laissées dans leurs principes. De plus si tu veux prendre garde , tu pourras remarquer que les autres vertus appartiennent à la Morale , & qu'il n'y a que la Foy , l'Espérance & la Charité , qui proprement soient de mon objet , d'où elles seules prennent le nom de Theologales. A mon auis , tu ne sçauois douter que les deux premieres n'appartiennent à l'estat de la souffrance ; mes preuues ont eu trop de clarté & de force , pour te laisser des doures & de l'ignorance. Ce qui me reste , c'est de te faire voir que la charité , plus que toute autre , reçoit du secours de l'affliction : & de vray , si tu y prens garde , comme c'est proprement à l'aduersité de separer , c'est aussi à l'amour d'vnir. La Foy découure à l'ame son objet , l'Espérance l'y dresse ; mais c'est la Charité qui l'emporte , qui la raut & qui l'attache si fortement , que rien n'est capable de l'en retirer. C. Ie vous conjure , ma bonne Maistresse ! ne me laissez pas languir dans l'attente de cét important secret , & ne retardez point le contentement que ie me promets d'une si profitable science. Th. Ie ne sçauois rien refuser à ton desir , toutesfois pour te faire comprendre que l'homme n'aime iamais Dieu plus parfaitement que quand il souffre pour sa gloire , il faut icy renoueller vn peu son attention. Ie le maintiens , & il est vray , il n'y a que la souffrance , qui éprouue le vray amour : l'or est tousiours suspect , iusques à ce qu'il ait passé par le

treufet & la couppele ; & l'amitié n'aura iamais fa derniere approbation , iufques à ce que la mauuaife fortune ait tenté fa fidelité. Ne crois pas auoir vn amy (dit le Sage) fi tu ne le poffedes dans ton affliction ; daurant qu'il eft des hypocrites qui durent autant que la prosperité , & qui fe rendent au premier coup qui choque le bon-heur de ceux qu'ils feignent d'adorer. Ces amis font femblables au lierre qui embraffe la muraille qui le foustient , pendant qu'elle fe tient debout ; au chien qui flate le paffant , quand il luy void du pain dans la main , & aux arondelles qui s'en vont de chez leurs hoftes avec l'Esté. Sathan eut bien la hardieffe de reprefenter cecy à celuy qui ne le pouuoit ignorer. Comme Dieu se glorifioit de la fidelité d'un de fes feruiteurs , il luy dit : Vrayement ce n'est pas de merueille que Job demeure inuiolablement attaché à vofre feruice : Qui l'en pourroit diuertir ? Sa famille eft pleine d'honneur & de richesses : la terre & les autres elemens ne trauaillent que pour luy : il poffede plus de bien qu'il n'en fçauroit dépenser , fust il mefme prodigue : fes enfans ont toutes les bonnes qualitez qui peuuent plaire à vn pere : rien ne choque fa fanté , & vous sauez fi bien réparé fa maison contre toutes fortes d'accidens , qu'elle leur eft inaccessible : s'éloigner de vous c'est fuir le bon-heur : demeurer fidele à vofre feruice c'est s'attacher à la bonne fortune. Voulez-vous connoiftre s'il y a autant de verité que de montre dans son affection , dépoüillez-le de fa pourpre , ostez-luy ses biens & ses enfans , & ie maintiens que vous luy osterez fa fidelité. Il faut voir Job sur le fumier pour bien connoiftre fa constance ; tandis qu'il iouira de son bon-heur , on pourra croire qu'il aime vofre liberalité , fans se beaucoup foucier de vofre gloire. Et de vray vn amour qui ne souffre rien pour la personne aimée , a tousiours esté vn fujet de défiance à ceux-mêmes qui ont aimé. Voilà ce qui a obligé beaucoup de grandes ames de prier la bonté de Dieu , de retenir le torrent de ces diuines consolations qu'elles gouftoient à son feruice : voilà ce qui a pouffé tous les Religieux à la recherche & à l'estude d'un Martyre volontaire. C'est l'a-

134 LA CONSOLATION DE LA
mour qui leur a creusé des sepulchres dans la solitude : c'est l'amour qui a tissé leurs haïres & leurs cili-
ces : c'est l'amour qui leur a forgé des chaînes de fer :
c'est l'amour qui a mêlé le fiel & la cendre à leurs
viandes. En vn mot, c'est l'amour qui a treuvé toutes
ces ingenieuses cruauitez dont les plus innocentes
vertus se persecutent , afin de faire éclater leur fidelité
dans l'épreuue des plus ameres douleurs. Il faudroit
estre Demon , pour haïr Dieu , quand il flate ; mais
certes il faut estre courageux , pour l'aimer quand il
frappe. La raison de cecy se doit prendre de ce que
rien ne combat si fortement l'amour propre , qui est le
grand ennemy de l'amour de Dieu , que la souffrance.
Il n'y a rien que l'homme apprehende dauantage
que la douleur , à raison qu'elle tend à la ruine & à la
destruction de son estre. C'est de-là que naissent vos
auerfions & vos antipathies ; c'est de-là que vien-
nent ces soins & ces diligences que vous apportez à
fuir les maladies , si elles vous poursuiuent , & à les
repousser , si elles vous attaquent. D'où il faut con-
clure que celuy qui souffre volontiers , aime parfaite-
ment , puis qu'il ne peut souffrir avec choix , sans re-
noncer avecque violence aux plus puissantes inclina-
tions de sa Nature. Mais ie ne m'apperçois pas que
j'entretiens vn sublime esprit de considerations po-
pulaires , & que pour te dire des raisons inconnuës ,
il t'en faut dire de rares. Je laisse donc que cét amour
souffrant , qui n'a ni commerce ni mélange avecque
ce qui peut seruir d'attrait à vn cœur , est plus pur que
celuy qui n'a que des delices & des joyes. Je ne dis
pas qu'il est plus considerable , parce qu'il est plus heu-
reux & plus hardy que cét autre amour , qui ne regarde
que la beauré de son objet , & l'auantage de sa recher-
che. Je ne pretens pas mesme tirer sa recommanda-
tion de ce que l'aduersité le tire hors de l'interest , &
le fait vn mouuement tout pur du cœur vers la beau-
té qui le charme. De tout ce qui se pourroit produire
sur ce sujet , ie choisís la seule consideration qui se
prend de la necessité de souffrir , si vous auez le desir
d'aimer. Je treuue , parlant en general , qu'il n'y a
que deux moyens de témoigner ses bonnes-volontez à

vn autre ; faire du bien , & souffrir du mal. Le premier est tellement propre de Dieu , qu'il ne reste que le second à la Creature (si toutesfois Dieu & la Creature sont le terme & le principe de ce delieieux commerce.) Mon dessein ne va pas à détruire l'amour de complaisance & d'agrément ; ce que ie pretens , c'est de te faire comprendre que celle qui s'arreste aux diuines grandeurs de Dieu , est vn mouuement sterile dans l'homme & l'Ange , puis qu'il ne produit rien dans son objet , & qu'il y suppose tout. Et partant la bonté de beneficence estant la source du vray amour , il n'y a que Dieu qui puisse aimer , puis qu'il est le seul qui peut bien faire. Il ne faut pas neantmoins croire que cette bonté infinie qui a vne inclination infinie de se répandre , & qui le fait sans interruption , parce qu'elle le fait sans épuisement , se produise dans vn effet de tous points infinis , separé d'elle. La raison se prend de ce qu'vne Nature entierement infinie ne peut estre multipliée , parce que la multitude suppose de la distinction , & la distinction de la diuersité , qui ne se peut treuuer entre deux choses entierement infinies ; puis que l'infiny de tous points décherroit de cette perfection , s'il luy en manquoit quelqu'vne , qui fust principe de distinction hors de soy. Mais cette impuissance , au-lieu d'estre prejudiciable à l'homme , tourne à son auantage : Car Dieu ne pouuant multiplier son Estre , le communique en le donnant , premierement par nécessité aux Personnes de la tres-Auguste Trinité , & puis par grace aux hommes dans l'Incarnation. Ce qui est proprement au dedans de Dieu vne admirable replication de soy-mesme , & au dehors vne riche effusion de sa bonté. Vous auiez dé-jà les effets sacrez de son amour dans la naissance & dans ces autres biens que vous tenez de sa liberalité ; mais certes il ne pouuoit satisfaire à vne inclination infinie , que par vn present tout à fait infiny , & il n'en pouuoit treuuer la matiere hors de cette Essence qui ne souffre point de limites. Il appartient donc à nostre grand Dieu de témoigner son amour à sa Creature , par ses bien-faits , puis qu'il a des perfections & elle des defauts. Et l'hom-

me ne peut produire de semblables preuues de sa bienveillance à son Dieu, parce qu'il n'a rien à donner, & luy rien à recevoir. Heureuse impuissance qui adore vne si grande & si auguste Majesté, qu'il est impossible à l'homme & à l'Ange de penser vne seule perfection qui luy manque, & qui en possède vne infinité qu'on ne scauroit penser. Quoy cette Creature, que la raison oblige à la reconnoissance, ne peut-elle acquiescer son deuoir? non, s'il faut faire du bien pour preuuer son amour. Il luy reste pourtant quelque voye de retour, si elle se sert de ce qu'elle a: En voicy le secret. Vne des plus belles imaginations de Platon, & qui rencontre mieux qu'il ne pensoit, est celle où il dit que l'Amour est fils de l'Abondance & de la Pauvreté. Il est vray que l'amour estant l'effusion d'une plénitude, qui ne se peut contenir dans son sujet, c'est à celuy qui est riche par essence, de se répandre par la liberalité. Et certes, à parler proprement, il faut que la connoissance qui precede l'amour, soit vne connoissance riche; autrement si elle ne representoit que de la misere dans son objet, elle ne produiroit que de la haine & de l'aersion dans la volonté. Ainsi nous scauons que cet amour infiny qui procede du Pere & du Fils, suppose par ordre d'origine vne connoissance qui l'est aussi. Et dans vos petites amours, n'est-il pas vray que iamais vous n'aymez vn objet, que vous n'en ayez vne connoissance d'estime? Dieu est donc le Pere de l'amour, puis qu'il est la vraye source du bien. Mais quoy que ce Fils, dont la naissance a tant de gloire, tire aussi son extraction de l'indigence; c'est à dire, au sens de Platon, que la Creature qui est pauvre, ou la pauvreté mesme, puis que tout son bien luy vient d'emprunt & d'aumosne, peut aimer, non pas en communiquant des biens qu'elle ne possède point, mais en rentrant dans l'abyssme du neant qui luy est propre. Et voilà le mystere que j'ay promis de te decouvrir. Dieu témoigne son amour à l'homme, le reuestant de l'estre qui luy appartient, & l'homme luy en peut rendre des preuues du sien, en se depouillant par hommage, du peu qu'il possède, mesme en titre d'aumosne.

C'est ce qu'il fait dans les occasions de souffrir pour sa gloire ; d'autant que le mal estant la priuation du bien , il luy est impossible en souffrant , de ne pas perdre vn bien ; & ainsi plus on souffre , plus on retombe dans le neant , & plus l'homme retourne au rien , d'où il est sorty , plus honore-t'il l'estre de celuy qui l'en a tiré : voilà comme l'amour naist de la pauvereté. En quoy certes il semble que la Creature qui cherche & qui cherit ses priuations , pour tesmoigner son affection à son Createur , ait quelque auantage sur luy , en ce que Dieu fait du bien , sans le perdre & sans s'incommoder , où l'homme ne se répand point , sans se vuidier , & ne donne iamais rien qu'il ne se diminuë de ce qu'il donne. Et quoy que ce soit perfection au bien de Dieu , de ne point souffrir de dechet , & de demeurer tout entier à celuy qui le communique , à raison de son infinité ; & au contraire que l'épuisement du vostre vienne de sa limitation , il ne faut point douter que ce defaut ne vous soit glorieux , s'il vous est volontaire. Or il est tellement vray de dire que l'amour fait aussi-bien preuue de ses ardeurs , par la souffrance du mal , que par la communication du bien , que Dieu qui a comblé l'homme de ses faueurs , a voulu succomber sous ses miseres , afin de luy tesmoigner en toutes les façons , qu'il estoit le cher objet de son cœur , & le riche tresor de sa magnificence. Mais qui ne void que cette bonté qui a fait vn Dieu souffrant , est plus digne d'amour & d'estime que celle qui nous le rend magnifique ? Et quoy que son adorable Majesté en quelque estat qu'on la considere , merite tous nos seruices & amours , puis qu'il en merite d'infinis , qui est ce qui ne l'aime dauantage dans la creiche , & sur le Caluaire , que dans ce Temple de gloire , où il prend & execute les desseins de se faire des Creatures ? Certes si les bien-faits nous obligent , & les plus grands bien-faits nous obligent dauantage , il faut conclure à l'auantage des abaissemens de Iesus-Christ , où l'Apostre assure par preference , que sa benignité éclate. Glorieuses souffrances que

138 LA CONSOLATION DE LA
vous estes dignes de nos desirs ! puis que vous faites l'illustre preuve de l'amour que nous portons à nostre grand Dieu ! qui ne vous aimera de routes les tendresses de son cœur , puis que vous estes la montre du cœur ? qui ne vous cherchera , puis que sans vous la Creature ne peut bien tesmoigner sa reconnoissance à son Createur ? C'est cette consideration qui animoit tous les parfaits Amans au desir de souffrir ; c'est elle qui donnoit le courage aux Martyrs d'irriter les Bourreaux , afin d'augmenter leur peine. Par elle Saint Paul se tenant collé au pied de la Croix de son Maistre , proteste que la faim ni la soif , la gloire ni l'infamie , ni les tourmens ni les delices , les hommes ni les Anges , le present ni le futur , le Ciel ni l'Enfer , la mort ni la vie , ne le separeront pas de la charité de Iesus. N'est-ce pas elle qui rend ferme vn Saint Ignace au milieu des Tygres & des Lions , & qui luy fait craindre leurs caresses & exciter leur cruauté ? L'Amour , s'écrie l'amoureux Saint Augustin , ne cherche que les rigueurs , il n'aime que la douleur , son desir ne le porte qu'aux choses difficiles , il se nourrit de fer & de fiel. O aimer ! ô peir à soy-mesme ! ô mourir & se fondre pour tesmoigner à Dieu par nos cheutes , nos souffrances , nos pertes & l'aneantissement de nostre estre , ce que nous sommes , & voulons estre à Dieu ! Et bien Celestin ! celuy qui souffre , n'aime-t'il pas , ou plustost , peut-on aimer sans souffrance , & souffrir sans amour ? Tu es sans doute satisfait de mon discours , si tu en comprends la force ; & ie m'affeure que tu adores la bonté de Dieu , qui n'afflige l'homme que pour le separer de la dangereuse affection des Creatures , & l'v-nir à soy , où il treuve la veritable source du bien. Alliance honorable , puis qu'elle vous vnit à la gloire ; assuree , puis qu'elle vous attache à l'immuable ; delicieuse , puis qu'elle vous approche des plaisirs eternels de la beatitude. A n'en point mentir , il faut estre sans iugement pour ne pas souhaiter cét heureux esclavage , mesme au prejudice de tout ce qu'on peut treuver de charmant & de doux dans la Creature.

IV. POESIE.

P Hantismes de plaisirs, chimeres de nos songes,
 Fausſes ombres du bien, veritables menſonges
 Meſnagez vos attraits !
 Vous m'offrez ſans jucoez, la douceur de ces charmes,
 Qui ſont rendre les armes,
 A qui veut recevoir, ſans regarder, vos traits.

Quel bien poſſedez-vous, pour poſſeder une ame,
 Qui cherche d'autres biens que le vain ou l'infame ?
 Produiſez vos vaiſons :
 Quelle amorce aimez-vous ? que void-on dans le Mon-
 de,
 Que l'ordinaire ronde
 Du iour & de la nuit, des mois & des ſaiſons ?

Ces montres de grandeur, cette apparente gloire,
 Qui nous promet un rang dans la plus vieille hiſtoire,
 N'eſt-ce pas un ecueil ?
 Soit qu'on couvre nos os ou d'or ou de pouſſiere,
 Toute noſtre lumiere
 S'eſteint, ou ne luit plus dans l'ombre du cercueil.

Qui connoiſt maintenant ces redoutables Princes,
 Qui portoient autrefois le bout de leurs Prouinces
 Au bout de l'Univers ?
 Trois ou quatre morceaux de marbre ou de porphire
 Leur drefſent un Empire ?
 Où leurs membres pourris regnent parmy les vers.

Ce brillant Seducteur dont la puiffante amorce
 Ne treuve point de cœur qu'il n'attire ou ne force,
 A-t'il quelque pouvoir
 Qui nous ſoit caution & nous donne aſſurance
 De la belle eſperance,
 Que ſon éclat trompeur nous a fait concevoir ?

La palleur de ſon teint (quoy qu'un ſtateur me die)

M'est un signe certain de cette perfidie

Qui le fait redouter :

Ses beaux chaissons dorez composent une attache

Que sa prudence cache ,

Pour nous couvrir un mal qu'on pourroit éviter.

Pour l'infame plaisir qui rend l'homme Idolâtre
D'un peu de vermillon couché dessus du plâtre ,

Qui n'en sçait le tourment ?

Lors mesme qu'il promet de charmantes delices ,

Ce sont de vrais supplices ,

Qu'il déguise du nom d'un vray contentement.

Generoux Ionatas ! ta propre experience ,
Nous donne la raison de cette connoissance.

Helas un peu de miel ,

Dont le foible secours de sembloit necessaire !

Peut-il estre contraire ,

Jusqu'à faire aux Hebreux un abysme de fiel ?

Miserables mondains, fiez-vous aux caresses
De ces honteux plaisirs qui tentent vos foiblesses !

Susnez leur vain appas :

Ce masque de bon-heur qui flatte vostre vie ,

Vous tire & vous conwie ,

Vous offrant ses attraits, à de cruels trespas.

Combien void-on de Grands qui traisnent dans la
bonè ?

Combien de puissans Roys que la fortune ionè

Dans sa plus belle humeur ?

Elle treuve son bien , elle treuve ses charmes ,

Dans leurs plus iustes larmes ;

Ses éloges se font de leur triste clamèur.

Quand elle nous fait voir tout l'éclat de sa pompe ,
Et nous promet ses biens , c'est pour lors qu'elle trompe

Nostre ame par les yeux :

A mesme que sa main nous leue de la fange ,

Aussi-tost elle change ,

Et nous pouffe en Enfer, en nous monstrant les Cieux.

*Mon ame si la Foy gouverne ta conduite ,
 Corrige maintenant l'erreur qui t'a seduite ,
 Mets fin à tes mal-heurs ,
 Romps genereusement cette cruelle chaisne .
 Qui te serre & t'entraisne
 Dans des gouffres de maux & des torrens de pleurs.*

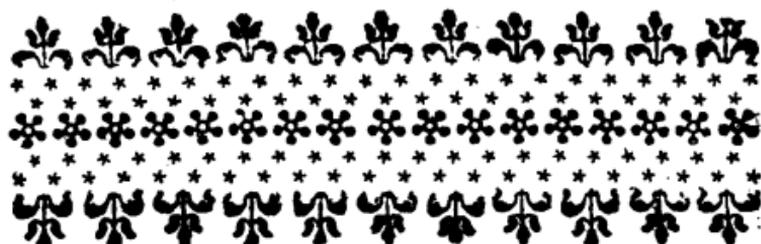




ARGUMENT

DV IV. LIVRE.

CEux qui donnent exemple de bien faire aux autres, leur en inspirent le courage : pour cette raison, la Theologie apres auoir deduit le dessein de Dieu dans nos infortunes, propose sa conduite ordinaire à l'endroit de ses fauoris. I. La premiere Prose touche en general les souffrances des Iustes, descendant apres en particulier aux Patriarches & aux Prophetes de l'ancienne Loy, dont la vie a esté toute trauersee de miseres. II. Ces belles ames ayans esté les images du Crucifié, la premiere Poësie en produit une nouvelle dans une plante qu'elle feint estre née de ce sang du Sauueur, qui de la Croix tomba sur le Caluaire. Le Granatile sujet de cette sacrée Metamorphose, se trouue és environs de Cusco, & dans le Perou, aux Indes Occidentales. III. Des Peres du vieux Testament, la Sapience vient dans la seconde prose à marquer les plus illustres souffrances du Nouveau. IV. La seconde Poësie est un genereux deffuy que S. Athanase donne à tous les maux de la Nature. V. De l'exemple des Saints elle passe à celuy de Iesus-Christ, dont elle décrit les douleurs exterieures dans la troisieme prose. VI. Les larmes de la Vierge au pied de la Croix font le sujet & le dessein de la troisieme Poësie. VII. Apres une venë assez legere des souffrances visibles du Sauueur, cette diuine Maistresse conduit la pensée de son Auditeur dans le secret de la Passion, par l'éclaircissement de quelques-unes de ses circonstances plus remarquables. Elle conclud cette Prose par l'accord merueilleux de la liberté & de l'impeccabilité de Iesus-Christ. VIII. Sur la fin, elle adiouste la resolution d'une ame sainte, dont le plus ardent comme le plus iuste desir, est d'eriger un Caluaire sur son cœur, aux peines de son Sauueur.



L A

CONSOLATION

D E L A

THEOLOGIE.

L I V R E Q V A T R I E S M E.

I. P R O S E.

LA Theologie vouloit reprendre son discours, lors que ie preuins, en ces termes, le dessein qu'elle auoit de parler. Sainte Maïstresse des vertus ! il faut estre sourd à vos paroles, pour demeurer inuincible à vos raisons. Elles ont tant de clarté & de force, qu'il n'est point de stupidité assez pesante, pour ne les pas comprendre, ni de malice assez opiniastre pour leur resister. Neanmoins quoy que ie me rende à tant de lumieres, permettez-moy de vous découurir vne pensée, qui me laisse encore quelque doute. Je sçay que Dieu est le Seigneur absolu de ses Creatures, & qu'il ne peut rien faire qui ne soit sujet à leur censure, ni repugnant à sa bonté. Vous m'auiez pareillement appris le grand dessein qu'il a de nous attirer à soy, & vous m'en marquez le moyen

144 LA CONSOLATION DE LA
dans la souffrance, ce qui fait le sujet de mon scrupu-
le. Car ie ne puis conceuoir, que celuy qui aime le
bien de nostre Nature, en cherche la ruine. Or tous
les maux de cette vie (à la referue du peché, que Dieu
ne peut vouloir, mais seulement permettre) les mala-
dies, la pauuereté, les miseres, la douleur & la mort,
tendent à la destruction de l'estre qu'il nous a com-
muniqué. Dautant qu'elles alterent les dispositions,
qui maintiennent les principes de nostre vie, & qu'el-
les minent sourdement le corps, qui en est le propre
sujet. Et à mon auis il ne seruiroit à rien de dire, que
Dieu laisse agir les causes secondes, sans vouloir faire
violence à celles qui sont libres, ni destourner le cours
des necessaires, puis que sans choquer la liberté de
l'homme, ni changer la nature des estres insensibi-
les, il pourroit, s'il vouloit, en reigler tellement les
actions, que l'ordre n'en seroit pas diuertty, ni l'in-
nocence offensée. Tu aurois aussi bonne grace (re-
partit la Sapience) de me demander pourquoy Dieu
n'a pas créé l'homme impassible, pourquoy il ne vous
a pas rendu heureux à mesme qu'il vous a fait naistre,
pourquoy il ne vous a pas donné les perfections de
l'Ange, ou de quelque plus noble Creature ? Et certes
si tu veux suivre ta pensée, tu verras qu'elle va iusques
là, puis que tu pretens de sa bonté, tout ce qui n'excede
pas sa puissance. Et quoy, tu tombes par mégarde
dans vn desir qui n'a point de bornes & qui ne peut
auoir d'effet ; ou du moins tu panches à l'ingratitude
des biens qu'il t'a faits, par l'ambition déreglée de
ceux qu'il te peut faire. Il est à propos que tu com-
prennes l'impossibilité de ta demande, afin de voir
l'injustice de tes plaintes. Tu voudrois que Dieu t'eust
choisi vn estat où rien n'eust incommodé ta personne,
& où son amour t'eust comblé du plus grand bien
que tu pourrois souhaiter de sa magnificence. Ce de-
sir est injuste ; puis qu'il renuerse l'ordre que sa Proui-
dence a estably dans le monde ; & impossible, puis
qu'il est d'vne chose qui ne peut estre. Il renuerse
l'ordre de l'Vniuers, parce qu'il en pretend vn meil-
leur, & il est d'vne chose qui ne peut estre, parce
qu'il n'est point de condition pour excellente qu'elle

soit, qui ne soit deuancée des auantages d'un estat plus heureux. Voicy vne comparaison, qui me peut faire comprendre mesme de ceux qui n'ont pas sa viuacité. Dieu qui est Tout-puissant, ne sçauroit faire le plus grand Cercle de tous les Cercles possibles, d'autant que le plus grand n'est pas possible, puis que sans fin il en pourroit prendre dans vn corps infiny, qui se surpasseroient tous de quelque excez de grandeur. Et sans supposer l'existence, ni mesme la possibilité d'une masse infinie, il n'est point de si foible imagination, qui ne conçoie à l'infiny des Cercles ou quelque autre figure, dans cette immensité demesurée, qui estend Dieu à tous les espaces reels & imaginables. De mesme ce grand ouurier ne sçauroit produire vne Creature, qui n'ait point de superieure en perfection, puis qu'il reste tousiours sans fin des perfections à communiquer dans ces interualles, qui le separent si glorieusement de sa Creature, quelque approche que nous supposons de l'effet à son principe. Et puis, qui ne void que c'est limiter vne puissance que nous auouons sans limites, si l'on veut qu'elle acheue tellement son ouurage, qu'il ne luy reste aucun trait à y ajouter? Donc c'est obliger Dieu de ne rien faire, de le vouloir obliger à faire ce qui est le plus parfait, & priuer l'homme de toutes sortes de biens, de ne s'arrester pas à celuy qui a du defect, ou qui peut receuoir de nouvelles excellences. Qui ne iuge que ce desir est ridicule, puis qu'il veut que Dieu épuiſe sa Toute-puissance, & fasse quelque chose aussi parfaite que soy: ce qui est impossible, ne pouuant au moins luy communiquer son independance, supposé que ce soit vn ouurage de son pouuoir & vne participation des perfections de son estre. I'auoué pourtant que ce progres, qui pousse continuellement vostre cœur au desir d'un bien plus excellent que celuy qu'il possède, marque le defect des choses créées, & cette secrette capacité qu'il a de posseder Dieu mesme. En quoy vous deuez reconnoistre vostre noblesse, sans accuser vostre bien-faicteur d'impuissance ou de jalousie. Ce raisonnement doit suffire pour vous faire comprendre combien il est raisonnable de vous tenir à l'estat.

146 LA CONSOLATION DE LA
où vostre Createur vous a mis , de le iuger le meilleur
& le plus iuste , quoy que vous n'en voyez ni la bon-
té ni la iustice. Et certes, sans écouter vn souhait qui
vous persuade, avecque l'ingratitude des faueurs que
vous auez receuës , l'ambition d'une fortune impossi-
ble , vous deuriiez suivre vn instinct , qui mesme dans
la misere de vostre plus fascheuse condition , vous
conduit à la recherche de vostre souueraine beatitude.
Toutesfois sans te punir par mon silence , il me plaist
bien de te faire connoistre , combien il est équirable
que l'homme soit sujet à ces souffrances , qui font la
matiere de ses plaintes & de ses murmures. Et d'a-
bord i'auouë que Dieu n'a pas mis l'homme dans le
monde pour le tourmenter ; mais que son premier
dessein estoit de luy offrir dans le seruice des Creatu-
res tout ce qui pouuoit contenter son desir & remplir
son inclination. Pour cette raison , dans ce Paradis
où il auoit logé Adam , les fleurs estoient sans espines,
les serpens sans éguillon , & la ciguë n'auoit point de
venin , ni l'air & la mer de tempestes. Que si le Rosier
auoit des pointes & les Dragons du fiel , Adam auoit
de la prudence pour les éuiter , & de la force pour se
deffendre , & toutes les Creatures du respect pour
honorer son excellence & son domaine. De sorte
que le sentiment qui te persuade que Dieu ne peut ai-
mer vos peines & vos douleurs , est veritable , si tou-
tesfois tu te consideres dans la premiere idée qu'il
auoit de ta conduite. Mais si tu regardes l'homme
dans les infirmités de sa cheute , tu ne dois pas treu-
uer estrange , qu'il se serue d'un autre regime , puis
que son intemperance l'a mis dans vne constitution,
qui ne luy est pas naturelle. Les drogues n'ont iamais
esté faites pour nourrir l'homme , elles seruent neant-
moins pour guerir ou pour soulager vn malade. Pour
vous plaindre avecque pretexte de vos maux , il falloit
conseruer vostre innocéce sans tache : vous auez man-
qué aux hommages que vous deuiés à Dieu , il a reti-
ré les faueurs qu'il vous auoit faites. En quoy , pour
ne rien dissimuler , vous auez vn tres-iuste sujet de dé-
plorer vostre mal-heur , puis que vous en estes la cau-
se , & d'aimer la bonté de vostre Dieu , puis qu'il ne

punit pas vos fautes avecque la rigueur que pourroit exiger sa iustice. Il faut donc considerer l'homme en deux estats, d'innocent & de pecheur; dans le premier, c'est le mignon de son Roy, à qui tous ses vassaux doiuent du respect & de l'obeïssance; dans le second, c'est vn criminel de leze Majesté, qu'ils sont obligez de poursuiure. Dans le premier, les maux & les souffrances n'estoient pas connuës; dans le second, elles ne peuuent estre éuitées. Aussi-tost qu'Adam eut violé cette Iustice originelle, qui luy estoit vn rampart d'airain contre ses ennemis, les maladies, la douleur & les miseres eurent bresche raisonnable pour l'attaquer, & assez de forces pour le vaincre.

„ La mort est entrée dans le monde, par le peché
 „ (assure le grand Apostre) & en vn autre endroit :
 „ La mort est le salaire du peché. Ce qu'il dit de cette Meurtriere vniuerselle, se doit pareillement expliquer des autres maux de la Nature, qui sont ou ses precursseurs, ou ses satellites. Seroit-il équitable que l'homme pecheur joiüist des auantages de l'homme innocent, & qu'il possedast les biens d'vn estat, dont il n'a pas le merite? Ce grand monde n'est plus le Louure ni le Palais où Dieu a logé vn Monarque; mais la prison où il tient ses criminels; que chacun souffre son supplice, & que personne ne s'en plaigne. Le moins coupable des pecheurs souffre moins de maux qu'il n'en fait; & quand bien il n'auroit que ce seul peché, qui naist avecque tous les enfans d'Adam & qui est leur iumeau, ce seroit vne misericorde infinie de ne luy faire sentir que tous maux de la Nature, puis qu'il pourroit iustement estre puny de ceux de l'enfer. Et de vray, si tu veux jeter les yeux sur les Monasteres, & mesme te souuenir de ce que tu as fait dans la solitude, tu iugeras de la seuerité dont les plus innocentes ames punissent leurs moindres foiblesses, ou que vous estes cruels, ou que Dieu n'est pas injuste. Mais quand l'homme se seroit acquis la pureté des Anges, il se deuroit réjouir de n'auoir pas leur insensibilité, puis que la sagesse de nostre grand Maistre change l'effex des souffrances, faisant de la peine de vos crimes, la riche & seconde matiere de vos vertus.

Que l'enfer s'esteigne pour le Iuste, que les legeres fautes qui sont inéuitables à l'innocence mesme, ne tachent pas sa vie. S'il n'a point de peché à effacer, il luy reste beaucoup de graces à acquerir; plus le Ciel luy enuoye de disgraces, plus luy offre-t'il de couronnes. Aussi tous ceux qui dans les siècles passez ont fait estat & profession de la vertu, ont regardé les miseres & les afflictions, comme l'objet de leurs meilleurs desirs, & les ont demandées à Dieu, comme ses principales faueurs. D'où ie dois inferer que celuy qui veut estre exempt des infortunes de cette vie, prend, tend d'estre traité en Esclau. Mes fauoris ont marché par des sentiers difficiles (dit-il chez vn de ses Prophetes) desires-tu vn grand chemin & tout plain, tu veux marcher dans la voye des bestes de charge, & auecque la canaille. Celestin! tu ne peux l'ignorer, Dieu a tousiours traité ses enfans auecque rigueur: sans qu'il soit besoin de faire vne ennuyeuse deduction, tu te peux souuenir que la terre n'a iamais possédé vn Saint, qu'elle n'ait eu vn Martyr. Et certes les souffrances ont esté des témoignages si asseurez de la bien-veillance du Ciel, que ceux que l'aduersité n'a point chdquez, ont tenu leur condition suspecte, & apprehendé que cette belle fortune qui les flattoit ne leur couurist des precipices & des abysses. Que si le Ciel a paru serain à ces genereuses ames, elles-mesmes se sont fait des orages & des tempestes. Elles se sont jettées dans les deserts, afin d'y treuuer la faim, le froid & la nudité; & pour y auoir des Tyrans & des Bourreaux, elles ont occupé tout leur esprit à chercher de nouveaux martyres & des morts inconnus. Quelques-vns, comme toy, se sont enseuelis tout vifs, d'autres se sont exposez tous nuds aux guespes, & aux mouches, comme les Stylites, afin d'estre eux-mesmes leurs Diocletiens & leurs Neron. Certains se sont plongez dans des Lacs & des Estangs glacez, & puis pour gouster les deux extremités de la Nature, ils se sont allumez des feux & des braises ardentes. Voilà vne petite montre de ce que les bons courages ont pratiqué pour cooperer au dessein que Dieu auoit de leur faire part du Calice de son Fils. Ne

font-ce pas ces Illustres de Iesus-Christ, qu'on a veus
 parmi les chaisnes & dans les prisons ? n'ont-ils pas
 fait l'épreuue de tous les mépris & les opprobres,
 que la rage des hommes pouuoit inuenter ? les cail-
 loux les ont moulus, le cheualet estendus, le fer de-
 couppez, les rouës brisées, les scorpions déchirez, le
 rasoir écorchez. On les a noyez dans le plomb fon-
 du & dans la poix bouillante; on les a fait brûler
 comme des flambeaux; on les a sciez, leur vertu les
 rendant plus immobiles aux douleurs, que des troncs
 de bois & des marbres à la scie. Et pour leur faire
 sentir la mort, & sauouer les tourmens, on a guery
 des playes qu'on vouloit aussi-tost renouveler. La
 cicatrice qui demeueroit sur leur chair, seruoit seule-
 ment de marque, pour monstrier l'endroit où ils
 estoient sensibles & où l'on pouuoit les blesser. Pour
 animer les bestes farouches au meurtre, & leur ap-
 prendre vne cruauté qu'elles ne sçauoient pas, les
 hommes ont vestu leurs freres de peaux d'Ours & de
 Pantheres. Que si la persecution s'est quelquesfois
 renduë plus douce, au moins a-t'on veu ces grandes
 ames, que le monde ne meritoit pas de posséder, erran-
 tes parmi les solitudes, cachées dans les antres & les
 spelonques, déguisées des dépouilles de Moutons &
 de Cheures, abatuës de pauureté & d'ennuy, exte-
 nuées & aneanties de ieûnes & de misere. Voilà ces
 mignons & ces priuilegiez dont nostre Dieu se vante;
 voilà les caresses qu'il garde à ses meilleurs amis. Si
 tes ennuis ont tellement effacé ou diuertty ta memoire
 que tu ne te souuiennes plus de ces glorieux exemples,
 conduis ta pensée depuis le commencement du mon-
 de iusques à ton siecle, & tu verras la preuue de ce que
 ie dis. Regarde les Patriarches & les Prophetes de
 l'ancienne Loy; les Martyrs, les Confesseurs & les
 Vierges de la nouvelle, & ie m'assure que tu seras
 pour ma remarque. Je ne veux pas te faire voir de-
 uant la naissance du Messie, les Roys de ce peuple
 que Dieu aimoit, à la cadene & dans les cachots, ces
 exempls sont trop éloignéz de toy pour te toucher.
 Que la fortune creue les yeux à Belissaire, apres luy
 auoir fait voir toute la gloire de l'Orient à ses pieds;

que cét inuincible demande son pain de porte en porte, & qu'il traifne fa vie parmy les gueux, apres auoir mis la plus glorieufe Nation de la Terre dans fes chaisnes. Que Charles le Gros, vn des Roys de France, deuienne Marguillier d'vne des Eglifes de Tréues, ie ne te proposeray pas ces circonstances, pour te persuader mon sentiment. Ie n'ay garde de te produire des miseres, que tu puiffes estimer de effets de la Iustice de Dieu, ou des cheures de l'imprudencce des hommes. Ie n'ay que des Saints à te faire voir; mais si ie t'en mqntre quelques-vns, ne me croy pas obligée de les conter tous l'vn apres l'autre. Ie t'ay delia auerty qu'il me faudroit faire vne Litanie on vn Catalogue de tous ceux qui ont aimé la vertu, si ie voulois te parler de tous ceux qui ont souffert. Car pour te dire vne derniere fois, ce que ie m'oblige de ne te plus repeter, ie maintiens qu'on n'a pas veu vn seul Innocent, qui n'ait endured les peines des criminels, & qui n'ait treuue quelque Tyran dans son siecle. C'estoit trop à cét ancien Philosophe de demander les noms de trois personnes heureuses pour ressus-citer vne Reyne. Sans estre contraint à faire miracle, il se pouuoit hazarder sur l'exemple d'vne seule, pourueu qu'elle n'eust iamais rien souffert. La premiere Innocence qui parut au monde, n'y fut-elle pas persecutée? pauvre Abel! quand ie te voy sous la main sanglante de ton propre frere, ie cherche tes crimes & ie ne voy que des vertus. La mort que tu reçois de celuy que le sang & la naissance obligeoient à ta conseruation, est-ce la recompense que Dieu destinoit à tes sacrifices? Le Ciel ne scauroit-il payer autrement tes feruentes prieres & toutes ces agreables offrandes que tu luy as faites; Abel est vn Saint, il faut qu'il souffre. Peut-estre qu'Abraam, Isaac, Iacob, & les autres Patriarches seront impunément vertueux? Non, non celuy qui se glorifie d'estre leur Dieu, n'a pas si mauuaife opinion de leur courage; il est trop sage pour les mesconnoistre, & trop amoureux pour les épargner. Il faut, pour paroistre dignes du choix que
le Ciel

le Ciel a fait de leurs personnes, qu'ils apprennent de la fortune, ce que vaut cette preference. On pourra douter de la vertu du Pere & du Fils, iusques à ce que l'un se resoluë d'estre le Sacrificateur, & l'autre la Victime. Et pour Iacob, le ventre de Rebecca luy servira de Theatre, où son innocence sera attaquée, & de Cire, où l'enuie le poursuiura, quoy qu'immobile; & afin qu'il n'ait pas vn moment exempt de peine, il faut qu'il soit conceu avecque son persecuteur. Des ayeux passions au neveu: Helas ie voy le pauvre Ioseph dans vne cisterne, ie le voy attaché à vne chaîne, ie le voy enfermé dans vne geole. Ses freres sont ses bourreaux & ses traistres; sa propre vertu se rend complice de la femme de Putiphar, pour le jeter dans les incommoditez & les horreurs d'une fosse. Que peut-on penser du Dieu d'Abraham & de ses promesses, quand on void son petit-fils à la cadene? Je ne sçay ce qu'en dira l'impicté; de moy, ie iuge par ses souffrances, de son clection. La patience de Iob a receu trop d'Eloges des siecles passez, pour estre ignorée des hommes qui vivent aujourd'huy. C'est ce puissant Athlete qui a lutté contre tout ce qu'il y a d'horrible dans les maux, de sensible dans les douleurs, & d'infame dans les opprobres. Du trône il tombe sur vn fumier, au lieu de soye & de pourpre, il void son corps couuert de playes & de lepre. Pas vn de ses membres n'a esté exempt des douleurs: les maladies contraires & compliquées ont conspiré contre sa vie, & leur inimitié s'est accordée dans le dessein de le desesperer. Chose du monde n'a consolé son affliction; ses seruiteurs n'auoient des paroles, que pour rapporter de nouueaux malheurs; ses Amis, pour luy faire sentir ses peines, luy veulent persuader des crimes. Enfin la mauuaise Fortune n'ayant plus rien à luy oster, sa femme tasche de luy oster son Dieu. Qui ne croit que ce reste d'homme, qui acheue de pourrir sur son fumier, est autant coupable qu'il paroist horrible? Et neantmoins la main qui semble l'abatre, le releue; Dieu se glorifie de sa fidelité, & declare son innocence. Et afin que tout le monde sçache l'estime qu'il doit faire d'un patient, il veut que le premier li-

152 LA CONSOLATION DE LA
 ure de nos Bibliothèques se fasse de son histoire, &
 que le recit des miseres de Job soit vn des Euangiles
 de son Eglise. Ce sentiment ne peutestre soupçonné
 de faux : soit que Moyse en soit l'Autheur, ou seule-
 ment l'interprete, il faut auouër que cette lamentable
 histoire, ayant esté proposée pour consoler les trauaux
 d'Israël dans l'Egypte, que l'Eloquence a consacré
 la premiere voix à la gloire des souffrances. Je ne
 m'estens à ce peu que ie touche d'vne si estrange auen-
 ture, que pour te dire, que comme tous ces grands
 Heros ne sont que les figures du Messie, leurs plus
 cuisantes douleurs ne sont aussi que de legeres ombres
 de son Martyre. Il falloit donner ces illustres pre-
 cautions à la passion de ce Roy de la Patience, afin de
 disposer vos esprits à la creance de ces excez par les
 auis que le Ciel vous en a donnez dans tous les siecles
 qui la precedent. Auant que ie t'en propose de plus
 expresse images, ie t'en veux produire vne, où la
 Nature mesme semble s'estudier à crucifier les fleurs,
 C'est le Granatile, dont ie te fais voir la naissance &
 la figure.



I. POESIE.

A Insi finit ses iours le genereux Theandre ;
 Lors qu'il força la mort par la mort de se rendre ;
 Son funeste trespas ietta l'estonnement
 Dans le corps tout glacé du plus lourd element.
 Le Ciel dans cet accez, esteignit sa lumiere ;
 La Lune & le Soleil changerent leur carriere ;
 La Nature pasma dans cet horrible effroy ,
 Et choisit son tombeau dans celuy de son Roy.
 Pendant que l'Vniuers attendoit que la foudre
 Confondist ses beautez en un amas de poudre ,
 Theandre desirant de laisser un portrait
 D'un genereux Vainqueur & d'un Amant parfait ,
 Opposa ses bontez à sa triste auanture ,
 Et d'un de ses soupirs guarentit la Nature.
 A mesme que sa mort fit l'eclipse du iour ,
 Il nous fit éclatter les feux de son amour.
 Pere ! dit cet Amant , si ma perseuerance
 Merite les effets de vostre bien-veillance ,
 Faites voir aux ingrats par excez de faueur ,
 Que s'ils sont mes Bourreaux que ie suis leur Sauueur ,
 Ie veux que leur peché merite le supplice ,
 Ie vous offre mon sang , que veut vostre iustice ?
 Pourriez-vous exigit un plus iuste payement ,
 Que mes tristes douleurs & mon cruel tourment ?
 Il faut que mon amour triomphe de l'ennie :
 S'ils me donnent leur mort , ie leur donne ma vie ,
 Ne regardez pas tant leur fiere cruauté ,
 Que vous ne regardiez l'excez de ma bonté.
 La cause de mes maux est dans leur ignorance ,
 Celle de leur espoir est dans mon innocence.
 A ce dernier soupir de ce braue vainqueur ,
 L'amour tira le sang qui luy restoit au cœur .

La Terre alors prit le dessein
 D'eterniser ce parricide ;
 Pour le faire , elle ouurit son sein ,
 Et recut ce corail liquide .

Ce sang ayda de sa chaleur
 La seiche humeur de son argile,
 Et fit naistre avec douleur
 Le mourant corps du Granacile.

Son tronc tousiours panchant & las
 Sorty du sang qui le fait naistre,
 Soutient son corps d'un eschelas,
 Pour marquer la Croix de mon Maistre.

Le fer qui perça son costé,
 Dans sa fusille forme une lance,
 Et nous dépeint la cruauté
 De sa plus cruelle souffrance.

Pour porter le deuil d'un grand Roy,
 Sa fleur veut estre violette,
 Et rien que son triste conuoy,
 Ne doit composer sa rosette.

Vn delicat filet de sang
 Fait les rebors de sa figure,
 Le seul vermillon de leur rang,
 Met du meslange à sa teinture.

Cinq rougeurs distinguent son fond,
 D'où naist le corps d'une colonne,
 De qui la pointe se confond
 Dans les replis d'une couronne.

Tout à la cime de la fleur,
 On void trois clouds de couleur noire,
 Qui nous monstrent dans leur palleur,
 Ceux de qui parle nostre histoire.

Le temps desseiche ce fleuron,
 Pour nous produire des delices,
 Sous la iaune peau d'un Citron,
 Qui peint le fruit de ses supplices.

*La fleur qui deplore la mort
Du branc Ajax & d'Hyacinthe,
Me cause aussi peu de transport,
Que le paour, ou bien l'absinthe.*

*Celle qu'une jalouse humeur
Forma du beau corps de Clytie,
Me donne beaucoup moins d'ardeur
Qu'une feuille morte d'ortie.*

*Celles qu'Adonis & Innon
Font éclater de tant de gloire,
Ne pourront jamais de leur nom
Flater mon cœur ni ma memoire.*

*Narcisse est sujet de rebur
A ceux qui connoissent ma plante,
L'odeur de l'Ambre-gris me pnt,
Quand ie songe à mon Helianthe.*

*Ce qui fait mon affection
Sensible aux miracles de Flore,
C'est la fleur de la Passion
Que j'ayme seule & que j'adore.*

*Doux Zephir Createur des Fleurs,
Change mon cœur en vn Caluaire,
Donne moy ces belles douleurs,
C'est une fleur de Cimetiere.*

II. P R O S E

LEs Apostres qui ont veu & vescu avecque celuy qu'Isaïe appelle l'homme de douleurs, ne l'ont approché, que pour auoir meilleure part aux amertumes de la Croix. Que si l'ambition en a porté quelqu'un à desirer la premiere place d'un Royaume, dont il a eu tous les iustes titres, sans gouster vne seule de ses commoditez, il luy a fait aussi-tost comprendre

que toute la preference qu'on doit attendre de son amour, estoit vne plus abondante participation de son Calice. Et certes à les considerer par ordre, il est impossible d'en remarquer vn seul, qui n'ait glorieusement suiuy les traces de ce grand Capitaine. On ne s'est pas contenté de les chasser des Villes, pour estouffer en eux l'Eglise naissante, on s'est efforcé de les exterminer de la Nature. Tout ce que la cruauté a de plus inhumain, s'employe pour leur oster ce reste de vie, que la pauvreté, les miseres, les ieûnes & les veilles leur auoient laissé. On les jette dans les huiles bouillantes, on les attache en Croix, on les écorche tous vifs, on les scie par le milieu du corps. Pas vn d'eux n'est arriué à cette gloire, qui estoit deuë à leur merite, que par les opprobres & les confusions d'vne mort qui offençoit leur innocence. Les plus legeres incommoditez qu'on leur a fait souffrir, ont eu aussi peu de iustice dans leur rigueur, qu'ils auoient de crime dans leur vie. Que s'il est vray, que Saint Iean n'ait pas gousté la mort (comme beaucoup de bons Auteurs l'estiment) c'est seulement pour attendre le dernier & le plus barbare des persecuteurs de l'Eglise. Et à vray dire, il y a quelque sujet de croire, que le Sauueur qui luy a promis de boire son Calice, luy en garde le fond & la lie, comme au plus cher de ses amis. Il a esté le mignō du cœur & le cher disciple que Iesus aimoit, il faut donc que l'Antechrist, dont l'humeur & la vie doit estre contradictoire à celle du Messie, luy fasse la mesme part dans sa haine, qu'il a eue dans les amours de ce doux Maistre. Et s'il est ainsi, qui ne void la verité de ce que i'ay dit, que tous les fauoris de Dieu n'en doiuent esperer que des douleurs & des souffrances ? Ceux qui ont suiuy les Apostres, n'ont pas foulé vn autre chemin : les Amphitheatres sont encore rouges de leur sang. On a armé les elemens contre leur vie : les hommes ont instruit les Tygres à deuorer les hommes. Que si la sainteté de ces pitoyables Victimes treuuoit du respect où la cruauté leur preparoit la mort, on les animoit avecque des artifices, à des meurtres, pour qui les forests n'auoient pas assez de capacité. Mon discours ne

donneroit pas seulement de l'ennuy, mais encore de l'horreur, si ie voulois toucher toutes les differentes tortures qui ont consumé les meilleurs amis de Dieu. Le funeste trophée, que ie dresserois des roües qui les ont brisez, des poëles qui les ont bouïllis, des rasoirs qui les ont decoupez, des potences qui les ont soutenus, des lances qui les ont percez, & les taureaux de bronze, où la douleur les a fait meugler, feroit vn spectacle à ébranler & faire fremir les plus genereux courages. Et puis ie parle à vne personne qui a plus estudié les combats des Martyrs, que les victoires des Cefars. l'auouë bien que la douleur des enfans du Caluaire & de ces Benonis du Sauueur, n'a pas toujours esté sanglante, & que par fois on a espargné leur vie; mais ç'a esté pour prolonger leur mort, & leur faire sanouïter à loisir les tourmens. Leurs peines ne pouuans estre longues & violentes, la rage de leurs Tyrans a treuüé plus de satisfaction à leur en ménager l'ennuy, qu'à les opprimer tout à coup sous la violence des tortures. Quand on meurt promptement, on ne meurt qu'vne fois; lors qu'on languit longtemps, on meurt tousiours. C'est faueur à vn criminel de luy ordonner vn poison qui le tuë aussi-tost qu'il le touche: pour allumer vn feu insupportable, il faut qu'il soit petit & sa flame lente. Et de vray, ces Bourreaux, qui semblent auoir de la douceur pour ceux qu'ils persecutent, ont vne secreete & malicieüe cruauté qui leur donne de l'auantage sur les Diomedes & les Procustes. La raison est qu'ils ne donnent pas seulement le loisir à la chair de sentir son supplice; mais encore ils procurent du temps à l'esprit pour perdre sa vertu & desesperer son salut. C'est trop peu à ces Tygres de ne faire mourir que le corps; pour assouuir leur rage, il faut tuer l'ame, en tuant sa patience. Cecy est en ta faueur, mon cher nourrisson, afin que tu comprennes que ton martyre ne laisse pas d'estre agreable, bien qu'il ne soit pas sanglant. Si Dieu a des Martyrs rouges, il en a de blancs. Ceux-là le plus souuent n'ont eu qu'vn moment de mort, & ceux-cy, pour l'ordinaire, qu'vn moment de vie. Ceux-là n'ont pas eu le loisir d'éprouuer leur constan-

ce, & ceux-cy ont eu des siècles entiers, pour perdre leur fidelité. Le Ciel veut que tu sois des seconds, afin que tu merites vne grande couronne, par la longueur de tes tourmens. Que si la compagnie donne du cœur Celestin doit estre fort vaillant. Tu n'es pas seul en cette lice, tous ceux qui ont de la vertu, y tiennent leur rang & leur ordre. La foule est plus à craindre dans cette carrière, que la solitude. Je laisse pourtant l'agréable montre, que ie pourrois faire de ces braues Heros: sans aider ta memoire, tu te souuiens assez du grand Hilaire, dont l'Eglise respectera les combats, tandis que les vertus auront du merite. Sa vie n'a esté qu'un tissu d'ennuys & de douleurs, l'impossibilité qu'il auoit avec les meschans, luy a esté vne seconde source de maux & de trauerses. La France qui est l'azile des affligez, luy fut ouuerte; mais pour en sortir & aller en Phrygie, chercher vne haine assez barbare & inhumaine. On ne scauroit exprimer ses souffrances qu'avec vne langue semblable à la sienne. Toutesfois ni l'impatience, ni l'ennuy ne peurent rien sur sa vertu, il triompha de l'Herésie, & pour luy faire sentir le peu d'auantage qu'elle auoit dans son esloignement, il employa son repos pour combattre & ruiner ses erreurs. Il presida aux Conciles, il prononça des Articles de Foy à toute l'Eglise, & poursuivit Arius avecque tant d'ardeur, que pour le punir de ses glorieuses actions, & luy treuver vn exil nouveau, on fut contraint de le bannir en son país. Ce grand Homme à qui i'ay donné l'illustre surnom de Theologien, n'a pas esté plus doucement traité de la fortune. C'eust esté trop peu à l'inuincible Gregoire de n'auoir que les Tyrans ordinaires pour ennemis, il falloit voir tout l'Orient partagé sur les sentimens de sa vie & de sa doctrine, & que pour appaiser la tempeste, il se presentast comme Ionas, à l'enuie. Son successeur en la dignité, recueillit pareillement l'heritage de ses souffrances; mais de quelque cruauté que la haine ait persecuté Chrysostome, sa vertu est demeurée ferme & inébranlable. Son bannissement iusques aux extremitez de la terre, n'a seruy que pour faire éclater son nom par tout le monde. Constantinople estoit

trop petite pour contenir la gloire d'un seul homme qui avoit eu l'honneur de souffrir pour la querelle de son Dieu; son triomphe devoit courir l'Europe & l'Asie. C'estoit seulement pour montrer ce fameux Prelat à tout le monde, que le Ciel ordonna qu'on le menast par tant de mers & de terres à Cucuse. Aussi ne creut-il jamais que la rage d'Eudoxe le peust proscrire, puis qu'elle ne pouvoit l'éloigner de son Dieu. Et quoy qu'il ne fallust qu'un peu de dissimulation pour gagner les bonnes-graces d'une Reyne, ce genereux cœur, à qui toutes les paroles appartoient, n'en pût avoir de lasches ni de timides. Tandis qu'il luy resta un moment de vie, il eut de la resistance pour s'opposer à l'impieté du vice. Que s'il expire parmi tant de miseres, il fera trembler mesme apres sa mort, celle pour qui jamais il ne pût avoir de crainte. Les Empereurs presenterent requeste à son tombeau, & pour meriter le pardon de leur Mere, ils feront amende honorable à ses cendres. Ces beaux exemples n'appartiennent pas tellement aux premiers temps de l'Eglise que nous ne puissions en trouver dans la suite de tous les siecles. Rome n'a-t'elle pas veu depuis peu l'invincible Thomas de Cantorbie, dont le genereux sang est encore tout frais & tout bouillant en Angleterre? Toute cette Isle, qui n'est qu'un coin caché au reste du monde, ne l'a pût cacher à ses ennemis. Il a passé les Mers pour trouver un refuge, il a veu la besace sur l'espaule à tous ses parens à son occasion; si est-ce pourtant qu'il est demeuré debout parmi les ruines de sa famille, & que la pieté de tant de miserables, qui le suivoient par-tout, ne luy pût donner un mot de complaisance. Mais j'ay tort de te chercher des exemples hors de l'Italie, & de produire devant toy, quelque chose de moins que des Papes. De Saint Pierre descens jusques à ton âge: tu peux compter au moins quarante Martyrs, tous d'une suite, sans qu'un seul interrompe cette riche succession. Si bien qu'il semble que Dieu n'ait élué ces genereux courages dans le throsne de son Eils, que pour les montrer aux Tyrans, & dire que c'estoient des hommes à perdre. C'est là que tu peux trouver

160 LA CONSOLATION DE LA
des consolations à tes souffrances, & des esguillons à ta vertu. Mon dessein n'estoit pas de t'entretenir plus long-temps des belles actions de la Patience; mais certes ie serois injuste, si ie craignois d'estre importune: à moins que de trahir ma cause, ie ne puis oublier Athanase. Grand & invincible courage, que ie ne regarderay iamais que comme vn rocher immobile, où toute la rage des flots se va briser! tu sçais de ta propre experience ce que Dieu fait souffrir à ceux qui desfondent sa gloire. La premiere injustice qui choqua son innocence, parut au Conciliabule de Tyr, où ce Metropolitain de toute l'Egypte fut contraint de se tenir debout deuant ses inferieurs. Le grand Pota-mon Euesque d'Heraclee, vid & plora cette inciuilite de l'œil qui luy restoit, depuis qu'il aima mieux perdre les lumieres du iour, que les éclatantes tenebres de sa foy. Mais sa compassion eut aussi peu de force sur l'esprit de l'Assemblée, que son exemple auoit eu d'attraits, pour ajouster Eusebe de Cesarée, chef de part contre Athanase, à ce glorieux nombre d'Euesques, qui perdirent la moitié de leur veüe, pour conseruer toute leur fidelité. Cefut dans cette Synagogue d'impies, où l'on chargea l'innocent de la plus noire calomnie que la haine puisse inuenter. Son accusation n'eust pas esté assez injuste, si elle n'eust esté honteuse: on produisit vne effrontée, qui se plaignoit que le Defenseur des Vierges l'auoit violée. A ce crime on joignit iceluy de Magie; pour luy donner quelque couleur, on fit montre d'vne main qu'on asseuroit auoir esté coupée par le Saint Prelat à son Lecteur Arsene, afin de faire ses enchantemens. Il fut aisé de montrer le noir de ces calomnies en produisant Arsene avec ses deux mains, & par l'equiuoque de cette perduë, qui prit le Prestre Timothée pour Athanase. Cette iustification ne fut pas neantmoins assez forte, pour empescher le Saint Euesque d'estre banny en France. Constantin approuua la mauuaise sentence des Ariens, quoy que le grand Antoine luy en eust decouvert l'injustice par lettres expressees. Le jeune Constantin racommoda la faute du vieux, le renuoyant à son Eglise; mais pour en

fortir bien-tost, & aller à Rome rendre compte de sa conduite au Pape Iule. Ce fut là qu'il publia ce beau Symbole qui depuis a seruy à toute l'Eglise. Il ne pût neaurmoins retourner en Alexandrie, parce que ses ennemis opposerent le Concile d'Antioche à celuy de Rome, & celuy de Philippes à celuy de Sardes. Il est vray que l'orage s'abattit vn peu: & que Constance permit son retour, à la consideration de son frere Constans, qui appuyoit son innocence. Mais hélas! faueurs du monde, que vous durez peu! Constance ayant vangé la mort de son frere, par l'entiere defaite de Magnence qui en estoit le meurtrier, il fit condamner nostre grand Prelat à Milan. d'où il le relegua en Thrace. Cette affliction fut vne des plus sensibles de nostre Saint, parce que l'injustice qu'on luy fit, s'estendoit à son grand regret, à plusieurs Euesques, mesme à ce fameux Osius, qui auoit presidé à deux Conciles Oecumeniques, & au Pape Libere; mais auecque tant de rage, que le grand Basile prit cette persecution, pour le commencement de celle de l'Antechrist. Cependant le pauvre Athanase soupiroit leur infortune & les troubles de la Chrétienté dans vne Cisterne, où l'vn de ses Clercs, qui tout seul scauoit sa cachette, le nourrit à moitié l'espace de six ans. L'entrée de l'Empire estant ouuert à Iulien l'Apostat, par la mort de Constance, Athanase retourna en Alexandrie, où il reconneut bien-tost, que la douceur de l'Apostat n'auoit esté qu'vn artifice, pour gagner l'esprit des peuples par cette bonté feinte & dissimulée. Le pretexte qu'il prit contre nostre incomparable Prelat, fut que certaines Dames Grecques auoient quitté les Dieux pour suiure le Messie. Sur cette persuasion qu'Athanase contribuoit à ce changement, il escriuit à Eudice Prefect de l'Egypte qu'il le chassast de sa Ville. Mais comme il y auoit commandement secret de le faire mesme sortir du monde apres beaucoup de fuites & de ruses, il demeura secretement caché dans Alexandrie, iusques à ce que le Galileen eut triomphé de l'Apostat qui l'auoit renié. Ioninian donna quelques bons interualles aux triauaux de ce braue vainqueur; mais Valentinian ayant apre

sa mort associé Valens à l'Empire, sans luy commu-
 niquer sa pieté, tous les Euesques qui auoient esté
 bannis sous Constance, retournerent à leurs exils. A-
 thanase estoit le chef de la bande, & si ie l'ose dire,
 l'innocente cause de ses injustices : ce qui l'obligea à
 vne plus prompte obeissance que les autres. Je veux
 bien auoier, que cét inuincible courage auoit la con-
 solation de voir que Dieu prenoit la protection de sa
 vie, & que le Ciel faisoit des miracles pour le conser-
 uer, lors que l'impiereté faisoit des efforts pour le per-
 dre. Vn iour Constance ayant enuoyé cinq mille
 soldats à l'Eglise, pour saisir ce Saint Patriarche, ils
 n'eurent pas assez d'yeux pour le voir. Il leur parla,
 & passant parmy eux sans perdre vn seul point de sa
 grauité, il se retira de leurs embusches. Vne autre
 fois, comme les satellites de Iulian poursuiuoient son
 Vaisseau, avecque autant de diligence qu'il estoit
 possible de fuir, il en fit tourner la pointe vers eux,
 pour les assurer qu'Athanase estoit passé par là de-
 puis peu. A dire le vray, on ne peut nier, que ces
 heureux accidens ne soient des tesmoignages visibles
 du soin que le Ciel prenoit de sa personne. Mais si
 Dieu le conseruoit, il le conseruoit à la pauüreté, au
 mespris, à la faim, à la nudité & aux douleurs. Ia-
 mais il ne iouit d'vn moment qui ne fust trauerse de
 quelque mal ou de sa crainte. A bien considerer sa
 vie, ce n'estoit qu'vne suite continuelle, & vne cour-
 se de l'extremité de la terre à l'autre. L'Orient &
 l'Occident l'ont veu, & comme s'il eust esté le Soleil
 du monde, & que ce mouuement luy eust esté naturel,
 il en faisoit presque tous les ans le tour & la visite. Ce
 n'est pas neantmoins suffisamment expliquer ses tem-
 pestes, de dire qu'il eut quatre Empereurs pour Ty-
 rans, Constantin le grand, Constans son fils, l'A-
 postat & Valens. Je ne veux pas nier que le premier
 ne le trauerse que par erreur; mais si la malice degui-
 soit Athanase à Constantin, Athanase ne laissoit pas
 d'estre sensible aux coups qu'il receuoit de Const-
 tantin. Les trois autres le persecuterent avec beaucoup
 plus de rage; Iulian, par ce qu'il le croyoit l'extermi-
 nateur de ses Dieux; Constance, & Valens, parce

qu'ils le tenoient ennemy déclaré de leur secte. Non, ce n'est pas assez de dire que quatre puissans Monarques furent ses persecuteurs : Car si le monde fut estonné de se voir presque tout Arien, sous leur regne (comme S. Ierosime l'asseure) ne faut-il pas conclure que nostre invincible Prelat eut quasi tous les hommes pour Tyrans, puis qu'il avoit tous les Ariens pour ennemis ? Ce seroit encore peu de marquer ses quatre bannissemens, ses fuites, sa solitude & ses autres souffrances. Tout le sujet qu'Athanase donna à l'enuie, fut de ne pouvoir permettre qu'on raviust la diuinité au Verbe, en le declarant inégal à son Pere. Ce motif ne pouvoit iustement animer les Ariens contre luy; mais il obligea Iesus-Christ à reconnoistre ce service d'une façon que vostre delicatessé a peine de comprendre. Parce qu'estant le Dieu de la gloire, & l'Hom ne des douleurs, & ne pouuant communiquer ce qui appartient à Dieu, il luy fit vne aduantageuse part de ce qui estoit propre de l'homme. Cette diuine chair, qui tiroit toute son excellence de son vnion avec le Verbe, deuoit sans doute recompenser de ses propres biens, la generosité de son Athlete. Mais enfin où auons-nous laissé nostre Patriarche ? qui le peut cacher aux diligentes poursuites de Valens ? Les solitudes n'ont plus de spelonques assez secrettes ; la terre n'a pas vn lieu de refuge, pour celuy qui merite tout le Ciel en heritage; les mers ne sont pas assez larges pour fuir. Posterité! croiras-tu ce que ie vais dire ? ce grand, cét incomparable, ce miraculeux & diuin Prelat, est contraint de s'enseuelir tout vif, & de se cacher quatre mois entiers dans le tombeau de ses Ancestres. A quelle extremité de disgrâce peut tomber vn miserable, pour estre banny chez les Morts, & sans mourir, se voir contraint de viure parmy les ombres. Que l'esprit le plus ingenieux s'occupe à former l'idée d'une affliction plus digne de pitié, & d'une misere plus acheuée, que celle de ce grand Archeuesque. Ce seroit à cét, affligé que ie permettrois de se plaindre, & si ie voyois couler quelques larmes de ses yeux, ie ne le blasmerois ni de mesleance ni d'injustice. A moins que cela, ie ne peux pardonner à vn

164 LA CONSOLATION DE LA
homme qui se laisse vaincre à la douleur, ayant des
exemples de constance si capables de consoler les plus
sensibles douleurs. Mais il vaut mieux que ie me tai-
se, & que ie te donne le temps d'ouïr l'inuincible A-
rhanase, qui sur le bord de son sepulchre, comme
d'une tour d'airain, se rit de la rage de ses ennemis, &
conjure toutes les plus cruelles rigueurs de la fortune
de ne le point épargner.

II. POESIE.

Precieux reste de mes peres,
Beau souvenir de mes Ayeux,
Cher & triste objet de mes yeux,
Sacrez, tesmoins de mes miseres!
Si ie descens parmy les morts.
Ne me prenez pas pour un corps;
Athanase n'est plus qu'une ombre,
L'injuste rigueur des tourmens
Me joint à vostre triste nombre;
Escoutez mes gemissemens.

Riche semence d'une vie,
Qui ne pourra iamais perir,
Et par qui mesme doit mourir
La violence de l'envie;
Quoy que mes lugubres soupirs
Meslez au doux son des zephirs,
Troublent vostre profond silence,
Ayez pitié de mes malheurs,
Ne me blasmez point d'inconstance,
Vous ne souffrez pas mes douleurs.

Je vis un peu; mais à la peine!
La cruauté de l'ennemy,
Qui me fait mourir à demy,
Ne pretend pas de m'estre humaine:
Vn cœur tout plein d'inimitié,
N'est pas capable de pitié;
Sil retient les coups de ses armes;

*Ce n'est que pour donner loisir
Au tour; et riel de mes larmes,
Et prolonger mon desplaisir.*

*A-t'on jamais veu dans le Monde
Vn criminel plus agité
Du gibet qu'il a mérité,
Et quelque rage plus féconde ?
Je ne vis pas un seul moment
Hors de l'exil ou du tourment;
On me poursuiuit dessus la Terre,
Et si ie m'embarque sur mer,
Aussi-tost un coup de tonnerre,
M'y vient choisir, pour m'abysmer.*

*Mais d'où me vient cette pensée
Qui semble accuser mon honneur,
Par le reproche du bon-heur,
Dont on croit mon ame offensée:
Je préfere ce monument
Au plus beau lieu du Firmament;
Ces draps de morts me sont des voiles,
Dont j'ayme mieux l'obscurité,
Que le plus beau feu des estoiles:
Souffrir, c'est ma félicité.*

*Venez tourmens! venez martyre!
Riche matière de mes pleurs.
Venez souhaitables douleurs,
C'est après vous que ie soupire!
L'abord de ce triste cercueil
Ne vous peut être qu'un éveuil,
Si vostre faueur m'en deliure,
Vous r'allumerez mon flambeau;
On ne sort jamais, que pour vivre,
Hors des tenebres du tombeau.*

III. PROSE.

O Dieu (m'escriay-ie aussi-tost) qui seroit assez lasche pour ne point desirer quelque place parmy tant de Heros ? l'auouë , Madame ! Que ie suis pecheur : en cette qualité ie merite tous les chastimens qu'il plaira à mon iuste Iuge de m'ordonner. Ce me fera trop de gloire , estant coupable , de souffrir avecque les innocens. Ce qui me reste (ma Sainte Maistresse) c'est de conjurer vos bontez , d'oublier les plaines de ce vieillard , dont le foible courage s'estoit rendu à faute de vos belles instructions. Pourueu que Dieu me vueille continuer les connoissances que vous m'avez données , j'espere qu'il ne m'arriuera plus d'accidens , qui blessent ma constance. Sans craindre que la vanité me flate d'une innocence pareille à celle de ces grands hommes , ie tascheray de porter mes peines avec vn courage qui regarde leur exemple. Th. Ie me réjouis (mon cher Disciple !) d'apprendre que mon entretien n'a pas esté inutile ; sçache neantmoins , que si ie t'ay dit des choses , qui ostent l'amertume des souffrances , il m'en reste , qui luy donneront de la douceur. Tous ces Illustres , dont ie t'ay parlé , ne sont que de foibles & imparfaites images du glorieux exemple que ie t'ay gardé. Adorable Sauueur des hommes , miraculeux homme des douleurs ! c'est à vous d'adoucir & de dissiper les plus cruelles disgraces de la mauuaise fortune. C'est vostre Croix , qui peut estre le fort appuy des ames opprimées : c'est ce Caluaire que vous avez choisi pour théâtre à vos vertus , qui doit seruir d'Eschole à tous les affligez. Hé qui se pourroit iustement plaindre , apres auoir veu l'innocence chargée du supplice des pecheurs ? vn Dieu exposé aux ignominies des criminels ? Iesus souffrant ? Ciel & terre , que sçauroit-on voir de plus estrange ? mon dessein n'est pas de m'arrester à tous les momens de la penible vie de celuy qu'Isaïe appelle l'o pprobre des hommes , ni d'estendre toutes les humiliations de ce mesprisé , que Dauid nomme vn ver-

misseau. Quand l'Vniuers seroit changé en vne Bibliothèque de ses douleurs, encore seroit-il plus vray de dire qu'il resteroit des volumes à escrire, plus de ses souffrances que de ses merueilles, puis que Iesus a moins fait de miracles, qu'il n'a senty de miseres. Vne bonne ame proteste que iamais elle ne se representoit le petit Moyse dans son panier de jonc, sans douleurs; & le grand Chrysostome assure, qu'il ne pouuoit regarder le tableau du sacrifice d'Isaac, sans plorer. Ce n'estoient pourtant que des images des images de Iesus-Christ, & les ombres des ombres de son Martyre. Car il est assuré (mon cher Celestin! que le jonc de ce Prophete marque la cresphe du Sauueur, & le buscher d'Isaac sa douloureuse & infame Croix. C'est vn spectacle digne de pitié, de voir vn enfant exposé à la mort, aussi tost qu'il reçoit la vie; mais à ceux qui ne sçauent pas que la Prouidence du grand Dieu est dans ce petit basteau, & qu'elle le conduit dans le sein d'une Reyne. A voir l'innocent Isaac sous le cousteau de son propre pere, sans considerer que ce n'est qu'un personnage de Tragedie, il y a de quoy faire soupirer la cruauté mesme. Mais certes si l'on épanche des larmes ordinaires pour ces feintes, il en faudra plorer de sang dans l'estable de Bethléem, & sur la montagne du Caluaire. Ces deux extremités de la vie du Sauueur, meritent des sentimens eternels de douleur & de reconnoissance, puis que ce sont des souffrances & des biens-faits d'un merite infiny. A moins que d'estre Demon ou Iuif, on ne sçauroit se souuenir des agonies d'un homme-Dieu, sans ressentir quelque trait de leur amertume. Ce dernier moment qui commence l'innocence, & acheue la vie des brigans & des parricides, nous donne de la compassion, parce qu'il a de la violence. Quel effet donc aura la consideration du Martyre de Iesus, dont les langueurs n'ont pas moins duré que sa vie? Il est mort trente trois ans entiers, sans qu'un seul moment d'une joye toute pure, se soit coulé dans le cours de ses tristes années. Aussi n'a-t'on pû conclure qu'il fust homme, par cette puissance du rire, qu'on dit estre la propre qualité de vostre Nature; puis qu'on n'a ia-

168 LA CONSOLATION DE LA
 mais veu que la joye luy ait changé le visage. Ses
 yeux tousiours noyez de larmes, ses jouës palles &
 mourantes, cette langueur vniuerselle, qui le faisoit
 vieux en la vigueur de son âge, sont d'assez visibles
 pieues de ses trauaux & de ses peines. On dit, & ie
 le croy, que la pauureté, les miseres, le jeûne, les
 veilles, & la continuelle austerité de sa vie, auoient
 tellement consumé son corps, qu'il paroissoit appro-
 cher cinquante ans, n'en ayant encore que trente. Sa
 complexion tres-delicat & ses extremes besoins, me
 persuadent aisément cette pensée, & m'obligent d'a-
 dorer cette vieillesse auancée & cet âge decrepit au
 milieu du robuste. Je m'engagerois à l'impossible; si
 ie voulois parcourir toutes les actions du grand Iesus;
 mais ie manquerois au principal de mon dessein, si
 ie ne touchois au moins les principales. Efforce-toy
 de me suiure; mais pour comprendre la gran-
 deur des afflictions dont ie pretens t'entretenir, sou-
 uiens-toy tousiours, que celui qui souffre est le Fils
 vniue de Dieu, & l'innocence incarnée. Souuiens-
 toy qu'il souffre dans vn pays où on le deuoit adorer,
 & des maux qu'il pouuoit fuir. Et pour commencet
 par où il a commencé de viure, qui a iamais ouy par-
 ler d'vne naissance si abandonnée que celle de Iesus?
 Sa pauvre mere n'a pas vn coin d'Hostellerie dans
 vne Ville, où les voleurs & les sacrileges treuent des
 salles rapissées. Celuy qui a basty le Ciel pour y loger
 l'homme, n'a pas vne chambre dans toute la terre,
 pour se mettre à couuert. Il est contraint de naistre
 dans vn reste d'estable, qui ne couure les passans du
 froid & de la pluye, que pour les glacer de la crainte
 d'vne cheute qui les opprime. Helas! où est la cha-
 rité des hommes; mais où sont les soins amoureux de
 ce Dieu; qui s'humilie iusques à bastir le berceau des
 Alcyons, & le petit nid des oyseaux? Où est cette
 bonté qui nourrit les Corbeaux, lors que la blancheur
 de leur duuet encore naissant, les fait repudier com-
 me illegitimes? Où est cette Prouidence, qui se van-
 te de seruir de sage-femme aux petits Couleureaux,
 & qui du puissant éclat de son tonnerre, facilite les
 couches de la Biche? Dieu s'est-il oublié de cette ten-

dresse qu'il ne refuse pas aux bestes ? ne se souvient-il plus que les Sardanapales naissent dans l'écarlatte, & que mesme les teignes sont Porphyrogenites ? Peut-estre que l'obscurité de la nuit luy oste la veüe de ce Fils qu'il a engendré dans l'éclat des splendeurs éternelles, & qu'il ne se souvient plus de celuy qu'il n'aime pas moins que soy-mesme ? Dieu ne peut rien ignorer, les plus noires tenebres n'empeschent pas ses yeux ; & toutesfois Iesus souffre. Son daiz & ses balustres ne sont que le reste d'un roict de paille qui tombe, & d'une claye de bois qui pourrit. Vne mangeoire luy sert de berceau royal ; tout ce qui soulage la naissance de ce petit Monarque, en fait esclatter la misere. Hé ! qui ne seroit saisi d'une profonde extase de voir celuy qui embrase les Seraphins dans le Ciel, se chauffer à l'haleine d'un Afne & d'un Bœuf en vne estable ? Ne faut-il pas estre insensible pour demeurer sans douleur à la veüe de cét estrange prodige ? mais ne faudroit-il pas estre plus materiel que le bronze, pour ne pas sentir la Circoncision d'un Enfant qui a aussi peu de besoin de la prendre, que de force pour la souffrir. Passons de sa naissance à sa fuite, laissant à ta propre raison de faire le paralelle de ta chambre & de sa retraite. Ce pauvre petit n'est presque pas sorti du ventre de sa mere, qu'il faut fuir en Egypte. Celuy qui deuoit luy eriger des autels, ou du moins luy offrir son Palais, le chasse de son pays & luy prepare vne biere. Pour ne point faillir vn meurtre, il en fait quatorze mille, & afin que le Sauueur passast de bonne heure au trauers d'une mer-rouge, il espanche tout le sang d'une Prouince. O Dieu ! que ne souffrit pas cét adorable Enfant, de voir que sa vie causoit la mort à tous ceux de son âge. Toutes ces dagues qui deschirerent ces tendres Victimes, entrerent dans son cœur, pour y faire avecque la pitié, ce que le plus inhumain des Tyrans raschoit d'exercer sur son corps innocent. Heureux Aigneaux ! d'auoir commencé à souffrir en naissant ; mais mille fois plus fortunés d'auoir caché la vie de Iesus en mourant. Sans faire vn grand effort d'imagination ; il est facile de se figurer les incommoditez que nostre Inconnu

170 LA CONSOLATION DE LA
rencontra chez vn peuple barbare, lequel, outre la
haine commune de toutes sortes de personnes, en
auoit vne propre & particuliere pour les Hebreux.
Mais sans deuiner des souffrances que le Ciel nous
veut courir, nous n'auons que trop de preuues des
miseres & des pauüretez qui luy ont tousiours tenu
bonne compagnie. Quoy que le Messie se soit caché,
ou dans les deserts d'Egypte, ou dans la bourgade de
Nazareth, iusques à l'âge de trente ans; la boutique
de Charpentier où il a trauaillé, nous fait assez com-
prendre les aises & les delices de sa vie. Que si nous
le suiuous pendant qu'il court la Iudée, pour y faire
autant de miracles que de pas, nous y verrons des A-
ueugles esclairez, des Febricitans gueris, des Paraly-
tiques redressez, des Possédez affranchis, & des Morts
ressuscitez; mais nous y verrons pourtant Iesus mes-
prisé; & mesme poursuiuy de ceux qui luy deuoient
plus d'amour & de reconnoissance. Ne l'a-t'on pas
veu, ce bon Sauueur, apres auoir multiplié le pain,
pour la nourriture des Peuples qui l'écoutoient, &
presché iusques à rair les Auditeurs, manquer de
tout le necessaire à la vie. N'estoit-il pas contraint
d'aller de Ierusalem en Bethanie, pour y treuuer quel-
que rafraichissement chez son hostesse ordinaire; ou
si la faim le pressoit de courir les champs avecque
ses Disciples, pour y chercher dans les espics tous
verds, l'aumosne qu'on luy refusoit dans les Villes?
Les Communautéz entieres n'ont-elles pas deputé vers
luy, afin de le repousser de leurs demeures; comme
s'il eust deu infecter l'air de sa presence, ou troubler
le repos public par ses pratiques? Bien dauantage,
l'ingratitude est venuë iusques à ce point d'auégle-
ment, que d'entreprendre de precipiter d'vne roche,
celuy qui les tiroit tous les iours des abysses du pe-
ché. Et pour adiouster le mespris à la cruauté, ne
luya-t'on pas dit, apres auoir chassé les demons, qu'il
estoit d'intelligence avec Belzebug, & qu'il comman-
doit aux petits diables, en vertu de l'obeïssance qu'il
rendoit à leur Maistre? Apres cette outrageuse mé-
connoissance, il ne se faut pas estonner qu'on luy re-
proche d'estre sorty d'vne Ville, d'où rien de bon ne

pouuoit venir. Ce n'est que ciuilité de l'appeler ignorant & insensé, de luy dire qu'il a vn Menuisier pour pere, & des Publicains pour amis. Quoy que sa remperance fust aussi visible que son visage, & que ses ieunes parussent sur tout son corps, il falloit avecque le refus de ses moindres necessitez, le traiter de gourmand & d'yurongne. Si par fois le zele le porte dans la maison des pecheurs, la calomnie dit qu'il en accroist le nombre, & qu'il aime l'entretien & la table des prodigues. Mais pour n'affliger personne du recit de ces miseres, qu'une bonne ame ne peut connoistre sans ressentiment, n'est-il pas vray, que toute la vie de ce glorieux Sauueur, est la vie d'un Homme souffrant? Saint Pierre, S. Iacques, & Saint Iean, qui ne l'ont iamais quitté, ne luy ont pas tenu plus fidele compagnie que la Pauvreté, le Mépris & la Douleur. Iettez la veuë depuis son berceau iusques à sa mort, & vous auoüerez que iamais ces trois compagnes ne l'ont abandonné. La Pauvreté luy a mesme osté des secours; dont les bestes sauuages n'ont iamais eu besoin. Bien que sa patience soit infinie, il se plaint toutesfois de cette misere, quand il dit: que les Renards ont des tanières, & les oyseaux des nids, & que le fils de l'Homme n'a pas mesme vn caillou, pour soustenir sa teste. Le mépris & la douleur ne luy ont pas esté moins fideles: depuis sa premiere entrée dans le monde, iusques à son depart, rien ne s'est présenté de si secret, où ces confidentes de son cœur n'ayent eu l'assurance de s'ingerer. Ce moment de bon-heur qui sembla separer le Thabor de toutes ses souffrances, ne fut, à bien prendre les choses, qu'un loisir qu'il pratiqua, pour s'en entretenir avecque Moyse & Helie, & gouter l'amertume de sa Passion parmy les doux transports de sa gloire. Mais quoy que le Sauueur du monde ait esté sujet à la pauvreté, au mépris, & à la douleur, depuis sa naissance iusqu'à l'extremité de sa vie; de sorte que son enfance ne soit pas exempte de travail, comme luy-mesme l'assure; il faut neantmoins consentir que iamais il n'a si bien esté l'homme du mépris, de la pauvreté & des douleurs, que pendant les derniers iours de son Mar-

172 LA CONSOLATION DE LA
 zyre. Le Jardin de Gethsemani a veu ses sueurs de
 sang, & son agonie de trois heures : ce fut là, où tou-
 tes les angoisses de sa Croix se representent à luy,
 avecque des circonstances si funestes & si effroyables,
 qu'il se laissa aller à la crainte de ses maux, & abismer
 son ame glorieuse aux eaux noires & ameres de la tri-
 stesse. Ne doit-on pas iuger que l'orage fut violent,
 puis qu'une patience diuine parut en ce rencontre,
 plier sous ses attaques, & qu'en ce delaiement, elle
 eut besoin de l'appuy & des consolations d'une Crea-
 ture. A peine ce Dieu sortit de ses agonies, qu'une
 troupe de Satellites se presenta pour luy jeter la cor-
 de au col; comme s'il eust esté voleur ou parricide.
 Cette insolence criminelle ne fut châtiée que d'une
 chute, qui pouuoit faire comprendre à ses persecu-
 teurs, que leur triomphe venoit de sa permission, &
 non pas de sa foiblesse. Et pour faire esclater sa dou-
 ceur, au plus fort de leur rage, il ne parla seuerement
 qu'à celuy de ses disciples, qui se mettoit en deffense,
 rendant l'oreille à cet impie, qui auoit esté le premier
 sacrilege. Il embrasse son traistre, il le baise & l'hon-
 nore du glorieux nom d'amy, sans que l'ingratitude
 d'une ame si brutale le pust porter à des paroles plus
 aigres. De ce jardin, on le traïsne parmy les ruës de
 Ierusalem, où ceux-mesmes qu'il auoit gueris, em-
 ployent leurs langues pour le brauer avec insolence.
 Representez-vous l'inuincible Sanson à qui l'amour
 auoit donné des chaines, chez les Philistins, & vous
 aurez vne legere image des moqueries qui accueillirent
 le Sauueur dans la maison d'Anne & de Caïphe.
 Suiuons-le dans ces promenades ignominieuses, de
 Pilate à Herode. Chez l'un, on le traite à coups de
 soufflets, comme s'il estoit vn faquin de la lie du peu-
 ple; chez l'autre, on en fait vn Roy de theatre. Pour
 augmenter ses douleurs par son mespris, on le cou-
 ure d'un haillon de pourpre, & pour marquer sa di-
 gnité, on luy met en main vne cane. Petits impa-
 tiens, qui osez demander à Dieu où sont ses foudres,
 quand on vous fait quelque injure! aurez-vous des-
 ormais vne langue, pour accuser les outrages qu'on
 vous fait, ayants en veüe les opprobres & les maux de

celuy qui vous a faits? He! que vous estes impuissans, si le silence de Iesus, qui est la parole de Dieu, ne vous apprend à vous taire. Allez, allez au Palais de Pilate, & contemplez vostre Maistre attaché à vne colomne; contez, si vous avez assez de courage, les six mille coups de fouet, de nerfs de bœuf & de scorpions; qui l'ont fait mêconnoistre aux Prophetes. Isaye doure s'il est homme, n'en ayant plus la figure: depuis la plante des pieds iusques au sommet de sa teste, il ne void pas vn trait, qui ne soit défiguré de coups ou couuert de crachats. Et certes la rage auoit tellement changé le Messie, qu'il falloit asséurer le peuple en le montrant au Pretoire, que c'estoit vn homme. Il n'est pas encore temps de iuger de son courage, montrons au Caluaire, c'est là où la plus cruelle injustice triomphe de la plus parfaite innocence qui fut, ni qui puisse estre. Mais hélas! combien de fois le doux Sauueur tombe-t'il sous la pesanteur de sa Croix. Il faut pourtant qu'il la traîne du mieux qu'il pourra iusques au faiste de la montagne, d'où la Nature estonnée doit contempler son Createur dans les conuulsions de la mort. O Dieu! que suis-je contrainté de voir? l'adorable Iesus, dont l'innocente bouche ne prononce pas vne seule parole qui témoigne de l'impatience en ses maux, ou de la cruauté en ses ennemis. Ainsi qu'un aigneau qui ne sçait pas beller, il s'estend de luy mesme sur sa Croix, presente ses pieds & ses mains à celuy qui les clouë, & par vne obeissance qui a mesme du respect pour ses bourreaux, il souffre, parce qu'ils veulent qu'on le dresse entre deux voleurs. On luy donne la place d'honneur, parce qu'on le iuge plus coupable que les brigands; comme on l'auoit preferé à Barabbas, dans l'estime des crimes. Et bien, Celestin! n'est-ce pas sur cette montagne, où la Majesté de Dieu est cachée? n'est-ce pas là où les splendeurs du Pere eternal se couurent de tenebres, & où la vertu du Tout-puissant paroist esteinte? Toute sçauante que ie suis, j'auouë mon ignorance; ie ne vois pas les lumieres de cette éclipse, les abismes de cet abaïssement sont au-dessus de mes pensées; le secret de ces mysteres m'est caché. Il faut

174 LA CONSOLATION DE LA
que ie me taife , aussi-bien n'ay-ie pas le cœur de te
parler plus long-temps d'une si lamentable histoire.
Veux-tu t'appuyer dans tes foiblesses ? embrasie la
Croix : veux-tu apprendre les souffrances d'un Dieu ?
icette-toy à ses pieds , & tu y trouuerras sa mere , qui
toute consumée de ses douleurs , t'en declarera les ex-
cez , par le flux continuel de ses larmes.

III. POESIE.

Telle qu'on vid iadis aux portes de Sicile
La femme d'un grand Roy déplorer son malheur,
Et rendre injustement sa raison inutile
A sa iuste douleur,

Telle vid-on aussi languissant sous un arbre ,
Cette Mere qui fist le miracle des Cieux ,
Quand la mort du Sauueur fit de son corps un marbre ,
Et la Mer de ses yeux.

Tous ceux qui luy parloient d'appaiser son martyre,
Luy parloient d'augmenter l'excez de sa langueur,
Estimant que son cœur devoit estre l'Empire
Où regnoit la rigueur.

Parlez-luy de gemir vous fidez ses oreilles ;
Consolez ses soupirs , vous cherchez son trespas :
Car qui veut l'affliger , il faut qu'il luy conseille
De ne s'affliger pas.

Celuy qui est piqué du desir de luy plaire ,
Qu'il dise que son mal n'est pleuré qu'à demy ;
Quiconque auancera qu'il est temps de se taire ,
Sera son ennemy.

Mon cher Fils ! (s'écrioit cette innocente Dame)
Celuy qui blasmera l'excez de mes douleurs ,
Doit ignorer au vray les tourmens de mon ame ,
Pour condamner mes pleurs.

Si l'on passe des yeux dans ma foible poitrine ,

On y

On y verra l'amour mon immortel vainqueur,
Qui porte dans sa main une cruelle espée,
Dont il perce mon cœur.

Les cloues de mon cher Fils, & le fiel de sa bouche,
La douleur de son cœur, & son cruel tourment
Ne touche pas JESUS, qui aussi-rast il me touche
D'un mesme sentiment.

Pleurez, pleurez mes yeux, & épargnez point vos larmes,
Si chacun de vos maux me devoit affliger,
Il faudroit avoüer la faiblesse des armes
Qui me doivent vanger.

Vos pleurs estans finis, & sa peine infinie,
Quand vos larmes iroient au-delà du trespass,
Sa peine neantmoins seroit tres-mal punie,
Ou ne le seroit pas.

Les yeux sont les boutons de ce divin visage,
Où sont les deux éclairs de ses ayables yeux.
Je ne voy plus ce front qui meritoit l'hommage
De la Terre & des Cieux.

Le visage n'est plus, sa lumière est estinte,
Ces deux Soleils n'ont plus leur absolu pouvoir,
L'ynocent de ce front, sur qui la mort est pointée,
Fait horreur à le voir.

Ces membres qui formoient devant de beaux mi-
racles,
Ne sont que le rebuz d'une fâcheuse Croix,
La bouche qui s'ouvroit seulement aux Oracles,
N'a plus mesme de voix.

Sa langue ne sçait bien de plaindre l'innocence
Qu'embrase tout son corps, & consume ses sens,
Mais les grandes douleurs ignorent la consume
De former des accens.

Ce n'est plus une mere, ce n'est plus un martyre à

176 LA CONSOLATION DE LA
Ce n'est plus une Croix , ce n'est plus un tourment
De pouvoit endurer , & de ne pouvoit dire :
Il souffre injustement.

Il est vray (mon cher Fils , il est vray mes delices)
Ta bouche ne peut pas seulement sousspirer ;
Touresfois si ton sang parle de tes supplices ,
Qui les peut ignorer ?

Les playes de ton corps seruent d'autant de langues
Qui forment le discours de ton rigoureux sort ,
Et tes moindres sanglots sont autant de harangues
Qui parlent de ta mort.

Et quand bien ta bonté te rendroit insensible ,
Le Ciel prendra le soin de declarer tes maux ;
Chacun de tes tourmens sera rendu visible
Mesmes aux animaux.

Lá terre en a tremblé , les Elemens fremissent ,
L'œil du iour s'obscurcit , & se voile le front :
Tout le Ciel se fait noir , & les Astres pallissent .
De voir un tel affront.

Mais hélas , mon cher Fils ! tes mourantes prunelles
Disent que tes douleurs ne doinent point guerir ;
Quoy donc , mon cher amour ! tes beautés immortelles
Peuvent-elles mourir ?

Ah IESVS ne vit plus , son corps est tout de glace !
Ses beaux yeux sont esteints , il n'a plus de vigueur !
On ne remarque plus sur sa divino face
Qu'une palle langueur.

Mon IESVS ne vit plus , la douleur me l'emporte ,
Mon pauvre cœur est mort , il est sans mouvement ;
Mais si mon cœur est mort , comment ne suis-je morte
De ce cruel tourment ?

Mon déplorable Fils , tu veux laisser ta Mere ,
Asin de sousspirer les maux de cette mort ;

*L'offre donc volontiers à ta douleur amère
Ce foible reconfort.*

*Si ie pouvois changer mes deux yeux en fontaines,
Dont le cours eternal ne deust jamais finir,
Ie ferois sans delay de l'objet de tes peines,
Mon triste souvenir.*

*Tantost ie plorerois le tourment de ta teste,
Ie baiserois les trous que t'a fait ce buisson,
Et puis ie gousterois le fiel que l'on t'apreste
Dans ton aigre buisson.*

*Mais sur tout, mon cher Fils! sujet de ma destresse;
L'entrerois dans ton cœur uray throne de l'amour,
Et serois de ton sein à ma juste tristesse
Un eternal séjour.*

*Ce seroit dans ce cœur, que ie prendrois des charmes à
Pour adoucir mes maux & changer mon mal-heur;
Ce seroit dans ce cœur, que ie prendrois des armes,
Pour vaincre ma douleur.*

*Mais aussi n'est-ce point offencer ta Justice,
De chercher des douceurs en ton affliction?
Rien ne doit agréer que ton cruel supplice,
A mon affliction.*

*Ie renonce aux faveurs d'une douce fortune,
Mon unique repos, mon seul contentement,
Sera, si desormais ta douleur m'importune,
Sans nul allagement.*

*Si quelque bon conseil veut soulager ma peine,
L'oppose mon devoir à toute sa raison:
Car ie croy qu'une main ne scauroit estre humaine
Cherchant ma guerison.*

*La perte que ie fais estant toute infinie,
Dois-je finir mes pleurs par quel que reconfort?
L'assure qui voudra, la Nature le nie,*

Tandis que ie viuray, ie veux viure de larmes
Les larmes seulement mes penons bien mouir,
Et si ie dois finir, mes pleurs feront tes armes,
Qui me seroyent mourir.

Ce sont les derniers mots, qui finirent la plainte
De celle que l'Amour estandit sur la Croix,
Et de qui la douleur est encore depeinte
Dans sa mourante voix.

IV. P A R O I S E.

LE doux charme de ces vers m'ayant inspiré ie ne
scay quelle ferueur, ie m'escriay comme tout
hors de moy-mesme : Glorieuse Reine des Sciences !
voilà vn discours capable de flechir la plus inhumai-
ne cruauté : ne cherchez plus d'autre remède contre
mes maux, le seul exemple du Redempteur est plus
fort que toute ma fortune. Th. Tu auois mauuaise
grace de te plaindre d'une affliction vulgaire, & d'une
douleur mediocre, apres auoir contemplé les miseres,
& les agonies d'un Dieu mourant, dans des cruan-
tez miraculeuses. Rien ne merite plus vos larmes &
vos regrets que le mal-heur de ces ames insensées, qui
ont tout leur sentiment pour elles-mesmes, & qui
manquent de compassion, pour les souffrances de leur
aimable Maistre. Ie ne tiens pas Celestin du nombre
de ces impiroyables, ie me persuade mesme qu'il a de
la complaisance de se voir le compagnon d'un Dieu.
Eleue ton esprit à ce qui me reste. Tout le monde est
capable de comprendre et sensible de la Passion, qui
se laisse remarquer aux yeux, mais il en est peu qui ne
demeurent à l'escorce. Et toutesfois Iesus souffre vn
martyre secret & des douleurs spirituelles, d'où l'excez
a aussi peu de proportion avecque les peines du sens,
que l'esprit en a avec la chair. Toute cette cruauté
qui rauage le corps du Sauueur, n'est, à proprement
nommer les choses, que le materiel de sa Passion : la

forme, & ce qui est de plus delicat, s'attache à l'ame, & y produit des gesnes, dont les espraines sont d'autant plus violentes, que moins elles sont connues. C'est ce martyre du cœur que le tasche de représenter: c'est dans l'interieur de ces souffrances que le desir met en sa pensée. Il y a beaucoup plus de gloire de souffrir avecque l'innocence d'une bonne vie, qu'avec les excez d'une conscience reprochable. Il faut neantmoins auoir que pour l'ordinaire vn criminel a suiez d'endurer ses peines avecque plus de paix & moins de murmure qu'un innocent. Daurant que le premier sçait qu'on punit le peché, qu'il confesse meriter des suppliez, & le second void qu'on persecute la vertu, qu'il iuge digne de recompense. Le premier reconnoist que la rigueur de son iuge s'attache à son vice, & le second sent que la hayne de son Tyran en veur à sa personne. Que si vn coupable soulage ses peines de ces considerations, & qu'un homme-de-bien en augmente les siennes, quelle agonie deuoit presser le cœur de Iesus, de sçauoir que les Iuifs offensoient en luy vne vertu aussi peu coupable de chastiment, qu'elle estoit souillée de peché? Pareillement il ne pouuoit ignorer qu'il possedoit vne innocence infinie, & en suite, il voyoit & sentoit l'outrage de l'injustice infinie qu'on luy faisoit. Il auoit toujours l'excellence & la merite de sa personne en veüe, & l'extreme bassesse de ses ennemis. Et comme le ressentiment de l'offense se mesure à la grandeur de celuy qui reçoit l'injure, & à l'indignité de celuy qui la fait, on ne peut douter que le Sauueur ne conceust vne auersion infinie de ces petits Salmonées, qui du profond du neant, s'éleuoient à l'outrage de sa diuinité. La pensée des biens-faits dont il fauorisoit ce peuple, les tendresses qu'il luy témoignoit, & ses recherches dont il l'auoit preuenü, ses dédain & ses suites mettoient vne circonstance dans leur ingratitude qui la faisoit passer au-delà de l'excez de tous les crimes. Que si la compassion d'autruy vous ayde à porter vos disgraces, & que la dureté de celuy qui les void, les augmente, quel regret deuoit affliger le cœur de nostre aimable Sauueur, de sçauoir que son Mar-

tyre estoit la joye publique de la Iudée. Personne n'auoit pitié de ses douleurs, sur cette persuasion qu'il les meritoit, puis qu'il ne les pouuoit éuiter. Tous les miracles qu'on auoit veu, ne passoient alors que pour des illusions ou des prestiges, qui auoient trompé la populace; & cette grande sainteté, que les plus mauuaises langues auoient respectée, n'estoit plus qu'une fine hypocrisie de la malice. Ce sentiment ne persuada pas seulement le peuple, peu s'en fallut qu'il ne luy rauist mesme ses Disciples. A peine virent-ils leur bon Maistre au pouuoir de ses enuieux, qu'ils chancelerent dans l'opinion de son merite. Celuy qui promettoit vne fidelité, que les tourmens & la mort deuoient accroistre, se rend à la parole d'une seruante; & pour reietter le soupçon de son amitié, il proteste n'auoir pas sa connoissance. Quelle agonie à ce pauvre innocent? de voir que celuy qui depuis peu auoit esté le spectateur de sa gloire, se refusoit pour amy, à vn Homme qu'il auoit reconnu pour son Dieu. Le ne doute point que cette solitude & ce delaissement general, dans lequel l'aimable Iesus souffrit, ne luy appesantist sa Croix & son Martyre. Sa pauvre mere ne l'abandonna pas, il est vray; mais sa presence augmentoit ses peines, au lieu de les diminuer. Elle estoit proche de la Croix, elle receuoit en son ame tous les tourmens qui déchiroient le corps de son Fils; mais hélas! ce n'estoit que pour les réfléchir, comme vn crystal bien poly sur celuy mesme qui en estoit le premier sujet. Et ainsi, comme les rayons de lumiere se redoublent dans leur principe, lors qu'un corps solide les renuoye à leur source, le Sauueur du monde souffroit vne seconde Passion, que la pitié de la Vierge cauoit dans son cœur, par les innocentes mains de l'amour. Iesus souffroit donc purement, sans appuy ni secours de personne; aussi se plaignoit-il de son abandon, representant à son Pere, aueque des paroles pleines de langueur, qu'il s'en estoit rendu complice. Mon Dieu, mon Dieu! pourquoy m'auuez-vous delaisié? Il l'auoit abandonné à Iudas, qui le vendoit; à ses Apostres qui le fuyoyent; à ses bourreaux qui le déchiroient, & à sa propre tristesse qui.

le consumoit. Il l'auoit abandonné ; mais de telle sorte , que Iesus estoit diuisé contre Iesus , vne de ses parties produisant des douleurs , que l'autre estoit contrainte de souffrir. Certainement cette reflexion donne quelque idée des angoisses du Sauueur ; mais si l'on veut considerer ce que sans doute il regardoit , il faudra confesser qu'il n'est point de douleur pareille à la sienne. C'estoit peu d'audir tous les Iuifs pour persecuteurs ; Iesus estoit le Martyre de tous les hommes. Personne n'est innocent de sa mort, le plus grand Saint a espanché tout son sang : quel nombre de Tyrans , quelle multitude de bourreaux ! Ne croy pas que ce soit icy vne de ces hyperboles , qui par l'excez de leurs paroles , portent les plus solides veritez iusques au soupçon du mensonge. Je connois aussi peu cét artifice , que ie le veux pratiquer. C'est vn article de Foy , que le Messie est mort pour tout le monde : il n'y a pas eu vn seul homme qui n'ait esté pecheur , il n'y en a d'oc pas vn seul qui ne soit persecuteur. Or cette pensée de vos crimes ne pouuoit produire vne douleur mediocre en son ame , puis qu'il connoissoit parfaitement l'obligation qu'il auoit comme pleige, non seulement de souffrir les tourmens exterieurs de sa mort ; mais bien dauantage d'exciter vne douleur interieure de vos offenses. Et partant cette satisfaction deuant prendre ses degrez & son intension de la parfaite connoissance qu'il auoit de la Majesté offensée, & du dommage des coupables , il ne faut pas douter qu'elle ne fust excessiue ; dautant que ce regret suiuiot l'apprehension d'vn mal infiny , & à cause de la coulpe , qui attaque Dieu , & à raison de la peine , qui oblige l'homme à vne eternité de supplices. Adjoustez à cela l'inutilité de tant de douleurs. Ce bon Sauueur voyoit bien le nombre de ses Eleus ; mais comme il estoit extremement petit à l'égard de celuy des reprouuez , la tristesse d'vne si precieuse perte , que celle de son sang & de ses peines , ne permettoit pas à la joye de le consoler de ce peu de fruit. Cette consideration estoit puissante dans vn esprit qui pénétoit que cette Passion , qui pouuoit meriter l'vnion hypostatique à tous les hommes possibles , ne sauuoit pas

382 L'A CONSOLATION DE DA-
 mesme la moitié de ceux qui deuoient estre ; & ainsi ,
 qu'un sang qui vous pouuoit faire des Dieux, ne vous
 faisoit pas mesme des bien-heureux. De moy, ie ne
 doute point que cette douleur n'eust mille fois osté la
 vie à ce doux Agneau, si par un miracle extraordina-
 ire, il ne l'eust conseruée dans vne gesne si cruelle. Et
 certes la joye estant capable de faire mourir, à cause
 de cet épanouissement de cœur qui dissipe la vie avec-
 que les esprits qui la conseruent, il y a bien de l'appar-
 rence que la tristesse rappelant tout le sang au cœur,
 y produit, par la suppression du mouuement naturel,
 des nuages qui l'estouffent, en le changeant. Le meur-
 tre d'un Fils a souuent osté la vie à vne mere desolée ;
 & cōment la damnation d'une infinité d'ames, n'eust-
 elle point touché celuy qui mouroit pour les sauuer ?
 & que c'estoit vn sensible déplaisir à cet amoureux Pe-
 lican ! de répandre son sang inutilement sur la terre,
 & de voir que l'Incarnation & les souffrances d'un
 Dieu, n'emportoient pas sur les hommes, ce qu'une
 chetive volupté faisoit tous les iours. Voilà ce qui
 causoit le martyre interieur de Iesus ; mais ne pensez
 pas que cette Passion cachée n'ait duré que deux iours
 comme celle qui déchira son corps. Dès le premier
 point de sa conception, iusques au dernier soupir de
 sa vie, cette cruelle douleur affligea son ame. Parce
 qu'elle eut continuellement vne vüe apprehension de
 tous les pechez, non seulement en general ; mais en-
 core en particulier, connoissant distinctement com-
 bien chacun d'eux offensoit la bonté de son Pere, &
 meritoit de-supplices de sa Iustice. Cette verité tire
 son appuy de l'obligation volontaire, qu'il s'estoit
 imposée dès lors, de satisfaire pour les hommes, en
 qui (selon le sentiment de plusieurs) le déplaisir de
 l'injure doit immediatement suivre la naissance du
 crime. Mais ce n'est pas assez pour conceuoir l'excez
 de ce martyre secret, de s'imaginer que cet innocent,
 mesme dans les flancs de sa mere, eut tousiours sa
 Croix & les travaux de toute sa vie dans la pensée.
 Non, ce n'est pas assez, il faut employer d'autres re-
 flections, pour eleuer nostre foy à cete sublime con-
 noissance. Tu sçais que le moindre des pechez mou-

rels mérite des peines infinies, sinon en l'intension de leurs degrez, dont ie ne veux rien déterminer, au moins en l'estenduë de leur durée, ce que personne ne doit mettre en doute. Chacun des pecheurs estant donc obligé à vne souffrance eternelle, & s'il y auoit plus d'vne eternité, à plusieurs, à raison de plusieurs pechez, ie maintiens que Iesus-Christ, pour tirer vn acquit tout entier de vos debtes, a souffert toutes les peines eternelles que Dieu pouuoit exiger des hommes, non pas en estenduë de temps, ce qui offense- roit la dignité de sa Personne, mais en intension de douleurs, ce qui pouuoit satisfaire à Dieu en rigueur de Iustice. De sorte que toutes ces peines, qui de- uoient auoir leur estenduë dans l'eternité de Dieu, fu- rent recueillies & repliées aux trente trois ans de la vie du Sauueur. Et peut-estre qu'en ce sens, il est par- donnable de dire, qu'il a enduré des supplices de ses coupables eternels, non pas en souffrant les flames de l'enfer, n'y perdant la vision beatifique (comme l'im- pieté blasphème) mais en produisant dans son ame vn tourment qui égaloit toutes ces cruautéz, dont la douleur blesse toujours & ne ruine iamais. Et il ne seruiroit rien à dire que ces excessiues peines n'estans pas necessaires, seroient superflus, & que ce seroit vne profusion en Iesus-Christ, de donner plus qu'on ne luy demandoit, ou vne injustice à son Pere, d'e- xiger par-dessus ce qui le pouuoit satisfaire. Ie n'i- gnore pas que la plus petite action de cét Homme- Dieu, comme vn soupir de sa bouche, vn mouue- ment de son cœur, vn clin de ses yeux, ou quelque chose de moins, a vn mérite qui vaut le salut d'vn million de Mondes, & qu'il a seulement voulu souf- frir tant de trauaux, pour vous faire vne redemption abondante & copieuse, & pour vous laisser vn illustre témoignage de son amour. Que si ce discours est vray, comme il n'en faut pas douter, ie pense auoir sujet raisonnable d'auancer que le Sauueur a souffert en in- tention de douleurs, tout ce qui estoit deu de suppli- ces, pendant l'eternité de Dieu, à tous les hommes. O estrange poids des tourmens de Iesus ! & profond abyfme des amertumes de sa vie ! vrayement ie ne

m'estonne pas de voir cette innocente victime tomber sous le fais de sa pesante charge ; ie ne m'estonne pas de la voir suer le sang & l'eau , lors que son ame permet à cette Passion secrette de répandre sa violence sur son corps. Non , non ie ne m'en estonne pas , puis qu'il y auoit de quoy le faire mourir à chaque moment , si son pouuoir n'eust fait autant d'effort , pour retenir la vie , que sa douleur en faisoit , pour la perdre. Helas que les hommes ont peu d'amour pour vn Dieu qui a tant souffert d'angoisses pour leur salut , & qu'ils ont peu d'horreur d'vn peché , qui en est la funeste cause ! Oüy, mortels ! cette volupté qui vous vous flate vn moment, couste à Iesus des peines, non seulement infinies en leur merite, mais encore en l'impression de leur douleur. Cette joye passagere qui chatouille vn peu , produit dans vn cœur diuin , vne mer d'amertumes , qui n'a ni fond ni riués. Il ne faut pas oublier dans cette consideration , le conflict & la lutte qui se fit en son ame lors qu'il accepta la caution de tous les peches hommes , & qu'il s'obligea de les en tenir quittes aupres de son Pere. Quelle horreur & quelle auersion n'eut pas cét Innocent , à la veüe de cette effroyable multitude de crimes dont il penetrait aussi distinctement la malice , qu'il en receuoit veritablement l'obligation. Et quoy qu'il consentist avecque liberte & amour à ce charitable office , il ne laissoit pas de le receuoir avecque de sensibles gesnes d'esprit , à raison de l'incompossibilité d'vne innocenoe infinie , & d'vne dette qui supposoit de l'offense. L'horreur qu'vn corps extremement net , & en qui la bonne-grace & la beauté possederoient tout leur lustre , auroit de se vestir d'vne robe souillée de crachats & de phlegmes, ne seroit qu'vne legere image de celle qu'eut le veritable Iacob , de se parer de la peau d'vne beste-morte. I'auouë que cette conjunction ne pouuoit salir vne sainteté infinie, & que Iesus estoit Dieu, mesme sous l'apparence du peché. Vne honneste femme retient tousiours sa vertu , sous les ornemens d'vne publique; mais ce n'est pas sans frayeur qu'elle s'en voit parée. Le masque ne chage pas le visage d'vn enfant , il le cache seulement ; la robe d'esclau ne le

dépoüille point des droits de l'heritage ; si est-ce neantmoins qu'il souffre avecque peine cette laidetur empruntée, & qu'il ne peut, mesme par jeu, soutenir vn déguisement reprochable. Et qui peut concevoir vne figure de monstre plus horrible que celle du pecheur ? ce fut neantmoins celle que le diuin Iesus s'obligea de porter en la presence de son Pere. Pour cette raison, il dit chez vn de ses Prophetes, qu'il a porté nos langueurs, & que Dieu l'a chargé de toutes nos fautes. Et autre-part, il appelle nos offenses, ses crimes & son iniquité, non seulement parce qu'il en a volontairement acquitté la dette ; mais bien dauantage, parce qu'il en a porté la confusion. Cette ignominie n'est conceuable qu'aux esprits, qui comprennent la haine que Dieu porte au peché, & la distance qu'il y a d'une Sainteté par essence à vne malice infinie. Distance qui met des interualles si spacieux entre Dieu & la Creature, qu'elle la recule infiniment au-delà du rien, qui pourtant ne s'approche de Dieu, que d'un espace qui n'a point de termes. Certainement Dieu & l'homme sont deux extremités difficiles à conjoindre ; toutesfois j'ose asseurer que cette alliance est beaucoup plus aisée à celui qui l'a fait, que celle de l'innocence & du crime. Le Verbe a pris dans l'Incarnation la figure d'esclau, dans la Circuncision la marque du pecheur ; & dans la Passion il a souffert le supplice des coupables. Si l'on pese avec attention ces abaissemens, il sera facile de iuger que l'apparence de pecheur a quelque chose de plus dur que les tourmens des parricides, ou la figure d'esclau ; & pour ne rien dire sans appuy, n'est-il pas vray qu'une personne libre se peut feindre de condition serulle, & qu'un innocent porte quelquefois la peine des criminels. Car outre que ces humiliations laissent tousiours à la prudence de iuger avec estime de ses déguisemens, elles ne hazardent que la perte d'une chose indifferente. Mais le caractere & la flaitrilleure du peché donnent fondement à croire que celui qui la porte, en a la malice, & qu'il est probable que celui qui est souillé de noirceur, est brulé de la flamme. Sur cet appuy, ie pourrois soutenir vne

186 LA CONVOIATION DE LA
 pense qui m'a persuadé que Dieu s'abaissoit da-
 vantage de s'vnir à nostre Nature, que s'il euoit fait
 cette alliance avecque le dernier des Estres sensibles. Je
 ne dis pas cecy pour offenser la dignité de l'homme ;
 ni pour la faire dechoir de l'empire de toutes les
 Créatures, l'estime que tu n'es pas assez amoureux
 de ta condition, pour me contredire, apres m'auoir
 oüy ; & ie m'assure, quand mesme tu ne pourrois
 deserer par civilité à ce sentiment, que tu le prendrois
 sur la force de mon raisonnement. Tu m'auoieras
 bien que dans cét admirable composé de la Nature
 diuine & de l'humaine, l'homme n'adjouste rien à
 Dieu, & que le Verbe n'est pas moins parfait tout
 seul, que pris dans ce commerce, qui le fait con-
 sistant. Or il est aussi veritable que l'vion avec vn
 estre viuant ou insensible n'osteroit rien au Verbe,
 qu'il est assuré que vostre Nature ne l'accroist d'au-
 cune excellence. C'est donc vne chose desja tou-
 taine, que Dieu n'abaisse pas moins la grandeur de
 sa Majesté dans l'vion hypostatique avecque la Na-
 ture humaine, qu'il l'abaisseroit dans la société d'vne
 Nature inferieure. D'où tu peux apprendre que les
 Créatures, qui ont de grandes distances comparées
 entr'elles, sont toutes égales dans le rapport qu'on
 en fait avec leur Prince. Je suppose maintenant, pour
 la preuve de ma proposition, que Dieu fasse ce qu'il
 veut, & qu'effectiuement il s'vnisse à vn arbre, à vn
 Aigle, ou à tous autres des animaux qu'il vous plaira.
 Et pour arrester dauantage nostre pensée, ie veux que
 le Verbe cleue vn moufferon à la haute dignité de
 sa substance, ie maintiens que dans cét estat il a
 moins d'humiliation que dans la société de l'homme.
 Voicy ma raison. Quelque bassesse que nous ima-
 ginions dans cét insecte, il est incapable de peché,
 & parant il est exempt du plus grand deshonneur de
 la Creature. Ces petits meurtres qu'il eschê de faire,
 quand il vous picque, sont des efforts aussi innocens
 que foibles. Quoy qu'il prenne le bien d'autruy, lors
 qu'il succe vostre sang, il ne commet aucune injusti-
 ce, parce qu'il pouruoit à vne nécessité contre qui la
 Nature luy donne des armes & de l'industrie. Au con-

traire, pour excellent que soit l'homme, de soy il a son inclination au vice, & est sujet par son propre poids, à de honteuses & coupables foiblesses. Pour cette raison, ie conclus que la Majesté de Dieu ne se ravaleroit pas tant dans le petit corps d'un moine que dans celuy de l'homme, puisque cette premiere alliance ne l'exposeroit pas au soupçon du peché, où la seconde luy en laisse au moins l'apparence. Je ne dis pas que l'union de la Nature divine & de la vostre, conjoigne le crime avec l'innocence; ie n'ay garde d'avancer ce blasphème, puisqu'il est impossible que le peché subsiste auprès d'une sainteté infinie. J'accorde même que si le Verbe eust voulu prendre vne Nature salie du peché, aussi-tost qu'il l'eust touchée, il l'eust sanctifiée, dissipant ces ombres beaucoup plus puissamment qu'un Soleil infiny n'écarteroit les tenebres qui s'opposeroient à sa lumiere. Mais remarque que ce grand avantage de sainteté ne luy viendrait que de la perfection du Verbe, & que hors de cette alliance, cette nature eleuée seroit sujete à ses cheutes, & pourroit retomber à ses propres defaux. Vne payzane honorée de la dignité de Reyne, ne scauroit sentir les miseres de sa premiere condition, pendant que le Prince continuera le bon-heur de ce mariage. A mesme qu'il l'espouse, il la couronne; mais s'il vient, à s'ennuyer de sa compagnie, il ne la quittera pas plustost qu'elle sera villageoise, & deviendra comme auparavant sujete aux incommoditez de sa naissance. Je ne doute pas que cette adorable humanité, que Dieu a eleuée à l'estre divin, ne peche; mais cette heurteuse impuissance luy vient précisément & premierement de la perfection du Verbe, & non pas des propres conditions de sa nature. Et ainsi si elle ne pouvoit tomber, ce n'est pas que de soy elle n'eust de foiblesse; mais c'est par grace, elle estoit puissamment appuyée. D'où ie conclus que vostre Nature estant de soy defectueuse, elle a mis dans Iesus-Christ le reproche du peché, parce que tous ceux qui le scauoient Homme, pouvoient ignorer qu'il fust Dieu. Il falloit vne Foy surnaturelle, pour vous découvrir le secret de cette alliance,

& c'estoit assez de le voir sujet aux autres infirmités de vostre Nature, pour soupçonner qu'il n'estoit pas exempt de celle qui vous rauale au-dessous de toutes les Creatures. Or l'vnion avec vne plante ou vn infecte, ne pouuoit donner cét ombrage; puisque tous les Estres qui sont dépourueus de raison, sont à couuert du crime & de son reproche. Voilà le plus bas degré de cét abaissement prodigieux, où l'amour a fait descendre nostre grand Dieu. M'estant arresté si particulièrement aux humiliations de l'Homme-Dieu, tu ne dois pas treuuer mauuais que ie te remarque encore le rencontre de deux grandes extremitez, en la mesme personne: sçauoir de la seruitude & de la royauté. On ne peut douter que le Messie ne fust Monarque de l'Vniuers, & par droit de naissance, estant Fils naturel de Dieu; par titre de donation & de conqueste, son Pere luy ayant donné ce qu'il s'acquit par apres au prix de son sang & de sa vie. Si faut-il auouer que ce Souueain estoit seruiteur, & par necessité & par choix; par necessité, dautant que la qualité de seruiteur consistant en la dependance & l'inegalité de deux personnes, elle regarde aussi bien la Nature que le suppost. Et partant quelque société de biens & de grandeurs qu'il y ait entre les deux Natures du Sauueur, à cause de leur vnion hypostatique, cette alliance ne pouuant communiquer à l'humaine, l'essentielle grandeur de la diuine, elle ne luy oste pas sa dependance, & ensuite elle luy laisse tousiours sa sujétion. Mais pour ne rien dissimuler, cette seruitude est honorable, à raison de la Majesté du Maistre; & si Iesus n'auoit esté sujet par choix, il y auroit plus dans sa sujétion de quoy rehausser sa gloire, que pour exagérer son humilité: il a donc esté sujet à Dieu, luy rendant vne obeissance qui est allée iusques à mourir en Croix, & à la Vierge, s'employans aux moindres seruices de sa maison; il a esté sujet à la loy, au moins quant à sa pratique, obseruant avec estude ce qui estoit de sa conduite. En quoy certes il ne se peut faire que sa dignité n'ait souffert: Car enfin les loix ne sont pas plus honorables que les bandes qui serrent vne playe, ou les cordes qui arrestent vn phrenetis-

que. Que si tu ne peux souffrir la dureté de ces comparaisons, il faut pour le moins reconnoître que les loix sont des appuys de la foiblesse humaine, & des remedes ou des preseruatifs de vos maladies. Je me laisse insensiblement raver à vn discours, qui de vray est capable d'esclairer l'esprit; mais certes il peut aussi le laisser. La Theologie ayant fait icy vne pause, comme pour reprendre haleine, ie creus que son silence me commandoit de parler, ce que ie fis en ces termes: Illustre Princesse du Ciel! ie ne puis nier que vous m'ouurez vn Sanctuaire où ie n'estois iamais entré, quoy que j'aye esté souverain Pontife; ie ne scaurois pareillement dissimuler que du mesme endroit d'où me vient vn amour, qui enflamme ma volonté, il me naist vne doute qui traueille mon esprit. Th. Tu te peux éclaircir, puis que tu me peux interroger. C. Vous m'avez autresfois appris que le Sauueur du monde ne pouuoit pecher, & neantmoins vous disiez à cette heure que volontairement il auoit suby les travaux de sa Passion, & par sa mort, il m'a témoigné son amour. A parler franchement, ie ne vois pas comme quoy Iesus-Christ meurt avecque liberté, pour me sauuer, puis que dans la supposition du commandement de son Pere, il ne pouuoit pas ne point mourir estant impeccable. Th. Tu touches vne des difficiles reconciliations de toute ma science: il n'appartient pas à tout le monde d'accorder la liberté du Sauueur avec son impeccabilité, non pas mesme d'en comprendre ou former la doute: Car s'il est libre, il peut ne pas mourir, & s'il est impeccable, il faut absolument qu'il meure; que s'il ne meurt pas, il est libre; mais il peche. Il me plaist bien de démesler le nœud de cette importante difficulté, non pas pour t'éclairer d'vne connoissance plus curieuse que nécessaire; mais bien pour te donner vn nouveau motif d'aimer celuy qui souffre, parce qu'il t'aime. Non seulement le Messie n'a iamais peché, comme les Escritures l'assurent & le Concile d'Ephese le determine; mais encōre il ne pouuoit pecher. Oüy, Celestin! Iesus estoit impeccable, à raison de la beatitude, dont les lumieres sont si nettes

190 LA CONSOLATION DE SA
 & si claires, qu'elles empeschent tout autre amour,
 qui pourroit diuertir l'ame de sa jouissance. Il estoit
 impeccable à cause de cette pureté infinie que Dieu
 communiquoit à son humanité, par l'union réelle de
 la Sainteté par Essence. Il estoit impeccable, parce
 que le Verbe qui ne peut pecher, auoit obligation,
 en suite de l'alliance personnelle avecque vostre natu-
 re, de l'assister d'une conduite, qui l'arrestast aux
 objets de la raison, sans luy permettre iamais de se
 distraire avec desordre à ceux des sens; de mesme
 que la volonté est obligée de commander aux mou-
 uemens sensifs, & que l'ame doit regir le corps, tan-
 dis qu'elle luy est conjointe. On ne doit pas pour-
 tant inférer de cette vérité, que le Sauueur n'ait pas
 esté libre à exécuter le commandement de mourir,
 qu'il auoit receu de son Pere. Pour te faire compren-
 dre la mauuaise suite qu'auroit cette consequence, ie
 consens en premier lieu, que la mort & la mort de la
 Croix, soit de précepte, ce que quelques vns con-
 sistent, peut estre contre l'expresse declaration des
 saintes Lettres. De plus, ie veux que ce commande-
 ment imposast obligation de mourir, en sorte que si
 le Messie y eust contreuenu, il eust peché. Car de dire
 qu'il pouuoit desobeir à cette Loy sans crime, parce
 qu'elle ne luy estoit pas donnée avecque cette rigueur
 de perdre les bonnes-graces de son Pere, manquant
 à son exécution, c'est de vray sauuer la liberté de Ie-
 sus, & le couvrir de l'offense; mais ce n'est pas l'ex-
 cepter d'imperfection. Je ne puis rejeter l'opinion
 de ceux qui assurent que la liberté du Fils de Dieu
 s'estendoit aux circonstances de sa mort; mais ie ne
 puis souffrir, que vous ne soyez obligez à vostre Re-
 dempteur, que de l'anticipation du temps, du choix
 du lieu, ou de cette promptitude & ferueur de vo-
 lonté qui le portoit à l'obéissance. Vn Medecin qui
 auroit vne scodule de cent pistoles sur vn de ses mala-
 des, ne receuroit pas gratuitement cette somme de
 luy, quoy que pour l'auoir guery, il luy en donnast
 vne au-dessus du compte & de la dette. Vous ne croy-
 riez pas aussi estre obligé de la vie à vn agonisant,
 qui pour l'amour de vous, preuendroit sa mort d'un

quart d'heure, le ſçay que le ſameur du monde vous auroit toujours obligé infiniment, bien qu'il ne vous euſt donné qu'un des momens de ſa precieufe vie. Mais pourquoy ne void-on pas que vous luy déniez la ſubſtance de ſa mort, puis que l'Eſcriture le loué de ceſte magnificence. & leſes a donc ſouffrir librement toutes les douleurs de ſa mort & de ſa vie; parce qu'il pouvoit les éuiter, non pas contrevenant au precepte qu'il auoit de mourir; mais ſe déchargeant de ſon obligation, par la diſpenſe que ſon pere eſtoit preſt d'accorder à ſa priere. N'eſt-ce pas la plus naïue & la plus naturelle expreſſion de ces mots d'Iſaïe: Il a eſté offert, parce qu'il l'a voulu? Luy-mefme n'a-t'il pas dit, que perſonne ne luy ſçau- roit raur la vie; mais qu'il en eſtoit le ſeul Maître, qu'il a le pouuoir de la perdre & de la retenir à ſon gré? Et ne rança-t'il pas Saint Pierre, qui ſe vouloit oppoſer au deſſein de ſa mort, luy declarant que ſon Pere luy enuoiroit des legions entieres d'An- ges, s'il auoit le deſir de les luy demander? Et certes, pour ne pas obmettre la raiſon en ceſte matiere, ſe ne voy pas pourquoy Dieu auroit fait un commande- ment plus rigoureux à ſon Fils, que l'Egſe ne les donne à ſes Enfans. N'eſt-il pas vray, quelque obligation qu'elle vous impoſe par ſes Loix, qu'elle vous laiſſe toujours la liberté de recourir à la diſpenſe, dans les circonſtances de quelque raiſon conſiderable? Pouuez-vous meſme nier, que la volonté que Dieu a de vous aſſujettir à ſes ordonnances, n'eſt pas ſi abſoluë, qu'elle ſoit neceſſaire, quoy que ſans péché vous ne puiſſiez vous déterminer au contraire? Pourquoi refuſeroit-on la meſme liberté au Sauuent, ſi l'on peut conſeruer ceſte ſouhaitable incapacité à faillir avecque ceſte franchise, qui luy eſtoit principe de ſa plus meriteire de toutes les charitez, puis- qu'il n'en eſt poine de plus grande, que de mourir pour ſes amis? Ce ſentiment eſt bien conforme à ce- luy que Dieu daigna luy-mefme reueler à vne ſainte Ame, l'aſſeurant que la perſonne de ſon Fils luy eſtoit ſi conſiderable, que s'il ne luy euſt demandé avecque d'exceſſiues ardeurs de mourir, il n'eſt iamais perſuis-

172 LA CONSOLATION DE LA
à la mort, ni aux Bourreaux, de le toucher. Voilà
ce qui doit porter nos sentimens au dernier & plus
haut degré de reconnoissance. Voilà ce qui vous,
peut faire comprendre que ce bon Sauveur est à vous
sans reserve. Vous seriez donc ingrats, si vous n'ai-
miez vn Dieu, qui s'est volontairement exposé à la
mort, pour vous tesmoigner son amour; & deli-
cats, si vous manquiez de resolution contre des
maux, qu'il luy estoit aisé de ne point souffrir,
qu'il vous est impossible de les éviter. Regarde tou-
jours cét Homme de douleurs, afin de corriger
l'impatience des tiennes, & ie m'assure qu'aussi
plein de courage que de honneur tu diras à cét vnique
sujet de tes amours, interposant le credit de son ay-
nable Mere.

IV. POESIE.

Quelque dure que soit la poitrine des hommes,
Elle doit s'amollir aux traits de la pitié,
Manquant à ce desoir, on dira que nous sommes
Indignes d'amitié.

Les Rochers ont pleuré, la Terre s'est ouverte,
Et tous les Elements ont gemy de douleur;
Pour en porter le deuil, la Lune s'est couverte
D'une triste couleur.

Le Soleil se cacha de ses plus sombres voiles,
Pour se mettre à couvert de ce rigoureux sort;
Tout le Ciel esteignit le iour de ces estoilles
Pour éviter la mort.

Les Anges ont pleuré, sommes-nous impassibles?
Sommes-nous sans mal-heur, ou bien sans sentiment?
Le marbre s'est brisé, sommes-nous insensibles,
Ou bien sans jugement?

Helas! & qui seroit si laschement avaré,
Que de nier des pleurs à la Mere d'un Dieu?

De moy ie ne croy point qu'on treuuaît ce barbare
Le cherchant en tous lieux.

Douce Reine des Cieux! souffrez que ie partage
Les aimables tourmens de vostre aimable Fils,
L'objet de mes souhaits, l'objet de mon couraige
Est dans le Crucifix.

Mettez vostre douleur au fond de ma poitrine,
Gravez dedans mon sein toute la Passion:
Le meurs de ce desir, cette flame divine
Fait mon ambition.

Chaste Reine des cœurs! si vostre bien-veillance
Accorde à mes souhaits cette seule faueur,
Ie say vœu de souffrir avecque complaisance,
Les maux de mon Sauueur.

Au plus haut de mon cœur ie mettray sa couronne,
L'eschelle soustiendra ce qui paroist vousté.
L'esponge posera le bôn qu'elle enuironne
A son autre costé.

Les cordeaux & les foüets luy serviront d'ombrage,
S'espandant à l'entour, comme un saint arbrisseau,
L'eguiere tout auprès leur donnera l'usage
D'un vase remply d'eau.

La lance qui marqua la moins sensible playe
Sur celuy que la mort auoit rendu vainqueur,
Pour faire une douleur plus entiere & plus uraye,
Me percera le cœur.

Et puis pour acheuer cét amoureuix supplice,
Ie planteray les cloux au plus sensible lieu,
J'attends bien du marteau cét outrageux seruice
Qu'il osa faire à Dieu.

La Croix de mon Sauueur luy seruira d'Empire,
Ce sera dans ces bras que de nuit & de iour,
Sans cesse il souffrira cét innocent martyre

Alors, mon pauvre cœur ! tu seras un Calvaire ,
 Et j'auray plaisirément la fin de mon dessein ,
 Quand j'auray les roumens du Fils & de la Mere
 Au milieu de mon sein.

La Vierge me dira les cruelles alarmes ,
 Dont la douleur fendit son cœur par le milieu ;
 Je liray dans ses cris & dans ses tristes larmes
 Le martyre d'un Dieu.

Peut-estre mon Sauveur ! estant en cette escole ,
 Auray-je le bon-heur d'avoir ce que tu dis
 A ce brave larron , dont la seule parole
 S'ouvrit le Paradis.





ARGUMENT DV V. LIVRE.

L A Vertu possédant des beautés dignes de nostre amour sans que il luy besoin d'emprunter des traits estrangers, il arrive pourtant, à raison de l'interest qui nous attache tousjours à nous mesmes, que si elle est aimable, elle n'est pas aimée. I. Sur cette connoissance, la Theologie se dispose, dans le commencement de ce dernier livre, à déclarer le merite de la souffrance, montrant que dès cette vie elle rend l'homme heureux, & par les marques de la predestination qu'elle met en luy, & par les sentimens d'une croix qu'il goûte dans ses amertumes. A l'exemple du Sauveur, qui pendant cette vie estoit conjointement bien-heureux & miserable. II. La premiere Poësie admire cette alliance de la gloire & de la misere dans cette divine personne, & prend de cette merveille un puissant motif pour animer nostre courage à la patience. III. Dans la seconde prose, apres auoir avancé ce Paradoxe que Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut recompenser avecque justice le merite d'une bonne action, elle relate la grandeur de nostre couronne par l'estime de sa valeur & de la perpetuité de sa durée. IV. La seconde Poësie décrit la mesme beatitude. V. La Sagesse marque dans la troisieme Prose trois principaux degrez de la constance Chrestienne: Le premier dans l'indifferen- ce à recevoir tout de la main de Dieu, le second dans la conformité au choix des maux, & le dernier dans la complaisance à les chercher. VI. L'exemple du genereux Paphnuz, qui ne fut pas plus tost veffuscité qu'il chercha de nouveaux martyres, fait la d'armare Poësie. VII. Pour conclure solidement, la Theologie presse vingt-quatre raisons, qui peuvent persuader hautont des souffrances, & la fuite de tout ce qui flate la Nature.



L A

CONSOLATION

D E L A

THEOLOGIE.

L I V R E C I N Q V I E S M E .

I, P R O S E .

A Moins que d'estre insensible, on ne peut refuser son amour à vne Bonté si parfaite ; mais certes il faut manquer tout à fait de cœur, pour ne se point sentir animé à la veue d'un si grand & si glorieux exemple. C. Madame, ie confesse franchement que ie suis le plus lasche de ceux qui ont besoin de constance ; neantmoins vous auez tellement esmeu ma generosité, qu'il me semble que rien du monde ne la scauroit vaincre. Th. La connoissance que i'ay de ton humeur, m'a toujours fait esperer cette resolution de toy, iugeant bien que ces petites impatiences, qui te sont eschappées, sermoignoient plus d'excez dans ta douleur, que de defaux dans ton courage. Veux-tu que ie se montre maintenant que le prix de vostre recompense égale

le merite de vostre exemple, & que le salaire de vostre patience vaut autant que le motif de vostre vertu? C. Cette instruction augmentera le sentiment que j'ay de vos bien-faits, & me portera aux devoirs d'une nouvelle reconnoissance. Car encore bien que ie me sente disposé à servir Dieu, sans esperance, ie sçay que nostre amour se soustient par l'interest, & que rien ne donne plus de suite à nostre fidelité, que l'avantage de sa recherche. Th. Mon cher Nourrison! cét aueu marque la sincerité de ton desir; puis que tu ne reconnoistrois pas auecque tant de franchise, le defaut de ton seruice, si tu voulois seulement te satisfaire. Prepare toy donc à vn discours qui te fera voir, que tu ne souffres pas en vain, & que celuy qui expose les hommes à la fortune, les dispose à la gloire. C. S'il ne faut que de la docilité & de l'attention, ie vous conjure, ne regardez pas mon contentement par le delay de vos promesses. Th. Il ne sera pas difficile de te donner cette connoissance, puis que tu l'as desia: que si ton esprit n'en est pas tousiours persuadé, c'est que la multitude de ses pensées la diuertit à d'autres applications. Pour te conuaincre de cette verité, ie te veux preuenir de quelques demandes, & tout premierement, dis-moy, l'homme a-t'il quelque beatitude? C. Vrayment son Createur l'auoit fait de pire condition que toutes les autres Natures qui luy sont sujettes, s'il auoit manqué de le dresser à vne felicité, que sa Prouidence procure aux moindres animaux. La liberté que les oyseaux treuent dans l'air, & cette innocence auecque laquelle les poissons & les bestes sauuages suiuent & contentent les inclinations naturelles, sans qu'il y ait aucun crime dans la poursuite de leurs plaisirs, ni d'excez dans la jouissance de leurs objets, prouuent assez la verité de ma creance. Th. Tu mets donc le bon-heur des animaux à viure selon l'instinct, pourueu que rien n'en trauerse la recherche & n'en trouble la possession. C. J'estime que personne ne doit auoir d'autre sentiment, s'il penetre la Nature des Estres sensibles. Th. Je t'ay interrompu pour t'obliger d'esclaircir ton opinion, & non pas pour la contredire. Tiens-tu que la beatitude de

198 LA CONSOLATION DE LA
 l'homme soit à ne rien souffrir de contraire, & à posséder tout ce que l'inclination des sens recherche ? C. Ma vie passée ne persuadera jamais à personne, que je sois dans cette erreur ; le mépris des richesses, la haine des voluptez & la fuite des honneurs, sont d'assez bonnes cautions de mon estime. Th. Je t'interroge, pour te faire enseigner le monde, & non pas pour m'instruire ; j'ay trop d'habitude avecque Celestin, pour le croire de la secte d'Epicure ou de quelque Philosophe plus lasche. C. Nostre beaurité doit estre dans vn objet qui arreste & contente le desir. L'or & l'argent remplissent dauantage le cœur d'inquietudes que de satisfaction ; & quand vn seul homme posséderoit tout ce que le Soleil en fit iamais, il feroit tous les autres miserables & ne rendroit pas celuy-là content. Th. La volupté à ie ne sçay quoy de plus doux, & comme elle s'attache plus immédiatement à vostre Nature, il semble qu'elle doine mieux terminer sa poursuite. C. On ne peut le nier : la volupté rauit l'homme avecque plus de transport ; mais aussi elle a moins de pureté que cét éclatant Corrupteur, qui se fait aimer iusques dans les abismes. De plus, la volupté pourrit la chair qu'elle flatte, & au lieu d'éleuer son sujet à vn estat inalterable, elle l'abaisse à des ordures qui le chargent & le flattrissent. Th. Pleust à Dieu, mon cher Nourrison ! que tous les hommes eussent ce veritable sentiment des plaisirs & des richesses : que penses-tu de la gloire ? C. Vous m'avez appris que l'honneur & l'estime des hommes auoit trop peu de solidité pour donner beaucoup de satisfaction à vne ame raisonnable. Et à parler franchement, outre qu'vn sot possède plus souuent la Renommée qu'vn homme sage, ie ne sçay comme quoy l'opinion d'autrui, qui est presque tousiours injuste, ou du moins inconnuë, pourroit donner du bon-heur à ceux à qui elle ne sçauroit donner du mekte. Certainement si la pensèe qu'on a de ce que nous valons, nous rend bien-heureux, il faut auouer que nous sommes miserables, la nuit, quand tout le monde dort, ou du moins que nostre felicité n'est pas grande, puisque pour lors nous n'entendons pas les veilles

veilles de beaucoup de personnes. Encore y a-t'il à craindre que leur fauorable sentiment ne soit vn songe, estant formé pendant le sommeil des hommes. Mais quand il seroit vray, que ces grandes charges, dont la vanité fut son amorce, auroient autant de bien que d'esclat, il me seroit impossible de consentir que l'homme en peust estre content. Rien de tout ce qui se passe ne sçauroit posséder la nature de la beatitude, & n'en porte qu'iniustement le nom; il faut qu'un bien soit eternal & infini, pour soustenir cette estime. Voila d'où il arriue que ces grandes voluptez, que les hommes cherchent avecque des desirs si empressez, perdent lors qu'on les possède, cette auantageuse opinion qu'on en conceuoit pendant la poursuite. L'esprit faisant reflexion, que ces biens s'eschappent avecque le temps qui les amene, se rebute de voir tant de peines payées d'une si courte iouissance. Voila sainte Maistresse des vertus ce que ie sçay, ou à mieux parler, ce que ie ne sçay pas de la beatitude. Quoy que ie ne sois pas tout à fait ignorant de la souveraine felicité des hommes, il vaut mieux vous ouïr sur cet important suiet, que de rien auancer, qui soit indigne de son excellence. Sans beaucoup d'adresse, on peut marquer vne infinité de points dans le Cercle qui n'en sont pas le centre; mais de toucher celuy qui s'esloigne egallement de toute sa circonference, c'est ce que la proportion même auroit peine d'entreprendre avecque succes. Th. Cette modestie m'agrée (mon cher Disciple) & ensemble m'oblige de te descourir vn secret, que j'ay gardé pour le dernier de nos entretiens. Dans le commencement & le progres de mon discours, ie t'ay fait voir que nostre grand Dieu auoit vn empire absolu sur toutes les actions de sa Creature, qu'il les regloit avec vne sagesse infinie, & qu'il n'ordonnoit pas vos peines sans dessein ny sans les dresser sur de nobles & de fameux exemples: il me reste de te monstrier que sa Bonté ne pretend pas que vous souffriez sans recompense; & que comme il a mis votre modelle dans la personne de son Fils, il establit le prix de vostre merite dans la possession de sa gloire. Et pour m'expliquer dauantage, ie dis que comme la

beatitude de l'homme est la fin de toutes ses actions, elle est l'effet & la production des souffrances. De sorte que l'homme ayant deux vies, l'une qui se mesure à certain nombre d'années, & l'autre qui a toute l'étendue de l'éternité par sa durée, il ne faut point douter que la félicité de la première ne doive consister en ce qui nous prépare au bon-heur de la seconde. Je ne voy pas en quoy vous pourriez faire résider la beatitude de cette misérable vie, que dans ce qui vous assure le mérite de la bien-heureuse. Or je maintiens que c'est par l'adversité que nous méritons la gloire; c'est donc dans l'adversité que se retrouve tout le bon-heur de cette vie. Pour élever ton esprit à la connoissance, souviens-toy de cette grande parole de Saint Jean: „ Nous serons semblables à Dieu dans la gloire, parce que nous le verrons comme il est. Pour avoir la ressemblance d'une chose, il faut être son image: vous serez donc semblables à Dieu en le voyant, & cette ressemblance que vous aurez avecque luy, vous rendra heureux comme luy. C'est à dire que la même action qui met Dieu dans la jouissance d'une souveraine félicité, sera celle qui vous rendra contents dans la gloire. Et comme il est heureux par la connoissance de soy-même, & que cette connoissance, qui s'arrête à ses perfections, engendre son Fils image substantielle de son être, il suit nécessairement, si vous devez être heureux à sa façon, que vostre beatitude consiste à retirer l'image de son Fils en vous même, par la vue des grandeurs infinies d'une Nature infinie. Ce qui est en quelque façon produire & engendrer dans vous même le Verbe, qui est la vraie & parfaite ressemblance de son éternel principe. Et à dire mon sentiment avecque liberté, puisque Dieu élève l'homme à la gloire de fils adoptif, en luy donnant entrée à la prétention de son héritage, il y a raison de vouloir en luy du rapport à ce Verbe, qui est son Fils par nature. Que si le Verbe increé est dans le Ciel l'idée de la beatitude, ne jugez vous pas que le Verbe Incarné doit être vostre Exemplaire sur la terre? La Philosophie vous apprend que pour porter la qualité de Fils, il faut avoir une même nature que

celle de son principe, non pas en identité, mais au moins en ressemblance. Tous les freres sont enfans d'un mesme pere: donc deuant estre tous l'image d'un mesme principe, il suit qu'ils doiuent tous auoir du rapport les vns avecque les autres. Ce raisonnement est si naturel, que tous les doctes conuiennent, que comme vous deuez estre semblable au Sauueur dans la gloire, vous auez pareillement obligation de luy ressembler en sa vie. Peut-estre se dit-il en ce sens, la voye, voulant insinuer qu'il faut tenir ses routes & marcher sur ses traces, pour s'asseurer l'entrée à la félicité. Qu'il soit ainsi ou autrement, on ne scauroit douter que le Redempteur des hommes ne soit la cause de leur Predestination, non seulement en ce qu'il est le Principe effectif de vos graces, mais aussi en ce qu'il en est l'Exemplaire. Ne croyez pas toutefois qu'il ne soit prototype que dans la fin, qui est de vous rendre, à sa mode, les heritiers de sa gloire, en vous meritant d'estre les enfans de son Pere; mais pareillement dans les moyens d'arriuer à cette sureminente adoption. Afin de conceuoir cecy, il faut prendre la predestination, non pas pour le choix que Dieu fait des hommes à la gloire; mais pour cette suite de moyens, qui les dispose à ce choix, comme l'enseigne le grand Augustin. Que si vous considerez la predestination en ce sens, vous auoüerez que vous estes obligez à la souffrance, par l'obligation du rapport que vous deuez auoir à vostre Sauueur, suiuant l'oracle de l'Apostre. Dieu a predestiné ceux qu'il destine „ à la gloire, à vne parfaite conformité & vne exacte „ ressemblance avecque son Fils. Tous les Eleus ne seront que des copies de cét Original: c'est donc sur ce modele qu'il faut former & prendre l'idée de vostre vie, & de luy qu'il faut apprendre ce qui vous peut disposer à la beatitude. Que s'il est ainsi, on ne scauroit douter que la souffrance ne soit vn moyen de necessité, puisque toutes les grandeurs de Iesus sont fondées sur les douleurs de sa Croix, & les opprobres de sa mort. Ce fut ce que luy mesme apprit à S. Luc & à Cleophas, qui se retiroient de Ierusalem en Ematis apres cette triste journée, où la rage des Iuifs sembloit

202 LA CONSOLATION DE LA
 auoir triomphé de l'innocence du Iuste. Car comme
 ils continuoient leur chemin, sans que l'estonnement
 d'vne si funeste auenture leur permist à peine de parler,
 celuy qui donnoit sujet à cette extase, se joignit à eux,
 feignant le mesme voyage que ses Disciples. Et com-
 me il eur compris de leur discours, que la Foy de tou-
 res les grandeurs du Messie s'estoit esteinte avecque sa
 " vie, il leur fit ce remarquable reproche. O pauvres
 " insensez & retifs que vous estes, dans la creance de
 " ce que les Prophetes ont annoncé ! ne falloit-il pas
 " que le Christ endurast toutes les ignominies du Cal-
 " uaire, pour entrer en sa gloire ? On ne passe à la
 iouïssance des joyes eternelles, que par les ennuy de
 ces miseres passageres : le Ciel a des ferrures & des ca-
 denats qui ne s'ouurent qu'avecque la Croix. C'est le
 sentiment commun des sçauans, pris sur la deposition
 de S. Paul, que Dieu le Pere laissa au Verbe incarné le
 choix de la vie qu'il deuoit mener sur terre. Mais
 quoy qu'il n'y eust ny auantage de merite dans les
 peines, ny deschet de perfection dans la iouïssance
 d'vn estat heureux & paisible, il s'arresta à la Croix,
 preferans ses agonies & ses douleurs à la ioye & à la
 douce fortune qui luy estoit proposée. Ce fut le seul
 desir de vous faire comprendre, que son affection
 estoit toute pure, qui l'obligea à vne preference si peu
 fauorable au sens & à l'inclination naturelle de
 l'homme. Que si le Fils de Dieu, à qui la gloire ap-
 partenoit par droit de naissance, a deu y entrer par ses
 trauaux & ses peines, n'est-ce pas assez, pour faire re-
 ceuoir à des criminels l'arrest de ce grand Apostre,
 qui porte qu'il se faut faire entrée au Royaume de
 Dieu, & au trauers d'vne infinité d'afflictions &
 d'amertumes ? Je sçay bien que Dieu pouuoit donner
 son Paradis pour rien, & faire passer les hommes des
 plaisirs de cette vie au bon-heur de l'éternelle. Mais y
 auroit-il apparence de traiter des esclaves avec plus
 de douceur que le Fils vniue, & de fauoriser des im-
 pies au preiudice mesme de l'innocent ? Voulez-vous
 donc auoir les marques de vostre predestination, re-
 gardez si vous auez part aux douleurs de la Croix,
 d'autant que personne ne peut regner avecque Iesus,

ay porter la qualité de fils & d'heritier avecque luy. s'il n'a souffert de compagnie. Tout ce discours suffit pour vous persuader, que le bon-heur de cette vie consiste en la souffrance de ses Miseres, puisque l'aduersité vous rend conformes au Sauueur, & vous fait images de cette Image de douleurs, vous donnant l'assurance de la gloire, dans la participation de ses angoisses. J'ay fait voir en vn autre endroit que l'aduersité purifioit la Foy, releuoit l'Esperance, & enflammoit l'Amour; la Foy respond icy bas à la claitre vision de Dieu, l'Esperance à la possession, & l'Amour au eugle à l'Amour esclairé de la gloire. Et partant celuy qui souffre, a toute la beatitude dont vous pouuez jouir en cette vie. Mais pour comprendre qu'une ame patiente est parfaitement heureuse, remarque ie te prie, qu'elle ne manque pas d'une certaine satisfaction, laquelle imite cette excessiue ioye qui naist par vne suite necessaire de la connoissance & de l'amour de la Patrie. Oüy, Celestin, non seulement ie tiens que les grandes & eternelles felicitez de l'autre vie ne sont que le fruit de vos trauaux & de vos peines, & que ces larmes dont vous arrousez la terre, est la precieuse semente de la beatitude, que vous attendez au Ciel, mais dauantage, ie defens qu'il y a de la ioye dans ces ennuis, où la foiblesse des petits courages ne se figure que des gesnes. D'où il faut necessairement conclure que l'homme est heureux dans son mal-heur, & parce qu'il gouste mesme dans le fiel, des douceurs inconnues à la chair, & parce qu'il merite par ces delicieuses amertumes, les torrens sacrez de l'eternité. C'est icy où l'enigme de Samson se doit expliquer à l'auantage des souffrances, & que la douceur & la viande sortent du Fort: Car il est certain, & personne ne le scauroit nier, que ces ames fortunées qui semblent mourir de douleur, languissent de plaisir. Les souffirs qui sortent de leurs bouches, n'accusent pas leurs maux, ils moderent seulement leur ioye, & ces passioisons, que l'on croyroit arriuer de l'excez de leurs peines, n'est qu'un effet de leur transport. Ha Dieu! que ne m'est il possible de faire gouster à la plus molle volupté, vne de ces precieuses larmes qui coulent des

204 LA CONSOLATION DE LA
yeux de ces fortunez mal-heureux, elle auoüeroit sans
doute que ces iouïssances sont fades, & qu'il n'est rien
de si doux que de pleurer. Toute la vaine ioye des
mondains se jette au dehors sur le visage & dans leur
mine, pendant que le pauvre cœur se noye de tristesse,
& ressent la dure contrainte de cette hypocrisie. Au
contraire ceux qui paroissent affligez, & qui portent à
l'exterieur vne ame desolée, possèdent vn paradis au
fond du cœur; plus leur rauissement est secret, plus a-
t'il de violence. N'a-t'on pas ouï quelques-vns de
ces enfans de Coré crier dans la surprise de ces affants
delicieux. Mon Dieu ie n'en peux plus, ie meurs, si
vous ne retenez l'abondance des consolations que ie
sauoure! Pourquoi S. Paul diroit-il qu'il est dans
l'excez du plaisir quand il souffre, si la souffrance des
iustes par vne secrette & diuine Antiperistase, ne con-
soloit au lieu d'affliger? Si la patience n'auoit que du
fiel & de l'amertume, S. Jacques assueroit-il, qu'à
même que vous tōbez dans le sentiment d'vne infinité
de miseres, vous faites rencontre de toute la ioye? Les
Martyrs ont connu cette verité cachée, quand ils ont
protesté à leurs Tyrans qu'ils ne sentoient ny la dureté
de leur fer, ny la pointe de leurs flammes. Cette ge-
nerieuse Potamerice, qui prie son bourreau de la plon-
ger peu à peu dans l'huile bouillante & le plomb fon-
du, afin de n'aualler pas tout d'vn coup cette mort li-
quide, ne sauoure-t'elle point de douceur dans les
amertumes d'vne si effroyable torture? Et ceux qui
dans les Monasteres & le desert estudient de nouveaux
Martyres, n'y treuuent-ils point de secrettes delices?
C'est dans ces Louures de l'innocence, & dans ces
beaux vergers de la vertu, qu'il se pratique vne iustice
que le vulgaire des hommes ressent sans le connoistre:
Car ceux qui possèdent les biens du monde, & qui
taschent de se noyer dans le plaisir, n'en retirent que
des inquietudes & du tourment; & ceux qui en souff-
rent tous les maux, sans les meriter, n'en reçoient
que de l'auantage & des aises. Cette equité est pour
le iuste & l'impie vne excellente misericorde, parce
qu'elle detrompe celuy-cy de la vanité des choses sen-
sibles, & anime celuy-là dans l'attente des eternelles.

J'oserois mesme auancer en eux le miracle que Dieu fit trente-trois ans en la personne de son Fils, ie veux dire, que pour les faire souffrir avec merite & perseuerance, il mesle en eux la douleur & la ioye. N'as-tu iamais pesé que le Sauueur possedoit pendant toute sa vie, les felicités des bien-heureux, & sentoit la douleur des miserables? Ce fut vn des artifices de la sagesse de nostre Dieu, de treuuer vn nœud qui arrestast le bon-heur & la misere dans celuy qui deuoit estre selon la voix de Simeon, vn grand sujet de contradiction. Il l'auoit esté au premier moment de sa Conception, vnissant le Createur à la creature, la force à la foiblesse, la sagesse à l'enfance; & dans sa passion il le deuoit estre, ioignant la mort à la vie. Veritablement on ne peut nier qu'il ne se soit fait des alliances fort incompatibles en cette diuine Personne, & qu'on ne pouuoit voir sans extase, l'impuissance de pecher, avecque la liberté de bien faire. Si est-ce neantmoins que la plus estrange vnion, qui se treuuoit dans le Sauueur, fut celle de la beatitude & de la souffrance. D'autant qu'il fallut trente-trois ans de miracles pour arrester l'inimitié de ces contraires: soit que la gloire fust retenuë dans son ame, par vne violente suppression de ses effets, soit que la ioye & la douleur, par vn empire absolu qui leur commandoit cette courtoisie, s'accordassent à faire en mesme temps, vn homme glorieux & souffrant. Peut-estre aussi qu'elles partagerent cette sainte humanité, la douleur rauageant la plus basse partie, tandis que la ioye bien-heurerait la superieure. La plus ingrante humeur du monde doit tirer de cette reflexion vne parfaite reconnoissance, & vne genereuse disposition à souffrir au moins avecque patience, ce que vostre Dieu a souffert par miracle. Et ceux qui par estat honorent cette violence de tant d'années, peuuent par cét exemple, se confirmer dans l'auou de cette verité, qu'vn homme qui souffre, ne laisse pas d'estre heureux.

I. POÉSIE.

Aymable écueil de la raison,
 Naufrage à souhaitter, glorieux precipice,
 Je ne puis concevoir ce subtile artifice,
 Ny l'inuisible nœud, qui fait la liaison
 D'une Essence divine à vostre chair humaine;
 Mon effort est ma peine:
 Vn Cherubin peut sans honte ignorer
 De si profonds Mysteres,
 Sus mon esprit! il les faut adorer:
 Ne cherche point le nœud de ces contraintes.

Sans estude ie reconnois
 Du hazard à parler, du merite à me taire,
 Vn supplice au discours, au silence un salaire,
 Je serois imprudent si ie l'entreprendois;
 Je possède en l'auen d'une sage ignorance
 Vne haute science,
 N'écoute point un desir curieux,
 Empesche sa poursuite,
 Il blesse un cœur sans éclairer les yeux,
 Et perd l'esprit, quand il est sa conduitte.

Je voy dans un mesme sujet
 L'éternité, le temps, la force, la foiblesse,
 Le silence, la voix, l'enfance, la sagesse;
 La ioye & la douleur ont un commun objet,
 L'abyssme du sçavoir se joint à l'apparence.
 Le crime à l'innocence:
 Celuy qui vit, est sujet à la mort;
 N'entreprens point mon Ame,
 De contenter ton inutile effort,
 Tu peux brusler, sans luire de ta flame.

D'où vient, ô doux Roy des Amans!
 Qu'à vos felicitez vous joigniez la misere?
 Faut-il pour estre heureux une douceur amere,
 Et pour ne rien souffrir, souffrir tous les tourmens?

Homme qui que tu sois, apprens une merueille,
 Qui n'a pas sa pareille,
 Ce cher Amant est glorieux pour soy,
 Et partant impassible;
 Il doit souffrir, puis qu'il répond pour toy,
 Ton interest le rend ainsi sensible :

Redoutable & foible Vainqueur,
 Monarque sans pouvoir, beauté sans bonne-grace,
 Puissance sans attrait, douceur sans efficace,
 Vous tenez mon esprit, vous ravissez mon cœur,
 Si vous estes heureux, vous estes miserable,
 Et partant adorable :
 J'offre mes yeux à vos tristes douleurs,
 Qui croira cette histoire,
 Vn homme heureux est sujet aux mal-heurs,
 L'homme souffrant possède de la gloire.

Par un effet de sa douceur
 La ioye & la douleur s'accordent en son Ame,
 La gloire le remplit d'une amoureuse flame.
 D'autre par le tourment s'en rend le possesseur :
 L'un donne du plaisir, l'autre cause un martyre :
 Certes ie l'ose dire,
 Cette douleur nous acquiert un Sauveur,
 Et nous fait de sa peine
 Vn beau tresor de grace & de faveur,
 Et de son sang une heureuse fontaine.

Qui pourra iamaï auoier
 Dans un mesme sujet vne telle alliance,
 D'innocent, de pecheur, de ioye & de souffrance ;
 Ie ne la scaurois voir ; mais ie la puis louer ;
 Si ie n'ay point d'esprit, j'auray de la louange :
 En faisant cét échange,
 Par mon respect j'acquitte mon deuoir :
 Bien-heureuse foiblesse,
 Vn peu d'amour vaut beaucoup de scauoir,
 Ma pauvret é vaut mieux que ma richesse.

Honorable persecuteur.

K V

Doux & cruel Amour! falloit-il que l'ennie
Attaquast l'immortel, & luy ravist la vie?
La mort a-t-elle osé se prendre au Createur:
Croiroit-on sa bonté n'estre pas infinie

Sans cette tyrannie ?

Vn immortal capable de mourir,

O l'étrange Spectacle !

N'est-ce point trop, pour me faire souffrir
De voir un Dieu qui souffre par miracle ?

L'exemple de ce grand Sauveur

Surmonte mes froideurs, anime mon courage,

Rien ne peut divertir mes yeux de cette image ;

Ce qu'on estime un mal, ie l'estime faueur,

Contre la cruauté mon amour s'interesse

Et pique ma foiblesse

Je veux souffrir, ie peux estre vainqueur :

O l'étrange Spectacle !

De voir un homme, & de le voir sans cœur,

Lors qu'il voit Dieu, qui souffre par miracle ?

Quel mal me pourroit assaillir ?

Puis que j'ay mon Sauveur, dois-je rendre les armes ?

Puis qu'il s'aste mes maux, dois-je fuir les larmes ?

Sur l'exemple d'un Dieu ie ne scaurois faillir :

Autant que j'ay d'amour autant ie fuis mon aise :

L'ayme ceste antithese,

Amour, douleur, contentemens & pleurs,

O l'aymable Spectacle !

Quand l'homme heureux recherche les douleurs,

Lors qu'il voit Dieu, qui souffre par miracle.

II. P. R. O. S. E.

LA beatitude n'estant que la possession du vray bien, ie pourrois rapporter à ceste felicité, que l'innocence affligée joiuir des ceste vie, de tous les auantages qu'elle tire de la pratique de ceste riche vertu, qui paroist triste à ceux qui ne s'imaginent point de ioye, où ils ne voyent point de dissolution. Je laisse volontiers ce dénombrement de vos biens, par-

ce que ie me promets de leur trouuer vne place plus commode. Aussi ie m'apperçois qu'il est temps de te montrer cette couronne, que Dieu prepare à ceux qui sont fideles à ses Commandemens, & qui taschent de se rendre semblables à son Fils bien-aymé. N'attent pas neantmoins que ie t'explique cette immense felicité dont l'Apostre ne peut parler, mesme apres l'auoir goustée. Ne crois pas aussi, que ie te vueille faire conceuoir le bon-heur du Paradis par les supplices de l'Enfer, comme les Spartes faisoient voir la beauté de la vertu à leurs enfans, en leur découurant les horribles laideurs du vice. l'auouë que la souffrance vertueuse des maux de cette vie, vous détourne de cet abyssme, d'où iamais personne ne releue. Mais ie n'ay garde de mettre vostre souueraine felicité dans la priuation d'un mal infiny, puis qu'elle doit estre dans la jouïssance du bien souuerain. Ce seroit pareillement vne chose inutile, de prouuer que les delices de l'autre vie ne sont que les fruits & la recompense des afflictions de celle-cy. La sainte Escriture a trop de témoignages de cette verité, pour nous en laisser de raisonnables doutes; & puis n'ay-je pas suffisamment estably, que des criminels ne doiuent attendre l'heritage des enfans, que par l'expiation de ce qui les rend odieux à la Majesté de leur Iuge? C'est vn Arrest prononcé par la veritable bouche du Sauueur, à qui cette distribution appartient, que personne n'y aura part, s'il ne marche apres luy, & n'imitte l'exemple de ce Dieu affligé, dont tout le monde desire de posseder la gloire, sans pretendre à ses peines. Qui veut regner avec Iesus-Christ, doit mourir avec luy: c'est par la Croix qu'il s'est éléué au Ciel, qu'on ne pouuoit luy refuser sans injustice: quiconque refuse d'y estre attaché, ne veut pas oüir cette douce parole: Tu seras aujourd'huy en Paradis avec moy. " Supposant donc que là souueraine beatitude de l'homme consiste dans l'eternelle jouïssance de Dieu, qui ne se laisse posseder que par la veüe & l'amour de ses diuines perfections; De plus, que le droit de cette beatitude est dans le merite de la souffrance, ie vais bien découurir l'idée, par certaines reflexions qui por-

tent l'esprit à cette haute connoissance. Ma premiere
 consideration se prend de la grandeur de cette cou-
 ronne, qui est infinie en soy & excessiue en vous : elle
 est infinie en soy, n'estant autre chose que Dieu, qui
 est infiny dans sa Nature, puis qu'elle ne reçoit au-
 cune imitation; & en ses attributs, puis que les qua-
 litez d'un sujet se mesurent à son Essence. Elle est ex-
 cessiue en vous, dautant que Dieu qui peut tout, ne
 scauroit assez rendre à vne bonne action, s'il ne luy
 donne trop. Et partant comme il ne peut estre in-
 juste, pour luy donner moins qu'elle ne vaut, il faut
 qu'il soit prodigue, pour luy donner plus qu'elle ne
 merite. C'est ce qui l'obligea de dire autresfois à son
 seruiteur Abraham, qu'il estoit sa trop grande re-
 compense. Dauid s'écrie dans la mesme lumiere : vos
 amis sont trop honorez. Pour penetrer cette curieuse
 & profitable verité, il faut conceuoir qu'il est de cer-
 taines choses, qui ne peuuent rencontrer d'égale me-
 sure : tout ce qu'on leur ajuste, ou est trop long, ou
 trop court, laissant leur extremité au deça de leur
 excez, ou la portant au delà de leur defect. La Geo-
 metrie reconnoist cette inégalité dans le Diametre &
 les lignes du Carré qui le ferment, dautant que leur
 disproportion ne leur permet iamais de se rencontrer.
 Le peché & la satisfaction de son ouurage est de cette
 nature : Car si mesme vn Seraphin entreprenoit d'a-
 quiter vn crime par sa peine, pour excessiue qu'elle
 fust, il faudroit que la bonté de Dieu suppleast au de-
 faut du payement, puisque la justice de la Creature ne
 peut atteindre à l'entiere extinction d'une dette, qui
 l'oblige au Createur. Que si vn Homme-Dieu luy
 offre son merite en satisfaction, c'est trop, parce que
 la moindre de ses actions ou de ses peines, vaut infini-
 ment au delà du pardon necessaire à vne offense. Sur
 ce fondement ie conclus dans les Escoles, que l'Incar-
 nation d'une des personnes diuines estoit de necessité
 absoluë, dans la supposition que Dieu voulût exiger
 toute sa dette. Pour retourner au sujet que ie traite,
 ie treuve cette inégalité dans le merite des bonnes
 ceuvres & la valeur de leur salaire, à cause que Dieu
 est trop, & tout autre chose que luy trop peu, pour

recompenser vne bonne action. Dieu est trop, puis que la moindre jouïssance qu'on en peut auoir, surpassé infiniment tout le merite des Hommes & des Anges; & toute autre chose est trop peu, en ce que le prix de tous les biens imaginables séparé du diuin, n'égalent pas le moindre de vos seruices animez de la grace. Pecheur! cette pensée te doit faire comprendre & condamner l'aveuglement de ta conduite. Je veux que tu possèdes les plus rares beautés de la Nature, sans ces inquietudes qui en troublent la jouïssance; ie veux mesme que ce soit avec vn acquiescement tout immobile de ton desir. Je veux que toutes les couronnes de la terre ne soient que la moitié de la tentation qui te trompe, & que la gloire qui t'offre toutes ses pompes: cela ne vaut pas le moindre degré de ton innocence. Quand Dieu même épuiserait sa puissance dans la production de tous les tresors que tu scaurois imaginer, il ne te donnera rien qui égale ta vertu, s'il ne se donne soy-mesme. Et toutesfois pour vn plaisir que tu dérobes en cachette; pour vn gain qui ne scauroit payer le seruice d'une beste; pour vne flatterie, qui ne deuroit pas dupper vne buse, tu donnes vn merite que Dieu ne pourroit recompenser de mille mondes. O profusion criminelle, si tu n'es plutôt vne brutale stupidité! vn homme ne doit-il pas estre insensible à ses interests; & auoir perdu cette inclination qui vous presse sans tréves à la poursuite du bonheur, s'il ne s'abandonnoit à toutes sortes de travaux, pour acquerir cette recompense? Vn Marchand va transir dans ces Mers, qui se cachent sous le Pole; il penetre jusques aux dernieres extremités de la Nature. Mais enfin ce n'est que pour rapporter des Perroquets & des Singes, ou au plus quelques grains d'Or & de Perles, non pas pour les posséder; mais seulement pour les voir deuant que de mourir. Le Soldat, qu'un genereux desir de reputation porte à la guerre, n'en fuit pas le hazard & les miseres, quoy qu'il n'espere point de salaire au dessus de sa peine. Quoy, S. Paul n'assure-t'il pas, apres l'essay de la beatitude, que toutes les souffrances de cette vie ne sont rien dans leur rapport avec la gloire? Mais si

l'excez de cette felicité excite dans vos cœurs vn ardent desir de sa recherche, ie ne doute point que la satisfaction qu'elle donne, n'en doive de beaucoup accroistre l'estime. Cette infinité qui estend Dieu sans aueunes bornes, & qui multiplie ses perfections au delà de tous les nombres, remplit toute la capacité de vostre Ame & en comble les appetits. D'où il arriue qu'elle demeure tellement satisfaite de son objet, que le dégouft ne la diuertit iamais au change, & elle treuve si pleinement tout, que le desir ne luy scauroit demander aucun bien hors de celuy qu'elle possède. Et quand nous accorderions cette inconstance, qui met tousiours vôtres cœur en queste, il auroit de quoy s'entretenir pour jamais, & dans ces perfections qui sont formellement en Dieu; puis qu'il n'en penetrera iamais tout le fond, & dans celles qu'il a par éminence, puis que leur multitude est sans nombre & leur Intension sans aucun compte de degrez: Voicy vne comparaifon qui t'éclaircira de ma pensée. Quelque progres que fist vn œil, pour decouuoir les beautez & les perfections d'vn tableau infiny, iamais il ne les verroit toutes, à raison que son mouuement se feroit avec succession & dans vn espace qui n'auroit point de termes. Et ainsi quelque continuë qu'il eust, iamais il n'acheueroit que des longueurs determinées, qui demeurent tousiours infiniment au deça de celle qu'on suppose infinie. Il est veritable que pour former la parfaite idée de ces perfections, il les faudroit conceuoir infiniment infinies, ie pretens dire, qu'il y a infiniment à penetrer en chacune d'elles. Dautant que ce n'est pas assez d'accorder à Dieu vne éléuation sans bout au dessus de routes choses, si conjointement on ne luy donne vne largeur & vne profondeur sans fond & sans limites. Or il possède cette largeur & profondeur dans tous ses Attributs, entant que chacun d'eux est d'vne Intension infinie, & qu'il remplit toute la capacité de l'estre. Cette reflexion met vn assez bon remede au dégouft qu'on pourroit apprehender dans la continuelle jouissance d'vn mesme objet. De cette infinité ie conclus pareillement, que la Nature diuine est incomprehensible, au lieu, au

temps, à l'intelligence & à l'amour. Au lieu, puis que le sens ne connoist point d'espace, & l'Imagination n'en sçauroit feindre, hors de l'Estre de Dieu, qui est tout recueilly dans les moindres espaces qu'on imagine; ainsi sa Vie est toute ramassée aux plus petites estenduës du temps. Cette supposition est auantageuse à la grandeur de Dieu, sans offenser la dignité de l'Homme, puis qu'elle ne luy oste que ce qu'il ne sçauroit posséder. Et peut-estre que si l'Imagination se pouuoit retirer de l'attache qu'elle a avec les siecles & les années, qui luy échappent sans arrest, pour joindre ce repos immobile de l'Eternité, qu'elle corrigeroit toutes ces foiblesses, qui luy font, ou nier la Prouidence de Dieu avec ingratitude, ou asséurer avec blasphème, vne fatalité dans la conduite de l'Homme. Mais laissez ce Discours, pour retourner à mon sujet, & de decouurer le mérite de la Béatitude, par l'estime de sa durée. A parler sainement, cette constance perpetuelle, ou cette perpetuité constante dans la ioye, rend sa valeur infinie, quand mesme de sa nature elle seroit mediocre. Le plaisir d'un jour est preferable à celuy d'une heure; il croist neantmoins demeurant dans le mesme degré d'Intension, s'il s'étend aux mois & aux années, bien dauantage s'il passe les siecles, & infiniment s'il se produit dans vne continuë qui n'ait point de bornes. Et ainsi la perpetuité d'un petit bien, en rend la jouissance d'une valeur infinie, mesme au dessus de celuy qui seroit sans comparaison plus grand, s'il ne duroit que quelques heures. Iugez donc de quelle consideration doit estre vostre bon-heur, puis que c'est la possession interminable d'un bien, qui est infiny en sa nature & perpetuel en sa durée. Toutesfois pour comprendre parfaitement la grandeur de cette felicité, il faut en quelque façon ramasser cette continuelle suite de rauissements, & les attribuer à chacun des instans de cette perpetuelle Beatitude. Car encore bien que j'auouë que l'Ame ne possède pas tout à la fois des plaisirs qui ne luy viennent qu'avec suite, puisque leur durée n'est pas indiuisible & route à la fois; ie maintiens que l'assurance qu'elle a d'en jouir, les luy fait goustor.

214 LA CONSOLATION DE LA
par anticipation ; & ainſi vne eſperante certaine luy-
vaut vne poſſeſſion preſente. De meſme façon qu'un
Courtiſan tient deſia par la ioye la continuation d'un
ne faueur , qu'il n'a encore que dans les infaillibles
promeſſes de ſon Prince. N'ay-je pas ſujet de croire
que les Bien-heureux tirent de la ioye de leurs ioyes
futures , puis qu'il eſt indubitable, que s'ils apprehen-
doient la fin de leur bon-heur , ils en conceuroient de
la douleur par la crainte ? Ce ſeroit mettre l'exceſſive
miſere dans la ſouueraine felicité , de joindre à ſon
eſtat , le ſouſçon de quelque terme. D'autant que la
parfaite veüe du bien qu'on deuroit perdre , produi-
roit pluſtoſt le déplaiſir de ſa deffaillance ; que la ioye
de ſa poſſeſſion. Que ſi l'attente de cette perte à venir
n'empeschoit pas tout à fait la ſatisfaction de cette
jouyſſance , au moins en troubleroit-elle le gouſt &
les delices. Certainement les damnez auroient vne
ſolide conſolation dans leurs peines , s'ils auoient
quelque aſſurance d'en voir la fin , & de moy , ie ne
doute point que ce ſeul moment de leur deliurance ne
reſpandit vn puiffant lenitif ſur tous les ſiecles de
leurs cruelles rages. Il eſt donc certain que la con-
fiance que les Saints ont de la perpetuité de leur bon-
heur, en redouble infiniment la joye. Ils n'ont gar-
de de murmurer, comme les petits Dieux ſe plaignent
à Iupiter dans le Tymée de ce que l'eternité de leur
vie , ne s'appuye pas ſur la neceſſité de leur nature. Ils
liſent trop clairement dans le Verbe , que les Decrees
de Dieu ſont des fondemens plus immobiles que tou-
te la fermeté , que pourroient auoir les principes de
leur Eſtre. La ſeule promeſſe de leur bien-facteur les
aſſure beaucoup dauantage que ſi leur exiſtence eſtoit
neceſſaire ; parce que de toutes les impoſſibilitez qu'on
pourroit ſeindre, il n'en eſt point de plus aboluë que
le menſonge ou l'inconſtance d'un Dieu. Ie me trompe ,
ou cette ſeule conſideration ſuffit pour animer les
plus laſches courages au deſir de l'aduerſité : Car ſ'il
eſt aſſeuré qu'un ſeul moment de cette vie bien-heu-
reufe , ne ſe puiſſe dignement acheter de tous les ſup-
plices de l'eternité , ne faut-il pas auouer, que vous
eſtes infiniment obligez à la bonté de voſtre Crea-

teur, de vous donner vne eternité de plaisirs, pour vn moment de souffrances ? C'estoit cette pensée qui donnoit l'extase à saint Paul, jusques à luy oster toutes les paroles qui pouuoient exprimer son sentiment. Pour moy j'estime qu'un des principaux sujets qui vous rauira dans des admirations eternelles, se prendra de cette reflexion, & que Dieu ne vous paroistra moins incomprehensible par cette eternelle profusion de bonté, que par la grandeur de son Estre. Et si le Ciel a esté le sujet de vos plus douces consolations, parmi la presse de vos miseres, ie ne doute point que la terre ne vous soit vn objet de complaisance dans le sejour de vos delices. Car ce sera dans cette paisible joiuissance, que vous comprendrez le merite de l'affliction, que vous benirez les occasions que vous en auez eues, cherirez les causes qui les auront produites, & que vous remercierez tous ceux, qui en auront fourny le motif, ou bien esté les ministres. Ce sera du haut de l'Empirée, que baissant les yeux sur cette vallée de larmes, vous regarderez avec joye, tous les endroits où vous aurez senty quelque disgrâce. Et puis adressant vostre voix aux compagnons de vostre gloire, vous leur direz, avecque des paroles autant pleines de rauissement que de gratitude : Voila le lieu de l'exil, qui m'a conduit à ma patrie ; voila cette prison qui m'a fait meriter ces beaux Palais : voila encore les fers qui m'ont acquis vne liberté hors de tout esclavage : voila le desert où je me suis rendu inconnu aux hommes, pour me faire connoistre à Dieu. Heureuse & beniste terre qui as si cherement conserué mes larmes, souhaitables miseres, abondantes pauuretez, glorieuses confusions, agreables déplaisirs, heureuses souffrances, trauerfes, maladies, fuites, bannissemens, outrages, longue mort, courte vie, qu'à jamais l'adorable Prouidence, qui vous a ordonnez, soit adorée. Vous estes les remedes qui ont guery mon ame ; c'est vous qui auez rompu les attaches qui me rendoient esclau : c'est vous qui m'auuez poussé au port, & retiré du naufrage. Mon Dieu, que n'ay-je vn million de cœurs, pour aymer vostre Bonté paternelle : que n'ay-je au-

416 LA CONSOLATION DE LA
tant de bouches , pour exalter les misericordes infi-
nies que vous m'avez faites dans les miseres. Preuiens
ces pensées , mon cher Celestin ! & ne regarde
jamais tes maux , sans considerer les fruits qu'on en
retire. Je m'asseure dans cette veüe , que tu auoieras
auecque Socrate , qu'Anitus & Melitus peuuent tuer ,
mais non pas nuire ; & auec vn autre banni de son
pays comme toy , que Rome & les Isles Gyares sont
des demeures indifferentes. Que si la tristesse abat
quelquesfois ton esprit à terre, releue-le tout aussi-tost
au Ciel, par ces considerations. Dis à ton ame, dans
l'effort de sa douleur: Pourquoi es-tu triste, tandis
que mon ennemy m'afflige ? Espere en Dieu, sa bon-
té te sauue, quand sa main te frappe. Il ne reste qu'un
moment à souffrir pout regner vne eternité. Tu es
en prison ; Dieu y est auecque toy : tu ne goustes au-
cun plaisir ? il t'empoisonneroit : tu ne possedes point
de richesses ? elles t'inquieteroient : tu es chargé de
chaines & de confusion ? c'est la semence de ta gloire.
Et puis regardant toutes les felicitez que le Ciel te
prepare, à la veüe d'une si riche recompense, releue ton
cœur, & anime ton courage , par ce. beau Cantique.

II. POESIE.

MOn ame dans l'exil qui retarde sa gloire,
Souspire incessamment le nœud de ses liens,
Aussi-tost que ses yeux luy donnent la memoire
Du veritable lien des veritables biens.

La cruauté du mal qui blesse sa pensée,
Augmente de beaucoup ses plaisirs à venir,
Et les tristes douleurs dont elle est offensée,
Reçoient du surcroist d'un si doux souuenir.

Le plus iuste motif d'un si cuisant Martyre,
Est d'en voir le suier dans son iniquité,
Et sentir que ces maux retardent cet Empire,
Que Dieu nous a promis dans son Eternité.

Mais qui pourra jamais se former une idée

De l'heureuse Sion sejour des bien-heureux,
Et comprendre la paix dont l'ame est possédée,
Quand elle a terminé son exil rigoureux ?

Qui pourra concevoir cette solide ioye,
Et les charmans appas de ses chastes plaisirs,
Où la cœur satisfait de son bon heur, se noye,
Sans souffrir du dégoût dans ses ardens desirs ?

C'est dans ce beau sejour, où l'Art & la Nature,
Pour contenter l'esprit, & pour ravir les yeux,
Disputent de l'honneur de la rare structure
De ce Louvre eternal qu'ils dressent dans les Cieux.

Le moindre appartement est d'or & de lumiere,
La Perle, les Rubis, l'Azur, le Diamant,
Estiment à faueur d'en estre la matiere,
Et d'avoir quelque place au plus bas fondement.

Cette grande Cité ne connoist point de fange ;
Son pavé tout d'argent n'a point de saleté ;
Aussi n'est-il foulé que de l'Homme & de l'Ange,
Qui n'y peuvent porter aucune impureté.

L'Hyuer n'a point d'accez en cette heureuse ville ;
L'Esté n'y souffle point d'importune langueur,
Contre tous nos mal-heurs c'est un puissant asyle ;
La mort est là sans faux, & le mal sans vigueur.

Vn Printemps eternal y fait viure les Rosés,
Les Lys, & les œillers n'y sont pas d'un matin,
Vne douce chaleur tient leurs fueilles esclosés,
Et leur âge n'a plus ny rides, ny destin.

Dans cet heureux sejour l'effet suit l'esperance,
Puis que les fruiets sont joints à la beauté des fleurs ;
Les Vents n'y regnent pas avecque violence,
Le Zephyre tout seul tempere ses chaleurs.

Les ruisseaux sont de miel, l'Air est tout fait de baustme
Le Musq & l'Ambre-gris font son moindre parfume.

218 LA CONSOLATION DE LA
Les mauvaises odeurs sont hors de ce Royaume,
Où l'on ne sent jamais le Souffre ny l'Alum.

Le Ciel est en repos, le Soleil immobile,
La Lune n'y fait plus son ordinaire Cours:
Vn innocent Agneau d'une lueur tranquille,
Y compose un seul jour, plus grand que tous nos jours.

Cette troupe de Saints, qui s'est défait des voiles,
Qui jadis luy cachotent ce bien-heureux séjour,
Surpasse les clarez des plus belles estoiles,
Et luisant de ses yeux, elle brusle d'amour.

Ces glorieux Esprits à l'ombre de leurs palmes,
Tournent assez souvent leurs regards icy bas;
Ils sont pourtant toujours autant heureux que calmes,
Quand ils pensent aux coups de leurs rudes combas.

Ils ont dessous leurs pieds ce puissant adversaire,
Que leur bras genereux a si souvent battu,
Lors que sa vanité preparoit un suaire,
Au lieu de ses Lauriers, à leur noble vertu.

Là l'Esprit & la Chair ont fait une alliance,
Qui ne souffre jamais de dissolution:
Car les sages conseils d'une juste prudence,
Reignent les mouvemens de leur affection.

Pendant ce doux accord la Mort & la Vieillesse,
N'osent plus attaquer l'habitude du corps;
Rien ne l'offense plus, n'ayant plus de foiblesse,
L'esprit est son second, pour vaincre leurs efforts.

Sa vie & son repos est de voir ce visage,
Dont le plus foible trait fait la gloire des Cieux;
Lors qu'il se veut montrer, & qu'il rompt ce nuage,
Qui cache nostre bien sans nous couvrir les yeux.

Ce qui passe est passé, tout est en consistance,
Le flux perpetuel de la vie & du temps,
Qui rend nostre repos sujet à l'inconstance.

Devient sans mouvement, pour nous rendre contents.

*Rien ne meurt dans le Ciel, que la Mort & l'Ennie,
Tout jouyt du bonheur de l'immortalité :
Le froid & la chaleur qui choquent nostre vie,
N'ont plus d'inimitiez dans la félicité.*

*Ce souverain bon-heur est dans la connoissance
De celuy qui sçait tout, & qui fait un miroir
Des divines grandeurs de sa divine Essence,
Pour combler ce desir que l'Homme a de tout voir.*

*Aussi n'est-il secret que son esprit ne sçache;
Chaque Saint void le cœur de tous les autres Saints,
Vne jalouse humeur n'a rien la qu'elle cache,
Elle ouvre à qui le veut ses plus secrets desseins.*

*Ce commerce innocent de gloire & de pensées,
Fait que les Bien-heureux ont mesme affection;
Et que leurs volontez ne sont iamais blessées
Des mouvemens divers d'une autre passion.*

*Il est vray que chacun a son propre mérite;
Mais l'animosité, qui naist du mien, du rien.
Ne plante dans le Ciel ny borne ny limite :
Car les loix de l'amour n'y souffrent qu'un seul bien.*

*Aux nopces de l'agneau une seule viande,
Qui possède le goust de routes les saveurs,
Nourrit sans desgouster; cette celeste bande,
Qu'il daigne preneir de ses douces saveurs.*

*Leur bouche a tousiours faim, tousiours elle est contente:
Si la possession remplit tout son desir,
Le desir tourefou d'une nouvelle attente
S'offrant à son esprit, prolonge son plaisir.*

*Mais pendant que le goust savoure ses delices,
L'oreille sent aussi tous les charmans appas,
Que la voix & le Luth avec leurs artifices
Adjoustant aux douceurs d'un somptueux repas.*

*La lettre qui soustient cette riche harmonie,
Racante los hauts faits de ce puissant Sauveur,
Dont le bras glorieux finit la Tyrannie,
Qui taschoit d'empescher l'effet de sa faueur.*

*Souhaitable Sion ! qu'une ame est satisfaite
Lors qu'elle voit son Roy. lors qu'elle voit son Dieu,
Et que sa chaste ardeur ne peut estre distraite,
A iamais souhaiter un plus aimable lieu.*

*Les Astres sous ses pieds achement leur carrière,
Sous elle le Soleil commence tous ses jours ;
Mais certes ses rayons ne font pas sa lumière
Ny l'ardeur de son feu , ses feruantes amours.*

*Dans ce diuin sejour separé des miseres,
Son unique desir est de nous voir fuir
Les fausses vanitez des choses passageres,
Qu'on n'aimera iamais (mon Dieu) sans vous haïr.*

*Inuincible Guerrier , Monarque redoutable,
Iesus l'Amant du cœur, Iesus l'amour des yeux !
Abaissez vos boneez à l'estat miserable
Qui retient vos enfans dans ces infames lieux.*

*Vous seul pouuez forcer nos Tyranniques charmes,
Et rendre à nos Esprits leurs douces libertez ;
Vous seul pouuez rarir le torrent de nos larmes,
Et nous faire gousterceluy de vos bontez.*

*Après que mon esprit aura quitté ses chaisnes,
Après que vostre main aura rompu mes fers,
Après auoir souffert mes plus cruelles gesnes,
Ouvrez moy vostre Ciel , fermez-moy vos Enferc.*

*Que si vostre bonté s'accorde à ma requeste,
Communiquant le bien de sa felicité,
Assurez pour tousiours cette heuyeuse conqueste,
Et ne la finissez qu'avec l'eternité.*

*C'est moins mon interest que ceux de vostre gloire,
Qui fait naistre le feu de cét ardent desir :
Et certes si mon gain n'estoit vostre victoire,
Le craindrois de gouster cét eternal plaisir.*

III. PROSE.

GLorieuse Maistresse des sciences (repartit Celestin) vos discours me donnent tant de force, que ie commence à desirer avec zele , ce que ie fuyois tantost avecque crainte. Th. Ces nuages qui couurent le Soleil. ne l'arrachent pas du Ciel; ie n'ay pas aussi creu que la tristesse qui éclipsoit ta vertu , l'eust esteinte dans ton ame. C. I'ay des obligations immortelles à vostre bonté, d'auoir fait euanoüir ce qui empeschoit la serenité de mon esprit, & ensemble de m'auoir produit tout ce qui en peut augmenter la constance. Vous m'avez laissé vn seul souhait à faire, mais ie me promets que vous acheuerez ce qui manque à la perfection de vos bien-faits. Th. Demande ce que tu voudras , ie ne puis rien faire, que tu ne puisses obtenir. C. Peut-estre vous suis-je desia obligé de la faueur que ie desire ; s'il est ainsi, ie demande que vous m'en fassiez vne nouvelle offre. Th. Ie m'accorde sans peine à tout ce que tu veux; ouure moy promptement ta pensée. C. Ie vous conjure (ma sainte Princesse) pour mettre la couronne à vostre dessein de m'instruire des dispositions qu'il faut apporter au bon vsage de la souffrance, & de me vouloir marquer clairement & avecque distinction les motifs qui nous y peuuent resoudre. Sans doute vous n'avez pas manqué à cette charité : mais comme ie ne suis pas capable de me resoudre de moy mesme dans vne si grande diuersité de remedes , ie vous prie de me choisir vn epitheme , que ie puisse treuuer sans peine , & dont ie puisse me seruir avec assurance. Th. Ie suis bien aise que ton desir preuienne mon dessein : c'est vne bonne disposition à guerir en vn malade, quand il demande ce qui luy est necessaire. Vn escholier, qui

presse son Regent de luy donner sa leçon, tesmoigne qu'il a quelque volonté de l'apprendre. Rens toy attentif, voicy ma response dans le mesme ordre que tu la demandes. Je treuve trois principales conditions, pour souffrir les maux de cette vie avecque profit : la premiere est vne disposition passiuve de l'ame à recevoir tout ce que Dieu luy ordonne : la seconde la met dans l'action à sa recherche : la troisiéme l'arreste avecque complaisance au choix qu'elle fait de ce qui est plus fascheux à sa Nature. Et pour parler avecque suite, ie maintiens que le moindre respect que nous soyons obligez de rendre à Dieu, c'est d'accepter avec indifference, ce qu'il iuge bon de nous enuoyer. Si c'est vn bien qui fauorise nostre inclination naturelle, il faut remercier sa bonté : si c'est vn mal qui la choque, il faut plier sous sa conduite. N'est-il pas raisonnable qu'un fils ne treuve rien à redire aux prouidencés d'un Pere, dont l'amour ne luy scauroit estre inconnüe ; ny la sagesse suspecte ? Qui ne jugera qu'il s'acquitte simplement de son deuoir, retenant sa langue dans les accidens qui luy viennent de son ordre ? Personne n'auroit assez de douceur, pour luy pardonner ses plaintes, si son impatience alloit iusques à examiner ses raisons, bien moins si elle passoit iusques à blasmer sa conduite. Daudid auoit cette disposition, lors qu'il se dit vn pauvre cheual, qui attend son fardeau de la main de son Maistre, sans le choisir. Qu'il le charge de bois ou de cailloux : qu'il luy mette le bas ou vne selle : qu'il monte dessus vn valet ou vn gendarme : qu'il l'atelle à la charette ou au carosse, tout cela luy est indifferent, il faut qu'il gagne son foin & son auoine. L'adorable Iesus estoit dans ce sentiment d'humilité, quand les Prophetes le comparent à vne brebis. Cette innocente beste va d'un mesme pas à la boucherie & au pasturage : il faut aussi peu de contrainte, pour luy faire voir le cousteau sanglant, que l'agreable couleur des fleurs & des herbes. Comme elle n'a point d'aprehension, pour craindre la mort, elle n'a point de bouche pour s'en plaindre. Elle va où l'on la pousse, elle demeure où l'on l'arreste, elle tient ferme sans agitation,

ration, & meurt sans resistance. Mais rien ne scau-
 roit mieux nous exprimer cét abandon du Sauueur,
 que ses propres paroles, lors qu'il proteste à son Pere
 d'estre prest à recevoir les rudes coups de sa verge.
 Quoy que la mort qui se presenta à luy, au jardin des
 Oliues, se fust defigurée des plus horribles traits de la
 douleur, si ne peüt-elle l'obliger à perdre cette resi-
 gnation parfaite, ny mesme commencer vn premier
 mouuement d'auerfion dans son ame. Vn mot abso-
 lu-le deliuroit de tous ses ennemis, plus de dix legions
 d'esprits estoient desia en posture, pour repousser cer-
 te cohorte qui se preparoit à sa prise, & abismer la
 Iudée qui permettoit cét outrage. Mais parce que la
 demande qu'il pouuoit faire sans imperfection, sem-
 bloit choquer l'indifference, il aima mieux mourir
 que parler. A n'en point mentir, de chetifs esclaves
 ne doiuent pas treuuer estrange de se soumettre aux
 mesmes deuoirs, que le Fils vnique du Prince. Il y
 auroit de la delicatessé à vouloir vn traitement plus
 doux, & du crime d'estimer celuy dont nostre Dieu se
 sert, injuste. C'est vne sagesse de la plus mediocre pru-
 dence, de s'accommoder aux loix qu'on ne peut chan-
 ger, & de suiure vn mouuement, qui entraisne avec
 effort, s'il treuue de la resistance. Ou vos maux vien-
 nent purement des ordres de Dieu, comme les mala-
 dies & les infortunes; ou de la malice des causes se-
 condes, comme les affrons & les traueses. Personne
 n'est assez fort pour s'opposer aux volonteis d'vne
 Majesté absoluë, ny assez eloquent pour persuader
 vne haine enuieillic. Dieu a trop de puissance, & vn
 persecuteur trop peu de courtoisie: rien ne les fait ce-
 der, que l'humiliation parfaite, ou l'entiere ruine de
 leur aduersaire. De quelle deffense preuiendrez-vous
 la fièvre ou la peste? quel remede treuuez-vous
 contre les embrasemens impreueus & les morts subi-
 tes des personnes qui vous sont cheres? peut-estre
 que vous tiendrez toutes les langues d'vne Prouince
 sous le cadenas, & que vous defendrez à l'enuie de
 mesdire? Que s'il y a de l'aucuglement à tenter l'im-
 possible, il y a de la discretion à suiure le necessaire.
 Faites ce qu'il vous plaira, plaignez-vous avecques

murmure, résistez avec quelque révolte, il faudra toujours céder au plus fort, c'est le seul destin que connoît le Christianisme. Mais si le pouvoir de ceux qui vous affligent, rend vostre opposition inutile, vostre propre foiblesse la rend dommageable. Je n'en veux point d'autre Juge que vous : n'est-il pas vray que l'impatience adjouste beaucoup à vos peines ? lors qu'un puissant poison attaque le cœur, plus il s'enfle & se dilate, pour le repousser, plus il attire & boit le venin qui le tue. Que s'il se contentoit de se recueillir en soy-même, pour se conserver, la mort ne treuveroit pas l'accez, que l'agitation ou la chaleur luy prepare. L'aïouste encore, qu'un ennemy s'anime par la résistance, & perd son animosité, lors qu'on respecte son attaque. La raison est que la colere vient soustenir la haine, si elle rencontre de l'obstacle, & que la pitié l'adoucit, si elle treuve de l'obeissance. Et partant ie conclus que l'indifference à souffrir sans murmure, ne se doit pas seulement chercher par la consideration de la necessité & du deuoir ; mais encore par celle de l'interest & de l'auantage. Dieu veut que vous souffriez, souffrez volontiers & vous ne souffrirez pas. Je veux dire que cette docilité à recevoir ce qu'il treuvera bon de vous enuoyer, flechira sa bonté à vous deliurer de vos peines, ou du moins appuyera vostre courage pour les souffrir. De cette egalité qui retient le cœur de l'homme, sans pancher ny au bien, par le desir, ny au mal, par la fuite, il faut passer à la conformité, qui ne sort de l'indifference que pour aimer & choisir ce que Dieu veut & ordonne. Cette disposition est sans doute plus noble & plus parfaite que la premiere ; d'autant qu'elle a plus de generosité, & qu'elle luy adjouste vne preference d'estime, dont le motif se prend du seul iugement que Dieu fait de ce qu'il choisit à sa Creature. Celuy qui reçoit le bien ou le mal de la main de son maistre avec ce sentiment que c'est la meilleure chose qui luy puisse arriuer, se fait par cét aueu, du conseil de son Prince. De plus s'attachant à la reigle infaillible des bonnes actions, il s'acquiert vne heureuse impuissance de faillir, parce qu'il ne fuit & n'embrace que les choses

qu'une sagesse infinie rejette ou approuve. Il est iuste que nous rendions cét honneur aux volontez d'une Majesté si absoluë, puis qu'il est autant impossible de luy contredire avecque raison, que de les eluder par force. La grandeur de celuy qui commande, vous pourroit bien obliger à suiure ses ordres, sans rechercher cét agrément de sa Creature; mais luy ayant donné vne liberté & du discours, il veut que son obeïssance soit raisonnable. En quoy il vous honnore de la mesme faueur qu'un grand Roy fait à ses Parlemens, lors qu'il leur commet la verification de ses Edits & de ses Ordonnances. Or comme c'est vn crime de leze Majesté, de resister aux iustes volontez d'un Monarque, & vne obeïssance loüable de les recevoir, il n'y a point de doute que la reuolte aux commandemens de Dieu ne soit sacrilege, & la resignation à ses Decrets, toute diuine. Et à considerer exactement ce sujet, n'est-il pas certain, qu'un homme qui se fait le Censeur de Dieu, qui examine son gouvernement & qui blasme sa conduite, l'accuse de cruauté ou d'imprudence? Veritablement vn esprit qui croira Dieu assez sage & assez bon, ne luy fera iamais cette iniure de le soupçonner de trop de rigueur ou de mespris à l'endroit de sa plus chere Creature. S'il luy arriue quelque accident fascheux, il le croira necessaire à son salut, il adorera la prouidence, qui l'aura ainsi ordonné, & mille fois il louera la bonté qui s'interesse en ses affaires. On peut porter vos sentimens à l'amour & à l'aucu de sa conduite par beaucoup de solides raisons. L'estime que la plus puissante, comme la plus equitable, se doit prendre de sa Bonté & de sa Sagesse. Apres ce discours, Dieu est bon, il connoist ce qui m'est propre, il veut & peut empescher tout ce qui me scauroit nuire, ie ne croy pas qu'il y ait vn cœur assez rebelle pour resister aux fascheux accidens de sa vie. C'est la consideration de cette bonté & prouidence paternelle, qui a tiré tant d'actes d'estime, de respect, d'amour & de complaisance des Saints, lors mesme qu'il sembloit que le despit & l'ennuy deuoient pousser leur patience à condamner leur fortune. Tu as sans doute ouï par-

226 LA CONSOLATION DE LA
 ler du genereux Babylas , lequel au milieu des tour-
 mens & de la mort , coniuire son Tyran , comme si le
 fer estoit plus attaché à son corps que son ame, qu'on
 enseuelisse auprès de luy les instrumens de son Mar-
 syre. Ce seul trait marque assez clairement qu'il
 aimoit ses souffrances ; mais cela n'est pas trop, pour
 vn Euesque. Vn grand Roy dont la memoire est en-
 core toute fraische , puis qu'elle ne scauroit iamais
 vieillir , a bien tesmoigné auoir la mesme complai-
 sance. Grand & incomparable Louys ! ie ne m'e-
 stonne pas de ce que vous portez la premiere Cou-
 ronne de la Terre , ie scay sans doute que Dieu veut,
 que vous soyez sa plus parfaite & naïue Image dans
 le monde , puis qu'il veut que vous soyez le Fils aîné
 de son Eglise Militante , comme Iesus l'est de la
 Triomphante. Cét auguste titre n'est pas plus à vous
 qu'à vos Successeurs , & à vos Ancestres. Je voy vne
 chose qui vous estant particuliere , me donne vne re-
 uerence speciale , pour vostre Personne. Vous auez,
 tout Roy que vous estiez , aymé les souffrances &
 les confusions de la Croix : voila ce qui me rait.
 N'en auez-vous pas laissé vn illustre & precieux tes-
 moignage à la Posterité, ordonnant que vos chaisnes
 & vos fers fussent marquez dans la monnoye , qui
 auoit cours parmy vos Peuples , afin que l'or & l'ar-
 gent prissent toute leur valeur de ce qui auoit fait tout
 vostre merite ? Je ne scaurois te cacher l'exemple
 d'vn de tes Predecesseurs ; aussi a-t'il des circon-
 stances si propres à mon sujet , que ie ne le puis lais-
 ser , sans faire paroistre peu d'inclination au dessein
 de t'instruire. Alexandre prisonnier au mesme lieu
 où il estoit Pape , ayant appris que son cher amy
 Hermez , depuis peu son fils par le Baptisme , tenoit
 prison pour la mesme cause que luy , conceut vn ar-
 dent desir de le voir , & de le consoler , auant que de
 mourir. A mesme qu'il formoit cette pensée, vn An-
 ge parut qui ouurit son cachot , l'assurant que Dieu
 qui l'enuoyoit pour le conduire , agreoit cette visi-
 te. Le bon vieillard fondant en larmes sur le sen-
 timent de cette faueur , accepta sa promesse , à con-
 dition neantmoins que ce seroit sans preiudice de

ses fers & de sa Conciergerie. Apres vn entretien assez court de ces deux Saints , l'Ange reprit son flambeau en main , & remena le Pape dans sa prison. De plus , luy ayant attaché luy-mesme ses fers aux pieds , il sortit de ce cachot , qu'il ferma sur ce genereux Pontife , comme Alexandre auoit auparavant stipulé cette fidelité dans sa courtoisie. Je me trompe , ou ce venerable vieillard ayroit les misereres , qu'il sçauoit venir de l'Ordonnance de son Dieu. Ce n'est pas encore assez à vne ame genereuse , de cherir le mal qu'elle souffre. Pour imiter celdy qui regardoit le sang de sa Passion , comme vn bain delicieux , il faut ressentir de l'inquietude en leur attente , & marcher avecque ioye à leur rencontre. On peut croire d'vn soldat qu'il ne hayt pas la guerre , quand il se resiouyt d'apprendre le iour d'vne bataille ; mais on ne sçauoit douter de sa generosité , lors qu'il cherche les occasions par toute la terre. Qui veut souffrir avecque la derniere perfection , doit courir au deuant de l'aduersité , & mesme haster autant que la iustice le permet , le dessein de la tyrannie. Ce n'est pas assez d'auoir de la complaisance , pour souffrir les maux que Dieu enuoye , il faut auoir de l'importunité pour les luy demander. Quand l'amour n'est pas impatient , on ne peut croire qu'il soit fort ; s'il anime puissamment , il faut qu'il transporte. On demande souuent au Ciel ce qu'on desire de sa faueur avecque passion : les plus ardentés prieres sont tousiours tièdes , pour meriter des biens si precieux. L'incomparable saint Augustin (ie ne te puis dissimuler que i'ay de l'amour pour cét homme) se voyant sur la fin de ses iours , estendu sur vn list , parmy les plus sensibles douleurs de la Nature , & à la veuë de la ruine de sa chere Ville , auoit assez de cœur pour desirer dauantage de misereres. Mon Dieu (s'escroit cette belle ame) ce n'est pas assez , encore plus : ce n'est rien de m'oster la vie avecque vne maladie ordinaire : augmentez mes douleurs , pourueu que vous augmentiez ma patience. Je n'ay point d'autre souhait à faire : ma vie n'est rien qui metite d'estre mesnagé , ne m'espargnez pas vos tourmens. Vous estes aussi bien la

228 LA CONSOLATION DE LA
 Dieu des maux que des biens, mon aymable Sauveur!
 soyez aujourd'huy magnifique en mon endroit; mais
 que ce soit de vos douleurs. Brûlez, coupez icy bas
 mon pauvre corps, pourueu que vous me pardonniez
 en l'autre vie: c'est vne grande misericorde, de souf-
 frir quelquefois vostre iustice. Mon cher Celestin! ie
 m'assûre que ces paroles expliquent les sentimens de
 ton cœur, & que ie n'ay rien dit que tu ne sentes.
 Pour confirmer cette forte resolution, souuiens toy
 tous les iours de ta vie de la courageuse Febronia, qui
 n'estant plus qu'un tronc immobile & sans vigueur,
 prie son bourreau de l'ayder à mettre vn pied qui luy
 reste, au lieu où tous ses autres membres venoient
 d'estre coupez. Souuiens-toy du grand Paphnuce,
 lequel diuisé en quatre pieces, impetra de Dieu sa re-
 surrection, afin de courir à des nouveaux Martyres.
 Celuy qui l'auoit deschiré par lambeaux, & qui l'auoit
 precipité au fond de la Mer, n'estoit qu'un petit per-
 secuteur: pour souffrir auecque lustre, il falloit aller à
 Rome treuuer Diocletian le plus fameux des Tyrans,
 & luy demander vne Croix. Grandes & immortelles
 Ames, que vos exemples portent vn iuste reproche à
 ces petits cœurs, qui fremissent à la veuë des souf-
 frances! Escoute ie te prie ce genereux Athlete.

III. POESIE.

*C*ruelle douceur du Martyre,
 Douce rigueur de mon cruel tourment,
 Peux tu souffrir que ma bouche respire,
 Et que mon cœur n'ayt plus de mouuement.

Que pour te pouuoir dire :
 Cruel destin, impitoyable sort,
 Hélas! croy-tu ma triste vie,
 Si long-temps poursuiuie,
 Plus digne de pitié que d'une belle mort.

*Dés long-temps ie suis à l'estrouë,
 Les cruantez ont tout usé mon corps,
 J'ay fait languir mon Tyran & ma rouë,*

J'ay triomphé de leurs puissans efforts :
Maintenant ie l'auone ,
Tant de travaux esbranlent ma raison ,
Que mon ame toute abattue
Cede au mal qui me tue ,
Et ne peut ny quitter ny souffrir sa prison.

Faut-il que la Fortune essaye
Tous ses mal-heurs pour me faire mourir ,
Et que mon corps ne soit plus qu'une playe ,
Que son aigreur empesche de guerir ,
Mais que la Mort dilaye
De me donner un coup de sa faueur ;
Jamais la vigueur de la flame ,
Qui possède mon ame ,
N'eclipse son esclat, ny ne perd sa ferueur.

N'est-ce point assez que l'orage
M'ait obligé de descendre au tombeau ,
Et que la mer m'ait ouvert un naufrage ,
Pour me sauuer au milieu de son eau :
Faut-il donc que s'orage
Me tienne en vain dans les derniers abois :
Faut-il que ma persenerance
Marque mon esperance ,
Et que pour bien aymer ie meure mille fois ?

Seroit-ce trop peu que la terre ,
Triste eschafaut de mes tristes douleurs ,
Me declarast une sanglante guerre ,
Sans que le Ciel pour combler mes mal-heurs
L'aydast de son tonnerre ?
Quoy mon Tyran sera-t'il trop humain ,
Si Dieu ne s'en rend le complice ,
Et fait que le supplice ,
Qui consume mon corps, soit un coup de sa main ?

Après auoir rendu la vie ,
Et veu mon corps deschiré par lambeaux ,
Cét inhumain qui me l'auoit rassis ,
Me destinoit au ventre des Corbeaux ,

230 LA CONSOLATION DE LA
Pour nourrir son ennie.

Dans cét accez, ie creus que le Dieu fort
Touché de ma tristesse aventure,
Vangerois son iniure,
Mais belas ! il pensoit à prolonger ma mort.

Chasque membre reprit sa place,
Mes os, mes nerfs se mirent en leuyrang,
Toute ma chair ne fut plus qu'une masse,
Tous mes vaisseaux s'ouvrirent à mon sang ;
Et pour soudre sa glace
Dieu luy rendis sa premiere chaleur :
O Ciel ! quel estrange spectacle
Mon Dieu fait un miracle,
Pour rendre un trespassé capable de douleur.

L'ay toujours creu que sa puissance
S'interessoit au soin des Innocens,
Et que son œil veilloit à leur defense ;
Mais la douleur dont il comble mes sens,
Change bien ma croyance :
Quoy mon Tyran sera-t'il trop humain,
Si Dieu ne s'en rend le complice,
Et fait que le supplice,
Qui consume mon corps, soit un comp de sa main.

Seroit-ce trop peu que la terre,
Triste eschaffaut de mes tristes douleurs,
Me declarast une sanglante guerre,
Sans que le Ciel pour combler mes mal-heurs,
L'aydast de son tonnerre ?
L'amour a-t'il de si cruelles Loix :
Faut-il que ma persévérance
Preuve ma bien veillance ?
Faut-il pour estre mort, mourir plus d'une fois.

Mais quoy reprochable pensée,
D'où peut venir cét horreur des tourmens ;
Si j'ay du cœur, mon àme est insensée
De recevoir ces lasches sentimens,
Sans en estre offencée.

N'esconte plus que cette aimable voix ;
 C'est en souffrant qu'une belle ame
 Fait esclater sa flame ;
 Paphnuce ! il faut souffrir, un Dieu t'offre sa Croix.

C'est en souffrant qu'une belle ame
 Montre le feu de son fidelle amour ;
 Sus mon amour delivre toy de blasme ,
 Fais voir au Ciel qui te fait voir le ionr
 Les esclans de ta flame :
 Que ton ardeur se monstre en tes exploits ,
 Il appartient à la souffrance ,
 D'esprouver ta constance ,
 Paphnuce il faut souffrir, un Dieu t'offre sa Croix.

Je ne suis pas cette carriere ,
 O doux Amant , ô glorieux Salueur !
 Je veux souffrir, mais perdant la lumiere ,
 Mon doux Iesus j'implore vne faueur ,
 Escoutez ma priere :
 S'il faut mourir vne seconde fois ,
 Pour recompense de la flame ,
 Qui consume mon ame ,
 Que ie meure en vos bras, ou ceux de vostre Croix.

IV. P R O S E.

COMME la Sapience eut remarqué le plaisir que
 ie receuois de son entretien, par l'attention que
 j'y apportois, elle adjousta : Et bien ay-je satisfait
 à ton desir ? A quoy ie repartis : Madame, si ie pe-
 che, ce ne sera plus à faute de lumieres; vous avez
 pris vn tel soin de mon instruction, qu'on ne me
 peut soupçonner d'ignorance, sans m'accuser de
 stupidité. Je vous auois demandé les propres condi-
 tions d'une constance vertueuse, & les motifs qui
 nous y deuoient resoudre : vous avez plainement sa-
 tisfait à ma priere, marquant à chaque disposition,
 des raisons propres à ses degrez. Th. Tu as delicate-
 ment demêlé la confusion que Ren ay faite; neant-

232 LA CONSOLATION DE LA
 moins quoy que ce que j'ay dit, pût iuffire, ie veux
 encore proposer plus nettement les principaux mo-
 tifs de la souffrance. Vne bonne raison perd souuent
 sa force, quand elle est trop estendue. Le musq & la
 ciuette dissipent & perdent leurs odeurs, si l'on ne les
 resserre; & le feu, quoy que fort actif, n'imprime pas
 l'esmail sur l'or & sur l'argent, si l'artifice des Orfe-
 vres n'vnist toute sa flamme en pointe. Cette consi-
 deration m'oblige de te presenter des veritez toutes
 nuës à la façon des Logiciens, qui ne permettent pas
 à l'Eloquence de les vestir de ses ornemens, de crainte
 qu'elle ne les estouffe. I. Qui ne se resoudra de respec-
 ter les plus cruelles disgraces de la fortune, quand il
 considerera que la creature est tellement sujette à
 l'Empire de son Createur, qu'il luy est impossible de
 s'en soustraire? N'est-ce pas le deuoir d'un bon subiet
 de consentir, que son Monarque souuerain vse de
 luy comme il luy plaist? s'il est innocent, il manifeste
 ses droits; s'il est coupable, il s'acquie de ses debtes,
 Dieu est si absolu & l'homme si sujet, qu'il est impos-
 sible de refuser ses deuoirs, quand il tesmoigne sa vo-
 lonté. II. Qui ne sçait que sa bonté a des prouidences
 si douces, que rien ne luy peut arriuer, qui ne soit pour
 son bien, & que toute la rage des causes secondes ne
 sçaurroit empescher l'amoureux dessein de la pre-
 miere. De quelque malice que la haine s'arme à vostre
 ruine, vous auez vn Protecteur assez puissant pour
 tourner tous leurs assauts à vostre gloire. III. Ne
 faudroit-il pas estre delicat, pour se plaindre d'un
 traitement que le Pere eternal a fait à son vniue?
 Quoy l'homme sçaura qu'il est vne rude matiere sous
 le ciseau de son Artisan, & il treuuera mauuais qu'on
 le polisse: il sçaura qu'il est vn peu de marbre dans
 la main de cét excellent Sculpteur, qui luy veut im-
 primer sa figure, & il refusera de perdre quelque esclat,
 pour receuoir la diuine Image de son Fils? IV. La
 souffrance est vn illustre tesmoignage de l'estime que
 Dieu fait de la vertu d'une personne: il appartient à
 sa Sagesse, que l'affliction ne surpasse pas vos forces;
 & partant lors qu'il enuoye beaucoup de maux à vn
 homme, il declare qu'il a beaucoup de fidelité & de

courage. V. Rien n'approche tant la Creature de son Createur que l'aduersité ; c'est pourquoy, il assure son peuple qu'il a seruy avecque luy en Egypte ; il dit à Ioseph, qu'il est descendu de compagnie en son cachot, & qu'il ne l'a pas abandonné en ses fers. Pour la mesme raison, saint Paul se vente, au sens que la bouche-d'or donne à ses paroles, d'estre attaché avecque Dieu à vne mesme chaisne. Par la mesme consideration le Sauueur des hommes, les inuitant à porter sa Croix, proteste que c'est vn joug, pour leur insinuer, qu'il la porte avec eux. Quelle consolation à vne ame affligée, de sçauoir que Dieu est avec elle, & que quand son immensité ne le mettroit pas par tout, il luy seroit neantmoins present, à la façon que l'enseigne dans l'hypothese de cette limitation impossible, qu'il seroit dans nos Temples, en vertu de son expresse promesse, que nous auons dans l'Escripture: que le Pere & le saint Esprit sont en Iesus-Christ, à raison de l'identité de leur Nature avecque le Verbe, & que ces trois diuines Personnes sont l'vne dans l'autre, à cause de leur immanence & de leur Perichorese. Ce Saint qui se réjouissoit de ne voir plus qu'vne vieille muraille entre son Dieu & luy, parce que la douleur ruinoit tous les jours son corps, auoit sans doute cette pensée. V I. Il est avecque l'affligé, comme amy, pour compatir à ses miseres, & pour en pleindre l'amertume ; comme Iuge, pour en moderer l'excez, & pour en marquer le merite ; comme cause pour produire immédiatement & par soy-mesme vos douleurs. En cette veüe, Iob dit que Dieu & non le Diable, luy a osté ses biens & sa fortune ; & le Sauueur appelle ce calice, que la cruauté des Iuifs luy preparoit, vn present de son Pere, & non pas vne rigueur de son ennemy. O que c'est vne douce consolation à vn malade, de sçauoir que c'est Dieu mesme, qui pique ses reins avecque le calcul, qui allume le feu de la fièvre dans ses veines, & qui fait tout le mal qu'il endure. N'est-ce pas pour rendre les plus cruelles douleurs aimables, de les voir partir de cette main amoureuse ? & n'est-ce pas assez pour conclure que Dieu est avecque l'affligé, puis-

que par nécessité, la cause est où elle opere ? VII. Par les souffrances, la grace fait voir sa puissance & sa force : où paroistroit mieux son esclat, que dans les miseres ? Les Estoiles sont mortes, pendant le iour, & brillent au milieu des tenebres. Ce n'est pas aux hommes assoupis de sommeil, qu'elles decourent leurs beautez : leur ambition est plus iuste, & leur seruice plus honorable : c'est pour Dieu seul qu'elles luisent. Peut-estre n'y a-t'il que la nuit d'une mauuaise fortune, qui fasse esclater vos vertus à la gloire de celuy qui doit en pretendre l'hommage. Elles ne luy rendent pas l'honneur qu'il merite, dans le repos : il faut dans vos pertes signaler leurs victoires. Afin que l'impie comprenne que le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Iacob est tout-puissant, il faut que Sidrac, Misac, & Abdenago soient iettez dans vne fournaise. VIII. Cette Majesté Souueraine ne tire pas ce seul seruice de l'aduersité ; par elle, on prepare vne agreable demeure aux vertus du Messie. L'Apostre proteste, sur cette consideration, qu'au lieu de s'affliger de ses infirmitéz, il en triomphe. Quel plus grand bon-heur pourroit souhaiter vn Chrestien, que d'estre la maison, le palais & le tabernacle viuant de l'innocence de son Sauueur ? Oüy quand il souffre, comme il faut, & que sa gloire sert de motif à sa patience, il est le magnifique Loure de ses vertus. Oüy le Iuge souffrant loge la douceur, l'humilité, la modestie, la mansuerude & l'affabilité de Iesus : bien dauantage l'innocence persecutée manifeste sa diuine vie. Car il est vray, & personne ne le peut ignorer, que la vie du grand Sauueur n'a esté sur la Terre qu'une suite de souffrances & d'agonies. Que si l'on veut encore se souuenir de cette admirable alliance de la joye & de la douleur, dont ie t'ay entretenu, on ne pourra desnier vne image de ce Dieu souffrant aux peines d'un Homme iuste. A quel point d'honneur pourroit plus legitiment pretendre la Creature, pour aller plus haut dans la gloire ? De moy, ie n'ay point de pensée, qui me puisse représenter vn estat plus desirable à l'homme, que celuy de la souffrance ; puisqu'il rend à Dieu pour

cette demeurre eternelle, qu'il luy promet dans soy-
 mesme, vn agreable sejour à ses Vertus & à son In-
 nocence. IX. Que si Dieu choisit l'ame du patient,
 pour seruir de Palais au merite de son Fils, on peut
 dire pareillement, qu'il dresse dans sa personne vne
 celebre Academie aux veritez eternelles. Je me veulx
 expliquer; il me semble, qu'à mesme qu'un iuste
 souffre, qu'il enseigne; & qu'il n'est pas plutôt le sujet
 de la mauuaise Fortune, qu'il deuiet le Maistre des
 peuples. Il n'est point d'heresie, ny plus dangereuse ny
 plus generale, que de croire que la vraye beatitude
 consiste dans les honneurs, les plaisirs & les richesses.
 Comme le desir de la felicité est le desir de tout le Mo-
 de, & que tous vos petits biens sont des images du sou-
 uerain, il n'est que trop aisé de laisser le corps & de
 choisir l'ombre. En quoy les mondains tombent dans
 la mesme erreur, que ces lourdauds, qui ne connoissans
 pas l'illusion des lunettes à diuers angles, portent la
 main sur l'espece multipliée & laissent la solide mon-
 noye. Le consentemēt presque vniuersel appuye neāt-
 moins cēt auēglement, & les petites cōmoditez, que
 la Nature treuve dās l'vsage des biens, fournissent des
 apparences à leur tromperie. Quelle plus forte raison
 contre cette opinion, que l'exēple d'un Innocent mi-
 serable? certes puisqu'il est impossible de iuger qu'une
 Justice infinie punisse la vertu, on doit conclure que le
 defaut des biens de la Fortune n'est pas vn mal; & en-
 suite, il ne faut pas mettre la felicité en leur iouissance.
 Qui ne s'estimeroit heureux de seruir à l'instruction de
 tout vn Monde? X. Dieu ne se contente pas de ruiner le
 mensonge par l'exēple d'un vertueux affligé, ils'en sert
 encore, pour persuader les hōmes sur cette importante
 verité: que la plus sensible misere de cette vie, est la
 plus haute felicité qu'on y possede. Qui en pourroit
 douter apres auoir veu que tous ceux qui ont quelque-
 aduantage en son amitié, ont bōne part dans l'infor-
 tune? Il est bien plus aisé à vn esprit qui connoist tant-
 soit peu la Nature de cēt estre souuerainement bon, de
 conceuoir que les miserables sont heureux, que d'ac-
 corder de l'iniustice dans vne Essence toute parfaite.
 Car à bien peser les choses, il faut consentir; ou que

l'affliction est heureuse, ou qu'elle est injuste. Accorder qu'elle est heureuse, c'est me donner ce que je pretens: penser qu'elle soit injuste, c'est condamner la souveraine Providence, qui l'ordonne. XI. A parler avecque sincerité, le Createur employe hautement l'homme, quand il se daigne servir de luy à des fins si excellentes & si nobles. Mais sans considerer l'interest de personne, non pas mesme de celuy qui souffre, n'est-ce pas assez pour faire aimer les miseres, de sçavoir que Dieu prend plaisir d'en faire largesse! Vne des pensées eternelles de l'eternel Esprit a esté de trouver les moyens de faire partir les hommes. Vne Creature raisonnable peut-elle mieux employer sa raison, qu'à procurer cette complaisance à son Dieu, & faire partie de sa beatitude? Ce grand ouvrier veut faire des Crucifix: qui ne s'estimeroit glorieux de luy servir de matiere. XII. On peut adjouster à ces considerations, que c'est vn incomparable bon-heur à l'homme de souffrir en cette vie: Car outre que Dieu le separe par ce discernement des personnes indifferentes, il met en son ame vne marque de son amour & vn precieux gage de sa gloire. Il faut estre ignorant pour juger deux fois d'une mesme cause; mais il faut estre méchant, pour luy ordonner vn second supplice. Celuy qui souffre en cette vie, a donc vne assurance de ne plus souffrir en l'autre? Certes j'ay de la peine de concevoir, cōme quoy vous pouuez sentir la fortune avecque cette pensée: je suis assuré que celuy qui m'a créé, me veut sauver, j'ay autant de cautions de ce desir, que j'endure de maux & de peines. Ma souffrance me donne vn titre pour agir contre Dieu: quand il m'enuoye quelque disgrâce, il fait vne cedula en ma faueur? Ouy, mon souverain Juge s'oblige de me pardonner eternellement, puis qu'il me punit dans le temps. Ne dois-je pas reconnoistre dans ce procedé, plus de clemence que de justice? Toutes ces raisons se prennent du costé de celuy qui dispose de vos fortunes: en voicy quelques-vnes de la part de ceux qui en souffrent les disgraces. XIII. S'il est juste de souffrir, il n'est pas moins nécessaire: ce grand Roy qu'on nomme raisonnablement l'espoux de la Patient

ee ; assure que l'homme vient au Monde pour souffrir , comme les oyseaux y naissent pour voler. Et à dire le vray, si nous voulons considerer sa Nature , nous luy treuverons deux principes de cette necessité , dont l'vn est interieur & l'autre estranger. Les contraires qui le composent , luy font vn sujet de douleurs, par leur dispute ordinaire & leurs guerres intestines. Cela peut-estre a donné suiet à la Fable de feindre , que celuy qui composa le premier homme s'estoit serui de ses larmes, pour détremper son argille. A peine ce Roy des Creatures entre dans le Monde , qu'il y treuve ses vassaux reuoltez : au lieu d'en tirer des seruices , il en souffre les insolences. Ce triste accueil luy fait couler les larmes des yeux & éclater les soupirs de la bouche. D'où l'on obserue que la premiere voix que l'enfant poullé sortant du ventre de sa mere, n'est que la premiere syllabe des noms de nos premiers Parens. Car le male comme plus robuste , forme cette voix A , & la femelle plus foible E , qui toutes deux sont des signes de douleur comme des syllabes des noms d'Adam, d'Eue. De plus , n'est-il pas évident que le dessein de la Nature est de le faire plus souffrir que le reste des animaux ; parce qu'elle luy donne vn temperament plus delicat que si elle met en son corps quelques parties capables de plaisir , il y en a beaucoup dauantage de sujettes à la douleur. A cette naturelle necessité de souffrir , s'en joint vne autre morale , dont les loix ne sont pas moins indispensables. Car si l'homme veut viure selon la raison, il faut qu'il combatte sans cesse : il n'est point de combat sans peine , ny de peine sans douleur. XIV. Il est vray que vous pouuez faire de cette necessité vertu , puis que toutes les miseres qui vous arriuent, sont autant d'occasions de profit & de conqueste. La patience est le plus juste titre, sur lequel l'Apostre assure la possession de l'ame. Or la patience ne se pratique que dans l'affliction : cette vertu ne se nourrit que de poison & de choses qui luy sont contraires. Ne considererez donc l'aduersité , que comme vn trafic & vn commerce , où l'homme se peut faire riche , s'il veut estre courageux. Les souffrances sont les tresors

338 LA CONSOLATION DE LA
des gens-de-bien : ce que Dieu apprit au grand S. Do-
minique, lequel ayant prié vne fille autant bonne
d'effect que de nom, de luy donner vn des vers qui
luy rongeoient le sein, il en receut vne fine perle. Que
si vos miseres n'ont pas quelquesfois l'éclat & la fi-
gure des pierres precieuses, elles en ont tousiours la
valeur & le merite. XV. Veritablement je ne m'eston-
ne pas que l'affliction acquiere beaucoup de biens à
l'homme; mais qu'elle le cõble de contentemens & de
plaisirs, c'est vn paradoxe, qui d'abord reuolte la
plus docile creance ! Helas où doiuent mourir toutes
les joyes, si ce n'est dans la Croix ? vous auez toutes-
fois l'expérience des Saints sur ce sujet, qui auoient
d'vne voix commune, que leur misere est mêlée de
tant de delices, qu'ils ne voudroient pas en changer
les amertumes aux aises des Monarques. Et pour ne
rien dissimuler de la verité, chacun peut reconnoi-
stre par soy-mesme : que si l'homme corrige son ima-
gination, il retranche tout d'vn coup plus de la moi-
tié de ses peines. Souuent l'apptehension d'vn mal
est plus sensible que le mal mesme. Les infortunes
de cette vie estonnent plus qu'elles ne blessent; à mes-
me qu'on se familiarise avec elles, on émousse
leur pointe. Pour vn coup de foudre qui frappe, il y a
mille éclats de tonnerre qui grondent. XVI. Mais
quand il seroit vray, qu'il n'y auroit ny profit ny
douceur dans la souffrance, je maintiens qu'il y a
tousiours du gain à ne pas perdre la patience. Qui
peut douter que la resolution à souffrenir la douleur,
ne soit vn excellent remede contre sa rage ? N'a-t'on
pas veu des hommes qui se sont laissé couper les
membres du corps, sans jeter vn cry ou vne larme,
parce qu'ils s'estoient commandé cette constance.
Vn Philosophe n'ayant presque plus que la langue en-
riere dans le mortier où le Tyran le brisoit, luy crie,
qu'il redouble ses coups, autrement qu'Anaxarque
n'en sent pas les atteintes. Au contraire il s'est veu
des ames molles qui se sont évanouïes à l'attente d'v-
ne saignée, que l'imagination leur déguisoit avecque
la crainte. XVII. Je veux bien qu'vn miserable souf-
fre tout purement; mais il me faut accorder que la

peine est beaucoup moindre quand elle est soustenuë de la generosité , que lors qu'elle s'abandonne aux plaintes. Si cette reflexion ne pouuoit resoudre l'innocence à souffrir, je croyrois qu'elle se rendroit au desir de la gloire. Et quoy est-il rien de plus glorieux, que d'auancer le seruice de nostre grand Dieu ? & qui s'en acquitte mieux , que celuy qui souffre tout pour luy plaire. La vie de routes les creatures ne vaut pas le moindre de ses plaisirs : celuy seul qui expose volontiers la sienne , pour procurer les contentemens de son Dieu , merite de ne jamais la perdre. Et que peut-on feindre plus digne de recommandation, que de pâtir pour la gloire & les contentemens de son Maître, sans desir de recompense, sans consideration d'interest , sans auantage de plaisir , & sans recherche aucune de satisfaction. Quelle plus grande & plus illustre parole peut-on dire à Dieu que celle-cy ? MON Dieu ! je souffre tout purement pour vostre amour.

XVIII. Je ne croy pas que vous puissiez donner vne plus genereuse preuue de vostre affection, que d'endurer de la sorte ; aussi n'avez vous proprement que ce seul moyen de signaler vostre zele. Il appartient au Monarque souuerain des hommes de leur témoigner son amour , par ses biens-faits : vostre bien-veillance est toute sterile ; si vous desirez luy preuuer que vous l'aymez , receuez paisiblement le mal qu'il vous enuoye , puisque vous n'avez point de bien à luy faire.

XIV. Que si vous craignez d'estre les ingrats de vostre Sauueur , il faut cherir sa Croix , faire cas de ce qu'il a aymé , & prendre toutes ses amours & ses haines. Et ainsi vous deuez auoir de la passion pour les souffrances , puisque c'est le moyen dont il a fait choix , pour vous montrer le chaste feu de son ame. Il n'y a que l'amour , qui puisse payer l'amour, & rien que la souffrance , qui égale la souffrance. XX. C'est la flame qui purge l'or & qui r'affine sa matiere : jamais il ne sera demesslé de ses impuretez , s'il ne sent la braise ; pour briller , il faut fondre. La coupeuse n'est pas plus necessaire à ce metal , que l'aduersité l'est à l'homme : rien ne fait paroistre sa vertu , que ce qui tâche de la perdre. Celuy qui craint de subir cette

240 LA CONSOLATION DE LA
 preuve, se tient desia conuaincu de sa foiblesse.
 XXI. Simon le Magicien auoit si peu d'inclination à
 la Croix, qu'il feignit pour executer sa lâcheté, que la
 seule Image du Sauueur y auoit esté attachée. Basili-
 des treuua vn pretexte plus injuste : Car il veut que
 Iesus-Christ, pour en fuir les tourmens, se soit trans-
 formé en cét heureux Cyreneen, qui le soulagea mon-
 tant au Caluaire. Tous ceux qui hayssent la Croix,
 prennent party avec l'Herésie : au contraire, c'est se
 declarer compagnon des Saints & Disciple du Sau-
 ueur, que d'en aymer le rencontre. XXII. On ne
 peut nier que l'homme souffrant ne soit heureux de
 tenir rang parmy tant de personnes illustres ; aussi ne
 doit-on pas dissimuler qu'il luy naist vne obligation
 nouvelle d'endurer sur cette consideration, qu'il fait
 partie d'un corps mortel, dont routes les parties sont
 sujettes aux souffrances. Le pied auroit mauuaise
 grace de se plaindre d'une picqueure, estant sous vn
 chef tout couronné & meurtry d'épines, Iesus-Christ
 & les Saints, sans en excepter vn seul, ont tous vécu
 dans les peines & parmy les miseres. Quoy, le cœur,
 la teste & les plus nobles parties du corps sentiront de
 la douleur, & celles qui n'en sont que le rebut, fe-
 ront paroistre de la delicatesse. L'Aumosnier de Ven-
 ceslas treuuoit les traces de son Roy toutes chaudes
 sur la glace & sur la neige : apres l'exemple du Messie
 rien ne doit estre difficile. XXIII. Depuis que Dieu
 s'est fait Homme pour estre patient, les angoisses ne
 sont plus que des objets de desir : l'vnion qu'il a fai-
 te de toutes vos miseres en sa personne, les sanctifie
 & les élue en vn estat tout diuin & adorable. Si
 toutes les douleurs de la Nature ont touché sa pre-
 cieuse chair, pourquoy ne les receuons-nous comme
 de saintes Reliques que sa Prouidence vous a laissées,
 pour renouueller en vos esprits, le doux souuenir de
 son amour ? Quoy ! la deuotion fait cas des cheueux
 & des moindres superfluites des Saints, & l'Homme
 manquera de reuerence & d'amour, pour les choses
 qu'il sçait que son Sauueur luy a leguées par testa-
 ment, quand il conjura son Pere, que le Calice où il
 beuuoit, passast jusques à vous. XXIV. On ne

ſçauroit finir vn ouurage que par ſa fin : celle que je veux mettre au tissu de ces puissantes raisons , n'est autre que la beatitude, qu'on propose à la souffrance. Miserables mondains , quand vous seriez insensibles à tous les motifs que j'ay, ou touchez dans cét Abregé , ou estendus dans la suite de mon Entretien , ie ne croy pas que le desir d'une recompense eternelle , ne vous fist aimer des maux qui passent. Il n'y a point de chemin de la terre au Ciel que la Croix ; Iesus-Christ mesme l'a tenu : il faut donc se resoudre ou de n'y arriuer jamais , ou de marcher genereusement sur toutes les traces qu'il vous a marquées. Voila non pas ce que je juge necessaire pour resoudre ta vertu dans les occasions de se perdre , mais ce que j'ay creu utile pour la faire triompher. Et partant (mon cher Celestin) tu vois l'obligation immortelle qui te lie au seruice de ton grand Dieu , tu vois la douceur de sa Prouidence dans l'amertume de tes maux. Qu'à jamais cette pensée tire des sentimens d'amour de ton cœur & des Eloges de ta bouche. Ne regarde plus les miseres de ta vie , que comme les arthes de ta gloire. Que chaque moment de ta mauuaise Fortune te soit desormais le gage d'une eternité de bon-heur ; que jamais la douleur ne te touche , que l'amour ne t'enflame. Heureuses infortunes , douces necessitez , illustre deshonneur , delieux déplaisirs , diuines souffrances , que les hommes vous aimeroient s'ils connoissoient vostre merite ! Ah que leur colere s'irriteroit justement contre l'impaticence , qui les empesche de profiter de vos faueurs ? Que leur cœur auroit de transports & de rauissemens pour adorer la misericorde de Dieu, dans leurs plus aigres mal-heurs , si leur esprit en penetrait toute la tendresse ? Oüy (Celestin) leurs pensées n'auroient plus d'autre objet , ny leur amour d'autre motif , que cette ineffable douceur , qui occupe vne eternelle Prouidence à disposer leur auanture. Grand Dieu , adjoustez encore ce bien-fait à leur obligation , ouurez les yeux de ces pauues Aueugles , faites-leur voir ces mysteres cachez , decouurez-leur vostre Sageſſe ſecrette. Ie m'assure que

242 LA CONSOLATION DE LA
si vous leur donnez la connoissance du merite de
l'aduersité, vous leur en donnerez le desir : toutes
les plaintes qu'ils feront, ne seront plus que de doux
regrets & d'ardentes prieres, qui vous importune-
ront sans cesse, d'augmenter leur misere, pour ac-
croistre leur amour.

FIN DE LA CONSOGLATION
DE LA THEOLOGIE.





L'EXERCICE DE LA CONSTANCE. CHRESTIENNE.

*Les Maximes de l'indifference
Chrestienne.*



O N Dieu. mon Createur, vous avez souuent dit à l'Homme, que tout son bon-heur estoit dans la Croix, & qu'il auroit autant de perfection qu'il auroit de patience. Tous les sentimens de sa Nature se reuolent, la raison naturelle aide ses inclinations, & tasche de le rendre infidele. Je croy pourtant cette verité, ô mon Dieu! mais puis que la Nature s'oppose à la creance que ie dois à vos paroles, fortifiez mon esprit de vostre Grace, & l'establissez fermement dans la foy de ce Mystere: que pour vous plaire, il faut souffrir, & que la plus souhaitable preuue de vostre amour, c'est ce qui peut sembler vn rigoureux effet de vostre haine. Il est

temps (mon aymable Pere) que je paroisse digne de l'adoption , qui me rend vostre fils. Donnez-moy assez de lumiere pour voir ce que vous desirez de moy , & assez de courage pour accomplir vos diuines volontez. Je vous en conjure par les merites de vos Saints, & beaucoup plus, par les vertus de ce premier-né, à qui vous ne refusez rien de ce qu'il vous demande. Sa viande a toujours esté de faire vostre volonté ; & lors que vous l'auiez ordonné , les douleurs de sa Croix ont esté les delices de son ame. Vne parfaite indifference est la meilleure disposition que vous desiriez dans nos ames ; donnez-la moy afin d'estre vne table rase , où vous puissiez coucher sans opposition, tous les Decrets de vostre sainte Prouidence. Deuant que d'entrer dans le Monde, j'estois vne pauvre Creature , sur qui vous jetez vos projets sans resistance ; pourquoy aurois-je l'usage de la liberté pour en retarder l'execution ? Le plus juste arrest de nos irresolutions , & le plus aduantageux choix, que nous puissions faire , c'est de rendre nos volontez conformes aux vostres , & de suiure vos diuins attraits. Que la resignation à vos ordonnances soit donc desormais toute la liberté de mon ame , & que ie n'aye point d'autre inclination que de suiure la vostre. Celuy qui se peut ajuster aux ordres de Dieu , se rend impeccable : celuy qui s'en separe , ne fait jamais rien qui soit digne de loüange. Quand vous ne m'auriez pas appris , *que mourir ou souffrir*, pour l'amour de vous , est le desir d'une bonne ame ; vostre fidele seruant Therese , me persuade assez que c'est la seule deuise du Chrestien , comme c'est son vniue gloire. Sainte Mere de mon Sauueur, innocent sujet de ses douleurs, imprimez ce desir en mon ame ! & si ie n'ay point de cœur pour aymer les trauaux ; que je n'en aye plus du tout pour viure.

Premiere Maxime.

O DIEU de mon cœur ! vous daignez nous reueler dans vos Escritures , que tout ce qui arrive dans le monde, est suiet à vostre direction , & aux

CONSTANCE CHRETIENNE. 245
veus de vostre sagesse. Vne fleur ne se fane point
en nos jardins ; vn oiseau ne vole pas en l'air ;
vn cheveu ne tombe point de nos testes , que vo-
stre Sagesse ne preside à ces petits euenemens. Peut-
on croire qu'un peu de paille vous soit plus cher que
vostre chef-d'œuvre , & que vous oubliez l'homme
appliquant vos diuins soins à des choses qui ne sont
que pour son seruice ?

Seconde Maxime.

Vostre Prouidence est appuyée sur vne exacte con-
noissance de toutes choses , puis que tout est à nud
deuant vos yeux ; sur vne puissance infinie , puis que
rien ne vous est impossible ; sur vne bonté demesurée,
puis que nous sommes la prunelle de vos yeux. Qui
se peut défier de sa conduite ? Celuy sans doute ; qui
ne sçaura pas que vous sçavez tout , que rien ne vous
est impossible , & qui a assez de malice , pour croire
que vous manquez de bonté ?

Troisième Maxime.

Saint Paul nous assure , sur l'inspiration que vous
luy en donnez ; que toutes choses pour fâcheuses
qu'elles soient , tournent au bien de vos Fideles. Et
partant , il faut , ou renoncer barbarement à vostre
amour , ou esperer, en vous ayant, dans toutes sor-
tes de rencontres. Si vous me faites du bien , je pu-
blieray vos misericordes ; si vous permettez que jo
souffre du mal , j'adoreray vostre Iustice.

Quatrième Maxime.

Vostre pouuoir est sans restriction , & vostre
domaine sans limites. Nos personnes , nos vies ,
nos facultez , & toutes nos actions sont à vous , puis
que vous estes nostre Createur , nostre Conseruateur,
nostre Sauueur, nostre Dieu, & nostre Tout. Vouloir
quelque autre chose que ce que vous voulez, c'est limi-
ter votre puissance, & donner des bornes à votre Em-
pire.

Cinquiesme Maxime.

Oltre que la Creature ne sçauroit mieux estre que que dans l'ordre, où son Souuerain la veut, ny suiure de plus iustes voyes que celle de sa Prouidence; la sujertion, qui nous soumet à ses decrets, est si legitime, qu'on ne la peut violer à moins que d'estre sacrilege. Qui se pourroit mieux placer & se mettre en vne plus souhaittable disposition que celle que nostre Dieu nous a choisie?

Sixiesme Maxime.

La vie des bien-heureux est de faire la volonte de Dieu, & de se soumettre à ses Ordonnances. Peut-on imiter vne plus innocente vie que celle des Saints, & suiure de plus iustes Ordonnances que celles d'un Dieu? Il y a neantmoins cette difference entre vn Homme qui obeit à Dieu dans le Ciel, & celuy qui s'accomode à ses volonte en Terre, que le premier suit tousiours ses inclinations, & que le second les doit le plus souuent combattre.

Septiesme Maxime.

Saint Paul, la glorieuse Vierge, Iesus-Christ mesme, ont tousiours suiuy les Ordres de Dieu, iugeant tres-iuste ce qui luy estoit agreable. S. Paul endure mille iniures; la Vierge souffre le martyre; Iesus se prostitué aux douleurs de la Croix. Dieu le veut, il est donc equitable. Si le Fils naturel de Dieu, si sa tres Sainte Mere, si son intime Amy, passent parmy les Croix; pourquoy vn mal-heureux esclau en éuiteroit-il le rencontre?

Huictiesme Maxime.

Nous reconnoissons la Souueraineté de Dieu, quand nos sentimens suiuent ses decrets. Quand nous faisons nostre volonte, nous adorons vne idole. Que c'est

c'est vn déplorable mal-heur de quitter Dieu, pour donner de l'encens à vn monstre ou à vn phantôme. La propre volonté est vne plus ridicule & plus cruelle diuinité, que les Chats, & les Crocodiles de l'Egypte.

Neufième Maxime.

Pour posséder son ame dans le repos d'une sainte-paix, & gouter le Paradis dez cette vie, il faut croire que toute nostre sagesse ne peut seruir qu'à nous tromper, & nostre infallible conduite ne peut nous venir que de Dieu. Voulons-nous estre Martyrs sans mérite, & marcher avec danger de nous perdre, il faut suivre nos lumieres, & ne rien reconnoistre que nostre prudence?

Dixième Maxime.

Sortons hors de l'indifference, arrestons-nous à nos choix, la Prouidence de nostre souuerain Monarque treuve tousiours ses fins. Ne vaut-il pas mieux se soumettre par amour à ses diuins vouloirs, que de s'y laisser attirer par contrainte? Vn valet se fait traîner par force, vn fils se laisse amoureux-ement conduire. Aymons le commandement de nostre Maistre, nous ne craindrons pas sa baguette.

Les Affections de l'Indifference Chrestienne.

L'IMPUISSANCE de l'Homme est si grande, qu'il ne peut mesme faire de bons souhaits, si la grace de Dieu ne preuient ses mouuemens, & n'excite sa paresse. C'est dans les veuës de cette foiblesse, ô mon Dieu, que par vn auen tres-sincere de mon peu de pouuoir, je reconnois la parfaite dépendance que j'ay de vostre secours. Il m'est autant impossible de vouloir & de pratiquer le bien, qu'à vn mort de marcher. Si l'impression de vostre grace ne me pousse, je suis aussi sec & immobile qu'un squelete. Neantmoins je suis tres aise de ne pouuoir rien, parce que

ce défaut m'attache à la nécessité de vostre concours ; mais puis que vous me commandez d'aymer la vertu, je vous en demande les plus saintes affections.

Premiere Affection.

M'appuyant donc sur l'ayde de vostre grace, je fais vne resolution irreuocable, de me tenir indifferant à tout ce qui me peut arriuer pendant ma vie, soit qu'il regarde les conditions de ma naissance, l'estat de ma vie, l'inclination de mes humeurs, les qualitez de mon esprit & les forces de mon corps ; soit qu'il touche les accidens du dehors, comme la pauureté, le mépris, les hontes, l'opprobre, voire mesme la mort.

Seconde Affection.

Je veux, ô mon Dieu ! que dans les euenemens de ma vie ; le respect de vostre diuine Majesté, force mes sentimens, & étouffe toute ma raison, en sorte que ma bouche ne prononce aucune plainte, ny mesme que mon cœur n'en forme pas le desir. Que s'il échappe vn seul mot à mon impatience, ie renonce à ses murmures, pour me soumettre parfaitement à vos decrets. Adorable Mere de Iesus ! j'attens ce courage de vos faueurs.

Troisième Affection.

Et parce que vous me permettez de sortir de l'indifference, pour honnorer vos volontez, je pterens me complaire dans tout ce qui m'arriuera, comme en vn objet de vostre diuine complaisance, & comme en vn dessein qui est conduit par vostre suprême sagesse. N'est-ce pas dequoy deuenir glorieux, de scauoir que les pensées eternelles de mon Dieu s'accomplissent en moy, quand mesme ce seroit au prejudice de mes inclinations ?

Quatrième Affection.

J'adjousteray à cette sainte complaisance, vne

CONSTANCE CHRÉTYENNE 249
estime très-avantageuse de ces accidens, entrant qu'ils
sont dressés & conduits par vos sages conseils, pro-
estant de tout mon cœur, que je ne fais cas de quoy
que ce soit, à l'égal de la soumission, qui vous est
deuë. Et si je pouvois autant meriter dans les joyes
que dans les peines, je voudrois que vostre seule in-
clination fust le seul motif de mon choix.

Cinquième Affection.

Pour mieux porter mon esprit à l'hommage d'un
tres-humble vassal, je conjure vostre bonté toute
paternelle, d'affermir la resolution que j'ay d'étouf-
fer generousement mes passions de tristesse & d'anxi-
eté, par l'ordinaire pensée du bien qui me réuient de
l'execution de vostre bon-plaisir. Je ne veux estre
criste que quand il vous plaira, & je renoncè de bon
cœur à la joye, lors qu'elle ne vous sera pas agreable.

Sixième Affection.

Aux mesmes fins, je reigleray mon amour, mon
esperance, mes regrets & mon desir, sur les saintes
loix de vostre volonté, accommodant & formant
mon esprit aux euenemens libres, ou necessaires, qui
m'arriueront comme aux effets des causes que vostre
Providence employe, dresse, ordonne & dirige pour
operer en moy vne parfaite sujection à vostre Empire.

Septième Affection.

Sur tout, mon estude sera d'estre indifferent en
routes choses (l'execution de vos commandemens &
de vos conseils reseruee) ne me portant pas d'avan-
tage à la santé, qu'à la meladie; ny à viure, qu'à
mourir. L'amour des Creatures ne-m'estant pas de
plus grand poids que leur infidelité, ny leur faueur
que leur tyrannie.

Huitième Affection.

Cette mesme indifference moderera mes inclina-

tions, dans les succez qui arriueront à mes parens & à mes amis, empêchant de tout mon pouuoir, que leur mal-heur ou leur posterité ne me touche, ou au moins ne m'engage. La seule attache de mon cœur, sera desormais le soin de vous plaire. Ah que je serois mal-heureux si je deuois plier à tous les vents qui m'agitent, & si je n'auois de la consistance que lors, que ce qui est à l'entour de moy, n'aura plus de mouuement !

Neufieme Affection.

Pour arriuer à ce degré de perfection, ie m'efforceray avecque le secours de vostre grace, de dégager mon cœur, & de le deprendre de toutes les liaisons vicieuses, qui le peuuent attacher aux objets sensibles. Vne Creature raisonnable ne doit-elle pas preferer vos desirs à ses propres satisfactions ? Helas mon Dieu ! qu'elle seroit indigne de vostre amour, si elle estoit si peu soigneuse de vous plaire. Quand vous m'aimez pour vous, vous m'aimez pour mon souverain bon-heur : lors que la Creature me recherche, elle veut treuuer son diuertissement.

Dixieme Affection.

A cette fin je me veux defaire de tout empressement, sans que mon amour haste mes desseins, ou que ma paresse les retarde ; & pour estre entierement maistre de mon cœur, je souuers toutes mes inclinations à vos desseins, protestant de violence, si vne Creature m'oblige à soy contre vostre diuine volonté. Mais puis que je ne peux acquerir cela, que dans la conformité parfaite aux idées-éternelles que vous auez de ma perfection, que le sang de vostre aimable Fils Iesus, que le desir que vous auez de mon salut, & l'aucu de mon impuissance, me meritent cette incomparable faueur.

Maximes de la Conformité Chrestienne.

MON pitoyable Seigneur, vous connoissez la foiblesse de vos pauures Esclaués ; tout ce qui choque leur aise, ébranle leur esprit, tout ce qui sur-

CONFYANCE CHRÉTIENNE. 251
prenent leur attente, surmonte leur courage. Appuyez
moy, de peur que je ne tombe, éclairez-moy, de
crainte que ie ne m'égaré. Les plus effroyables ob-
jets de la nature se présentent à moy; leur seule veüe
m'afflige, la resignation que vous me demandez à
les souffrir, m'estonne: secourez moy, ou je me
pers.

Premiere Maxime.

Il est necessaire de treuver vne conduite infailible
dans les actions de nostre vie, si nous en desirons le
sucez heureux. La prudence humaine ne fait que
faillir; ses lumieres sont foibles, & son adresse dan-
gereuse: c'est donc vne indiscretion de se fier à elle, &
vne sublime sagesse de s'appuyer sur celuy qui ne nous
peut tromper. Je veux que cette Prouidence nous
soit cachée, les effets en sont sensibles. L'ame qui
anime nos corps, ne se laisse pas voir à nos yeux.

Seconde Maxime.

Nous ne sçautions mieux choisir, que de prendre
ce que Dieu nous presente. Il sçait nos besoins, il
voit leurs remedes. La Creature qui se determine
contre la conformité, embrasse son mal-heur! O
Dieu qui sera assez aueugle pour se porter arbitre de
ce qui luy est conuenable, puis que nous pouuons
aussi peu choisir ce qui nous est bon, que le faire, si
nous ne suiurons l'idée eternelle qui nous conduit?

Troisième Maxime.

Celuy qui n'a point d'autres resolutions que celles
de Dieu, est tout-puissant. Iamais il ne neige qu'à sa
volonté: tous les foudres qui tombent, ne tombent
pas contre son gré. Il permet les naufrages dans la
mer, il dispose des brens & des maux sur la terre.
Quiconque sçait vouloir ce que Dieu veut, gouverne
toute la Nature. Qui refusera de donner le mouue-
ment aux Cieux, de tenir les Elemens dans leur pla-
ce, estant aisé de vouloir que tout cela se fasse com-
me il se fait?

Quatrième Maxime.

Les troubles de nostre esprit viennent des difficultés qu'il a de se résoudre. Quand Dieu nous oblige à suivre son choix, il nous presente la paix. Il faudroit estre brutal, pour se plaire à la confusion, & n'auoir jamais connu la guerre, pour cherir la funeste cause qui nous l'inspire.

Cinquième Maxime.

Nostre Dieu est sage, il ne nous peut tromper; il est bon, il ne scauroit le vouloir. L'Homme a assez d'ignorance & de malice, pour l'un & pour l'autre. Arrestons-nous à Dieu, laissons l'Homme. La sagesse de Dieu choisit tousiours ce qui est le meilleur, sa bonté nous le desire; nos lumieres nous conduisent souuent à l'erreur, & nostre inclination nous pousse dans le mal. Desions-nous de nous-mesmes, & prenons vne entiere confiance en la bonté de nostre Dieu.

Sixième Maxime.

Quand nous trouuerions nostre perte dans les offres de nostre Dieu, nostre extrême seruidude demande de la conformité de nous. C'est le deuoir d'un Sujet d'auoir son Prince pour sa loy. Il n'est pas vne Creature qui ne souffre dans ses inclinations particulieres, pour s'accommoder au bien general du Monde. Pourquoi n'aurois-je pas la mesme obeissance que les Pierres, les Elemens, & les Bestes, qui rendent à leur instinct, pour s'ajuster à la volonté de leur Createur?

Septième Maxime.

Nostre amour est desinteressé, lors que la seule volonté de Dieu se fait en nous. Vne marque que nous ayons purement nostre Dieu, est quand nous prenons ses inclinations en rejetant les nostres. Si nous consentons aux volonteze de Dieu qui nous sont dou-

ees , il y a danger que nous n'aymions que nous , & que le propre interest ne soit seule cause de nostre obeissance.

Huitième Maxime.

Iesus-Christ n'a jamais fait vne de ses volonte en terre : le decret de son Pere a tousiours esté sa conduite. Puis-je auoir vn plus beau & plus diuin exemplaire qu'un Homme-Dieu ? Et n'est-il pas juste que l'Esclau ait au moins autant de soumission , que ceuy qui est le fils par nature ?

Neufième Maxime.

Toute la connoissance des Saints dans la gloire estant de Dieu , il leur est impossible d'auoir de l'amour & des desirs , pour vn autre objet que luy , ou pour nous à cause de luy ! O que nous serions heureux ? si nous pouuions imiter cette diuine vie , nous n'aymerions que Dieu, nous ne desirerions que Dieu, & nous aymerions & desirerions pour l'amour de luy , tout ce qu'il aymeroit & destreroit pour nous ; fust-il doux & agreable , fust-il aspre & austere à la nature. Ce seroit assez que nos plus mauuais accidens fussent aimez & desirez de Dieu , pour meriter nos desirs & nos amours.

Dixième Maxime.

Vn homme est impeccable , s'il est conforme aux desseins de Dieu , parce que Dieu ne peut aymer le vice ! Helas qui ne desirera cette heureuse impuissance de mal-faire , & qui ne voudroit desormais tout ce que Dieu veut , pour ne rien vouloir de ce qu'il ne veut pas ? Nous ne pancherons jamais au peché , si nous sommes immobiles dans le propos de n'auoir point d'autres projets que ceux de nostre souuerain Maître.

Affections de la Conformité Chrestienne.

Toutes les inclinations de la Creature cherchent le plaisir ; que puis-je attendre des miennes , ô mon Dieu ! sinon que la moindre souffrance qui se presentera , m'écarte de vostre amoureux Empire. Vostre grace me peut arrester , mesme dans le choix du martyre , & de tout ce qui est de plus effroyable aux yeux. Ne me refusez pas ce qui me peut rendre conforme à vostre desir ; puis que vous desirez que j'y sois conforme.

Premiere Affection.

Je renonce de bon cœur à tout ce qui peut flatter ma Nature ; j'ayme & ie chers ce qui luy est contraire. Quand j'auray de l'inclination pour quelque objet , ie me tiendray suspect dans sa recherche , craignant de n'y treuver qu'une pure satisfaction naturelle , & non pas vostre volonté diuine.

Seconde Affection.

Pour treuver doux vn Calice , quelque amer qu'il soit , ie regarderay tousiours l'aymable main de mon Dieu , qui me la presente , sans m'arrester à la malice des Causes secondes , qui me le mélangent. Le desir que mon Dieu a que cette medecine me profite , est plus capable de me la rendre douce , que la malice de mes Ennemis n'est puissante pour me la rendre inutile.

Troisième Affection.

J'appriuoiseray mon esprit par la veüe & la pensée des choses les plus fascheuses , & souuent ie m'asseureray mon courage , sur l'exemple de ceux qui souffrent beaucoup. La familiarité que ie prendray avecque les souffrances , me rendra leur rigueur supportable , & la fidelité de vos Martyrs fera rougir mon peu de courage.

Quatrième Affection.

Cette parolle de vostre Seruiteur saint François Xavier : Encore plus, Seigneur, Encore plus ; me fera blasmer ma lacheté ; à son imitation, ie diray amoureusement ces paroles : Helas ! mon Dieu, il y a dix, vingt, trente ans que ie vous connois ; Hé qu'ay-je souffert pour vostre gloire ? Depuis que ie souffre, ie souffre comme les damnez, sans consolation & sans merite, pour ce que ie ne souffre rien pour vous.

Cinquième Affection.

Est-il question de perdre mes Biens, mes Amis, mes Parens ? ie me plaindray que leur mort soit vne des necessitez de toute la Nature, & de n'auoir rien de cela que ie puisse offrir librement à mon Dieu. Ie diray dans mon cœur, & de tout mon cœur : Mon Dieu ! ie voudrois bien que la vie & la mort des miens fust en mon pouuoir. O que volontiers ie vous sacrifierois vn Isaac, si vous le desiriez.

Sixième Affection.

Lors que la complaisance des Creatures me flatera, ie diray au fond de mon ame : Mon Dieu ! si j'ay le merite qu'on me donne, ie l'offre volontiers au pied de la Croix de vostre aymable Fils. Que ie souffre quelque atteinte en ma reputation ; pourueu que mon blasme ne vous offense point, il m'agrée.

Septième Affection.

Mon grand Dieu ! le doux Fils de vostre cœur a embrassé la Croix, par ce que vous le vouliez : si le Fils n'a rien treuvé d'iniuste dans vne si rude obeissance, l'Esclauve doit-il murmurer de vos Ordonnances, & goustier avecque plainte, ce que Iesus a sauouré avecque plaisir ?

Huitième Affection.

On a veu des Saints , qui ont esté si fideles à vos commandemens , que rien ne les a peu separer de l'obéissance. Vous les avez faits l'opprobre du Monde & le rebut des hommes. Le mespris & la confusion leur a agréé, par ce qu'ils parloient de vos diuines dispositions. Ces personnes-là estoient de la mesme Nature que nous, pourquoy n'aurons nous pas la mesme resolution qu'elles ?

Neufième Affection.

Les enfans se sont estendus sur les brasiers , & couchés sur des roües ; parce que vous le vouliez. Leur cœur est demeuré plus immobile dans le dessein de souffrir, par la seule volonté de vous plaire, que leurs corps aux rouës & aux gibets , par les cloux & les cordaux, qui les y attachoient.

Dixième Affection.

Desormais, ô mon Dieu ! toutes les rigueurs de ma vie, & toutes les austéritez de ma condition, seront adoucies par cette douce pensée : Je suis le Martyr de l'amour de Dieu, Iesus est mon exemple, mon Dieu m'a choisi pour faire voir ce que peut son amour dans vne ame : il a crucifié son Fils deuant mes yeux, afin de me monstrier ce que ie deuois imiter. Puis-je manquer d'adresse sur vn tel modelle, & de courage à la veüe d'vn si glorieux exemple ?

Maximes de la Patience Chrestienne.

IL est iuste, mon doux & pitoyable Pere, que la desobeissance de vos Enfans rebelles soit chastiee. Puisque nous auons voulu nous priuer de l'immortalité, parmy les delices du Paradis terrestre, il faut que nous souffrions mille morts parmy les miseres.

de ce Monde ; Puisque nous auons perdu l'innocence originelle avec Adam , il est équitable que la Justice de nostre souuerain Maistre nous donne avecque luy en proye aux douleurs , aux ennuy s , aux maladies , à la tristesse , & à tous les maux de cette vie. Dans les veuës qu'il vous plaist me donner de mes peines , Ô mon Dieu ! j'adore vostre diuine Justice , & baise amoureusement la main qui me chastie.

Premiere Maxime.

Rien n'est plus dommageable à l'Homme que la prosperité, elle nous porte aisément dans le vice , & nous jette dans l'oubly de Dieu. L'endurcissement de cœur est vn de ses effets , l'insensibilité à tous les doux attrait s de la vertu, est sa production. C'est donc vn grand mal-heur , que d'estre heureux , & vn bien inestimable que de souffrir quelque misere.

Secunde Maxime.

Les afflictions nous humilient , nous ramenant à Dieu , moderent l'excez & la fougue de nos passions, détachent nostre cœur de l'affection des objets sensibles. Mon Dieu ! que ce m'est vn grand bien (s'escrie Dauid) que vous m'ayez humilié. L'affliction est le remede assuré des vieux pechez , & vn salutaire preseruatif à nos nouvelles cheutes. Si nous sommes malades , receuons volontiers la medecine qui nous doit guerir.

Troisième Maxime.

Vne maladie , vn fascheux sucez , vne disgrâce vous persuade mieux le mespris du Monde , que toute les raisons de la Philosophie. O l'excellent Maistre, que le mal-heur ! Tout ce que la Morale a de bonnes raisons , ne nous peut retirer du vice , & vne petite disgrâce nous en rend, ou incapables, ou degoustez.

Quatrième Maxime.

Dieu connoist nos inclinations, il preuoit les pechez que nous ferions dans la prosperité, il sçait que nous perdriens nostre ame parmy les delices; son cœur est plein de pieté, quand il nous priue des contètemens sensibles, il nous oste les causes de nostre ruine. Je dois donc expliquer en bonne part les miseres qu'il m'enuoye, & receuoir avec vne confiance tres-parfaite de sa bonté, les plus rudes souffrances de ma vie.

Cinquième Maxime.

Vn homme dans l'affliction, c'est vn grain d'or dans le creufet; ses flammes l'espurent & le r'affinent. Le Sage nous apprend que nostre grand Dieu se sert de ce moyen pour nous sonder & nous reconnoistre. Voulons-nous tousiours estre inconnus, & sans approbation, il faut fuyr la touche de Dieu, & resister au dessein qu'il a de nous purifier.

Sixiesme Maxime.

Vne ame qui souffre assez en cette vie, pour l'amour de Dieu, n'a plus rien à souffrir en l'autre. Helas nous sommes damnez de la peine du dam, tandis que nous ne voyons pas nostre bon Dieu: Assujettissons-nous encore icy bas à la peine du sens, & rien ne nous reste à souffrir hors de ce Monde. Il n'y a point de Purgatoire pour ceux qui souffrent volontiers en cette vie; mais il n'y a point de Paradis dans le Ciel, pour ceux qui le veulent auoir en terre.

Septiesme Maxime.

La grâce des Bien-heureux, est le prix de leurs souffrances. Souffrir vn moment penible, c'est meriter vne eternité glorieuse. L'affliction ne retire pas seulement de l'estat du peché; mais elle nous establit dans le merite de la gloire. C'est elle qui nous donne ce que

CONSTANCE CHRESTIENNE. 259
vaut le Paradis, & qui nous met en main de quoy
achepter vne couronne eternelle.

Huitiesme Maxime.

Vn Malade se fait couper le bras, pour prolonger
sa vie : vn soldat s'expose à vne infinité de trauaux,
pour la gloire : vn Marchand va chercher vn peu d'or
au trauers de mille dangers, & de mille naufrages.
Helas ! les Hommes n'auront-ils du mespris, que pour
le Ciel ? sera-t'il dit que nous souffrons les incom-
moditez de la mer, & que nous nous exposons aux
hazards de la guerre, peut-estre pour treuuer la mort
ou le naufrage, & que nous n'ayons pas vne pensée
pour le Ciel ?

Neufuiesme Maxime.

Tous les Saints ont passé par le martyre des souf-
frances. Dieu se vante de la patience de Iob ; comme
d'vn triomphe acquis à sa gloire ; il inspire Saint Paul
de faire plus de cas de sa Croix que des delices ; S. Iean
dit parmy ses fers, que Dieu luy a basti vn Empire.
Les chaines & les fers ne seruent que pour rendre la
gloire inseparable de luy. Voulons nous glorifier
Dieu ? Souffrons.

Dixiesme Maxime.

Iesus est venu au monde, pour y honorer son Pe-
re en la plus haute maniere qui estoit possible ; il a
embrassé la Croix, & choisi vne vie pleine de mar-
tyre. A cét effet il a priué son corps de consolations,
non seulement sensibles & naturelles ; mais encore de
la gloire des bien-heureux, se rendant par vn nouveau
miracle, sensible dans la Beatitude, en vne partie de
soy-mesme, afin d'offrir à son Pere vn glorieux souf-
frant. Quelle lascheté seroit-ce à l'homme de ne vou-
loir rien souffrir pour vn Dieu, qui a fait vn miracle
de trente-trois ans, afin de souffrir toutes les miseres ?

Affections de la Patience Chrestienne.

VNique objet de mes desirs , mon Dieu mon Createur, que toutes les Creatures vous benissent de la grace que vous me faites, de connoistre le merite de la Croix . & la gloire des afflictions. Qu'à iamais soyez vous adoré , de m'auoir decouuert que l'estat d'vne penible souffrance est le plus heureux estat de l'homme. Je vous remercie (ô mon aimable Pere !) de m'auoir reuelé la gloire dans le des - honneur , la joye dans l'angoisse , & le souuerain bon-heur dans la Croix. A l'aide de vostre diuine grace , j'espere de m'establir si solidement dans le dessein de souffrir, que ie meriteray d'estre vn des chers Enfans de vos douleurs.

Premiere Affection.

En suite de cette reconnoissance , ie vous remercie de ce que vous auez rempli cette vie de tant d'amertumes, estant bien aise d'auoir ces occasions de definirer mon amour , & de vous seruir sans complaisance. Il n'appartenoit qu'à vostre bonté de changer nos iustes chastimens en vn riche & honorable sujet de gloire , & de receuoir le supplice de nos forfaits, comme vn merite digne de vos Couronnes.

Seconde Affection.

Sur cette creance j'accepte sans regret, & mesme ie recois auecque plaisir tous les fascheux euenemens que vous me presenterez , soubaitant de tout mon cœur, que vostre adorable prouidence regne sur moy, au desauantage de toutes mes inclinations & contre le gré de la Nature. Si ma chair se reuolte contre vos uolontez, mon esprit n'y consent pas.

Troisième Affection.

Pour témoigner le sentiment de mon cœur , ie parleray des souffrances avec honneur & estime , & vous en remercieray aussi-tost que vous me les enuoyerez. Ie veux aussi marquer exactement les iours de mes grands-defastres, afin de celebrer, par des festes interieures vostre sainte conduite , & adorer l'honneur que vous m'aurez fait.

Quatrième Affection.

Quand mon cœur sera noyé d'angoisses , & d'afflictions , ie me glorifieray de ce bon-heur , forçant toutes mes inclinations à l'agrément de ce Calice. Ie prieray mes plus fideles Amis de rendre graces à vostre bonté des douces misericordes qu'elle me communique ; j'interposeray mesme le credit du grand Maistre de la Croix Iesus , afin d'en remercier son Pere.

Cinquième Affection.

Dans la veüe & dans l'offre de toutes mes Croix l'exemple des voluptueux me piquera d'un genereux desir à la recherche des souffrances ; voire mesme ie rascheray de rendre mes ardeurs plus viues & plus fortes , puisque l'objet de mes affections est plus innocent & plus iuste. J'auray honte que l'inclination brutale puisse plus sur l'homme , que la volonté d'obeir à son Monarque.

Sixième Affection.

Afin d'imiter les agonies de Iesus vostre aimable Fils, ie veux (ô mon Dieu !) tous les iours de ma vie crucifier mon cœur , par de poignantes douleurs de vous auoir offensé , & par de sensibles regrets de voir qu'on vous offense. Comme vostre cher Fils a toujours porté la Croix dans son cœur, ie propose de

crucifier le mien par vne sensible comparaison de toutes ses douleurs.

Septiesme Affection.

Mille fois le jour & plus souuent, ie vous offriray toutes mes joyes, & vous demanderay toutes ses peines prenant les paroles de saint Augustin & son sentiment si je puis : Mon Dieu augmentez ma douleur, pourueu que vous croissiez ma patience. Ie ne puis assez souffrir, pourueu que vous me donniez assez de courage.

Huitiesme Affection.

I'adresseray ma voix aux Creatures insensibles, ie parleray à toutes celles qui me pourront affliger, & les prieray de m'affliger, les seruant mesme de ma main, dans le mal qu'elles me feront. Ce sera avecque plaisir (mon Dieu) que ie prendray toutes les innocentes armes de la Croix & les doux instrumens de vos peines.

Neufuiesme Affection.

Tout ce qui blessera mes sens, treuuera des respects & des honneurs dans mon ame. Iamais ie ne ietteray la veuë sur la haine & la discipline, qui m'aident à ranger mon corps aux volontez de mon Dieu, que ie ne les baise interieurement, leur donnant les plus douces orillades d'amour que ie pourray. Ce qui sera le plus rude à mon corps, sera le plus cher à mon cœur.

Dixiesme Affection.

Sauueur de mon ame mon aimable Iesus ! ie vous coniuere par les sensibles douleurs de vostre vie, & par les tristes agonies de vostre mort, d'acheuer vn desir que ie ressens en moy, & de prier vostre Pere, que s'il se peut, il separe la gloire & le merite de ma souf-

CONSTANCE CHRESTIENNE. 263
france , afin que ie luy puisse dire avecque verité:
Mon Dieu ie souffre purement pour vous. Autant
que ie puis, ie renonce à mon merite , afin de ne souffrir
que pour vostre seul seruice.

A la Croix.

PROsterné à vostre pied , ou plustost colé entre
vos bras, ie vous adore , seul objet de ma confian-
ce ! protestant que le plus doux attrait de mon cœur
est l'amour de vostre martyrre. Languir , viure , ou
mourir , est mon vnique dessein , pourueu que ie lan-
guisse. meure , ou viue au mesme lieu où mon Iesus a
laissé son innocente vie. Que le prix de ce Sang , qui
vous a arrousé & le merite de ce Dieu que vous por-
tez, m'accorde de demeurer constant dans les saintes
affections de vos aimables souffrances. Helas ! où
pourrois - je mieux rendre mon esprit , que dans les
bras de celle , que le grand Sauueur a choisie pour
Espouse ? Monde ! ne pretens-tu point de m'offrir tes
contentemens & tes delices ? Veux-tu que i'expire
parmy les roses que tu promets à tes mignons ? ne
trompe point , i'ayme mieux les espines de Iesus que
tes fleurs : comme ie ne sçay plus que la Croix & le
Crucifié , ie ne veux plus aimer que ses souffrances &
ses douleurs. Le bon mot de ma bouche & le cher de-
sir de mon cœur , sera desormais : M O U R I R &
S O U F F R I R , mais mourir dans la Croix, & souf-
frir avecque Iesus & pour l'amour de Iesus,

LF I N,





